LA MULÂTRE

COMME IL Y A

BEAUCOUP DE BLANCHES.

TOME PREMIER.

RPJCB

INJCE

Ne se lasse til donc point d'écrire inutilement et ne lui dis tu pas que ses lettres restent cachetées sur ma table.

LA MULÂTRE

COMME IL Y A

BEAUCOUP DE BLANCHES.

OUVRAGE pouvant faire suite au *Nègre comme il y a peu de Blancs.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MARCHAND, Libraire, Palais du Tribunat, galerie de bois, près le passage Valois, nº. 188.

Et au passage Feydeau, nº. 24.

AN XI. — 1803.

PPJCB

LA MULÂTRE

COMME IL Y A

BEAUCOUP DE BLANCHES.

PREMIÈRE LETTRE.

De Silvain à Mimi, du 18 *mars* 1773.

Vous les avez détournés, belle Mimi, ces yeux séducteurs, et je ne les ai plus rencontré le reste de la soirée ; mais il n'en était plus temps, tout le mal était fait ; ce n'était qu'arracher le trait après qu'il avait blessé, écarter l'étincelle après l'incendie. Mais pourquoi vouloir arrêter le cours d'une si douce impression ? que ne peut-elle être mutuelle ! Que la nature serait bienfaisante ! que vous la chéririez, si elle avait semé dans votre cœur ce germe enchanteur de bonheur et de félicité ! Mais elle n'a fait cette faveur qu'au mien, vous ne m'eussiez pas privé

de vos regards. Cette idée me pénètre de la plus vive affliction ; car je sens qu'il ne me sera plus possible de vivre, ou tout au moins de vivre heureux, sans vous voir partager les tendres sentiments que vous m'avez inspirés, et que jusqu'à ce jour je méconnaissais. Mais si le véritable amour, la constante fidélité, et tous les soins qu'ils entraînent, peuvent être de quelque prix à vos yeux, ne suis-je pas sûr de vous voir un jour me payer d'un pareil retour ? Que ne m'est-il permis de me livrer d'avance à cette douce espérance !

LETTRE II.

Du même à la même, du 27 mars, 1767.

Vous n'avez donc pas daigné, Mimi, répondre à ma lettre ! Que dois-je penser de ce cruel silence ! Pouvez-vous être insensible aux sentiments que vous m'avez inspirés ? Ah, si vous les connaissiez, que vous en seriez touchée ! Qu'ils sont différents de tout ce que j'ai ressenti jusqu'à ce

moment ! moins fougueux, ils sont plus vifs ; moins lascifs, ils sont plus doux et plus tendres ; moins emportés, ils sont plus stables et plus continus ; moins violents, ils sont plus agréables et plus délicieux : en un mot, vous avez totalement changé ma manière d'être et de sentir.

Ce que je voyais, ce que j'entendais conter, ce que je lisais de l'amour, ce que je sentais moi-même, tout m'avertissait en secret que je ne pouvais connaître le vrai bonheur, qu'en rencontrant un objet digne de mes soins et de mon attachement. Semblable à ceux qui creusent dans tous les endroits de la terre, pour découvrir les mines précieuses qu'elles renferment dans son sein, j'ai adressé mon hommage indifféremment à tous les objets agréables, qui se sont offerts à mes yeux ; mais je ne tardais pas à m'appercevoir que les charmes seuls de la beauté et du printemps de l'âge ne peuvent pour long-temps captiver un cœur fait pour le véritable amour. Les sens une fois satisfaits, il ne reste plus rien qui puisse alimenter le sentiment, et cimenter cette

union mal assortie ; la satiété amène le dégoût, et le dégoût la nécessité de changer. Je n'avais garde d'attribuer cette inconstance à la cause que la réflexion vient de me faire discerner, à l'examen de ce que je sens actuellement, comparé à ce que je sentais avant de vous connaître ; et j'étais parvenu à mettre au nombre des fables poétiques les amours de Pétrarque et de M. de la Bédoyère. Je pensais de bonne foi, que j'aimais autant qu'on pouvait le faire, et que mon caractère volage, semblable au reste des hommes, n'avait fait que me porter au changement ordinaire à tous les autres.

Mais depuis l'instant que je vous ai vue, cet instant qui a éclairé mon ame, je ne reconnais plus mon cœur : je ne lui connus jamais rien qui approchât de ce qui s'y passe actuellement. Je n'en eus même jamais la moindre idée ; vous m'avez converti, ou plutôt, vous m'avez ramené à moi-même.

Je desirais avec feu la beauté et la jeunesse ; j'attendais avec patience, je souffrais par habitude, et j'en oubliais l'objet sans m'en appercevoir. Si je rencontrais une

cruelle, je me tournais ailleurs, et peu m'importait du personnage, pourvu que je me satisfisse. Ce n'était là sans doute que les effets des feux passagers de l'âge, ces ressorts voluptueux, qui, dans la véritable tendresse, font le charme et la félicité de la vie; mais qui, mûs par le seul instinct des sens, n'en sont que les destructeurs.

Quelle différence entre ces desirs vagues; incertains, momentanés de la première jeunesse, lorsqu'elle n'a pas encore rencontré l'objet qui doit décider de son sort, et ces tendres, ces délicieux sentimens qui remplissent toutes les facultés de mon ame depuis trois mois que je vous rencontrai au Bac! Que ne m'est-il possible de vous en faire la peinture! Mais combien mes expressions sont au-dessous de mon amour! Je vous aime au point que ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous offrir un cœur qui pût, en apparence, se prodiguer aussi légérement. Cette idée, toute accablante, toute désespérante qu'elle me soit, m'a porté à tout tenter pour vaincre le penchant irrésistible qui malgré moi m'entraîne toujours vers vous.

Votre silence à ma première lettre m'avait même fait prendre la résolution de renoncer à vous : Mais avoir un cœur sensible, des yeux, vous voir, vous entendre, vous connaître sans vous aimer, et vous aimer sans constance, serait encore plus inoui que de voir un homme de bon goût aimer la laideur et la stupidité. L'amour, qui ne prend sa source que de la beauté, disparaît avec les charmes qui le firent naître : mais quand on unit comme vous les avantages de la figure et de la taille, à tous ceux des talents, des graces, et ceux bien plus estimables encore, de l'esprit et du cœur, n'est-on pas sûr de subjuguer, de fixer l'inconstance même ?

Mais tout est sans doute contre moi. Tant d'amants se servent des mêmes expressions, qu'il semble que ce ne soit plus qu'un vain langage de la routine, qui dépend moins du cœur que de la seule imagination : la fausseté s'affirme comme la vérité même. Vous ne manquerez pas de faire cette remarque, et de m'en faire l'application peut-être ; cette pensée achève de me désespérer. Ma vie ne va donc plus être qu'un tissu de peine et de

tristesse ! mais s'il est possible de me mettre à quelque épreuve, Mimi, ne rejettez point l'offre de mon cœur ; employez tout au monde pour connaître les sentiments de Sylvain.

LETTRE III.

De Mimi à Sylvain, 28 *Mars* 1767.

J'AI reçu, monsieur, les deux lettres dont vous m'avez honorée. Je vous avoue qu'il ne faut rien moins que votre signature pour me persuader qu'elles sont de votre part, qu'elles sont de M . . . au style, au langage, je vois bien qu'elles sont l'ouvrage d'un homme d'esprit ; mais la réputation d'homme vertueux, d'homme délicat dont vous jouissez, ne me permet pas de croire que votre cœur y ait eu la moindre part ; je croirais vous faire injure. A tout autre égard qu'au vôtre, monsieur, je n'aurais pas cru devoir une réponse à des lettres qui, loin d'opérer l'effet que vous en attendiez, blessent tous mes sentiments, m'offensent jusqu'au vif.

Quoi ? le misérable préjugé contre ma couleur autorise-t-il donc à penser que je

puisse être sans vertu ? Si une opinion reçue en ces lieux m'avilit à vos yeux, dois-je la justifier par une conduite que vous mépriseriez dans vos semblables ? Que dis-je ? ne suis-je pas sortie d'un sang pareil au vôtre ? Ah ! je ne le sens que trop à la fierté de mon cœur, à l'indignation de mon ame : qu'une négresse m'ait donné le jour, je n'en puis être nullement la cause ; mais au moins êtes-vous le maître du sentiment que vous dites que je vous ai inspiré. Cessez donc, monsieur, cessez de m'avilir par une espérance indigne d'un homme de bien ; cessez de me molester par des démarches qui ne peuvent que très-peu de temps trouver quelque excuse dans le cas que l'on fait ordinairement des mulâtresses en ce pays. Persister plus long-temps ne ferait qu'agraver vos torts sans me faire sortir de mes principes. Car, monsieur, si vous voulez me séduire parce que vous supposez que je suis sans sentimens, c'est manquer à ceux qu'un homme de votre sorte doit se faire une gloire d'avoir : si au contraire vous me supposez quelque honneur, c'est manquer plus essentiellement au vôtre.

Votre silence, ou une seconde tentative, de votre part, m'apprendra donc dans quels sentiments, et de quelle manière je dois être, etc.

LETTRE IV.

De Sylvain à Mimi, 29 Mars 1667.

Vous avez soufflé le brâsier pour l'éteindre; vous y avez jetté de l'huile. Chaque mot de votre lettre m'enflamme d'un nouveau feu, m'inspire un nouveau sentiment. Mais que cette passion est accompagnée de mouvements divers qui me déchirent tour-à-tour l'ame! non; un criminel qui avait quelques espérance n'apprend pas avec plus de douleur, plus de tourments, plus de regret l'arrêt de sa mort, que j'en éprouve en lisant cette fatale lettre. Un homme qui entend sa dernière sentence, sait que tous ses maux vont finir dans l'instant; mais moi, au contraire, ma condamnation même me découvre une infinité de souffrances et de supplices auxquels je vais être désormais livré. Je les sens descendre en foule dans mon cœur, en disputer la pos-

session à l'image adorée de l'objet qui les cause.

O maudit passé qui me préparait un si affreux avenir en écartant du présent, même les vrais plaisirs ! ô feux criminels que mon cœur semblait rechercher avec tant d'empressement, en desirant davantage de s'en dégager ! que je vous déteste ! que votre souvenir m'est amer ! que vous me coûtez déjà cher ! et quel avenir me préparez-vous encore !

Quoi, Mimi ! vous attribuez au mépris l'inspiration de tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus estimable en vous ! Vous aimerais-je d'un amour aussi pur, aussi impérieux, si vous le méritiez moins ? Hélas ! en voulant arracher le trait, vous l'avez enfoncé plus avant, et il s'y est rompu. Votre style, votre délicatesse, l'élévation, la noblesse de vos sentiments, tout en vous augmente mes feux et mes transports. Je sens mon cœur qui me dit que vous êtes l'objet qui seul peut et doit faire le bonheur de mes jours ; que vous êtes également faite pour vous livrer à mes vœux, à mes soins, à un

tendre amant qui consacrera tous les instans de sa vie à combler la vôtre de tout le bonheur et la félicité dont peut être susceptible la nature humaine.

Ah ! bien loin d'abuser de votre état, et de vous croire sans vertu, je prends le ciel à témoin que je vous respecte et vous reconnais pour la plus estimable fille du monde. S'il en était différemment, vous aimerais-je comme je fais ? vous écrirais-je même cette troisième lettre ? desirerais-je aussi ardemment la possession de votre cœur ? et j'en pourrais, dites-vous, condamner le don précieux et fortuné dans mes semblables ! laissons à part des préjugés que la justice condamne et que la raison ridiculise ; quelle espèce de fille au monde pourrait être blâmable de répondre à l'amour d'un véritable amant qui ne vivrait que pour l'aimer, si par elle-même elle est digne de ce sentiment suprême ? et qu'est aux yeux de la saine raison, l'enveloppe qui couvre l'ame la plus vertueuse et la plus distinguée qui jamais ait été ? non seulement l'épiderme de la peau ne fait pas la règle des sen-

timents du cœur et de l'esprit, mais encore l'amour connaît-il de distance entre les cœurs ! n'unit-il pas quand il lui plaît des rois à des bergers, et des bergers à des princesses ? en quoi donc mes démarches peuvent-elles vous avilir ? si l'hymen ne peut consommer l'union de nos ames, la nature ne lui suffit-elle pas ? qu'est-ce que le mariage, sinon une loi civile instituée par les hommes pour assurer aux descendants le bien des ascendants ? Le véritable hymen, c'est l'engagement mutuel de deux cœurs qui s'aiment parfaitement. Il en est dans toutes les conditions, dans toutes les espèces. Croyez qu'un jour les hommes détrompés reviendront des erreurs de leur orgueil, et bannissant entre eux ces puériles distinctions qui leur défendent si souvent de se livrer à leur bonheur, et les lient à des convenances qui les rendent malheureux toute la vie, ils feront de plus sages lois ; ils abandonneront les fausses jouissances de leur folle imagination, pour goûter sans contrainte les délices de la pure nature. Ne soyez donc plus l'esclave des préjugés, suivez

vez l'impulsion de votre ame ; c'est la meilleure, c'est celle de la nature ; c'est celle qui vous conduira au vrai bonheur, ce but de l'être pensant & sensible. Ne rejettez plus l'offre d'un cœur vraiment amoureux. Ah ! si cette offre vous offense, combien ne suis-je pas criminel envers vous ?

LETTRE V.

Du même à la même. 16 *Avril* 1773.

La tristesse m'absorbe, la douleur me consume, mon ame est noyée dans l'amertume, l'inquiétude m'agite sans cesse, un dégoût universel pour tout ce qui n'a pas rapport à vous, l'ennui pour tous les lieux où vous n'êtes pas, votre image enchanteresse qui toujours s'offre à mes yeux, une vive impatience de voir écouler les heures du jour & de la nuit, qui me paraissent d'une longueur extrême, tout semble conspirer à ma mort, que la seule incertitude ne semble retarder que pour la rendre encore plus cruelle.

J'avais toujours pensé, en lisant la peinture des peines de l'amour, qu'elles ne le

trouvaient que dans les romans & qu'elles n'étaient qu'imaginaires : mais que la leçon du contraire m'eſt dure ! helas ! eſt-il une ſeule de ces peines que je ne retrouve mille fois plus aiguës au fond de mon ame ! ſemblable à Tantale qui eſt devoré de la ſoif au milieu des eaux, je vois à une lieue de moi le divin, l'unique objet qui puiſſe me combler de toutes les félicités de la vie, & je ne puis le poſſéder.

Il y en a qui prétendent que l'amour véritable n'inſpire jamais un cœur ſans toucher l'autre de retour ; qu'en même temps que l'un ſoupire, l'autre forme des vœux : il y a donc une exception expreſſe pour moi ? car d'où vient que Mimi n'éprouve pas la moindre choſe des tranſports dont je ſuis agité pour elle ? d'où vient que l'aveu même de mes ſentiments, non-ſeulement ne peut toucher ſon cœur, mais encore l'irrite contre moi ? mais penſez-vous, Mimi, que ſemblable à l'intérêt & aux convenances, l'amour peut ſe tromper ? croyez-vous qu'on reſſente une véritable paſſion pour celle qui eſt deſtinée à un autre ? non, l'on voit l'intérêt arracher une amante des bras de celui pour lequel elle étoit peut-être née, mais le

bonheur juſtifia-t-il jamais ces cruels échanges ? & n'eſt-ce pas là la véritable ſource de ces unions malheureuſes dont la ſociété eſt remplie ?

Hélas ! ne parlé-je pas contre moi-même ? N'avez-vous pas aimé avant de me connaître, & eſt-ce vous qui devez vous rendre à mes vœux ou moi qui dois reſpecter votre choix ? eſt-il déjà fait ? peut-il n'être pas fait ? non, mon cœur me dit le contraire : nul autre que moi n'a pu encore le toucher..... où mon amour m'égare ! vous êtes ſi aimable, qui aura pu vous voir ſans vous aimer ? Ah ! mon ſort, je le vois bien, eſt de gémir toute ma vie, de regreter éternellement la perte d'une perſonne accomplie en tout point. Mais ſi vous pouviez connaître la ſituation de ce cœur qui vous adore, & que le vôtre ne ſoit pas déja décidé pour un autre ; ſi vous pouviez voir les diſpoſitions de mon ame pour vous, pourriez-vous être indifférente au bonheur d'être la plus aimée & la plus heureuſe de toutes les femmes ? Mille autres ſans doute vous aimeront, nul ne peut ſe défendre du pouvoir de vos charmes ; mais en eſt-il un ſeul qui ſaura vous aimer autant que moi ? non, Mimi,

ne le croyez pas, toute charmante, toute adorable que vous soyez. Je sens que j'étais fait pour être uni à votre sort; je vous aime plus que mon existence même; la vie ne me seroit plus rien sans l'espoir de vous toucher un jour. Dieu! si le destin en avait ordonné de même à votre égard pour moi!

LETTRE VI.

Du même, 1er Mars 1773.

LA froideur & l'indifférence sont donc tout ce que vous opposez à l'amour le plus tendre & le plus passionné! & sans daigner lire mes lettres, toute votre réponse est: » mets-les avec les autres sur la table. » Je sens bien que vous n'êtes point obligée d'aimer tel pour qui votre cœur ne vous dit rien; mais, Mimi, vous ne l'ignorez pas, il y a des usages d'égard & d'honnêteté qui sont passés en loix, & qu'on ne peut enfreindre ouvertement dans la société. C'est bien peu pour un tendre amant, mais accordez-lui au moins cette foible consolation: daignez lire mes lettres par pure civilité, peut-être qu'à la fin la pitié s'en mêlera: qui

ſait juſqu'où ce ſentiment peut conduire une belle ame comme la vôtre ? On commence par plaindre un malheureux amant, l'habitude de le plaindre peut ſe changer en un peu plus d'intérêt pour ſon ſort, & j'ai quelquefois remarqué que l'amour s'inſinuait auſſi bien par la compaſſion que par la ſympathie. Mais quelque ſenſible que puiſſe être votre ame, puis-je aſſez lui faire connaître mes ſouffrances pour l'intéreſſer à un tel point en ma faveur ? qui pourrait jamais peindre les douleurs de mon cœur ? non, les tourments les plus affreux ne ſont pas comparables à ceux auxquels il eſt livré depuis votre déſeſpérante réponſe, & qui ont redoublé par la froide tranquillité avec laquelle vous recevez mes lettres. Quoi ! ne les point décacheter, les entaſſer ſur une table ! il eſt vrai, je ne puis que me répéter ; mais puiſque mon amour ſera toujours le même, puiſque mon ſort ne change point, dois-je, puis-je changer de langage ? Aimer & être aimé, ou aimer ſans retour, voilà les mots qui forment tout le dictionnaire des amants, le vaſte cercle dans lequel tournent tous les cœurs amoureux. S'il leur arrive des incidents dans leur courſe, ils ne ſont

que varier les circonſtances ſans rien ôter ni ajouter ſoit à la cauſe, ſoit aux effets : mais j'épanche mon cœur ſans penſer que cette lettre aura le même ſort que les autres. Rien ne prouve mieux combien peu les vœux les plus ardents des hommes ſont exaucés. Avant de vous envoyer une de mes lettres, je m'adreſſe toujours à l'Éternel, & le prie de vous fléchir, de vous inſpirer au moins la curioſité de la lire; & toujours Caïmant me rapporte la même reponſe. Quand m'en rapportera-t-il une de votre main ? ah ! que cette faveur ſemble éloignée de moi !

LETTRE VII.

Du même, 20 *Mars* 1773.

C'EN eſt fait, Mimi, je veux ceſſer de vous écrire dès que j'aurai réuſſi dans une entrepriſe que j'ai formée pour vous plaire : je veux ne plus ſonger à vous, je veux vous oublier, ne plus vous aimer en un mot, mais ſouvenez-vous que votre eſtime & votre amitié en doivent être le prix. Je veux paſſer mes jours ſans aimer aucune femme de la terre ; vous ſerez mon amie, ma confi-

dente, ma consolatrice ; je ne vous fatiguerai plus de mes complaintes comme amant; si je vous parle encore de l'état de mon cœur, ce ne sera plus que pour m'épancher dans le vôtre & prendre vos conseils : qui peut mieux en donner que celle qui est indifférente aux impressions de l'amour ?

En effet, pourquoi m'obstiner à aimer une insensible à laquelle mes feux ne peuvent atteindre ? une ingrate qui ne daigne seulement pas décacheter mes lettres, une inhumaine qui ne s'inquiéte pas des maux qu'elle me fait souffrir ? Non, je ne veux plus penser à vous comme à une maîtresse qu'on adore, mais seulement comme à une personne que je respecte ; comme à une digne amie, une autre moi-même, pour qui je ne ne veux avoir rien de caché.

Mais ne m'abusé-je pas ? voudrez-vous même m'accorder cette faveur ? ne pousserez-vous pas votre rigueur pour moi jusqu'à me refuser votre amitié ? je vous promets cependant d'être circonspect, discret, de ne plus vous entretenir de la moindre des choses qui ont rapport à l'amour. Je l'étoufferai en moi-même ; je ne vous parlerai que

vaguement des peines de mon cœur ; je ne vous dirai plus que c'eſt vous qui les cauſez ; qu'elles ne finiront que quand vous aurez un peu plus de pitié pour mon ſort ; je ne vous dirai plus que vous êtes mon unique penſée, ou plutôt que vous êtes toute en mon cœur, & mon cœur tout en vous ; je ne vous parlerai plus que de l'admiration que vous me cauſez, & je vous dirai que cette admiration eſt le terme des ſentiments que vous m'inſpirez. Je vous dirai enfin que mon amour s'eſt converti en l'amitié la plus pure & la plus déſintéreſſée, mes tranſports en reſpect, mes déſirs en eſtime. . . . . Je vous dirai tout ce que vous voudrez ; mais, Mimi, permettez-moi au moins de vous dire quelque choſe, & daignez m'entendre ſi vous n'avez réſolu ma mort.

LETTRE VIII.

Du même, du 4 Juin 1773.

QUOI, Mimi, pas plus de réponſe pour l'offre de mon amitié que pour celle de mon amour ! Quoi ! l'amitié, ce ſentiment pur qui égale l'homme à la divinité, n'a aucun attrait pour vous dès que c'eſt moi qui vous

offre de le partager ! mais vous n'avez pas ouvert ma lettre, vous ignorez le ſujet de ma propoſition. J'avois cependant ſi bien recommandé à mon négre de vous proteſter que cette lettre ne renfermait pas un ſeul mot d'amour ! & vous la faites mettre avec les autres, ſans daigner ſeulement jetter un coup d'œil ſur l'adreſſe même ! que riſquez-vous de me lire ? je ne vous inſpire rien que de la froideur.... Eh bien ! celle-ci ne contient ni de l'amitié ni de l'amour; il n'y eſt queſtion que d'excuſes, que de proteſtations de regrets & de reſpect : veuillez au moins les recevoir. Les voici :

Mimi, votre mérite & votre beauté m'avaient trop vivement frappé ; mon cœur, ſubjugé par vos charmes, avait oſé élever ſes vœux juſqu'à vouloir être agréé du vôtre, j'ai oſé le dire ; votre réponſe me découvrant une nouvelle ſource de tréſor en vous, une ame, des ſentiments dont la pureté n'appartient qu'aux anges, j'en devins encore davantage l'admirateur : je ſentis en même temps les plus vifs regrets de n'en être pas plus digne, & de ne pouvoir être l'heureux mortel qui vous arrachera un ſeul ſoupir.

Pardonnez à la ſenſibilité de mon ame

une témérité que rien en moi que l'amour puisse justifier. Mon cœur vous adorait par ce sentiment suprême, l'autel est déja élevé, souffrez qu'il y fasse fumer l'encens & l'hommage du respect & de l'admiration. Je ferai plus, si vous daignez répondre à celle-ci ; ce sera la derniere que je vous écrirai, soit sur le ton de l'amour, soit sur celui de l'amitié, soit même sur celui de votre admirateur.

Comme les sentiments que vous m'avez inspirés sont trop bien enracinés dans mon cœur pour pouvoir en perdre sitôt le souvenir, & que votre image malgré moi y est si profondément gravée, si j'ose m'en occuper encore quelquefois, vous l'ignorerez.

Si je ne craignais de vous déplaire, je vous enverrais cette déclaration décachetée ; mais le respect & la discrétion que je vous dois m'interdisent ce moyen qui d'ailleurs ne me procurerait rien de votre propre aveu, & c'est cependant l'unique objet de mon ambition.

LETTRE IX.

Du même, du 25 Juin 1773.

Vous n'avez pas daigné, Mimi, décacheter mes lettres, vous ne m'avez pas encore imposé aucune condition, tout ce que je puis vous marquer jusqu'à ce que vous m'ayiez prescrit vos volontés, est toujours sans conséquence à mes protestations : jusqu'à votre réponse, toutes mes lettres seront censées toujours inclusives aux précédentes, & mille que vous n'aurez point vues, ne sont pas plus qu'une seule.

Sur ce pied-là il m'est donc permis de vous parler encore une fois, & peut-être bien d'autres, de l'état de mon cœur, de ce cœur qui vous appartient aussi universellement & que vous dédaignez si constamment. Ah ! vous avez sans doute pris le bon parti pour ne vous pas laisser toucher en lisant mes lettres ; si l'amour n'obtenoit rien de votre ame, la certitude de votre bonheur, la compassion pour mon état vous ébranleroit immanquablement. Que ne pouvez-vous le connaître ! que ne suis-je assez élo-

quent pour vous en donner seulement une légere idée !

Figurez-vous un homme abattu, triste, rêveur, ne parlant plus que lorsque la nécessité de répondre lui arrache quelque monosyllabe, renfermant dans son cœur l'amertume & la douleur, souffrant tous les tourments à la fois : vous n'aurez encore qu'une légere esquisse de ma situation.

Il semble que mon ame soit séparée de mon corps, éloignée de moi-même ; j'ai une pensée ici, j'en ai une autre ailleurs. L'air que je respire semble distiler dans mon être l'ennui & l'accablement ; mon existence m'importune, mon cœur est ulcéré, la moindre sensation lui est douloureuse ; la pire position de mon corps est toujours celle où je me trouve. Je change de place, je veux être assis, je marche sans m'en appercevoir, je cherche le lit, je le fuie ; il semble que j'ai quelque part à aller, que j'y ai quelque chose d'importance, de fort pressé à faire. Je me cherche en moi-même, je veux me recueillir, & je n'y trouve que le dégoût, que l'inquiétude & l'agitation. Mon cœur

m'embarraſſe, me péſe, me tiraille ; il veut s'arracher de lui-même, il s'élance vers votre image qui ſemble toujours le fuir à tire-d'aile, le temps paraît m'échapper, j'en ai une vive impatience, je me hâte, j'erre ; mes idées ſe croiſent, ſe choquent, s'interrompent, ſe preſſent, ſe multiplient tout-à-coup en confuſion, & s'anéantiſſent dans l'eſpace infini de l'incertitude.

Voilà le court abrégé de mon état : il n'en eſt point d'auſſi cruel, & vous pouvez le rendre le plus heureux de la terre ! mais je parle aux ſourds, vous ne m'entendez pas, & ma lettre va ſeulement faire nombre ſur votre table !.....

LETTRE X.

Du même, du 9 Juillet 1773.

A VOTRE âge, Mimi, eſt-on donc ſi inſenſible aux douceurs de l'amour ? Ne puis-je ſeulement pas vous déterminer à lire mes lettres ? Vous ne pouvez m'aimer, pourquoi en craindre la lecture ? Vous verriez du moins les maux que vous cauſez. Mais

non, exacte à montrer mes lettres toutes cachetées à mon négre, vous refuſez de lire celles même dans leſquelles je vous proteſte de ne plus vous aimer, ou du moins de vous parler d'un amour que vous ne pouvez accueillir.

Cependant mes maux augmentent, la langueur me conſume, la mélancolie change mon humeur, & je ſuis inſupportable à moi-même. Perſonne ne me reconnaît plus, on croit qu'il m'eſt arrivé quelque grand revers que je veux cacher. Mais qu'on eſt éloigné de ſoupçonner la nature du malheur répandu ſur mes jours, & l'objet qui a ainſi changé tout mon être ! Quelle autre calamité, ou morale, ou phyſique, pourrait me plonger dans un état auſſi déplorable !

Ce temps que vous me faites paſſer à gémir, à me tourmenter, pourquoi, Mimi, l'enlevez-vous aux plaiſirs qui marqueraient nos jours fortunés ? N'imaginez-vous donc point une partie de mes ſupplices ? N'en avez-vous aucune pitié ? Ne vous en vient-il aucun remord ? Mes démarches, dites-vous,

bleſſent vos ſentiments : eh ! en quoi ? N'aime-t-on que par convenance ? Lorſque la paſſion s'empare du cœur, va-t-on, avant de s'y livrer, conſulter les loix, les uſages, les rangs, les préjugés ? Celui qui peut s'y ſoumettre ſait-il aimer ? Sont-ce les hommes ou la nature qui inſpirent le ſentiment ? Celui qui regle le ſien ſur l'opinion, ſaura-t-il jamais ce que c'eſt que l'amour ?

Vous qui avez de l'eſprit, de la délicateſſe, de l'élévation dans les ſentiments, quel prix mettriez-vous, Mimi, à la poſſeſſion d'un cœur qui ſe dirigerait à volonté ? Serait-il fait pour vous aimer ? Connaîtrait-il le bonheur de toucher le vôtre ?

Non, Mimi, un tel être n'eſt pas fait pour vous connaître. Et quel autre, cependant, doit prétendre à la félicité d'unir ſon ſort au vôtre, ſi ce n'en eſt un ſemblable, ou un tel que le mien ? Ah ! ſi cette alternative vous raméne vers le ſecond, pourquoi l'aller chercher hors de moi ? que manque-t-il à mes ſentiments pour pouvoir vous plaire ?

Mais vous voulez, dites-vous, qu'un homme, qui aimât ſans doute autant que

moi, pût prétendre à votre main comme à votre cœur; non: vous êtes trop clairvoyante pour ne pas appercevoir l'impoſſibilité de cette heureuſe rencontre. Je ne puis douter que tout homme ne vous aimât en vous voyant, mais ſauront-ils tous vous apprécier? connaîtront-ils tous le prix d'un cœur tel que le vôtre, fait pour être offert aux premiers hommes de la terre? . . . .

Ne trouvez pas trop de préſomption dans cette aſſertion; l'amour véritable donne un mérite effectif aux cœurs, & quand il ſe trouve dans un homme qui peut ſe flatter d'avoir les qualités eſſentielles à la ſociété, il peut, ſans trop manquer à la modeſtie, s'en glorifier.

Adorable Mimi, votre mérite m'eſt connu; j'en fais, au moins, autant de cas que de tout le reſte de votre perſonne: j'oſe même affirmer que ſans votre moral, vous n'entendriez déjà plus parler de moi. L'amour que la ſeule beauté inſpire ne tient guere aux épreuves auxquelles votre froideur me met depuis ſi long-tems, & qui devraient

désormais vous répondre de ma fidélité & de ma constance.

Mais tout ce que je vous dis ne restera-t-il pas encore enfermé dans cette lettre ? Dieu ! qu'il est cruel de parler seul lorsque l'on brûle tant du désir d'être entendu !

Caïmant vous a demandé de ma part de me permettre au moins de vous aller voir, & c'est à quoi vous vous êtes constamment refusée, me faisant assurer que je ne vous verrais pas. Quel parti donc prendre quand on ne peut cesser d'aimer ? . . .

LETTRE XI.

Du même, 22 Juillet 1773.

Voici donc le dimanche venu, ce jour si désiré de mon cœur, ce jour si précieux à mon amour. Quel conflit de sentiments divers agite mon ame ! le plaisir, oui, une sorte de plaisir, la crainte, l'espoir, l'incertitude, la partagent tour-à-tour. Voici, me dis-je, l'instant où mon négre va voir l'objet de tous mes vœux ; il lui parlera de mon amour, de mes soucis ; elle lui répondra au moins ver-

balement ; il en recueillera les paroles pour me les rapporter ; il la ſollicitera, la ſupplie-ra, la décidera peut-être à décacheter mes lettres ; elle y verra les traits du véritable amour, les maux qu'il me fait ſouffrir ; elle y ſera peut-être ſenſible. . . . . .

Mais que cette eſpérance céde bientôt à la cruelle incertitude! Le moindre incident peut empêcher Caïmant de la voir ; elle peut être abſente, ſa mere peut être préſente, il peut y avoir du monde . . . .

Ah, Mimi ! qu'on a de peine à eſſuyer quand on eſt loin de ce qu'on adore, & ſur-tout lorſqu'on aime ſans retour ! quoi ! tant de peines que j'endure ne peuvent vous tou-cher & vous porter à décacheter mes lettres, à m'accorder une entrevue ! mon bonheur, ou plutôt le vôtre vous eſt-il donc ſi indif-ferent ? auriez-vous le cœur barbare ? ſi vous pouviez me voir en ce moment, je vous ferais au moins compaſſion. Je me proméne à grands pas dans mon cabinet, je m'arrête, je m'aſſeois, je prends la plume, j'écris une ligne, je la laiſſe ; je regarde ſi mon fidele Caïmant ne revient pas ; je crois vous voir

comme lui, j'étends les bras, je veux vous embrasser, mais ce n'eſt que votre image; elle s'échappe de mes mains empreſſées, & me laiſſe dans l'amertume du regret....

Mimi! que de moments perdus, paſſés dans les douleurs, que nous paſſerions dans les plaiſirs, dans la félicité ſuprême!...

Mais tandis que je me tourmente, Caïmant vous parle, vous preſſe, & obtient peut-être de vous faire lire mes lettres. Idée charmante! puiſſes-tu me bercer de ta douceur juſqu'au retour de mon zélé meſſager! puiſſes-tu être un heureux préſage de ce que la divine Mimi va me faire dire!

LETTRE XII.

Du même, du 16 d'Août. 1773.

« Ne ſe laſſe-t-il donc point d'ecrire inutilement, avez-vous demandé à mon négre, & ne lui dis-tu pas que ſes lettres reſtent cachetées ſur ma table? »

Ah, Mimi ! il ne me rend que trop fidelement vos cruelles paroles ! j'en ſuis aſſaſſiné, j'en perds le repos, & bientôt la raiſon. Je voudrais vous obéir, je voudrais ne plus vous aimer comme je fais, puiſque vous paraiſſez le déſirer, mais eſt-il en moi de réformer la nature ? je ſais que vous ne décachetez point mes lettres, je vais néanmoins renvoyer mon négre vous porter encore celle-ci, & réitérer les vœux les plus ardents pour qu'il parvienne à vous la faire ouvrir.

Vous trouvez que je vous écris beaucoup ; mais comment réſiſter au déſir de suppléer au plaiſir, au bonheur de vous voir & d'être auprès de vous ? hélas ! je ne peux plus vivre éloigné de vous ſans vous ecrire ; vous êtes mon ame, ma vie ; comment me ſéparer de vous ſans ſouffrir, autant de fois que j'y ſonge, la plus cruelle mort.

Ah ! Mimi, je voudrois bien être aimé de vous ! mais je vous plaindrais ſi vous m'aimiez autant que je vous aime ; vous n'auriez plus ni repos, ni patience ; vous ne vivriez pas. Mais que dis-je ? ne céderiez-vous pas auſſitôt à l'ardeur de votre amour ?

trouveriez-vous les contrariétés que vous m'oppoſez ? ne voleriez-vous pas dans les bras d'un tendre amant qui ſe précipiterait au-devant de vous, chercher, répandre dans votre ame les délices, la volupté & la félicité ſuprême ? . . . mais vous ne vous en doutez ſeulement pas !

Mimi, je vais dans l'inſtant me mettre au lit, non pour goûter le ſommeil, mais pour être délivré des importunes diſtractions des affaires & des viſites qui m'empêchent de penſer uniquement à vous. Je ne trouverai pas au lit . . . , mais j'y porte votre charmante image. Ah ! ſi je pouvais répéter certain rêve que l'amour m'envoie quelquefois par pitié ! que je l'en bénirais ! puiſſe-t-il vous en faire goûter de ſemblables ! que vous en déſireriez la réalité ! . . .

Mais j'oublie que je parle ſeul, & que je ne ſerai peut-être pas plus entendu cette fois que les autres.

LETTRE XIII.

Du même, du 3 Septembre 1773.

Vous n'étiez point chez vous, Caïmant a été vous trouver juſqu'au Cornier, & n'a pû vous parler que ſept jours après ſon arrivée, pour ne point commettre d'indiſcrétion. Jugez de mon impatience & de mes inquiétudes ! lui eſt-il arrivé quelque événement ! la mere ou le pere de Mimi l'a t-il fait arrêter ? ſi long-tems ſans ſavoir de ſes nouvelles ! l'ingrate elle-même, ne l'a-t-elle pas voulu rendre reſponſable de mes importunités !

Ces réflexions augmentent mes ennuis ; il ſemble que je vous ai perdue pour toujours, qu'il y a un ſiecle que je n'ai entendu parler de vous ; j'en meurs d'impatience. Depuis que Caïmant vous a vue, je lui fais mille queſtions auxquelles il ne peut répondre aſſez vîte ; ſes réponſes ſemblent venir de vous, & m'étourdiſſent un peu ſur la privation où je ſuis de vous voir ; il n'a jamais fini, parce que je lui redemande tou-

jours la même choſe : » tu l'as vue ! a-t-elle » parlé de moi ? Avait-elle l'air ſérieux ou » gai ? Que t'a-t-elle répondu ? Que lui » as-tu dit ? » Mais jamais je ne puis trouver le moindre mot dans ſes réponſes, qui puiſſe flatter un peu mon amour de quelque eſpoir.

Cependant, quand il vous a parlé, je trouve un nouveau plaiſir à le queſtionner. Son abſence m'était donc inſupportable ; j'avais envoyé Félix ſavoir ce qu'il était devenu ; il n'avait pu rien m'en apprendre ; ſinon que vous étiez abſente ainſi que votre maman, & que Caïmant ne vous ayant pas trouvée, avait été vous chercher, ſans qu'il pût me nommer le lieu où vous étiez allée.

Enfin il eſt ſept heures du matin, Caïmant arrive. A l'impatience, à l'eſpoir même que ſon retard m'avait cauſé, ſe joint la douleur de n'avoir aucune ſolution plus favorable de vous qu'à l'ordinaire. Cette douleur a encore redoublé, quand il m'a eu appris que vous alliez partir pour Plaiſance. Votre marraine eſt malade, vous avez du chagrin, de l'inquiétude, & je les reſſens

plus vivement encore que vous. Si j'avais le bonheur de vous être plus agréable, je vous consolerais, je diminuerais vos peines en les partageant.

Ne trouvez pas mauvais au moins que j'envoie savoir des nouvelles de votre marraine : je l'aime déjà sans la connaître, puisqu'elle vous est chere.

Mais, aimable Mimi, ne vous affligez point ; sa maladie ne sera peut-être rien : j'en prie du moins ardemment le ciel. Je lui demande sans cesse que vous soyez toujours heureuse, que vous n'ayez jamais le moindre sujet d'inquiétude. La quiétude de mon ame dépend entiérement de la sérénité de la vôtre. Ah ! s'il pouvait vous prendre l'envie de décacheter ma lettre, vous daigneriez peut-être me donner de vos nouvelles, & de celles de votre chere marraine, dont je désire si fort le prompt rétablissement.

Vous allez donc être, ou plutôt vous voilà déjà à plus de quinze lieues de moi ! Ah, Mimi ! il me semble que cette distance tiraille mon cœur qui vous suit par-tout.

Que

Que ne puis-je être tellement lié à votre sort, & vous au mien, qu'il ne soit jamais possible de nous séparer un instant! Mais ce serait trop de bonheur à la fois; il me semble que je me contenterais de celui d'être seulement payé d'un peu de retour. Mais, que j'en suis éloigné! Je suis privé par-là des occasions de vous être de quelqu'utilité. Je vous aurais envoyé mon excellente monture, je vous aurais accompagnée, j'aurais été avec vous en réalité.

Mais toutes mes lettres restent cachetées, & tout ce que je vous dis est en vain: vous ne l'imaginez seulement pas. Ce n'était pas assez, il a fallu encore que le sort vous éloignât de ma demeure!

LETTRE XIV.

De Sylvie Sœur de Mimi.

Du Cap, le 5 de Septembre 1773.

LA pesante tristesse vient de s'étendre sur mon ame. Que viens-je d'apprendre, Mimi? Mr. *** t'écrit fréquemment, & tu oses recevoir ses lettres! Ne connais-tu donc pas

ce cœur inconſtant, qui a tant voltigé d'objets en objets ? Chere ſœur, fille malheureuſe ! Il en eſt encore temps, ouvre les yeux, vois le précipice avant de t'y jetter.

Mr. *** est ſpirituel, inſinuant, poſſéde au plus haut degré cet uſage du monde qui rend les hommes ſi bons comédiens ; il paſſe pour avoir lu tous les livres ; il connaît conſéquemment tous les replis du cœur, & l'habitude de vivre avec tant de femmes diverſes lui donne ce ſang-froid, ſi dangereux quand il eſt ſecondé du goût de la légéreté, & uni au talent ſéducteur qu'on dit qu'il a de bien écrire. Il te préſentera ce qui ne ſera que feint, ſous une forme ſi naturelle, tu es toi-même ſi franche & ſi naïve, que tu ne pourras pas le ſoupçonner de la moindre fauſſeté. Je connais d'ailleurs la ſenſibilité de ton ame, elle ne réſiſtera que difficilement au mérite de cet adroit & aimable ſuborneur.

Mais cette ſenſibilité même me fait trembler pour cet avenir cruel où les jeunes cœurs ne portent jamais leur attention. Car, quoique tu aies de l'eſprit, tu es encore

ſans expérience. Ton innocente franchiſe ne te permettra pas de douter des choſes agréables & plauſibles qu'on te dira, & qu'on aura le ſoin & l'habileté de revêtir du voile enchanteur de la ſincérité, du coloris trompeur d'un beau jargon, qui cependant ne partira que de l'eſprit. Tu donneras dans le piége en croyant l'éviter.

Que ſera-ce enſuite de toi, lorſqu'une triſte expérience viendra diſſiper l'illuſion & éclairer ton cœur trahi ? je te connais, pourras-tu ſupporter l'idée terrible de l'infidélité & de l'oubli d'un amant aimable en qui tu auras placé toute ta tendreſſe ? car enfin, quoique tu aies été élevée en France, tu ne peux pas te faire illuſion ſur le déplorable obſtacle qu'un funeſte hazard a mis entre ta condition & celle de Mr.***. Tu ne peux qu'aſpirer au bonheur humiliant d'être ſa maîtreſſe ? . . .

Je ſais, il eſt vrai, que tel eſt le ſort infamant des perſonnes de notre couleur, qu'elles ſont, par ce préjugé dégradant, réduites à renoncer aux mœurs ou au bonheur ; je ſais

encore que douée de gentilleſſe, d'eſprit & d'éducation, tu es faite pour captiver un homme délicat, & cette penſée me fait plus craindre encore que tout le reſte pour ta liberté ; mais rappelle-toi toutes ces malheureuſes victimes de Mr.*** qui gémiſſent de ſon inconſtance, & qui, pour comble de miſere, ne peuvent l'oublier. Il en eſt, tu le ſais ou peux le ſavoir, qui méritent les ſoins d'un homme ſenſible ; ont-elles pu mieux que les autres fixer ce nouveau Théſée ?

Mais, ce que je crains le plus, c'eſt que la ſupériorité même de ton mérite & de ta beauté ne t'aveugle, ma chere ſœur, & n'aide à cet amant à enflammer ton jeune cœur. Que je te plains au fond de mon ame ! Mimi, il en eſt peut-être tems encore ; ne reçois plus ni les lettres, ni les meſſagers, ni les viſites de cet homme redoutable pour l'inexpérience. Il y a, j'en conviens, peu de ***, mais il y a d'autres hommes aimables, & plus faits pour le bonheur d'une fille qui penſe comme toi. Faite comme tu es, peuvent-ils manquer de t'adreſſer leurs vœux ? tu ne fais que d'arriver dans le quar-

tier ; attends un peu, le terme ne saurait être long : déjà tous les hommes font ton éloge, & toutes les femmes disent de toi tout le mal possible. Tu ne tarderas pas à voir fondre autour de toi une troupe d'adorateurs parmi lesquels tu en trouveras un digne de ton cœur, & propre à faire ta félicité. La nature n'a pas fait un seul être sans pareil. Crois donc, crois ta tendre sœur, une sincere amie qui mourrait de chagrin & de douleur si elle te voyait malheureuse.

LETTRE XV.

De Mimi à Sylvie, sa sœur, du 12 Septembre 1773.

TA lettre, chere sœur, a distillé le poison dans mon ame ; je vais t'ouvrir mon cœur, & tu vas connaître tout mon malheur.

Je ne puis te dissimuler, chere amie, que Mr. *** m'a écrit plusieurs lettres, mais si je les ai décachetées, il a du moins lieu de croire le contraire ; & si je n'ai pu parvenir

à le faire cesser d'écrire, du moins ai-je réuſſi à faire ſupprimer ſes viſites, que je ne crois pouvoir jamais ni autoriſer ni approuver.

L'amitié que tu témoignes avoir pour moi, & celle que j'ai pour toi, ne me permettent pas de te rien déguiſer de ce qui ſe paſſe à cet égard dans mon foible cœur. Je ne ſais ſi le mérite de Mr. *** aurait fait ſur moi toute l'impreſſion que tu crains, mais je t'avoue que mon cœur ne lui a pas donné le temps de l'éprouver.

Ce fut en ſortant du Cap que je le vis au Bac pour la premiere fois. Il eut occaſion de me faire des honnêtetés qui ne me parurent en rien ni forcées, ni partir de ce principe de prétention & de ſupériorité qui fait d'ordinaire agir les blancs à notre égard. Il parut même ne me les faire qu'en paſſant, & ſans prendre beaucoup d'attention à ma perſonne. Je remarquai ſeulement quelques regards, tels que la ſimple curioſité en attire.

Il n'en fut pas de même de moi, la ſeule vue de cet homme imprima dans mon cœur

un je ne sais quoi qui n'a cessé depuis d'y ramener son image. J'en fis part à Madeleine, qui me fit appercevoir que c'était de l'amour. Piquée contre mon cœur de s'être laissé surprendre le premier, je résolus de m'en venger en lui opposant toute ma vie la raison la plus rigide. Mais ce combat même a servi Mr. ***, en décidant & en augmentant la passion qu'il m'avait inspirée.

Il y avait trois mois que cette premiere entrevue avait eu lieu, lorsque je revis mon vainqueur au bal de Mme De L... Jamais fille ne fut plus embarrassée que moi de l'émotion que sa vue me causa. S'il n'avait été mal séant, & peut-être de trop d'éclat, je me serais enfui du bal; mais la crainte m'arrêta, & un plaisir insurmontable y présida dans mon cœur. Mr.*** me prit plusieurs fois à danser quoique je n'eusse pas osé lui rendre sa politesse une seule.

Je ne pourrais t'expliquer les différents sentiments qui m'agiterent pendant la nuit. La joie, le dépit, la tristesse, le plaisir, l'espérance, le désespoir, la douleur, mille

autres passions déchirerent tour-à-tour mon cœur. Mr.*** ne m'adressa rien de plus particulier qu'aux autres, & j'en enrageais. S'il s'empressait à me prendre pour danser, ou pour me parler, triomphante, glorieuse, je retrouvais au fond de mon ame toute ma fierté. je voulais ne point répondre à ses prévenances, & je mourais d'envie qu'il m'en fit. Un air triste & indifférent qui ne l'abandonna pas, m'assassinait. Je me retirai confuse & déchirée de regrets tantôt de m'en éloigner, tantôt d'y prendre tant d'intérêt.

Le surlendemain, Mr. *** m'ouvrit son cœur, & m'assura avoir eu de l'inclination pour moi en même temps que moi pour lui. Flattée de l'occasion qu'il m'offrait de me venger de lui & de moi-même, & peut-être aussi du retour dont il payait mes sentiments, je repris tout mon courage, & le silence fut ma réponse. Son émissaire ne fut pas plutôt parti que je m'en repentis. J'aurais voulu lui répondre, & je craignais qu'il ne renonçât à moi. Mais peu de jours après il

me récrivit la lettre la plus tendre. Elle me persuada qu'il lui était impossible de ne plus m'aimer. Pleine de cette persuasion, flottant entre la bienséance & mon penchant, je cedai malgré moi au désir de lui répondre. Cependant mentant à mon propre cœur, je priai Mr. *** de me laisser en paix, & je lui écrivis sur un ton que, je te jure, mon cœur abjurait ainsi que tout le contenu de ma lettre. Depuis ce temps Mr.*** ne cesse de m'ecrire, mais pour ne point les autoriser, je décachete ses lettres avec précaution, &, après les avoir lues & recachetées, je les montre à son négre en les posant sur ma table, & en l'assurant que je ne les décacheterai jamais.

Voilà, ma chere Sœur, où en sont les choses. De te dire que je fais le sacrifice de l'amour de Mr. *** sans effort, ce serait manquer à la plus pure vérité. Je ne reçois pas une lettre de ce pauvre jeune homme que je ne souffre les douleurs les plus vives & les plus profondes. Mais c'est l'unique tribut qu'il puisse obtenir de mon cœur. Ta lettre

me servira de préservatif, & me fortifiera dans ma résolution; mais je crains bien que rien ne puisse me faire renoncer à ce tendre amant. Si tu voyais ses lettres, quand tu n'aurais pas mon cœur, tu en aurais pitié.

LETTRE XVI.

De Sylvain à Mimi, du 8 Octobre 1773.

O CRUELLE & adorable Mimi! mes inquiétudes redoublent par celles que je vous crois en ce moment. Vous n'êtes point de retour de Plaisance, votre marraine est peut-être plus mal, vos chagrins continuent, les miens ne peuvent qu'augmenter & me déchirer le cœur. Ah! fille charmante, que vous régnez absolument sur ce cœur qui a si peu de prix à vos yeux! il n'existe plus que par vous, vos moindres contretemps sont de grandes alarmes pour lui, des supplices insurmontables. Que ne puis-je vous voir toujours contente, toujours heureuse, nageant dans les délices de la vie, dans les voluptés de l'amour véritable, & en être l'objet!.. Votre marraine est malade, mais elle peut recouvrer

la ſanté : n'ayez donc aucune inquiétude. Il n'y a que mon mal qui eſt ſans eſpoir ni de guériſon, ni de ſoulagement.

Vous êtes abſente du quartier, mais votre image, cette charmante illuſion, ne m'a point abandonné. Je vous ai ſuivie des yeux de l'ame ; je vous vois près de votre marraine, lui porter vos ſoins, lui prodiguer vos careſſes.... Que ne puis-je les partager ! dans ces délicieuſes chimeres de mon amour, j'oſe me perſuader que vous me voyez, que vous penſez à moi, à la douleur dans laquelle je vis loin de ce que j'adore, ou plutôt de l'ame de ma vie. Je vas juſqu'à me flatter que, vous reprochant vos rigueurs, vous n'attendez que votre retour pour décacheter mes lettres & y répondre. Ah ! ſi vous m'avez plaint une ſeule fois, mes douleurs ne ſont pas ſans quelque charme. Mais pourquoi n'auriez-vous pas plaint un homme qui ne ſouffre que parce qu'il voudrait vous rendre la plus heureuſe de toutes les femmes ? pourquoi ne penſeriez-vous pas au plus tendre & au plus fidele des amants ?

LETTRE XVII.

Du même, du 5 Novembre 1773.

Vous voilà de retour, aimable Mimi ; je sens un rayon de joie se glisser dans mon cœur à travers les douleurs & les inquiétudes dont il est rempli. Vous avez daigné dire à Caïmant à Plaisance, que votre marraine était mieux, mais toutes mes chimériques espérances se sont évanouies, vous vous êtes toujours refusée à décacheter ma lettre.

Quoi, Mimi ! ne pourriez-vous donc pas les lire & me les renvoyer ensuite ? vous qui êtes l'honnêteté même, comment pouvez-vous refuser de lire les lettres d'un homme qui ne vous écrit que des choses décentes & respectueuses ? Mon négre ne vous dit-il donc pas ce que contiennent mes dernieres ? je l'ai chargé cette fois de vous remettre celle-ci décachetée ; pardonnez si je prends cette liberté & une telle voie pour vous faire connaître une partie de mes sentiments & les regrets que j'ai de ne pouvoir vous fléchir. Mon négre ne sait point lire, il

n'eſt pas capable de montrer ma lettre à tout autre, & vous n'avez pas voulu décacheter aucune des précedentes. Comment réſiſter au déſir de me faire entendre de la ſouveraine de mon ſort ?

Je vous ai entretenue plus au long dans mes précédentes ; daignez les lire, & vous verrez les excuſes que je vous ai adreſſées, ainſi que les proteſtations que je vous ai faites de ne vous plus parler de mon amour. Si je le fais encore dans celle-ci, ce n'eſt, que pour vous inviter à voir ces lettres qui en m'excuſant auprès de vous, me juſtifient & de mes démarches & de mes motifs ; car le comble de mon malheur ſerait que vous euſſiez conçu de mes ſentiments une mauvaiſe opinion, & je ne m'en conſolerais jamais.

J'ai voulu pluſieurs fois aller vous voir pour m'expliquer verbalement, & vous proteſter que je voulais, ſinon vous oublier, du moins me taire & ne vous plus écrire rien d'amoureux ; vous m'avez fait dire de ne le point faire. Cet ordre, tout cruel qu'il eſt pour moi, m'a fait renoncer à une entre-

prise qui pourrait peut-être adoucir un peu mes tourments : je vous verrais un instant!

Mimi, pourquoi être si aimable, si vous n'aimez pas qu'on le sente & qu'on vous le dise ! Pourquoi avoir des yeux, des traits, des manieres si séduisantes, & trouver mauvais qu'ils produisent leur effet ordinaire ? Est-ce moi seul qui m'en apperçoive ? vous fuyez également les autres, il est vrai, mais pourquoi? Est-il de bonheur réel sans celui d'aimer & d'être aimé ? Le temps s'écoule, vous ne jouissez point des douceurs de l'amour & du printems de l'âge : j'en ai autant de chagrin que de ne pouvoir adoucir vos rigueurs. Ne m'aimez pas, Mimi, mais songez davantage à votre félicité. Vous êtes faite pour goûter le sort le plus heureux, & rendre le plus fortuné celui d'un homme délicat, & capable de vous apprécier..... Oserais-je me nommer ici?....

LETTRE XVIII.

De Sylvie à Mimi, le 7 Novembre 1773.

Et tu crois, pauvre Sœur, que tu as renoncé à Mr.*** Tu crois être fermement réſolue de ne jamais lui laiſſer connaître tes ſentiments pour lui ! tu lis ſes lettres, tu le plains, & tu peux vivre ſans lui faire connaître le retour dont tu paies ſon amour ! tu gardes ſes lettres, & tu crois pouvoir le perſuader que tu ne les lis point ! quelles ſont tes erreurs ! ce qui me déſole le plus, c'eſt l'impoſſibilité de t'en retirer. Je te vois ſur le bord de l'abîme, prête à y tomber, entraînée par une force irréſiſtible, & tu crois pouvoir l'éviter !

Ah ! tu ne connaîs pas tout le danger auquel tu es expoſée. Ce ſerait aſſez de ton cœur, tu as encore de plus à combattre un homme ſéduiſant, qui connaît tous les reſſorts qu'il faut faire agir ſur les femmes. Je te l'ai déjà repréſenté comme un trompeur, un volage, un dépravé de mœurs, & tu ne me parles que de ſon amour & du tien ! ....

Oui, chere amie, je te regarde perdue ſi tu continues à recevoir ſes lettres. Mais auras-tu le courage de les renvoyer ſans les ouvrir ? non : je n'oſe plus l'eſpérer, ta raiſon eſt égarée, tu es l'eſclave de la plus violente paſſion. Quel malheur pour toi ! Je ne vois plus qu'un ſeul remede contre un avenir plus funeſte encore, c'eſt l'abſence. Fuis, chere & malheureuſe Mimi ; fuis un lieu qui achevera de t'aveugler ; viens chez moi, viens chez ta ſœur. Dis-moi ſi tu y es diſpoſée, j'irai auſſitôt te chercher. L'air de la ville, la diverſité des objets, les ſpectacles, tout contribuera, n'en doutes pas, à te faire oublier un homme dont tu ne peux attendre que le malheur & le tourment de tes jours.

LETTRE XIX.

De Mimi à Sylvie, le 12 Novembre 1773.

Ah ! que m'as-tu dit chere ſœur ! tu as achevé de me percer le cœur, de me déchirer l'ame. Je voudrais te croire, & je me plais encore davantage à me perſuader tout

le contraire. Je combats en vain contre mon amour, il l'emporte toujours malgré moi ſur mon devoir & ma raiſon.

Mr. *** un fourbe, un trompeur, un volage, un inconſtant ! quel affreux tableau & combien il m'afflige & m'humilie ! l'amour peut-il donc ſe ſuppoſer ? le menſonge, le vice peuvent-ils emprunter ſon langage auſſi parfaitement ? la perfidie peut-elle contrefaire l'air & les expreſſions de la vérité auſſi naturellement ? Oh ! ſi cela pouvait être, je renoncerais à toute la terre, je renoncerais à Mr. ***

Mais s'il a paru inconſtant juſqu'à ce moment, ne peut-on pas croire qu'il y a été néceſſité par les circonſtances ? Tu me croiras ſans doute trop préſomptueuſe, mais ne puis-je pas croire que Mr.*** ſpirituel, ſenſible, délicat, fait pour être chéri d'une femme ſuſceptible des mêmes diſpoſitions, n'a rencontré juſqu'à ce jour que de ces perſonnes ſans principes, plus propres à faire rougir un galant homme, qu'à le fixer ? Ce n'eſt pas que je puiſſe aſſez peu m'eſtimer pour en déſirer la poſſeſſion d'une maniere

criminelle ; je l'estime trop d'ailleurs pour pouvoir me décider de perdre à ses yeux le seul mérite dont une mulâtresse puisse se parer à ceux d'un blanc estimable. Mais en renonçant à cette possession qui seule peut faire mon bonheur si elle pouvait être légale, ne puis-je pas me consacrer à l'aimer en secret, & le lui cacher toute ma vie ? hélas c'est la seule consolation que je puisse avoir au monde.

Je suis sensiblement reconnoissante à tes offres ; mais d'après l'aveu que je viens de te faire, tu vois qu'il m'est impossible de les accepter. L'absence, le séjour de la ville ne servirait qu'à favoriser encore Mr.*** Si j'étais plus éloignée de lui, la douleur graverait mon amour plus profondément dans mon ame, & mon impatience me porterait à me trahir moi-même. La vue de tous autres objets ne ferait que me rapeller que ce n'est pas celui de mon amour. Les spectacles me feraient regretter à tout instant de n'être pas un des acteurs, & Mr.* l'autre. Tout ce que je puis faire, chere amie, je te l'ai déjà dit, c'est de te promettre de ne point lui faire l'aveu de mes sentiments pour lui. Ah ! si tu pouvais savoir

combien ce seul sacrifice me coûte ! que tu louerais mon courage en plaignant mon sort !

LETTRE XX.

De Sylvain à Mimi, le 16 Novembre 1773.

QUOI, Mimi ! par-tout & toujours des rigueurs & de l'indifférence ! Caïmant vous remet ma lettre décachetée, il a beau vous protester que c'est un fait exprès, qu'elle ne contient que d'éternels adieux, vous demandez froidement de la bougie, vous la cachetez en sa présence, en lui disant de me rapporter ce qu'il a vu ! & je puis encore vivre ! quoi ! la douleur & le désespoir n'ont pas plus de pouvoir sur la vie, tandis qu'ils en ont tant sur la pensée ! . . . .

Ainsi mes lettres, toutes cachetées, vont remplir votre maison. Comment vivre sans vous écrire ou vous parler ? je meurs d'envie de vous voir, mais vous me le faites défendre d'une maniere plus absolue que de vous écrire ; soumis à vos ordres, je n'ose pas même me procurer le bonheur consolant de

vous voir dans les lieux mêmes où il eſt permis à tout autre de goûter cette ſatisfaction. Peut-on réduire un homme à une plus grande perplexité ? n'eſt-ce pas m'expoſer, me forcer même d'enfreindre la Loi cruelle que vous m'impoſez que de m'ôter juſqu'à la moindre récompenſe d'une ſoumiſſion auſſi déſeſpérante ? ne le trouvez donc pas mauvais ſi je fais enſorte de vous voir & de vous parler. Les loix n'ont de force qu'autant qu'elles conviennent également aux deux parties.

LETTRE XXI.

Du même, du 22 Décembre 1773.

CRUELLE Mimi ! aucun moyen ne me réuſſit donc auprès de vous ! que je ſuis un être à plaindre ! je me trouve à l'Egliſe, un heureux hazard vous y conduit, je me place derriere votre banc de maniere à n'être remarqué de perſonne, je prends des heures, j'affecte de lire, je vous adreſſe la parole, vous vous levez tranquillement, & vous allez vous placer plus loin, ſous prétexte de parler à Madeleine.

Peut-on poignarder plus cruellement un homme qui vous adore ! toutes les fois que je vas chez vous pour vous voir, vous me faites dire que vous êtes imcommodée, que vous ne pouvez voir perſonne. Mes rivaux, il eſt vrai, ſe plaignent du même traitement de votre part ; mais, adorable Mimi, quel eſt votre but ? pourquoi paſſer vos jours ſans vous livrer plus que vous ne faites aux charmes de la vie ? y en peut-il avoir ſans l'amour ? ah ! vous qui êtes ſi bien faite pour inſpirer le véritable, comment pourriez-vous y être inſenſible ?

Je voulais vous oublier, ou plutôt ne plus vous fatiguer du récit des ſentiments qui ne peuvent vous toucher ; mais un inſtant a détruit toutes mes réſolutions : je vous ai vue, l'amour me commande plus impérieuſement que jamais, & la paſſion agit trop fortement dans mon cœur, pour que je puiſſe jamais eſpérer d'en guérir. Toutes les femmes me deviennent inſipides ; je les fuis autant que mon cœur eſt entraîné vers vous. Je ne ſerai jamais heureux, je le ſens, je languirai toute ma vie ; eh bien ! je préfere cet état à celui de ne vous plus aimer. Eh ! le

moyen de me détacher de l'ame de ma vie ? une ſeule fois que je vous vois me paie de toutes mes ſouffrances. Ainſi, ſoyez auſſi patiente à recevoir mes lettres, que moi conſtant à recevoir vos cruautés.

LETTRE XXII.

Du même, 15 Janvier 1774.

VOTRE abſence ſubite, imprévue, & dont je ne puis découvrir ni le ſujet ni le lieu, un ſecret preſſentiment, tout m'annonce un dénouement funeſte à mes vœux. Tous vos négres ſont d'accord pour me cacher le lieu où vous êtes allée. Ni l'or, ni l'argent ne peuvent leur arracher ce ſecret ſi important à mon repos. Madeleine, la cruelle Madeleine, votre confidente affidée, a achevé de me percer le cœur par des *je crois*, des *peut-être*, des *ſi*, des *mais*, des *cela ſe pourrait*, ſi bien arrangés, qu'il n'y a rien manqué pour la déſolation de mon ame.

Se pourrait-il qu'enfin un heureux rival eût ſu toucher votre cœur, ce cœur que j'ai cru ſi inſenſible ! qu'il eſt heureux ! que

ſon ſort eſt digne d'envie ! que n'a-t-il mon cœur pour ſentir la faveur que le ciel lui fait ! . . .

Ainſi, voilà ma ſentence prononcée ; je n'ai plus rien à eſpérer ; mon malheur éternel eſt réſolu, un autre va poſſéder la ſeule perſonne qui pût me faire goûter les vrais biens de la vie, la douceur, la félicité d'être aimé d'une perſonne accomplie, d'une perſonne que j'adore ! Meſurez, s'il vous eſt poſſible, Mimi, meſurez toute l'étendue de mes peines par le prix que vous ne pouvez manquer de mettre dans la poſſeſſion de l'amant que l'on vous deſtine & que ſans doute vous aimez, & ſongez que vous êtes autant au-deſſus de lui, que l'amour eſt au-deſſus de l'indifférence ; vous n'aurez encore qu'une très-faible idée des tourments qui déchirent mon ame depuis que j'ai vu Madeleine.

Il faudra donc renoncer à la conſolation de vous écrire ! mais comment renoncer à vous aimer? un mari s'en formaliſera d'abord, je dois m'y attendre ; mais lorſque j'irai lui ouvrir mon cœur que vous avez déchiré ; qu'il verra le triſte état où vous l'avez re-

duit, n'en doutez pas, il ſera plus pitoyable que vous, & il me permettra d'aller au moins quelquefois dépoſer mes larmes & mes douleurs dans ſon ſein. J'en ferai mon ami, mon confident; il me plaindra, il me conſolera chaque jour des maux que vous répandez ſur ma vie.

Mais je vous écris ſans penſer que Caïmant ne vous découvrira peut-être pas. Vous êtes peut-être allée dans quelque lieu éloigné unir votre deſtinée à celle de votre amant fortuné ! ſi l'on mourait de douleur, avant que vous luſſiez ma lettre, je ne ſerais plus.

LETTRE XXIII.

De Mimi à Sylvain, du 24 Mars 1774.

QUOI, Monſieur ? un an de ſilence de ma part n'a pu obtenir de vous de le garder à mon égard ? ma premiere lettre n'a pu vous faire connaître les diſpoſitions de mon cœur, & vous continuez de me perſécuter ! comment faut-il donc s'exprimer pour ſe faire entendre ? je n'y tiens plus.

Non-ſeulement

Non seulement vos démarches blessent ma maniere d'être & de penser, mais encore elles ne sont pas sans traces ; vos domestiques sont connus, que voulez-vous que l'on pense à les voir venir chez moi aussi fréquemment ? voulez-vous, Monsieur, me réduire à la triste & cruelle alternative ou de sortir des bornes de l'honnêteté que j'ai observée jusqu'à ce moment, ou de souffrir perpétuellement une persécution qui ne pouvant changer mes sentiments, vous tourmente aussi inutilement.

J'ai toutes les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & depuis la premiere, je ne les ai plus décachetées. Eh ! ne sais-je pas bien ce qu'elles peuvent contenir ? une répétition de la premiere sans doute, avec des protestations de sincérité qui ne coûtent rien à jurer, d'un amour qui ne va pas au delà de l'imagination & que l'habitude seule d'un goût dépravé dicte, d'une estime qu'on n'accorde pas à une mulâtresse que le sort couvre d'un opprobre, peut-être injuste à mon égard, mais qui n'en a pas moins son effet par la force du préjugé qui la degrade aux yeux des blancs ?

Pourquoi donc, Monsieur, consumez-vous votre temps en une vaine entrepris. qui ne fait que troubler votre repos sans pouvoir me plonger dans l'abyme de l'erreur ? je sais & vous ne l'ignorez pas que je ne puis être à vous par des nœuds légitimes, & si vous me connaissiez mieux, vous seriez convaincu que je ne puis être à vous par une voie mépriſable, ni des liens condamnables. Vos démarches ne peuvent que m'être nuisibles. Un homme comme vous, compatissant, honnête, ne doit-il pas le penser & agir en conséquence ? déjà le bruit court que vous êtes avec moi aussi bien que vous puissiez le désirer. Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous y avez pu donner lieu ; mais du moins en êtes-vous la premiere cause. Eh pourquoi porter le poignard du déshonneur dans le cœur d'une fille qui n'a de bien au monde que sa réputation ? Ah ! Monsieur, que ce trait est peu digne de vous ! descendez dans votre cœur, dans ce cœur noble, généreux ; consultez votre conscience, écoutez ses cris & ses reproches ; ils étoufferont-bientôt le caprice qui vous séduit, & fâché d'avoir porté une atteinte,

peut-être mortelle, au ſort d'une fille déjà ſi à plaindre par les circonſtances, vous vous empreſſerez à l'épargner davantage.

Je ſais bien que je ne ſuis pas faite pour le bonheur, puiſque j'ai la faculté de ſentir & de juger; mais j'ai un certain bien être, je puis prétendre à un établiſſement honnête dans ma couleur: vous pouvez m'en empêcher en éloignant les perſonnes par des ſoupçons auſſi injuſtes qu'injurieux. Mes parents en ſont comme moi affligés, & ils peuvent finir par me croire coupable d'une intelligence avec vous. Ah! Monſieur, dans quel embarras, dans quelle confuſion, dans quelle humiliation vous me jettez ſans ceſſe! de grâce, daignez m'accorder la paix & le repos que vous m'arrachez, en attaquant à la fois mes ſentiments d'honneur & la ſenſibilité de mon ame, ce funeſte préſent du ciel pour une mulâtreſſe.

LETTRE XXIV.

De Sylvain à Mimi, du 28 Mars 1774

Ah ! une lettre de vous, adorable Mimi ! j'en reconnois l'écriture ? elle ne s'effacera jamais de ma mémoire. J'ouvre en tremblant, je lis, où plutôt je dévore ? helas ! je ne trouve que ma condamnation à chaque mot, & l'ordre le plus cruel de renoncer à vous. Moi renoncer à la seule personne au monde qui puisse faire mon bonheur ! Ah, cruelle Mimi, que vous connoissez peu le cœur de ***. & son amour pour vous !

Non pas votre silence, non pas une année, mais ma vie passée dans le désespoir de ne pouvoir vous plaire, ne saurait porter la plus légere atteinte à mon amour. Un cœur comme le mien peut-il cesser de vous aimer une fois qu'il vous a connue ? payez-moi de la plus grande ingratitude, dites-moi avec toute l'amertume que vous ne pouvez me payer du moindre retour, que je n'ai pas le don de vous plaire, mais ne doutez point de mes sentiments & de leur pureté : C'est le comble de mes maux.

Dès la premiere lettre que vous m'avez écrite, j'ai connu vos dispositions à mon égard; vous n'avez pas négligé de me confirmer cette cruelle lettre par Caïmant: Ah! si j'avais pu cesser de vous aimer, que m'eut-il fallu encore? j'ai senti combien j'allais être malheureux par cet amour même qui pourrait si bien faire le charme de ma vie & de la vôtre. J'ai senti combien il m'était impossible de réussir à vous inspirer du retour; votre indifférence pour moi éclate sans cesse. Je me suis fait dès lors toutes les représentations, non pour ne plus vous adorer, du moins pour cesser de vous parler d'une passion que votre cœur rejette & condamne, me reprochant même la persécution dont sont pour vous mes démarches amoureuses; j'ai même pris mille fois la résolution de les cesser pour vous complaire au moins en cela; mais ma raison a toujours cédé à ce sentiment, & a fini par s'y confondre.

Comment en effet eut-elle pu se concilier avec un penchant irrésistible qui m'entraîne toujours malgré moi vers vous? cesser de

vous dire que je vous aime, lorſque je meurs du déſir de vous le repéter à tous les inſtants de ma vie, eſt un effort au deſſus de ma nature. Tout ce que je puis faire, c'eſt de redoubler de précautions pour que mes domeſtiques ne ſoient pas même ſoupçonnés d'aller chez vous. Déjà je n'y envoie que Caïmant, & je me perſuade que vous n'avez trouvé rien à reprocher à ſa prudence & à ſa diſcrétion. Il ne ſera jamais vu que de vous & de Pyram ſur lequel je crois pouvoir également compter. Je m'abſtiendrai auſſi d'aller chez vous. . . .

Ah! Mimi! Moi qui avouerais mes ſentimens pour vous à la face du ciel & de la terre, il faut que je les cache à tout le monde. Puis-je rien faire de plus fort pour vous prouver mon reſpect & ma ſoumiſſion? Au moins pour prix d'un auſſi grand ſacrifice, ne me permettrez-vous pas de vous écrire, ne lirez vous pas mes lettres, ne puis-je pas vous ſaluer, vous parler lorſqu'un heureux hazard m'en fournit l'occaſion hors de chez vous? Je ferai tout au monde pour vous plaire, mais, Mimi,

eſt-il en mon pouvoir de ceſſer de vous aimer ? Ah ! hors cela ſeul, commandez, vous ſerez obéi.

Ne croyez point que la crainte d'eſſuyer des duretés de votre part, quand cela ſeroit poſſible, puiſſe jamais m'arrêter. Que vous ſortiez, ſi vous le jugez à propos, ou plutôt s'il vous eſt poſſible, des bornes de l'honnêteté que vous avez exercée, à mon égard juſqu'à ce moment; loin de m'en plaindre, j'en bénirai le ciel de vous avoir porté à quelque changement: car que pouvez-vous me faire de comparable à cette cruelle froideur que vous m'oppoſez ! Vous m'aſſurez que je ſuis condamné à être malheureux le reſte de mes jours. Mais, Mimi, votre empire ne s'étend pas audelà ; & quoique vous régniez abſolument ſur ce cœur que vous vous plaiſez à déchirer ſi impitoyablement, il n'eſt pas en votre pouvoir de le faire changer. Vous pouvez le percer, le perſécuter, mais il faudra que votre cruauté s'en contente ; c'eſt tout ce qu'elle peut.

Vous avez toutes mes lettres, vous n'en

avez décacheté qu'une ; eh ! bien, vous en remplirez votre maison : tout le papier du Cap s'y rendra peu à peu. Vous vous doutez de ce qu'elles contiennent, c'est à dire une continuelle répétition les unes des autres ; cela est vrai ; mon cœur vous aime, & vous aimera toujours de la même manière. Mais, Mimi, pourquoi pousſez-vous vos doutes jusqu'à penser que mes protestations de sincérité & d'estime ne sont pas vraies ? Si l'on ne peut pas vous voir sans vous aimer, peut-on vous le dire sans vérité ?

Quant à l'estime, tout ne vous l'assure-t-il pas ? En est-on le maître, & n'est elle pas le résultat du mérite & de la vertu ? La règle-t-on sur un préjugé qui n'a lieu que sur le général & non sur l'individu ? Si je ne vous aimais pas véritablement, si je ne vous estimais pas réellement, auriez-vous tant de peine à me faire renoncer à vous ?

Je ne consume donc mon tems en cette entreprise que parce que vous la rendez vaine. Car si l'usage favorise une sorte d'union entre vous & moi, pourquoi y aurait

il d'autres cauſes qui s'y oppoſeraient ? Préférez-vous d'aller par l'himen dans les bras d'un homme indigne de vous poſſéder, & qui croirait encore vous honorer beaucoup, en vous rendant malheureuſe ?

Malheureuſe ! Vous ? Vous, faite pour la félicité ſuprême ! Vous, pour le bonheur de laquelle je donnerais juſqu'à la derniere goutte de mon ſang ! Dieu ! l'idée ſeule m'en fait mourir. Que nous ſervirait-il d'avoir des lumières ſi vous n'en faiſiez uſage pour le point le plus eſſentiel de votre vie ? Faites-y attention, adorable Mimi, réfléchiſſez-y plus ſérieuſement tandis qu'il en eſt encore tems : ne dédaignez pas les vœux d'un tendre amant qui ne s'occupperait que de votre félicité.

LETTRE XXV.

*De M. de B... à Mr***.*

du 2 d'Avril 1774.

Qu'es-tu devenu, où es-tu, que fais-tu ? Je ne te vois plus, tu me négliges, tu

négliges la société dont tu faisais le charme, tu négliges tes amis dont tu faisais les délices. Il fut un tems où je te reprochais un peu trop de dissipation ; n'aurais-tu sorti d'une extrémité que pour tomber dans une autre plus blâmable encore ? Qui peut ainsi t'isoler & te plaire dans une retraite aussi absolue ? On dit même que ton humeur est en tout changée ; que tu n'as plus cette aimable gaité qui te caractérisait si agréablement dans le monde ; que tu es devenu rêveur, triste, distrait. Ton goût pour la littérature s'est-il converti en fanatisme, en fureur, & as-tu renoncé aux vivants pour ne t'occuper que des morts ?

Ah ! mon ami, crois moi, quelque chose qu'on puisse reprocher aux hommes, leur société est encore mille fois préférable à leurs ouvrages. Ceux même que tu admires le plus aujourd'hui, crois-tu qu'ils ayent été faits pour des morts ? C'est même par ce désir de toujours vivre parmi les vivants, que les auteurs les ont faits, & tu voudrais cesser de vivre avant de cesser

d'être, pour la chimérique satisfaction d'exister un jour dans l'imagination de ceux que tu ne verras plus, que tu n'entendras plus? Que t'en reviendra-t-il? En sauras-tu quelque chose? En retireras-tu quelque jouissance? Me diras-tu qu'en écrivant tu jouis d'avance de cette satisfaction? Eh! comment jouir quand on est seul? Tu as trop de bon sens pour t'en tenir à une félicité future que rien ne réalise pendant la vie, si l'on se retire de la société qui seule doit la procurer. D'ailleurs c'est là la source des pensées, des lumières; c'est la meilleure école pour l'homme qui veut ou étudier ses semblables, ou écrire; il est si difficile de connaître les hommes, lors même qu'on les suit de l'œil, comment le faire loin d'eux?

Ce ne peut donc être là la cause de ta retraite; or quelle est-elle? Une passion amoureuse? Oh! non assurément. Je te connais, tu as aimé plusieurs fois, quoique tu m'en aies dit, tu as aimé véritablement une fois en ta vie, dès le berceau, & cet amour ne finira qu'à la fin de tes jours.

Ton cœur n'eſt plus ſuſceptible de cette véhémence de l'amour qui tranſporte l'homme, l'arrache à lui même, & à tout ce qui l'environne. Les reſſorts de ton ame trop ſouvent & trop fortement tendus, ſont ou doivent être affaiblis. D'ailleurs tu aimes, tu es aimé tendrement, conſtamment, tu n'as rien à déſirer de ce côté-là.

L'amour ne peut donc pas être la cauſe de ta triſteſſe. Ce ne peut être non plus l'embarras de tes affaires; ta fortune eſt telle que tu peux le ſouhaiter. Sont-ce les chimeres de la grandeur ou des grades? Non. Tu y as entièrement renoncé au milieu de la plus belle carrière, en emportant l'eſtime & les regrets de tout le monde. Ma foi, je n'y comprends rien. Tire moi donc promptement d'inquiétude. Car tu ſais qu'il m'eſt impoſſible de t'aller voir de quelque tems. Mon nouvel emploi me tient ici comme un Chien à l'attache. Tu as été bien plus ſage que moi, en abjurant un tel eſclavage (1)

(1) On ſupprime de ces lettres tout ce qui eſt étranger aux amours de Sylvain & de Mimi.

LETTRE XXVI.

*De Mr***. à Mr. de* B....

Du 4 d'Avril 1774.

Tu te ſerais épargné, mon ami, bien des tortures, ſi tu m'avais tout ſimplement demandé le ſujet de la mélancolie dans laquelle je ſuis plongé depuis près d'un an, & dont je ne puis moi-même me rendre un compte bien clair. Le goût de l'étude ne jette pas auſſi ſubitement dans l'état d'abſorption où l'on t'a dit avec verité que j'étais tombé. L'étude des ſciences n'a jamais été pour moi, comme tu le ſais bien, qu'un ſujet d'amuſement. Il y a tant de beaux ouvrages de faits, que, en vérité, il ne paraît plus poſſible de glaner même après les riches moiſſons de tant de grands hommes dans le champ des connoiſſances. Quoi plus écrire? Des rélations? Il faut voyager, & tout eſt connu. Des commentaires? Il y en a tant d'autres qui ennuyeront ſans moi! Je te le répete, ce qui

reſte à dire n'eſt plus qu'un mince pillage ; & encore ne pourrait-on le faire ſans toucher au bien des autres ; or quelle triſte réduction que d'être un plagiaire !

Non, mon ami, ce n'eſt ni l'occupation de la littérature, ni l'état de mes affaires, encore moins les fumées des honneurs qui cauſent ma mélancolie ; c'eſt l'amour . . . tu t'étonnes ? Suſpens un peu ton ſentiment.

Il eſt vrai, j'aime ou plutôt j'adore Fany, & je l'aimerai vraiſemblablement juſqu'au tombeau, & nul autre ne l'emportera ſur elle dans mon cœur. Mais un nouvel objet a frappé mes yeux, & ſes traits ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur. Je me reproche cette inconſtance, j'en ſouffre mille tourments qui augmentent chaque fois que je vois l'incomparable Fany ; & je ne ſais par quelle fatalité je ne puis réſiſter au charme qui m'entraîne encore vers une autre. Fany s'apperçoit de ma mélancolie, elle m'en demande la cauſe dans des termes qui me percent le cœur ; elle redouble de tendreſſe pour moi, & employe tout ce

que l'amour veritable peut mettre en uſage pour faire le bonheur de l'objet. Mon cœur y eſt ſenſible, je me promets de renoncer à l'autre, j'y ſuis décidé, je ſens que je n'aime véritablement que ma Fany, & je ne me puis défendre d'un penchant, d'un déſir, qui font le malheur de ma vie.

Que je voudrais que tu euſſes dit vrai; & que je ne fuſſe plus ſuſceptible de reſſentir une forte paſſion! Ce que j'éprouve, ne me prouve que trop le contraire, & quand je t'aurai fais connaître l'objet de mes adorations, tu conviendras peut-être que le cœur le plus blaſé pourrait encore reprendre une nouvelle ſenſibilité, & aimer comme ſi c'était la premiere fois. Tu connais l'hiſtoire de ma vie que tu as voulu lire deux fois; tu ſais que j'ai reſſenti fortement l'amour, & que ſes feux m'ont vivement embraſé; tu ſais que j'ai rencontré bien des femmes aimables; eh bien, tout cela n'eſt rien en comparaiſon de Mimi, ſi Fany n'exiſtait pas; & ſans l'amour dont je brulerai toute ma vie pour cette derniere, je dirais auſſi que celui que je reſſens pour Mimi eſt

ſans pareil. Cette Mimi, il faut te la faire connaître.

Figure-toi une Mulâtreſſe de ſeize ans, grande, mince, faite comme une Vénus, ayant les plus beaux yeux du monde, les traits les plus réguliers & les plus piquants, une belle bouche qu'orne le plus charmant ratellier d'émail; une gorge qui ſemble faite par l'amour, & pour l'amour & les plaiſirs ſeuls; une démarche noble, aiſée; un eſprit vif, réfléchi, cultivé, orné; un caractère gai, égal, meſuré; des manières polies, agréables, gracieuſes, belles; un maintien aſſuré, naturel, décent, modeſte, une converſation douce, aimable, enjouée, honnête; des mœurs pures; une ame grande, pieuſe, généreuſe, bienfaiſante: tu n'auras qu'une faible idée de Mimi. L'imagination, par le ſecours même de ſes illuſions, ne ſaurait te rendre cet enſemble charmant, ce je ne ſais quoi qui ſéduit, qui entraîne le cœur vers cette fille parfaite.

La mélancolie dans laquelle on t'a dit que j'étais plongé, te dit aſſez que j'aime

ſans retour, & peut-être ſans eſpoir d'en obtenir. Mimi témoigne avoir pour moi la plus grande indifférence. Je lui ai écrit nombre de lettres depuis plus d'un an, elle n'a décacheté que la première, & y a fait une réponſe qui a achevé de ſubjuguer mon ame. Dernièrement encore elle vient de m'en écrire une ſeconde, toujours pour m'apprendre qu'il eſt inutile que je conçoive de l'eſpérance : elle détruit même juſqu'à la plus légère. J'en ſuis déſolé. Ah ! comme elle écrit ! quelle ferait la félicité d'un homme ſenſible d'être aimé d'une telle fille ! tu diras tout ce que tu voudras, mais je l'aime à l'adoration, & ſans la poſſeſſion de ſon coeur, je ſens qu'il me ſerait impoſſible de vivre heureux.

LETTRE XXVII.

*De Mr. de B..., à Mr***,*

du 6 d'Avril 1774.

Ton état m'allarme plus que jamais, mon pauvre ami, parce que je vois que tu ne le connais pas toi même. Je ne te connaiſſais

pas auſſi romaneſque. Toi, ſoupirer ſérieuſement pour une de ces filles qu'on trouve ſi communément, & qu'on ſe procure ſi facilement! Je te l'avoue que j'ai peine à en croire mes yeux, & plus je relis ta lettre, moins je te crois.

Que tu fuſſes devenu amoureux d'une blanche de la maniere que tu dis l'être de Mimi, on aurait pu te plaindre ſans pouvoir te blâmer; mais que pour une mulâtreſſe tu reſſentes une paſſion au point de perdre l'eſprit, en vérité, mon cher, cela n'eſt pas concevable, & ſi tu ne me le diſais pas toi-même avec autant de véhémence, je nierais tout ſimplement le fait: mais le ton grave dont tu m'en parles ne me permet pas le plus léger doute ſur cette bizarrerie érotique. Le myſtere que tu m'as fait m'étonne & me fâche autant. Tu as donc des ſecrets pour ton ami! tu ne lui ouvres donc plus ton cœur! mais je vois bien qu'il eſt criminel & qu'il redoute la voix d'un véritable ami. Car je ne puis concevoir comment tu peux, non pas ceſſer d'aimer Fanny, l'incomparable Fanny, cette digne amie de

ton cœur, mais seulement éprouver le moindre mouvement d'infidélité contre elle.

Non, tu as beau dire, tu n'en aimes pas une autre; l'habitude du changement, ce malheureux goût des colonies, fait ton erreur: ton amour propre accoutumé à vaincre le sexe avec la facilité d'un sultan, s'irrite & veut triompher de la résistance de cette jeune beauté. Mais as-tu donc perdu la tête? ne connais-tu pas la ruse des femmes qui veulent au moins dominer l'imagination quand elles ne peuvent faire passer leur pouvoir jusqu'au cœur? Ignores-tu combien il est facile de conquérir de tels cœurs? Quoi? toi qui les connais mieux que personne, pour les avoir séduites si aisément, tu peux aujourd'hui te persuader qu'il en existe une autre, après Fany, aussi vertueuse que tu veux me donner celle-là? Et quand cela serait, pourquoi préparer ce coup mortel à l'estimable & tendre Fany?

Je t'avoue que l'air sérieux dont tu me parles, m'effraye pour la situation de ton esprit. Je sais que ces gens-là savent séduire,

mais non-pas à un tel point, non pas des *** qui les connaissent si bien.

Au reste que prétends-tu? si elle est comme sont toutes les mulâtresses, ce qu'il y a à parier, ta conduite est d'un fou; si elle est ce que tu dis, tu dois la respecter & y renoncer. Car enfin, tu n'en veux pas sûrement à sa main. Crois-moi, examine mieux cette fille, & tu verras peut-être qu'elle n'a de plus que les autres que l'art de mieux jouer son rôle. Les amoureux voyent toujours en beau dans l'optique de la passion qui embellit tout. Mais si elle est vertueuse tu lui dois, tu dois à toi-même de la respecter, de respecter ses mœurs. Tu n'es pas de ces gens sans principes, qui ne sont capables d'aucun retour sur eux mêmes. Tu as fait des folies, & peut-être en as tu trop fait, mais tu n'as fait que profiter des dispositions des femmes à qui tu as adressé des hommages. Tu ne les as pas corrompues, elles l'étaient déjà. Mais dois-tu chercher à séduire, à perdre celle à qui tu admets des vertus? l'honnête homme a toujours à craindre les remords, d'avoir perverti l'innocence,

Ton attachement, pour Fany n'eſt excuſable que par les circonſtances, & juſtifié par le cas que tu en fais. Lui aſſocier toute autre femme, c'eſt, non pas la dégrader, mais t'avilir toi-même. Tu n'euſſes jamais dû lui faire la plus légere infidélité en ta vie.

Apprends-moi donc promptement, que, revenu d'une erreur auſſi coupable que funeſte pour toi-même, tu as renoncé pour toujours à Mimi, pour aimer plus que jamais la reſpectable & malheureuſe Fany, ſi tu ne l'aimes pas uniquement.

LETTRE XXVIII.

*De Mr.*** à Mr. de B.....*

le 8 *d'Avril* 1774.

Je vois bien, mon cher de B..., que tu es trop éloigné de connaître Mimi, malgré ce que j'ai pu t'en dire. En effet qui pourrait ſe figurer un être auſſi parfait, s'il ne l'avait lui-même vu & entendu, quand ſur-tout cet être ſe trouve dans une claſſe où, d'ordinaire, le défaut d'éducation ne fait que de viles

courtiſannes ? Ah ! ſi tu voyais, ſi tu entendais Mimi toi-même ! que tu changerais vîte de langage !

Si je t'ai fait un myſtere de cette paſſion qui me tourmente, c'eſt que j'ai toujours eſpéré de la vaincre. Mais il n'eſt pas dans la nature d'un homme ſenſible de renoncer à une fille auſſi accomplie. C'eſt une mortelle injure que tu lui fais, quand tu la ranges dans la claſſe de ces filles qu'on trouve ſi facilement : tu la connaîtras un jour, & loin de proférer un tel blaſphême, tu lui rendras autant de juſtice que moi. Juſques-là, je ne ſuis point étonné que tu ne puiſſes ſi peu te figurer une telle fille. C'eſt une divinité.

Tu ne peux concevoir, dis-tu, que je puiſſe être ſérieuſement épris des charmes d'une mûlatreſſe : quoi ? le ſentiment le plus pur de la nature devrait-il céder aux préjugés des hommes ? Mimi eſt d'une claſſe avilie ſelon l'opinion, mais combien ſon mérite l'éleve au deſſus de ſon état, & même de toutes les femmes ! ceſſe, cher ami, de la juger ſi mal ; crois donc que l'art n'a nulle

part à sa conduite non plus qu'à sa beauté. Elle joue un rôle ! Ah ! l'idée seule est une offense faite à ses sentiments.

Non, mon ami, non ; les miens pour elle ne sont point une bizarrerie érotique : ils sont fondés sur ce qu'il y a de plus pur & de plus honnête. Je te proteste même que je voudrais y renoncer par estime & par respect pour elle ; mais son image qui ne veut point m'abandonner, me fait à tout instant oublier ma résolution, & un moment après, j'en suis plus amoureux que jamais. Celle de Fany même vient à mon secours, m'aide à combattre ma passion, mais toujours je suis le plus faible. J'en souffre mille tourments, je ne puis voir Fany sans éprouver tous les remords, tous les supplices, sans m'accabler intérieurement des reproches les plus cruels ; mais tout en sentant que je n'aime qu'elle véritablement, & que je l'aimerai toute ma vie, à peine l'ai-je perdue de vue que je me sens entraîné de nouveau à ma nouvelle conquête.

Le portrait que je t'ai fait de Mimi, je vois bien, ne suffit pas pour te faire connaî-

tre; il faut te mettre à portée de juger de la mulatreſſe que ton préjugé confond avec celles qui, privées d'éducation, ſont ſans mœurs & ſans mérite. Je t'envoie copie de deux lettres qu'elle m'a écrites depuis un an que je ne ceſſe de lui en écrire. Quand tu les auras lues, & que tu te ſeras rapellé ce que je t'en ai dit, tu me diras enſuite ſi je puis ceſſer d'aimer une telle fille.

LETTRE XXIX

*De Mr. de B.... a Mr.***,*

du 11 d'Avril 1774.

Oui, cher ***, aujourd'hui plus que jamais, je te conſeille de renoncer à Mimi. Il n'y a pas à en douter, cette fille eſt honnête, a des mœurs pures; ce ſont des raiſons déterminantes pour toi de la reſpecter. Tu n'en veux ſûrement pas faire ton épouſe; puiſque tu n'as pu t'oublier pour Fany, puiſque tu n'as pu oublier pour elle le préjugé de la Colonie, nulle autre ne pourra t'y déterminer: voudrais-

tu la corrompre, la perdre ; en faire ta Maîtreſſe ? Non. Quand ton cœur ſerait aſſez vicieux pour t'en inſpirer le deſir, tes ſentimens t'en défendraient. Et maîtreſſe pour maîtreſſe, qu'as-tu encore à déſirer au monde ? Cœur ingrat & volage ! Tu pourrais renoncer à Fany ! Tu pourrais ſeulement en concevoir la penſée criminelle un ſeul inſtant ! ah ! je te l'avoue, je ne pourrais plus t'eſtimer, quand je ne pourrais ceſſer de t'aimer. Si cette fidelle & tendre amante ſavait tes démarches, barbare, ne crains-tu pas qu'elle n'en meure ! As-tu oublié qu'elle ne s'eſt donnée à toi que par une néceſſité abſolue, & que tout l'amour même dont elle brûlait pour toi, n'eût pu la livrer à tes vœux ſi elle avoit pu eſpérer te poſſeder tout autrement ? As-tu oublié qu'elle a renoncé à dix fortunes parce qu'elles ne lui étaient pas offertes par ta main ? Et c'eſt une telle femme que tu veux délaiſſer, pour une autre qui, à la vérité, a des charmes, de la jeuneſſe, de l'eſprit, mais qui peut, ſous des dehors ſéduiſants, cacher des vues d'ambition ſur toi !

Tout ce que tu m'en dis, ſes lettres même, rien ne peut détruire ce que je te dis de Fany, l'infortunée Fany, qui en mourrait de déſeſpoir. Quelle eſt donc ta bizarerie? Que déſires-tu dans une femme? Que manque-t-il à Fany pour faire le bonheur d'un homme ſenſible? Ah! Elle ſera toujours incomparable à tous les yeux. Et aux tiens, à ceux de l'homme qui les fixe uniquement, une rivale peut lui diſputer un avantage qu'elle a ſur toutes les femmes! Tu peux encore, après l'avoir vue & entendue, penſer à toute autre! L'image d'une autre peut s'offrir encore à ton cœur, à tes yeux? Celle de Fany ne les couvre pas, ne les en défend pas! Et tu voudrais me ſoutenir que ce n'eſt pas le ſeul caprice de l'amour-propre, ou plutôt la fureur ottomane qui t'égare! Que peut avoir Mimi que Fany n'ait pas à un degré mille fois ſupérieur? l'une eſt jaune & l'autre noire; voilà la ſeule différence; mais de quel côté eſt l'avantage? ah! ſi tu ne poſſédais pas le cœur de Fany, quelle femme lui diſputerait le tien?

Il n'eſt pas dans la nature d'un homme

ſenſible, dis-tu, de renoncer à Mimi : tu oſes tenir ce langage quand tu oublies Fany ! & tu ne ſens pas ton erreur ! tu dis que tes ſentiments pour la premiere ſont fondés ſur l'eſtime ; ſi cela eſt, c'eſt un puiſſant motif de plus pour y renoncer ſans balancer. Mais ne crains-tu pas d'être montré au doigt par tous les honnêtes gens ? Ton attachement pour Fany eſt non-ſeulement excuſable par ſes circonſtances uniques, mais même reſpectable. Mais l'abandonner pour une autre, c'eſt en avilir la ſource en affichant un libertinage honteux & ſans choix. Tu as été léger, volage, mais je n'ai conſidéré ta conduite que comme un effet momentané de l'âge & de ſa fougue. Sous ce rapport je t'ai excuſé & plaint : mais la paſſion qui s'annonce chez toi changerait abſolument ma maniere de voir, relativement à ta conduite.....

Si mon eſtime t'eſt chere, renonce donc pour toujours à la reſpectable Mimi. Voudrais-tu que la ſeule peut-être qui exiſte dans cette claſſe après Fany, donnât l'exemple d'une faibleſſe pareille à celles qui n'ont jamais eu ni éducation, ni ſentiments de ver-

tu & d'honneur ? Mimi eſt une fille rare dans ſon eſpéce ; tu l'adores, tu le dis, & tu voudrais la ſéduire, la ravaller au taux de ces mulâtreſſes qui ne ſemblent faites que pour ſervir aux plaiſirs des célibataires des colonies? tu l'eſtimes, parce qu'elle a des mœurs, & tu voudrais les corrompre ! Ah ! cher ami, ouvre les yeux ſur ton entrepriſe odieuſe ; ne te rends pas indigne de l'eſtime dont tout le public récompenſe tes vertus : c'eſt ton plus beau partage, voudrais-tu t'en départir ! ſonge qu'on eſt indulgent pour toi à cauſe de Fany, & que l'oublier pour une autre, c'eſt ſe ranger dans la claſſe des débauchés vulgaires & ſans délicateſſe.

LETTRE XXX.

De Sylvain à Mimi. Du 12 d'Avril 1774.

Le bruit court, dites-vous, Mimi, que je ſuis auſſi bien avec vous que je puiſſe le déſirer, & vous ne me l'attribuez pas ; c'eſt donc en la ſeule choſe que vous me rendiez juſtice. De quel air pourrais-je me flatter d'être heureux ? le perſuaderais-je à qui ?

ce ſoit avec cette profonde triſteſſe répandue ſur mon viſage, avec cette ſombre mélancolie dont tout mon être eſt enveloppé ? Ah ſi j'ouvrais la bouche pour parler de vous, croyez, cruelle, croyez que ce ne ſerait que pour me plaindre de vos rigueurs & de votre indifférence. Mais elles ne ſont réſervées qu'à moi, puiſque vous appréhendez ſi fort que mes démarches n'écartent les ſoupirants de votre couleur. C'eſt dans cette claſſe que vous voulez vous choiſir un mari .... Il vous reſſemblera ſans doute par la couleur, mais aura-t-il le moindre rapport avec son intérieur ? & pourrez-vous jamais vous accoutumer au caractere de ces créoles qui, privés d'éducation, ſont ſi ſouvent vains, ineptes, & durs juſqu'à la cruauté ? Ah ! ciel ! ſi jamais un bras ſacrilége ..... ô Dieu ! détournez cette idée de mon ame, & préſervez de ce malheur l'adorable Mimi !.

LETTRE XXXI.

De Mr. le G...., à Mimi ſa fille ; du 15 d'Avril 1774.

J'AI juſqu'ici, ma chere Mimi, rejetté des bruits qui ſont venus juſqu'à moi, &

que ni tes sentiments, ni tes principes ne me permettoient pas de croire. Ils redoublent & deviennent vulgaires, je ne puis plus garder le silence.

Mr.*** t'adresse des vœux, je le sais, & il a sans doute pris soin que tout le monde en fût imbu, afin de perdre ta réputation s'il ne peut corrompre ton cœur. Mais je me persuade que tu es en garde contre ce jeune débauché qui ne cherche qu'à arracher l'innocence du cœur des filles pour y substituer les remords & les regrets peut-être les plus longs & les plus amers. Sa conduite est trop généralement connue pour que tu n'en aies pas été instruite comme tout le monde, & pour que ses démarches puissent m'alarmer jusqu'à un certain point : mais, ma chere fille, il ne suffit pas que tu sois sans reproche, il faut encore que tu ne puisses pas être soupçonnée. Tu as le malheur d'avoir reçu le jour d'une négresse, & tout en toi augmente chaque jour les regrets que j'en ai; pourrais-tu y en ajouter de plus déchirants encore! quoique tu sois ma fille, je puis te rendre la justice qui t'est due; tu as du mérite, un peu de fortune; j'ai de quoi te doter honnêtement, tu peux prétendre à

un établiſſement convenable à ton état. Je n'ignore pas combien il eſt rare d'en rencontrer d'heureux pour une mulâtreſſe ; mais quand elle portera à ſon mari un cœur pur, un caractere doux, complaiſant, n'en fera-t-elle pas toujours un mari tendre ? ne doute pas, Mimi, que le malheur des femmes ne vienne preſque toujours d'elles-mêmes. Elles veulent exiger ce qu'elles ne devraient que chercher à mériter, & elles finiſſent par perdre même ce qu'on leur devrait.

Ce n'eſt pas que j'étende cette maxime ſur tout le genre maſculin : je ſais qu'il y a des hommes qui ne ſeraient pas faits pour unir leur ſort au tien ; mais avec un peu de patience, nous en decouvrirons un. Il ſuffit que la choſe ſoit poſſible pour que tu doives l'eſpérer avec confiance. Pour donner la conſiſtance néceſſaire à cet eſpoir, il faut commencer par écarter de ta ſuite un homme dont les viſites ne peuvent que t'être nuiſibles. Ne reçois donc plus ni ſes lettres, ni ſes domeſtiques ; ſonge, ſonge que, outre ton bonheur, tu feras encore celui de ton tendre pere.

LETTRE XXXII

De Mr. le G.... à Roſette, mere de Mimi, du 15 d'Avril 1774.

J'APPRENDS, Roſette, que depuis près d'un an Mr.*** va chez toi dans les vues de ſéduire notre chere Mimi. Je n'ignore pas combien un homme qui a autant d'uſage & de ruſe peut employer de ſtratagêmes pour tromper la vigilance d'une mere ; mais une fois qu'elle en eſt inſtruite, elle peut les rendre abſolument inutiles. C'eſt en ſe rendant l'ombre de ſa fille, en congédiant ſans héſiter tout ce qui ſe préſente de la part de l'amant ; & ſi cet amant lui-même eſt trop aſſidu, elle ne doit point craindre de le prier de ſuſpendre ſes viſites, de quelque rang & de quelque conſidération qu'il puiſſe être. C'eſt du devoir d'une mere prudente, & l'homme dût-il le trouver mauvais, elle ne doit pas balancer à tout ſacrifier à la conſervation de ſon enfant, le plus cher de tous les biens qu'elle puiſſe lui laiſſer.

Mimi n'eſt qu'une mulâtreſſe, & ce Mon-

ſieur l'honore, mais beaucoup trop pour que nous devions le ſouffrir. Je ne lui ai pas fait donner une ſi bonne éducation pour en faire la maîtreſſe d'un jeune libertin qui ne cherche qu'à s'amuſer un inſtant aux dépens de la beauté crédule. Redouble donc d'attention & défie-toi de tout le monde. Mais prends bien garde de heurter de front ſa ſenſibilité ou d'irriter l'amour-propre de cette fille. La vanité révoltée dans une jeune perſonne d'eſprit & d'une ame délicate, peut la porter à des écarts funeſtes. Ne fais point ſentir ton pouvoir ſur elle; qu'elle ſente elle-même ſes devoirs, & qu'elle ne puiſſe jamais les enviſager comme une dépendance rigoureuſe dont elle chercherait à ſecouer le joug auſſitôt qu'elle le ſentirait. La nature a des droits qui ne le cedent en rien à ceux de la convention ſociale. Ménage donc en même-temps l'esprit & le cœur de ta fille ſi tu veux en reſter la maîtreſſe. La tyrannie n'a qu'un empire frêle & momentané; la bienfaiſance & la confiance ont un règne plus ſolide & plus durable. Si ta fille aime, il faut un ménagement extrême pour combattre ſon penchant. Il eſt ſi dur de renoncer à ſes affections!

Mimi eſt faite pour trouver un honnête parti dans ſa claſſe, & non pour ſervir de paſſe-temps à la débauche, & groſſir la liſte de ſes conquêtes. Tu es auſſi intéreſſée que moi à empêcher qu'une auſſi aimable & gentille enfant aille faire nombre avec tant d'autres qui pleurent le reſte de leur vie une erreur d'autant plus funeſte qu'elle ſerait trop cruellement sentie. Adieu: je compte ſur tes ſoins, ta prudence: en les redoublant compte auſſi ſur l'affection de le G....

LETTRE XXXIII.

De Roſette à Mr. le G....

du 20 *Avril* 1774.

Connaissant votre ſenſibilité, je n'avais pas oſé vous informer des tentatives de Mr. *** que Mimi a auſſitôt rendues vaines. Cela ne m'a pas empêché de la ſurveiller plus que jamais, d'établir des gardes, des eſpions de tous côtés, ſans avoir l'air de me méfier de rien. Je doute que cet homme diſſolu ait pu pénétrer juſqu'à Mimi depuis quelque temps,

malgré l'extrême envie qu'il paraît en avoir.

Au reſte, comptez que, ſur vos avis, je redoublerai d'attention & de vigilance. J'ai ici mes autres filles qui la veillent de près; je vais encore faire venir Sylvie qui a plus d'empire ſur elle. Soyez donc tranquille, & croyez qu'avec toute ſa fineſſe, Mr.*** échouera dans ſa criminelle entrepriſe, qui d'ailleurs ne cauſe que du mépris à Mimi. Votre affection ſeule ſerait capable de me piquer d'émulation; l'honneur de ma fille n'est pas un moindre motif pour moi. Je ſuis flattée que mes ſentiments ſoient d'accord avec les vôtres. Adieu.

pour Maman, Eulalie.

LETTRE XXXIV.

De Mimi à ſon pere, du 20 Avril 1774.

Il est vrai, mon pere, Mr.*** m'a écrit nombre de lettres que j'ai eu l'imprudence de décacheter, mais j'ai ſi bien fait, qu'il l'ignore, & qu'il croit tout le contraire. J'avoue encore que j'ai répondu à la premie-

re, & qu'en mars dernier je lui en écrivis une seconde pour le prier de me laisser en paix. Ayant eu soin d'en garder les minutes pour ma justification au besoin, je vous en envoie une copie.

Je ne suis donc reprochable en rien ni à son égard ni au vôtre. Mais qu'il s'en faut que j'en puisse dire autant au mien ! oui, mon pere, la malheureuse Mimi a été frappée de Mr.*** aussitôt que lui d'elle ; & ce qui rend mon malheur plus affreux, c'est qu'il est également sans remede d'un côté comme de l'autre. J'ai fait tout ce qui a été en moi pour détourner mon cœur d'un penchant qui humilie les principes que j'ai reçus, il ne m'a pas été possible d'y parvenir ; je sens au contraire que les cruels combats que je me suis livrés à moi-même, en ramenant sans cesse dans mon souvenir l'image de cet homme, n'ont fait que l'y graver plus profondément, & sous les traits les plus aimables.

Avant qu'il m'eût fait la déclaration de ses sentiments, je languissais, je mourais d'envie de savoir sa façon de penser à mon

ſujet, & j'aurais voulu la deviner ſans qu'il oſât me la découvrir lui-même. Il ne m'en a pas eu plutôt fait l'aveu, que je m'en ſuis trouvée offenſée, & j'ai rejetté avec indignation des vœux après leſquels je ſoupirais avant qu'on me les eut adreſſés ....

Je ſens aujourd'hui que j'ai triomphé de l'amour, de moi-même... J'aime encore, je vous l'avoue, mais l'objet n'en ſera jamais inſtruit. Il ſe laſſera à la fin, il me laiſſera, il m'oubliera peut-être.... Peut-être en ferai-je autant, que ſais-je?...

Avant de l'avoir vu, je n'avais jamais rien ſenti pour aucun homme; pourquoi mon cœur ne trouverait-il pas encore ſa liberté? mon pere le déſire, que ne mettrais-je pas en uſage pour y parvenir! mais, ah! mon pere, ne ceſſez pas de m'aimer, ce ſerait le comble de mes maux. Je vous ouvrirai toujours mon cœur avec une entiere confiance! Aidez-moi, ſoutenez mon courage; qu'il eſt faible auprès des tranſports, des ſentiments que Mr.*** a ſu m'inſpirer! que j'ai beſoin de ſecours pour les combattre avec quelque ſuccès! je crois cependant, je ſens

pour ce téméraire un reſſentiment pour m'avoir captivée comme il a fait. Je voudrais même le haïr. Quand il vient à la maiſon je le fuis avec ſoin, mais cette contrainte me jette dans un trouble, dans une agitation qui ſont un vrai ſupplice pour moi. Mon ame entiere éprouve des aſſauts auxquels elle a toute la peine à réſiſter. Souvent je ſuis prête à ſortir bruſquement quand j'entends ſes complaintes, & de m'élancer dans ſes bras. Je rougis de ma foibleſſe, mais pour peu d'inſtants, & ſi ce jeune homme ne s'en allait, je ne ſais ce que je ne ferais pas. Ah! votre fille eſt perdue! je ne puis plus même cacher mes larmes & mes douleurs.

J'ai recacheté les lettres de Mr *** que j'ai ſoin de montrer en cet état à ſon négre qui n'en voit rien, mais dix fois par jour je les redécachette pour les dévorer avec un nouveau plaiſir. Comme elles ſont tendres! comme il aime! comme il ſouffre en croyant n'être point payé de retour! & il ſerait faux! il ſerait ſi pervers avec tant de ſenſibilité!

Non, croyons que le ſeul préjugé l'arrête, & que la crainte du déshonneur combat ſon

amour. Non, il n'eſt point perfide, & c'eſt ſa franchiſe même qui a porté les plus terribles coups à mon cœur : qu'eſt-ce que le mariage, me diſait-il dans une de ſes lettres ? quelle doctrine, s'eſt écrié ma raiſon ! mais auſſi, & peut-être un aveugle amour voudrait encore l'excuſer à mes yeux de penſer ainſi. . . . Hélas ! c'eſt l'unique moyen que j'apperçoive pour être à lui. . . . Mais la vertu ! mais les mœurs ! . . . ſi l'uſage favoriſe entre nous une ſorte d'union, que le préjugé s'oppoſe à tout autre, & que je ne puiſſe aimer que lui au monde ! . . . Je ſuis donc condamnée à un malheur éternel ! . . .

Oui, je l'aime, mais il ne le ſaura jamais ; j'en enfermerai le ſecret dans mon cœur . . . il y mourra avec moi ; je ne recevrai plus ſes lettres. . . . moi, jamais l'écouter ! moi, écouter un volage qui ne m'offre que les reſtes d'un cœur uſé ! moi, devenir la maîtreſſe d'un homme qui n'aime en apparence que pour abuſer de la crédulité des jeunes cœurs qu'il veut ſéduire ! moi, me livrer à un ſuborneur qui pourrait m'abandonner à d'éternels remords ! non, mon pere, non ; ne

m'en croyez jamais capable ; & pour vous en donner une preuve convaincante, cherchez-moi un parti convenable, dans ma couleur, & je me marierai auſſitôt.... Je le puis, n'en doutez point, j'en aurai la force ... Faites tout, arrangez tout ; celui que vous m'aurez choiſi ſera celui que j'accepterai... S'il fallait conſulter ce faible, ce lâche cœur, il ſerait peut-être trop long-temps à ſe décider. Le lâche ! qu'il me fait de mal ! qu'il s'en fait à lui-même !...

Ah ! mon pere, expliquez-moi de grâce comment il ſe peut que le cœur réſiſte ſi opiniatrément à notre raiſon. Ce cœur ſe prend d'amour pour un objet, tout lui dit qu'il court à ſa perte, qu'il va ſe livrer à un cruel eſclavage, à des tourments, au déshonneur même ; il le ſent, il le voit lui-même, & il ne laiſſe pas d'y reſter, de s'y complaire même.

Mais je me vengerai du mien, je me donnerai à un mari qu'aura choiſi ma raiſon & mes parents. Je ne ſerai point à Mr.*** dont l'amour n'eſt fondé que ſur des motifs criminels & mépriſables. Il m'eût été ſi doux de l'aimer s'il avait été de ma claſſe, s'il

avait été constant, s'il avait été sincere . . ; mais vous m'ouvrez les yeux. . . . lui indiscret & avantageux ! lui, publier ce qui n'est point ! qu'il m'en coûte encore pour l'en croire capable ! ah ! ses lettres, si vous les voyiez ! sa conduite depuis plus d'un an.... Mais vous le connaissez sans doute mieux que moi ; comment m'occuper davantage d'un homme qui me propose de me déshonnorer pour m'abandonner ensuite à mes regrets déchirants! Ah! il ne me délaissera pas, il ne me possédera jamais.

Pyrus me presse, je suis dans un trouble affreux, je ne réponds que fort mal à votre chere lettre que je tiendrai toujours sur moi, comme un préservatif sûr & nécessaire.

LETTRE XXXV.

De Sylvain à *Mr. de B....*,

du 21 *Avril* 1774.

Que ta lettre a agité de sentiments divers en moi ! moi, cesser d'aimer Fany ! moi, l'oublier pour une autre ! moi, abandonner la mere des enfans qui me sont aussi chers!

moi, délaiſſer celle qui m'a tout ſacrifié, qui a expoſé ſa vie pour ſauver la mienne! non : ne m'en crois jamais capable, que je périſſe mille fois avant.

Mais renoncer à Mimi!... ſais-tu tout ce que tu me demandes, & ſens-tu les efforts qu'il me faudrait faire? la nature humaine en eſt-elle capable? que n'ai-je pas déja tenté pour arracher de mon cœur le trait qui le déchire! tu en vas juger toi-même par les lettres que je t'envoie de Mimi & de ſon pere: j'y joins les réponſes dont j'avais gardé minute malgré moi par les barbouillages que j'y avais faits & qui me forcerent de les remettre au net. Elles te prouveront combien j'ai cherché à combattre, à vaincre la paſſion que cette incomparable fille m'a inſpirée. Combien ne me la ſuis-je pas reprochée moi-même! combien de fois n'ai-je pas formé la réſolution d'y renoncer! mais que j'en étais peu capable! toujours le ſouvenir enchanteur de cette fille me ramenait à mon penchant irréſiſtible. Tu ſais ce que c'eſt que le véritable amour; on n'en briſe pas aiſément la chaîne.

Je ſuis continuellement livré aux plus cruels combats, & mon courage luttant contre l'amour & la délicateſſe, ne peut céder ni triompher de l'un ou de l'autre. Je voudrais qu'il me fût poſſible de les concilier, c'eſt tout ce que je puis. J'adore Fany, & j'idolâtre Mimi, je jure de ne jamais oublier l'une, & je ne puis bannir l'image de l'autre. Je reſpecte Mimi ; je l'eſtime, mais je ne crois point la ravaller en la rangeant à la place de Fany que je mets au-deſſus de toutes les femmes de la terre : l'eſtime que j'ai pour celle-ci me perſuade que c'eſt honorer toute autre que de vouloir lui en faire partager le ſort. Ah ! ceſſer d'aimer, de chérir ma Fany ! ne ſerait-ce pas ceſſer d'exiſter ! . . . mais renoncer à Mimi ! . . . quel ſacrifice ! Fany en eſt ſans doute bien digne, mais il eſt au-deſſus de mes forces. . . .

J'ai, il eſt vrai, tous les biens du monde dans la poſſeſſion de Fany ; tout me le dit à chaque inſtant : mais Mimi m'inſpire encore des déſirs que ni mon amour pour Fany, ni ma raiſon ne peuvent étouffer. . . .

C'eſt un crime énorme à mes yeux, mais

le charme qui m'enyvre, m'entraîne dans le précipice malgré moi. J'en ſens tout le danger, je vois l'horreur de ce partage, je m'en fais mille reproches ; mais cet enchantement m'éblouit, m'égare, ſans que je puiſſe en empêcher le pouvoir.

Je crains, je tremble que Fany n'en ait connoiſſance ; je redoute de lui porter ce coup de poignard mortel. Déjà je l'ai ſurpriſe rêveuſe, & triſte quand elle me voyait rêver ; mais ſa prévoyante tendreſſe cherche adroitement à me tirer de mes réflexions ſans me rien faire imaginer de ſes ſoupçons. Ah ! eſt-ce à moi de lui en faire naître ? eſt-ce à moi de lui en cauſer la plus légere inquiétude !

Je me ſens heureux auprès d'elle, je ne le ſuis que là ; j'y trouve la félicité ſuprême, tous les délices, tout l'univers ; mais en la perdant de vue, l'image de Mimi vient confondre ma raiſon & mon cœur. L'idée du mérite de cette mulâtreſſe acheve de me bouleverſer l'eſprit. . . .

O climat fatal ! m'écrié-je ſouvent en regardant Fany après avoir écrit à Mimi &

ſongé à ſes charmes. Depuis ta premiere lettre j'ouvre les yeux ſur moi-même, je trouve ma conduite affreuſe. Ton eſtime m'eſt précieuſe, tes raiſonnements ſont convaincants, je voudrais pouvoir m'y rendre, je m'en fais la promeſſe, mais toujours un pouvoir ſurnaturel m'arrête. Plains-moi donc, plains ton ami, mais n'acheve pas de le déſeſpérer.

LETTRE XXXVI

De Mr. de B.... à Sylvain,
du 23 Avril 1774.

C'EN eſt donc fait, cher ami, tu es enchaîné pour toujours aux charmes de Mimi, du moins tu le crois ? Eh bien je ne ferai plus que de te plaindre ; je n'irriterai plus la bleſſure de ton cœur. Ouvre le moi ſans contrainte, & compte ſur la part que je prends à tout ce qui t'intéreſſe. Après t'avoir donné cette aſſurance de mon inviolable amitié, qu'il me ſoit permis de te parler avec la franchiſe d'un véritable ami. Tu ſais que l'amitié ne ſait point feindre. Un ami eſt un au-

tre nous-même, ſes réflexions ne ſont que les nôtres mêmes. Regarde donc les miennes comme ſi tu les avais faites toi-même; & fais en le même uſage.

Tu crois donc, mon pauvre ami, que tu aimes véritablement Mimi? non: tu t'abuſes toi-même; ce n'eſt que l'habitude du changement qui t'égare & te donne le goût de la nouveauté qui te déprave: un inſtant de jouiſſance t'arracherait à l'amour prétendu que tu as pour Mimi, & te remettrait dans les bras de Fany. L'expérience te l'a déjà prouvé tant d'autres fois!

D'un autre côté tu calcules, tu n'aimes pas aſſez cette Fany qui cependant le mérite ſi bien. Quoi? tu peux rêver près d'elle un inſtant! tu peux penſer à une autre devant ſes yeux enchanteurs! tu te combats, dis-tu, tu eſpérais de vaincre ta paſſion, & tu écrivais de telles lettres à Mimi! Oh que tu t'y prends mal! ne vois-tu donc pas que tu jettes de l'huile ſur le feu pour l'éteindre?

Mais n'en continue pas moins à m'en faire part, ainſi que de celles de cette fille ſpirituel-

le: elles intéreſſent, & je m'y intéreſſe doublement puiſque tu l'aimes. Les tiennes ſerviront comme d'argument aux ſiennes. Je t'avoue, mon cher, que tu n'as pas l'art d'écrire auſſi bien que cette eſtimable fille, & que peu de femmes pourraient ſe flatter de le poſſéder au même degré. Voilà ce qui te ſéduit. Si elle ne t'eût pas écrit la premiere, tu ne lui en aurais peut-être pas écrit quatre en tout. Mais le mérite de cette fille, ſa délicateſſe que tu as pu meſurer ſans ceſſe dans ſon ſtyle, approfondiſſait ſans ceſſe la bleſſure que ſes traits avaient faite à ton cœur. Actuellement il ſerait bien difficile d'y remédier! ce n'eſt plus que du temps & de la poſſeſſion que j'attends ta guériſon. Oui, ta guériſon; n'en doute pas: on ne peut être long-tems infidele à Fany quand on la connaît comme toi, & quand on eſt autant aimé.

LETTRE XXXVII.

De Mr. le G.... à Mimi,

du 28 Avril 1774.

QUE ta lettre m'a fait verſer de larmes ! ah, Mimi ! ton amour eſt extrême, & il t'aveugle & te conduit où il veut, ſans que tu puiſſes t'en appercevoir. Ton admirable franchiſe flatte infiniment mon cœur ; mais, chere fille, tu as fait deux fautes peut-être irréparables : tu ne devais point écrire à M***. Ce n'eſt pas que tes lettres ne ſoient affirmativement oppoſées à ta manière de penſer, mais il eût été mieux de n'écrire point. En diſcutant les motifs de ce jeune homme, à qui l'on ne peut refuſer de l'eſprit, tu donnes du reſſort à ſa paſſion, & des moyens de développer des ſentimens que, pour ton repos, tu dois ignorer puiſque tu ne dois pas les partager.

A la vérité, il ignore que tu ayes décacheté toutes ſes lettres, mais il s'obſtine

tinera, il t'en écrira à l'infini ; ou peut-être pour n'en pas tarir la ſource, car il en faudrait bien venir-là pour ne pas ſe répéter, il ne fera que copier la même qu'il aura l'adreſſe de te renvoyer ſans ceſſe, ſous peut-être une petite forme différente, dans l'eſpoir de parvenir à force de perſévérance à te la faire lire. Ton cœur naturellement compatiſſant, inſpiré de plus par l'amour, pourra-t-il réſiſter à ſes complaintes, à ſes gémiſſements, à ſes proteſtations de ſouffrance ?

Tu es encore dans l'erreur, ma fille, lorſque tu me dis que je peux te chercher un parti quelconque, & que tu l'épouſeras ſans balancer. Ah, Mimi ! que tu te trompes ! mais puiſque tu as été ſi ſincere avec moi, je veux l'être avec toi, & être ton conſolateur, & non ton premier perſécuteur.

Tu aimes à un point qu'il ne t'eſt pas poſſible de ſonger de ſi-tôt à un établiſſement. Tâche de vaincre cet amour qui te maîtriſe encore ſi fortement ; c'eſt tout ce que tu peux, c'eſt tout ce que tu dois pour le préſent. Pourrais-tu porter dans les bras d'un époux un corps ſans cœur ? non, je le

vois, ta tendreſſe pour moi a aidé ton amour à t'aveugler à ce point ; tu n'es point capable d'une telle façon de penſer....

Fille à plaindre ! Que ton ſort eſt déplorable ! pourquoi faut-il que M***. ne ſoit pas fait pour t'élever juſqu'à ſa main! . Tu le ſais, les préjugés deviennent des loix dès qu'ils ſont reçus dans la ſociété, & ce ſont toujours les plus puiſſantes. Y manquer, c'eſt renoncer à ce bien ſuprême ſans lequel tout être eſt frappé d'une véritable infamie, à l'eſtime publique. M***. Eſt-il homme à faire ce ſacrifice? Tu ne pourrais donc être à lui qu'en manquant aux mœurs & en renonçant auſſi à cette eſtime qui ſeule peut te diſtinguer dans la Caſte malheureuſe où tu te trouves : & penſes-tu que M***. puiſſe aimer long-tems celle qu'il ne pourrait plus eſtimer ? C'eſt l'eſtime ſeule qui donne la confiance, & ſans la confiance, je te le demande, Mimi, où eſt le bonheur ? . .

Le mal eſt fait, ma chere enfant? le cœur n'aime vraiment qu'une ſeule fois. Semblable au bouton de la fleur qui ne s'épanouit qu'une

fois, la premiere inclination le rend incapable d'aimer un ſecond objet. Tout ce qu'on peut eſpérer, c'eſt, lorſque les premiers feux de cet amour ſont un peu appaiſés, de pouvoir aimer un mari par eſtime & par amitié. Il eſt vrai, cela ſuffit pour faire le bonheur d'un ménage; mais il faut être en état de cette ſeconde ſorte d'attachement pour oſer y penſer. Or, il faut te l'avouer, ton cœur en eſt encore trop éloigné, ce qui peut t'aider à y parvenir plutôt, c'eſt la comparaiſon même que je viens de te faire de la fleur & du cœur: M ***, qui a eu tant d'intrigues amoureuſes, eſt-il ſuſceptible d'aimer encore réellement cette centième fois? Ne te flatte pas trop, cher enfant, ce bien que l'on dit généralement de Fany doit aſſez te dire qu'il n'a pu s'empêcher de l'aimer véritablement. Auſſi eſt-on d'accord par-tout qu'il lui a toujours ſacrifié toutes les autres femmes, dès qu'il a pu les poſſéder quelques jours. . . .

Tu ſerais donc bientôt ſeule de la partie! voilà ce qui doit le plus attirer ton attention, & qui, joint à tes principes, à tes

mœurs, ne manquera pas de détruire une passion qui ne t'offre rien que d'orageux, de malheureux, d'humiliant, de désespérant, de quelque maniere qu'on l'envisage.

Tu vois que je te parle moins en pere qu'en véritable ami. Du reste confie-toi à moi, & je te parlerai toujours avec autant de sincérité, de douceur, que de tendresse.

LETTRE XXXVIII.

De Mimi à Mr. le G...

du 3 de Mai 1774.

PERE respectable & si justement chéri ! avec quelle bonté vous parlez à votre coupable & malheureuse fille ! que j'en suis reconnaissante! je trouve en vous non un juge sévere, mais un guide complaisant, sûr, un consolateur compatissant. Vous éclairez mon ame, vous me désillez les yeux, vous me faites lire dans mon propre cœur dont j'ignorais le véritable état & tout l'égarement.

Oui, je le sens actuellement, j'ai eu tort

de répondre à M ***, mais pour ne le pas faire, il eut fallu ne l'avoir pas déjà aimé, & n'avoir jamais ouvert ſes lettres enflammées. Il s'en prévaudra peut-être, ou tout au moins s'en autoriſera; mais c'eſt tout ce qu'il aura pû arracher de ma foibleſſe....

Je goute fort le ſage conſeil que votre bonté paternelle me donne de ne me pas marier que je n'aie détruit ce ſentiment fatal qui me tourmente.... Je crains bien que ce ne ſoit un ouvrage auſſi long que pénible!... C'eſt à quoi cependant je veux travailler ſans relâche.... J'eſpere y réuſſir moyennant vos ſecours paternels & généreux. Que j'en ai beſoin!...

Après cela, vous diſpoſerez de ma main comme bon vous ſemblera... Cherchez un mari que je puiſſe eſtimer... Helas il eût été tout trouvé en M ***, je l'aimais tant! je lui avais donné mon ame entiere.... & je ne puis être à lui! Dieu! il a donc fallu que les hommes, long-tems avant que je ne naquiſſe, élevaſſent une barrière inſurmontable entre ma main & celle du ſeul objet que je puſſe aimer! puiſqu'ils ont tant de pou-

voir, pourquoi, les barbares, n'ont-ils pas diminué le mérite de M *** ou affaibli la sensibilité de mon cœur! . . . Les cruels ils s'opposent par un futile préjugé à mon bonheur! . . . mais que dis-je! ô ciel! oublié-je que mon amant eut déjà été dans d'autres bras! . . que. . Ah! mon pere! c'est le plus terrible coup que l'on pût porter à mon cœur. . . . que Sylvain n'eut jamais pû me posséder même, mais qu'il n'eut jamais pu être à une autre, je n'aurais pas été sans quelque soulagement: mais en aimer une autre! . . . Ah! de grâce mon pere, secourez-moi, aidez-moi; tendez-moi une main secourable; je me meurs de mille morts à la fois. . . . Arrachez-moi d'ici, à moi-même.

LETTRE XXXIX.

De M. L. G... à Sylvain, du 7 Mai.

DANS toute autre circonstance, Monsieur, rien ne serait plus honorable pour Mimi, & plus flatteur pour moi, que les sentimens que vous dites qu'elle vous a

inſpirés pour elle. Car ſi vous l'aimez réellement, votre amour ne peut qu'être accompagné d'eſtime, & ce ſentiment doit ſuffire dans l'ame d'un galant homme pour le faire renoncer à une fille qui ne peut être à lui par une voie légitime. D'un autre côté, les mœurs de cette fille malheureuſe doivent aſſez vous dire qu'elle ne ſaurait être à vous que par des moyens condamnables.

Voilà, Monſieur, ce que je prendrais la liberté de vous repréſenter, ſi Mimi était ſenſible à votre amour; je me perſuade que cela ſuffirait à un honnête homme qui joint de l'eſprit à la plus ſtricte probité. Mais, Monſieur, permettez-moi de pouſſer ce raiſonnement juſque ſur une vérité, dure ſans doute autant pour vous à entendre, que pour moi à vous dire, mais de néceſſité à connaître: c'eſt que cette pauvre fille eſt non ſeulement inſenſible à votre paſſion, mais encore excédée de vos démarches & de vos lettres, qu'elle ne lit point, comme vous n'en pouvez douter.

Je ſais que le ſort de la plûpart des

Mulâtreſſes eſt ſouvent de ſervir à nos plaiſirs, & nous devons cette dépravation au préjugé qui dégrade cette claſſe, on ne ſait pourquoi; mais Mimi ſe trouve dans un cas qui ſemble mériter quelqu'exception. Elle a un peu de fortune, que je me propoſe d'étendre encore en l'établiſſant; elle a des ſentimens de religion qui aſſurent ſon bonheur avec un mari de ſa couleur : ajouté qu'on ne diſpoſe d'une fille qu'autant que ſes diſpoſitions y correſpondent.

Veuillez donc, je vous prie, Monſieur, lui accorder de ne plus ni lui écrire, ni lui parler d'un amour qui la bleſſe, ni aller chez elle. Vous êtes trop homme de bien pour vouloir de gaité de cœur perdre la réputation d'une fille qui mérite quelqu'égard par la pureté de ſes ſentimens. Il y en a tant d'autres qui voleraient au-devant de vos recherches!

Quoique mon improbation vous ſoit peut-être de ſi peu d'importance, je ne laiſſerai pas de vous aſſurer qu'en m'accordant la grâce que je vous demande en

mon nom & en celui de ma fille, j'ajouterai à l'eſtime qui vous eſt due, la reconnaiſſance & l'attachement les plus inviolables.

LETTRE XL.

*De M***. à M. L. G. du 11 Mai 1774.*

J'Avoue, Monſieur, que votre charmante fille a fait ſur mon cœur une impreſſion que rien ne ſaurait effacer. Que n'ai-je pas fait, que ne m'a-t-elle pas dit elle-même ou fait dire, ſans pouvoir rien changer aux diſpoſitions où je me trouve à ſon égard! J'aurais voulu, pour lui complaire, pouvoir au moins garder le ſilence; mais je ne le puis: le charme m'entraîne malgré moi. Suis je le maître de ceſſer de l'aimer? Eh! quel cœur, une fois bleſſé de ſes traits, pourrait en guérir?

Je ſais, je vois, tout me prouve qu'elle m'eſt réellement auſſi indifférente que je ſuis paſſionné pour elle; qu'elle ne m'aime pas, qu'elle ne ſaurait peut-être jamais m'aimer, puiſqu'elle me voit ſouffrir avec

autant de froideur. Je me dis tout cela ; je me repréſente ſon état & le mien ; le préjugé ; ſon pouvoir & ſes funeſtes effets ; ſes mœurs & mes moyens de la poſſéder ; je me dis tout ce que l'honneur peut ſuggérer pour m'en détacher, ou pour y renoncer ; mais ſon image, qui ne peut ſortir de mon cœur & de mes yeux, l'idée de ſon mérite, de ſes mœurs même que vous me citez, viennent bientôt renverſer toutes mes propoſitions, non pas de ne la plus aimer, puiſque cela ne peut être en mon pouvoir, mais de ceſſer de lui écrire & de la voir.

Combien n'ai-je point à me louer, Monſieur, de la maniere avec laquelle vous m'engagez à faire ce que de moi-même j'ai ſi vainement tenté déjà, & que ne puis-je y répondre d'une façon plus analogue à vos deſirs ? Oui, Monſieur, votre approbation, l'eſtime du pere de Mimi me ſeraient infiniment précieuſes ; mais que ne pouvez-vous ſavoir à quel prix vous voudriez les attacher !... ne me les refuſez pas : je ſuis plus à plaindre que coupable. Si ma raiſon eſt

soumise à un préjugé aussi odieux qu'impérieux, mon cœur est encore davantage soumis à la nature & aux charmes de votre adorable fille. Je n'aurais jamais osé prendre la liberté de vous faire confidence le premier des sentimens qu'elle m'a inspirés, quoiqu'ils soient si purs, parce que des préjugés détestables les condamnent également, sous quelqu'aspect qu'on les envisage; mais, Monsieur, je dois vous avouer, à ma honte, que depuis bien long-tems mon cœur n'avait ressenti la joie que votre lettre y a fait naître : vous m'avez parlé d'un objet qui m'est plus cher que la vie, je vous en dois mille actions de graces, & je vous prie de les recevoir ici.

Voies légitimes, inégalité de condition, &c. que sont tous ces mots, enfans de l'orgueilleuse ambition ? Si les convenances humaines étaient dans les loix de la nature, pourquoi tiendraient-elles si peu contre ses penchans ? Depuis si long-tems que je ne cesse de me les rappeller, & de les mettre dans la balance avec le seul amour que Mimi m'inspire, pourquoi ne sont-elles

pas à bout de le détruire ? Ces convenances ſociales ſont-elles les mêmes chez tous les peuples ? Et là où elles ont lieu, voit-on la nature ſe relâcher pour cela d'aucun de ſes droits ? Va-t-on les conſulter pour aimer un objet qui ſéduit au premier abord, & voit-on aimer par regle & par meſure, lorſque l'inclination n'y porte pas ? Eſt-il de diſtance réelle entre les cœurs & les conditions, relativement à l'amour ?

Oui, quand on n'aime point, oui, quand on eſt plutôt guidé par des vues du vil intérêt que par le ſentiment, alors c'eſt la bienſéance, cette impérieuſe ridicule, qui décide; mais le bonheur en eſt-il jamais la ſuite ? Il faut donc ſacrifier ſon penchant, ſa félicité, tout ce qu'on adore à l'uſage, avec la certitude d'en être malheureux le reſte de ſa vie !...

Voilà les effets funeſtes des préjugés. Mais mon cœur en eſt indépendant juſqu'à un certain point, & j'avoue que je ne pourrais ni offrir la main à Mimi, ni ceſſer de l'adorer; je ſais que cet aveu n'eſt pas propre à m'attirer cet attachement que vous

m'offrez pour prix du sacrifice effroyable que vous me demandez ; mais, Monsieur, daignez ne pas m'en vouloir, & ne pas chercher à arracher à un malheureux un sentiment dont il n'est point le maître, & qui fait toute l'essence de sa vie : vous l'avez déja flétrie à jamais, en m'annonçant la résolution où vous êtes d'unir le sort de Mimi à un autre. Dieu ! cette idée me poursuit & m'assassine sans cesse : j'en mourrai... & vous aurez causé la mort d'un homme qui n'est coupable que d'idolâtrer votre fille ! ...

Mimi a des mœurs, je les respecte ; mais, Monsieur, si elle ne pouvait être heureuse qu'avec un homme qui, comme moi, ne pourrait la posséder par le mariage, l'arracheriez-vous à son bonheur ? ... Non, votre lettre décele une belle ame, une ame sensible... Mais la vertu ! ... mais l'usage... Ah ! Monsieur, que je suis à plaindre ! ...

LETTRE XLI.

De Sylvain à Mimi, du 13 de Mai.

Ce n'étoit pas assez de me l'avoir dit, de me l'avoir écrit, de me l'avoir fait dire vingt fois par Caïmant, de me l'avoir fait insinuer par Magdelaine, il vous restait à me le faire signifier par votre pere, vous en avez fait l'écho de vos rigueurs & de votre indifférence; vous ne daignez plus me l'apprendre vous-même. N'aurez-vous donc pas la compassion de me porter vous seule les coups de la mort? elle me seroit du moins plus douce. Mais vous ne voudriez pas que je tinsse rien de vous : il faut que ce soit M. le G... qui m'apprenne que je vous ennuie, que je vous obsede, que vous me demandez la paix & le repos ! est-il rien de plus cruel que ma position !

C'en est donc fait, je n'ai plus d'espoir de vous fléchir! mon amour vous blesse ! ces témoignages vous irritent & vous importunent ! il faut donc, sans pouvoir cesser de vous adorer, me vouer au plus affreux

silence!.. ne plus vous parler, vous voir, ni vous écrire!.... pouvez-vous pousser plus loin la barbarie, & pourriez-vous traiter plus inhumainement le plus cruel de vos ennemis !..... & tout mon crime est de former sans cesse les vœux les plus ardens pour vous faire filer vos jours dans le bonheur le plus parfait, & d'en être l'auteur!... ces vœux vous rendent malheureuse, vous souffrez de l'amour le plus tendre, parce que, seulement il est dans mon cœur, & que j'ose vous l'avouer !

Ah, Mimi! concevez toute l'horreur de mon sort. Bientôt Caïmant ne pourra plus pénétrer jusqu'à vous ; tout y met obstacle, & déja il est des semaines entieres sans pouvoir vous remettre une lettre. Toute ma consolation est d'aller savoir de vos nouvelles à vos négres, & d'aller parler de vous à l'impitoyable Magdelaine, qui acheve de me désespérer. Tant d'amour mérite-t-il des traitemens aussi durs ! est-ce bien vous, est-ce bien Mimi, qui peut les exercer contre un homme qui ne sait ni ne peut que l'idolâtrer! Ah! daignez jetter un coup

d'œil sur mon état & votre conduite, vous ne pourrez vous défendre de remords & de reproches intérieurs.

LETTRE XLII.

Du même à la même, du 6 de juin.

Ah, Mimi! que vous avez de pouvoirs sur mon ame! que j'aime à vivre sous ce cruel empire qui ferait notre bonheur mutuel, si votre cœur me payait de retour! Ce matin, l'idée de me rendre dans un lieu où j'espérais de jouir de la félicité de vous voir, m'a transporté, m'a livré tour à tour à l'espoir le plus doux, & à la crainte la plus désespérante. Je vais la voir, me disais-je avec un transport mêlé de plaisir & de trouble; je vais jouir d'un instant fait pour les Dieux...; mais si j'ai la cruelle douleur de rencontrer dans ses regards ce froid, cette indifférence si redoutable aux amants, qui les anéantissent, les tuent mille fois & ne leur laissent que la faculté de sentir toute l'amertume de leurs souffrances! Dieu! si cela doit être, faites que je ne la voie pas!...

Voilà les deux sentimens qui se combattaient & s'entredétruisaient dans mon cœur. Cédant au premier, je pars; mille affaires imprévues, & dépendantes de mon état & non de mes intérêts personnels, me retardent en route, & j'arrive lorsque la messe est commencée à moitié. En entrant dans l'église, mon cœur tressaille d'une joie mêlée de cette craintive incertitude que votre indifférence attache à toutes mes pensées; je vole cependant auprès de vous, je me place de maniere à être vu de vous. Tout mon corps tremble, frissonne, & m'avertit que je suis près de l'objet de mes adorations : je fixe un œil timide sur vous, vous levez par hazard les vôtres, & nos regards se rencontrent.... Ciel! c'est une fléche embrasée qui s'élance dans mon cœur & qui coule subitement le feu le plus doux & le plus ardent dans toutes mes veines. Je cherche en vain à jouir encore une seule fois de ce bonheur délicieux, mais je ne puis plus rencontrer ces yeux enchanteurs qui sauraient si bien peindre, exprimer le bonheur, la félicité d'un amant délicat, s'il était aimé...

Je vous vois aller à l'autel : je ne sais ce que je dois le plus admirer de vos graces, de votre beauté, de votre modestie, ou de votre piété. Que je vous aimais de plus dans ce doux instant ! ou plutôt, que je sentais combien je vous adore !

Ah ! divine Mimi, c'en est fait, mon sort est entiérement dans vos mains ; vous êtes la maîtresse de me rendre le plus heureux ou le plus à plaindre de tous les hommes. Cette candeur, cette innocence dont vous avez donné des preuves en public, au pied des autels, tout encore augmente ma passion pour vous. Elle est sage, me disais-je, elle est vertueuse, elle ne pourrait qu'augmenter le bonheur d'un véritable amant ; elle seroit digne de lui, de tout son amour, de tous ses soins, de toute son estime, de toute sa confiance...

Ces réflexions n'ont fait que m'apprendre le degré de bonheur auquel mon cœur seroit élevé, si je vous possédais ; mais, n'en doutez pas, charmante Mimi, quand vous auriez de moins les belles qualités que je viens de découvrir en vous, il ne me serait pas

plus poſſible de me défendre de vos attraits ; & je n'en ſerais pas moins fidèle & conſtant à mon ſentiment. En vain me rebuteriez-vous, je ne pourrais que mourir...

Ah ! Mimi, ſera-ce là la récompenſe du plus paſſionné des hommes ? J'ai pris un plaiſir inexprimable à parler à votre mere, quoiqu'elle m'ait ſi bien donné à connoître qu'elle eſt ſoufflée du même air que votre pere. Je vous ſuivais par-tout des yeux au ſortir de l'égliſe, & je n'ai pas pu une ſeule fois rencontrer les vôtres. Je n'oſais vous adreſſer la parole. Ah ! que le véritable amour eſt timide & reſpectueux ! J'ai été tenté mille fois de me jetter aux pieds de votre mere, de la ſupplier de me permettre de vous reconduire chez vous ; je ne pouvais réſiſter aux deſirs de mon cœur, & au délire de mon ame ; mais toujours la cruelle appréhenſion de vous déplaire m'arrêtait. Vous êtes la ſouveraine de tout mon être ; je ne vis plus que pour vous, & je n'exiſte qu'en vous. Mimi, faudra-t-il vous le répéter des années encore ? Je me meurs mille fois de mon amour....

LETTRE XLIII.

Du même à la même, du 17 de Mai.

POURRIEZ-VOUS, Mimi, ne pas au moins me plaindre, si vous étiez témoin de mon état ! il est affreux, horrible. Je vous aime, je vous adore, ou plutôt mon ame entiere est passée en vous, & vous êtes devenue la moitié de mon être, le siege de ma vie : comment ne pas gémir dans la plus amere douleur, lorsque je vois que vous vous opposez à la réunion des deux parties de moi-même, sans laquelle mon existence est si imparfaite & si insupportable ? Quoi ! est-ce le sort qui se joue de moi ? Se peut-il que je ne puisse pas toucher la seule personne pour laquelle j'aie ressenti réellement de l'amour, tandis que de simples badinages me procuraient des liaisons que mon cœur dédaignait, dans les cas même où l'amour propre & la vanité pouvaient en être le plus flattés ? Mimi, vous le pouvez savoir, sans beaucoup de soin, sans amour, sans la moindre confiance, j'ai

réuſſi auprès de quelques femmes que d'autres n'avaient pu flêchir.. Ah! que je donnerais vîte tout ce que j'ai vécu juſqu'à ce jour, pour le bonheur inappréciable d'unir mon ſort au vôtre un ſeul inſtant! que dis-je? je donnerais l'univers, s'il étoit à moi, pour vous poſſéder, pour être à vous le reſte de ma vie.

Depuis que vous m'avez inſpiré l'ardeur dont je brûle pour vous, je ne connais plus le repos, mon ame eſt livrée à des maux que rien ne peut vous peindre. Je meurs de deſir de vous voir, de ſortir de cette mélancolie ſombre que me cauſe votre abſence; & la crainte de rencontrer dans vos regards ce froid qui me glace de triſteſſe, me retient dans les chaînes accablantes de l'incertitude. Elle me livre aux réflexions les plus déſeſpérantes, aux penſées les plus funeſtes.

Oh! quel fatal préſent du Ciel, qu'une ame vraiment ſenſible! Que je vous plaindrais, aimable Mimi, ſi, avec une ſenſibilité pareille à la mienne, vous étiez ſéparée de l'objet de tous vos deſirs! & que ſerait-ce s'il ne vous aimait pas! ... Vous

connaîtriez, il est vrai, tout mon malheur & mes maux, mais ce serait aux dépens de votre repos, & j'aime mieux souffrir seul....

Mais si c'étoit moi qui fût cet heureux mortel qui vous aurait inspiré cette passion; qui vous forcerait à souffrir? qui s'opposerait aux épanchemens, aux délices de nos ames unies l'une à l'autre? Qui pourrait traverser le plus tendre des amours? Qui romprait des nœuds qu'un doux penchant mutuel aurait formés? dans nos transports, dans nos momens de félicité, dans l'excès de la plus vive ardeur, nous braverions jusqu'au destin même....

Mimi, cette situation est-elle donc sans attrait pour vous? avez-vous renoncé à la félicité suprême après laquelle tout être vivant soupire? Le tems fuit, passe; les années s'écoulent, la jeunesse s'éclipse, la belle saison des plaisirs s'évanouit, & jusqu'aux desirs même disparaissent ou s'atiédissent; le cœur se ferme à la douceur des jouissances de la vie...

Et moi, je souffre, je languis, les lar-

mes m'épuisent, la douleur me flétrit, l'incertitude me déchire, les réflexions m'absorbent; je me meurs à chaque instant sans pouvoir expirer; je brûle sans cesse sans pouvoir être consumé...

Vous, Mimi, vous qui êtes l'image vivante de la douceur, de la bonté, de la bienfaisance, de la compassion, vous poignardez impitoyablement un cœur qui est moins coupable à votre égard que vos propres charmes des sentimens qu'il nourrit pour vous! Mimi! refuserez-vous de rendre à la vie celui qui la donnerait pour votre bonheur, pour votre félicité? Vous le pouvez par un seul mot; prononcez-le, vous arrachez des bras de la mort un homme qui n'aimera plus la vie que pour vous la consacrer. Votre image m'accompagne partout, je vous vois en tout; le desir d'en posséder la réalité m'enflamme plus que jamais... Ah! quelle situation cruelle que d'aimer sans retour! le néant est mille fois préférable...

Une seconde mort pour moi, c'est la nécessité de finir mes lettres: je voudrois

toujours vous parler ou vous écrire : croyez du moins que je ne ceſſe jamais d'être à vos pieds ; je ſuis auprès de vous en eſprit, je vous parle, je vous jure la conſtance et la fidélité du plus vif & du plus tendre amour. Je vous y vois ſourire & applaudir. Mais mon imagination ne ſert qu'à me faire ſentir davantage le prix d'un tel bonheur, pour m'en rendre la privation plus cruelle. Puiſſiez-vous y mettre fin & réaliſer des rêves ſi doux !...

LETTRE XLIV.

De Mimi à Sylvain, du 4 Juillet.

MONSIEUR, quelle eſt votre imprudence ! quelle eſt votre obſtination ! quoi ? tout ce que j'ai pu vous dire & vous démontrer, tant de tems paſſé en vaines démarches, la conduite que j'ai conſtamment tenue depuis mon retour dans le pays, les principes que j'ai eu le bonheur d'avoir, rien n'a pu vous porter à m'accorder la grace que je vous demande à genoux, de me laiſſer vivre

vivre en paix !... & vous oſez dire que vous m'aimez ! Se plaît-on à faire le malheur d'une perſonne qu'on aime, à la perſécuter ſans relâche, à empoiſonner ſes jours, à y verſer, comme vous ne ceſſez de faire, l'amertume & la déſolation ?

Mais, Monsieur, je vous l'ai déja demandé, & je reviendrai toujours à la même queſtion ; à quoi tendent vos démarches ? Vous ne ceſſez, ſans doute, de me répéter dans vos lettres, que je ne lis plus, que vous m'aimez, que vous n'aspirez qu'à faire ma félicité... Hélas ! en eſt-il ſans l'aveu de la vertu ! Vous n'ignorez point ma condition & la baſſeſſe que vos ſemblables y attachent ; il ne vous eſt même pas poſſible d'en avoir une opinion différente ; quand même donc j'aurois été diſpoſée à vous écouter, il y auroit entre nous des obſtacles invincibles. Vous proteſtez avoir pour moi de l'eſtime ; ſi vous le penſez tel que vous le dites, vous vous abuſez vous-même ; cette eſtime, vous n'en pouvez diſconvenir, n'eſt due qu'aux ſentiments,

& pour mériter la vôtre, vous voudriez que je m'en rendisse indigne!...

Vos démarches me sont donc injurieuses, & le mépris seul peut les autoriser, et nourrir vos espérances. Dites donc, Monsieur, dites plutôt que, peu accoutumé à essuyer des refus, le mien ne fait qu'irriter votre amour-propre, & que vous mettez une sorte de gloire à triompher d'une *Mulâtresse*, dont la vertu vous paraît une rigueur étudiée, & qui, selon vos préjugés devrait plutôt se féliciter de vos propositions, toutes aviliſſantes qu'elles lui sont...

Il n'y a pas deux ans que je suis arrivée dans le quartier; j'ai ouï parler de vous, Monsieur, sans en chercher l'occasion, & tout le monde est d'accord que vous êtes un cœur volage, inconstant, qui se donne à la premiere venue, avec la même légéreté qu'il s'en dégoûte... On ajoute même que vous êtes aimé d'une femme faite pour fixer l'inconstance même; & vous m'adressez des voeux!...

Ce tableau, indépendamment de mes sentimens, suffirait pour me mettre en garde contre vos recherches; encore, que sont-

elles, & ſur quoi portent-elles ? . . . Elles ne ſont qu'une ſuppoſition tacite de votre peu d'eſtime pour moi, & elles ne portent que ſur mon déshonneur . . . Déja vous me faites un tort, peut-être, irréparable dans le public, ſoit en envoyant vos négres chez moi, ſoit en me parlant dans les lieux publics. Vous ne craignîtes, il y a quelque tems, ni pour vous, ni pour moi, & vous vîntes vous mettre derriere mon banc à l'égliſe, & vous me parlâtes pendant la meſſe. Eſt-ce-là aimer ? eſt-ce-là eſtimer ? non, Monſieur, ce n'eſt que mépriſer ; c'eſt haïr... c'eſt plus que je ne puis exprimer. Si vous voulez me prouver le contraire, ceſſez de m'écrire, de me parler, de penſer à moi ; ceſſez..... Ah ! Monſieur, pourquoi me donner l'occaſion de vous dire ces choſes ! que ne puis-je plutôt, que n'ai-je.. Mais, Monſieur, je ſuis une honnête fille, & votre amour m'offenſe ; il m'offenſe par votre rang & le mien, par votre caractere. Comme homme d'honneur, vous me devez des réparations ; ſi vous m'aimez, que ne me devez-vous pas ! oui, un ſilence éternel ſeul peut vous excuſer.

Grand Dieu ! j'avais à me glorifier de mes sentimens, & il faut qu'aujourd'hui ils fassent mon humiliation !... Que vous m'avez fait de mal, Monsieur, ! mais je m'en fais encore, je l'augmente en y songeant & en vous l'écrivant. Monsieur, au nom de Dieu ! que ce soit pour la derniere fois !

LETTRE XLV.

De Sylvain à Mimi, du 7 de Juillet.

Oui, adorable Mimi ! que ce soit pour la derniere fois que vous augmentiez nos maux. Divine maîtresse, cessez de faire votre malheur & le mien, du sujet même de notre bonheur; cessez d'appeller obstination une constance à toute épreuve; cessez de là jamais rebuter; moi, cesser de vous adorer ! que serait-ce de ma vie ! votre conduite même, vos sentiments que vous me citez, vous sont garants du contraire. Que vous soyez de glace pour moi, je ne puis m'en plaindre qu'à mon sort, mais que vous me taxiez d'une perfidie dont

nul cœur ne peut être jamais coupable envers vous, c'eſt ce qui me perce l'ame.

Moi, j'aurais du mépris pour la plus eſtimable fille du monde, & je m'en autoriſerais pour l'inſulter! je ne vous aimerais que par vanité! je ne ſerais conſtant que par amour-propre! Ah! quelle cruelle injuſtice! non, je ne m'abuſe pas; j'ai pour vous tout le reſpect & l'eſtime du monde. Mais ce reſpect & cette eſtime ſont-ils capables de détruire, d'affaiblir mon amour, ou de me réduire au ſilence que vous en exigez pour témoignage? Quoi! je ne puis vivre un inſtant ſans penſer à vous, ſans déſirer de vous le dire, & je me tairai pour vous le prouver? & quel ſera le prix de ce ſupplices, ſi mes démarches les plus empreſſées n'obtiennent que vos dédains?

Mon amour, dites-vous, trouble la paix de vos jours, vous perſécute, vous déſole: Hélas vous ne devez vous en prendre, comme moi, qu'au ſort qui a mis dans mon cœur ce que je ne puis inſpirer au vôtre. Plût au ciel que ce ne fût que la vanité de vouloir triompher de votre inſenſibilité qui

soutient mon amour ! depuis si long-temps que vous me prouvez si bien que je ne puis vous plaire, n'aurais-je pas déja effacé de mon souvenir jusqu'aux plus petites traces de votre froideur par mille autres conquêtes au nombre desquelles on en aurait pu compter quelques-unes capables de satisfaire l'ambition & l'amour-propre d'un homme animé seulement d'une telle gloire & du libertinage ? ne les aurais-je pas toujours faites, si j'avais été si vain ? ne vous en aurais-je pas nommé quelques-unes qui sont venues au devant de moi, & qui sont assez glorieuses pour un cœur volage & avantageux, & que le mien a dédaignées avec autant d'indifférence, qu'il desira la possession du vôtre avec ardeur ? que ne pouvez-vous lire dans mon ame ! vous verriez à quel point vous l'avez changée.

Mais, non ; elle n'a point changé ; je cherchais l'objet qui devait me fixer, & tant que je ne vous avais pas rencontrée, je le cherchais toujours. J'ai enfin rencontré cette ame seule capable de faire le bonheur de ma vie, & la plus prompte sympathie m'en a averti en la voyant pour la premiere fois. Elle se trouve sous une enveloppe d'une

couleur différente de la mienne, eſt-ce une raiſon pour penſer qu'elle doive moins s'en féliciter, s'en glorifier même que moi, & que ce ſoit un aviliſſement pour elle ou pour moi ? vous êtes née d'une négreſſe, eſt-ce une raiſon pour ne devoir compter pour rien le mérite, les ſentiments de vertu, la beauté, qui vous élévent au-deſſus de toutes les femmes de la terre ?

Vous avez entendu parler de moi comme d'un inconſtant qui ſe donne à la premiere venue avec la même facilité qu'il s'en dégoûte, & ce tableau aurait ſuffi pour vous faire rejetter mes vœux ! Quoi ? Mimi, parce que je n'avais point encore aimé, parce qu'aucune femme n'avait encore pu m'inſpirer l'amour dont je brûle pour vous, vous m'en voudriez faire un crime !

J'ai, il eſt vrai, eu des égarements ; mais on doit moins les attribuer à mon caractere, qu'à la pétulence d'un tempéramment robuſte que le feu de l'âge & l'ardeur du climat mirent encore en plus grande activité. J'y ai cédé, j'ai ſuivi cette impulſion de la nature ; comment ne l'euſſé-je pas fait ? à qui

devais-je fidélité ? vous connaissais-je alors ? je pressentais que j'aurais pu vous rencontrer un jour, mais pouvais-je en avoir aucune idée positive, & ce pressentiment même ne devait-il pas contribuer à mon inconstance ?

Mimi, vous avez de l'esprit, réfléchissez un instant sur les reproches que vous me faites, & vous verrez que je ne les mérite point : Eh comment pourrais-je désormais les mériter ! quelle autre femme pourrait vous disputer mon cœur ? que chercherais-je ailleurs que je ne retrouverais pas réuni en vous dans la perfection ? oui, mon sort est tout décidé ; je n'avais jamais aimé, je ne devais jamais aimer que vous. . . .

Et cet amour vous fait du mal ! & vous l'augmentez en me le disant ! Ah ! si vous me payiez du moindre retour, mon amour, loin d'être une source amere de maux pour vous, n'en serait-il pas une de félicité & de douceurs !

LETTRE LVI.

De Sylvain à M. de B....

du 14 *Juillet* 1774.

Ah ! cher am , un rayon d'eſpérance ſemblait vouloir pénétrer juſqu'à mon cœur; mais en même temps je redoute une erreur qui acheverait de m'anéantir. C'eſt à toi, c'eſt à un ami de ſang-froid à juger pour moi ſi Mimi ne me paye pas au moins d'un peu de compaſſion, & peut-être même de quelque retour. Elle ſemble me reprocher ma légereté, n'eſt-ce pas vouloir que je n'en aie plus ? elle finit ſa lettre par me dire ; que vous m'avez fait de mal ! » Eh ! de quel mal parlerait-elle, ſi ce n'eſt le même qu'elle me fait ſouffrir depuis ſi long-temps ?

Mais pour te mettre mieux à portée d'en décider, je t'envoie copie de deux lettres qu'elle m'a écrites depuis ma derniere ; j'y joins celles des miennes qui les précédaient ou les ſuivaient. Tu ſeras plus que jamais convaincu qu'il s'en faut beaucoup que j'aie l'art d'écrire comme cette adorable fille. Si

je le poſſédais ; ſerait-elle ſi difficile à ſe rendre à mes inſtances ? en lui peignant mieux ce que je ſens, ne l'y aurais-je pas déjà rendue ſenſible ?

Cependant je ne puis te diſſimuler que ſes lettres, jointes à ſon air, me font croire qu'elle ne m'eſt pas tout-à-fait indifférente. Elle eſt toute changée ; la melancolie eſt répandue ſur toute ſa perſonne, & lui donne de nouveaux charmes. J'ai cru même lui remarquer quelques larmes qu'elle cherchait à cacher. . . . Mais, m'abuſé-je en m'en attribuant la cauſe, & en aimerait-elle un autre ! . . . Ne ſerait-ce pas mon obſeſſion qui la tourmenterait & lui cauſerait cet air chagrin ! Dieu ! il faudrait mourir ! . . .

En effet, je ne puis me le diſſimuler, elle s'eſt adreſſée à ſon pere pour m'implorer de la laiſſer en paix. . . . j'en ſuis déſolé, au ſupplice. Souvent, par un excès de mon amour, je forme la réſolution d'y renoncer, & de garder le ſilence pour lui complaire ; mais l'inſtant après je céde à l'impatience de lui écrire.

Et tu as pu croire, cher ami, que la jouissance attiédirait une telle passion ! Que tu es loin d'en connaître toute l'étendue ! Moi, que je m'abuse quand je crois tant l'aimer, ou que je puisse cesser de la tant aimer ! Non. La possession de cette objet ne feroit que me le rendre plus cher, que cimenter le nœud qui m'unirait à elle. Laisse donc la morale de côté, & dis moi franchement ce que tu penses du sens de ses lettres, & sur-tout de la dernière.

LETTRE XLVII.

De M. de B. . . . . à Sylvain.

du 17 Juilet 1774.

C'est de mon devoir, cher ami, du devoir de l'amitié de chercher à te dessiller les yeux sur une passion que je regarde si funeste à trois personnes également estimables & à plaindre. Aider à te mettre le bandeau ce serait être ton ennemi.

Tu crois aimer véritablement Mimi, & cette vive persuasion fait réellement

dans ton cœur le même effet de la passion même. Tu en souffres, tu en es malheureux. Mais lorsque le charme sera dissipé par la possession de l'objet, je ne cesserai de te le répéter, tu seras bien étonné toi-même de ne retrouver au fond de ton cœur que l'amour véritable qui t'attache à Fany, par des liens que rien ne peut rompre.

Voilà la vraie, l'unique, l'éternelle reine de ton cœur : nulle autre femme ne saurait l'en bannir. Ai-je besoin de te le dire ? Ne le sais-tu pas bien par assez d'expériences ? N'as-tu pas cru aimer bien d'autres femmes ? Ne les as-tu pas successivement abandonnées pour revenir à ta vertueuse & adorable Fany ?

Tant que tu n'as ressenti des desirs que pources femmes qui semblent être destinées par leurs sentimens & leur écudation à subir le sort auquel elles se livrent elles-mêmes, je ne t'en ai rien dit ; j'ai attendu avec patience que tu ouvrisses toi-même les yeux sur des égaremens que l'âge seul pouvait excuser ; mais après avoir lu

les lettres de Mimi, après en avoir entendu faire tant d'éloges, je t'avoue que le cœur me saigne des poursuites que tu t'obstines à faire auprès d'elle. Tu n'es pas méchant ni corrompu ; l'usage, l'exemple du lieu t'ont entraîné souvent loin de tes propres sentiments. Mimi est de bonne foi, tu l'es aussi ; mais tu es dans l'erreur, & tu te prépares des remords & des regrets déchirants, ainsi qu'à cette pauvre fille.

Oui-je vois comme toi, que tu as fléchi cette malheureuse enfant, & que tu vas faire le malheur de sa vie, ou celui de ta Fany.... de Fany ! Cette pensée ne peut-elle donc pas t'arrêter ! tu pourrais plonger le poignard dans le sein de cette femme si recommandable, & qui doit tant t'intéresser ! remarque, malheureux ami, dans quelle affreuse & criminelle alternative t'expose ton goût inconstant ; si tu rends Mimi sensible à tes soins, comme il n'est plus possible d'en douter, & que tu continues d'aimer Fany, comme tu ne saurais t'en défendre, voilà deux femmes malheureuses pour le reste de leur vie, livrées aux fureurs de la jalousie ; & quelles femmes ! . . .

En abandonneras-tu une pour l'autre ? mais déjà, ne vois-tu pas que Fany eſt au ſupplice ? l'amour eſt ſi clairvoyant ! aurais-tu pu penſer que Fany, la tendre Fany aurait manqué de s'appercevoir de ton infidélité, elle qui t'aime tant ? ſon air rêveur ne te le dit-il pas aſſez ? elle ſe taît parce qu'elle t'aime, mais elle n'en doit ſouffrir que de plus grands tourments. Et tu pourrais y être inſenſible ! des circonſtances ont jetté Fany dans tes bras ; c'eſt un malheur, tu le ſais, dont elle ſent tous les maux ; ton exceſſif amour, le ſien ne t'excuſent qu'autant que la conſtance le juſtifie ; mais voudrais-tu de ſang-froid pervertir une innocente, & la plonger dans un état plus bas encore que le ſort l'avait placée Le malheur de Fany, loin d'autoriſer celui de Mimi & tes démarches, ne devrait-il pas au contraire t'arrêter dans tes coupables deſſeins ?

Non ; je ne te ferai pas l'injure de le croire ; ceſſe donc des pourſuites dont la réuſſite ferait le malheur de deux femmes que tu aimes & eſtimes, & qui méritent un ſort ſi oppoſé à celui auquel tu voudrais les

réduire. Je sens que je ne flatte pas ton cœur brûlant de désir, mais du moins je remplis les devoirs sacrés d'un véritable ami. Que cette morale ne t'empêche pas de me confier tes sentimens : tu dois savoir que tout ce que je t'en dis ne vient que de l'intérêt que je prends à ton sort & à ta gloire.

LETTRE XLVIII.

De Sylvain à Mimi,
du 3 Septembre 1774.

UNE lueur d'espérance avait brillé un instant à mes yeux, & le tems l'a dissipé comme une vaine fumée par le vent. J'ai osé espérer que touchée de ma derniere lettre, vous auriez daigné adoucir mes maux, mais votre silence depuis un mois en m'apprenant mon erreur, me prouve que vous êtes inébranlable dans votre froide indifférence..

Il faut donc retomber dans mon premier état, & subir le même sort qui me persécute depuis si long-temps ! penser à vous sans cesse, brûler pour vous du feu le plus dévorant, former les vœux les plus ardents

de vous plaire, mourir mille fois par jour de la douleur de ne pouvoir vous attendrir, languir dans le cruel ennui de ne pouvoir être à vos pieds à vous prouver l'amour le plus tendre, déchiré à la fois par le plus affreux déſeſpoir et l'incertitude la plus accablante; telle eſt en raccourci l'occupation de ma vie depuis l'inſtant que je vous vis en passant le Bac.

Fallait-il que le ſeul objet qui pût faire mon bonheur, fît au contraire le tourment de mes jours! vous auriez la cruauté, la barbarie de voir mon malheur d'un œil auſſi ſec et auſſi indifférent! une auſſi belle ame, un cœur ſi bien fait pour l'amour n'aurait-il que des ſentiments de rigueur et de dureté! non, Mimi, cela ne ſe peut pas; vous n'êtes pas de marbre, vous n'avez pas le cœur de bronze; vous ne ſerez pas inſenſible à la félicité qu'un tendre amant voudrait vous faire goûter: quel ſerait mon déſeſpoir ſi je vous voyais rejetter mes vœux pour couronner ceux d'un autre qui connaîtrait moins le prix d'un tel bonheur! ah! cette ſeule idée m'abime dans les profondeurs du déſeſpoir.

Non, charmante Mimi, ne dédaignez pas le cœur d'un amant qui ne vit que pour le bonheur d'être à vous tant qu'il exiſtera, que pour la douceur de vous faire couler les jours les plus heureux. Ne ſoyez pas plus long-temps la triſte victime d'un préjugé qui ne porte ſur rien de ſenſé ; ne réglez pas votre cœur ſur l'opinion d'autrui ; ſuivez la pente de votre ame, la premiere ſouveraine du monde ; elle a ſes loix ; croyons qu'elles valent bien celles que les hommes ont voulu lui oppoſer, & qu'ils démentent ſi bien & ſi vîte eux-mêmes à la premiere occaſion qu'elle leur préſente.

Mais ſi vous ne me liſez pas, tout ce que je vous marque eſt ſans effet ; j'ai chargé Caïmant de vous demander un ſeul inſtant d'entretien. Veuillez me l'accorder ; que je puiſſe m'expliquer, vous entendre, vous répondre, vous jurer la fidélité la plus inviolable, & recevoir l'aveu de votre retour. Grand Dieu ! quel mot ! quel mot, Mimi, s'il ſortait de cette bouche que j'adore ! quel enchantement, quel plaiſir d'aimer ! quel charme de partager ſon cœur avec un

amant qui aime réellement & connaît le prix de l'amour véritable ! faut-il que votre cœur ne vous le dise pas aussi ! ah, Mimi ! que de doux moments perdus pour ceux qui négligent les faveurs de l'amour ! de ce pur amour qui sait seul embellir les instants de la vie !

LETTRE XLIX.

De Sylvain à M. de B....;
du 12 Septembre 1774.

Tu m'as parlé en véritable ami ; j'ai senti toute la justesse de tes conseils ; j'ai fait tous mes efforts pour les suivre ; j'ai mille fois pris la résolution de me taire, de ne plus ni écrire, ni voir même l'adorable Mimi ; mais, je te le répète, c'est un acte au-dessus de mes forces. L'image enchantereſſe de cette fille, qui ne saurait s'effacer de la rétine de mes yeux, encore moins de mon cœur, vient troubler ma raison, me plonger dans le délire du plus violent amour. Et en cet état je te le demande, ami, quel cœur résiste à ses désirs ?

l'impatience augmente, on ne sent plus que le tourment de la privation, l'on prend la plume sans trop savoir ce que l'on va marquer, & il n'en sort que les expressions de la passion qui fait agir.

C'est ce qui m'est arrivé. Frappé de la force de tes raisons, plein d'horreur pour moi-même, je formai la résolution de renoncer à jamais à Mimi, & je fus quelques jours sans lui écrire, ni envoyer savoir de ses nouvelles. Mais c'est alors que je sentis toute la force du sentiment qui m'entraîne vers cette fille. Je ne vivais plus ; mon esprit était dans une agitation continuelle : mon cœur dans des déchiremens perpétuels, ne me laissait pas un instant de relâche. Tourmenté sans cesse de plus en plus, il m'a fallu céder à mes désirs.

Mais à peine ma lettre était-elle partie, que revenant à tes justes représentations, j'ai été livré à de nouveaux combats. » Moi, me disais-je avec honte, moi, un vil suborneur ! moi, corrompre une jeune innocente qui sent tout le prix de la vertu & qui la chérit ! » cette ré-

flexion m'atterra ; je voulus faire courir après Caïmant pour ravoir ma lettre, mais un charme supérieur m'arrêtoit encore. Une autre voix plus séduisante disait au fond de mon cœur : » Tu aimes, est-ce un si grand crime ? tu ne peux t'unir à l'objet de ton amour par les liens de l'hymen ; eh bien ? n'est-ce pas le sort des femmes de couleur ? et si tu peux faire le bonheur de Mimi, la laisseras-tu passer dans d'autres bras ? . . . »

Voilà l'idée qui venait renverser toutes mes réflexions & tes conseils. Mais quel conflit de pensées diverses bouleversent mon esprit ! l'image de Fany triste, morne, semble me reprocher une infidélité qu'elle mérite si peu, & que je ne lui fais qu'avec tant de répugnance pour peu que j'y songe. Moi, cesser d'aimer cette négresse adorable ! est-il en mon pouvoir de le faire quand j'en pourrais concevoir l'odieux dessein ! .. mais l'amour que j'ai pour Mimi, comment peut-il exister en voyant un instant ma charmante, mon incomparable Fany ? . . . n'aimerais-je pas la premiere ? ses charmes, l'habitude, comme tu dis

ne m'égareraient-ils pas ?.. mais déjà j'ai cru, & tu l'as cru comme moi, que Mimi n'était point insensible à mes demarches ; comment y renoncer actuellement ? comment même me taire & ne lui plus parler d'un amour dont je prends tant de plaisir à l'entretenir ?.. Mais ne puis-je pas me restreindre aux termes de la pure amitié ?.. eh bien oui, je veux me tenir à ces bornes ; je le lui dirai, je lui demanderai d'être mon amie... Elle est si bien faite pour partager ce sentiment !.. mais Fany pensera toujours que j'aime sa rivale par amour, & elle en souffrira. Que je suis malheureux ! & je puis être si heureux avec ma seule Fany ! ah ! sans doute je n'ai jamais aimé qu'elle, & ce sera jusqu'à ma mort l'unique divinité de mon ame.... Et Mimi ? que deviendra-t-elle si elle m'aime ?... et quand je veux m'en tenir avec elle à la simple amitié, ne m'abusé-je pas ? les sentiments que j'ai pour elle sont-ils de simples effets de la passion des sens, ou du goût du changement ? Oh, non ! ils partent de l'ame même. Mimi est si aimable & si estimable ! ses traits suffisent sans doute pour subjuguer les sens

de l'homme le plus froid, mais ſon ame n'eſt-elle pas ſeule capable auſſi de captiver celle d'un galant homme ? mais quand on connaît Fany, quand on en eſt aimé, peut-on lui en aſſocier une autre ?...

Ah ! cher ami, que tu as raiſon de me regarder comme bien à plaindre ! je ſens tous mes crimes, & je ne puis les abjurer dans le cœur comme dans le jugement. Ce n'eſt donc que du temps que j'attends l'iſſue d'une paſſion auſſi fatale. J'aurai ſoin de t'inſtruire de toutes ſes ſuites. Tu es bon ami, tu me plains ſans me rejetter.

LETTRE L.

De Sylvain à Mimi, du 7 Octobre 1774.

DEPUIS l'heureux inſtant que je vous ai vue, que je vous ai entendue, votre image s'eſt gravée au fond de mon cœur. C'eſt la ſeule faveur que j'aie reçue de l'amour, mais c'eſt auſſi la plus grande qu'il puiſſe faire à un cœur vraiment amoureux, réellement paſſionné comme eſt le mien. Vos traits y ſont deſſinés en caracteres de feu dans la plus grande exacti-

tude. C'eſt une ſorte de bonheur, de félicité ou du moins de conſolation, que d'avoir toujours devant ſoi une image auſſi charmante, d'un objet qu'on aime à l'adoration.

Ce ſourire gracieux qui enchante, ces yeux raviſſants qui pénétrent juſqu'au fond de l'ame, ce ſon de voix ſi touchant qui met tous les ſens en mouvement, cette phyſionomie où la douceur, la candeur, la modeſtie, les ris ont à l'envi établi leur trône, ce ratelier d'ivoire qui anonce la gaîté et les tendres ébats de l'ame; cette gorge ornée de deux globes élaſtiques qui ſemblent avoir été arrondis par l'amour même, cette taille ſvelte, élégante, qui ſemble avoir été découpée par la main des Grâces & parée de la ceinture de Vénus; en un mot, tout en vous indique les plaiſirs, les délices, les félicités, les voluptés, & mille autres ſentiments de jouiſſance qu'on ne ſaurait exprimer, & qu'une ſeule ame ne ſaurait en même-tems ſentir entiérement....

Comment ne vous pas aimer juſqu'à l'enthouſiaſme, juſqu'au délire! Ah, Mimi!

que ne puis-je vous plaire ! que ne puis-je jouir de tant de charmes dont vous pouvez enyvrer mon ame en en goûtant vous-même de ſi doux effets ! Que de moments perdus pour l'amour, pour le bel âge, pour le bonheur ſuprême de vos jours & des miens ! que ne puis-je vous inſpirer la centieme partie des déſirs qui m'embrâſent pour vous ! vous n'y tiendriez pas ; le cœur vous entraînerait comme un torrent impétueux vers les plaiſirs de l'amour. Comment pouvez-vous douter du mien ! quand à tant de charmes extérieures on joint encore tous ceux de l'ame & de l'eſprit, que manque-t-il pour captiver un homme ſenſible & en faire le bonheur ? & comment pourrait-il ceſſer d'aimer l'objet du monde le plus digne de ſes adorations ? Quand je réflechis à votre mérite, qui vous éleve ſi au-deſſus des autres, je frémis du danger que vous courez de tomber dans ce pays entre les mains de quelqu'un qui ne ſache pas vous apprécier, & qui pourrait ne vous conſidérer que comme une femme ordinaire de ménage. Vous ne voulez, dites-vous, vous unir qu'à quelqu'un de votre couleur ; que verra-t-il de plus

en vous avec ſes yeux profanes ? vous ſavez combien il eſt rare d'en rencontrer d'éclairés.... Ah, Mimi ! le ciel vous a deſtinée pour un cœur comme le mien, pour le bonheur d'aimer & d'être véritablement aimée toute votre vie, d'un homme qui ſache tout ce que vous valez ; livrez-vous donc à la douce & heureuſe influence d'un ſort qui doit vous faire couler vos jours dans le ſein des plaiſirs & de la félicité.

Mais pour le goûter, ne faut-il pas aimer, & le cœur peut-il ſe donner par raiſon !. ſi vous ne m'aimez pas... ah ! quelle cruelle penſée !.. Eh bien, je ne veux vous aimer que par amitié.. ne refuſez pas au moins de m'accorder ce titre auprès de vous, j'en remplirai les devoirs ſacrés.. le reſpect qui l'accompagnera n'eſt point contraire au véritable amour ; la confiance qu'elle admet eſt auſſi conforme à l'autre ſentiment... Mais vous ne liſez point mes lettres, que ſert-il que je vous faſſe des propoſitions ? Madelaine à qui je les répete, ne vous les rend ſans doute pas, ou vous les mépriſez trop venant de moi....

LETTRE LI.

Du même à la même, du 2 Décembre 1774.

MIMI, cruelle Mimi, inhumaine! l'ennui me gagne de plus en plus; je ne me connais plus moi-même, tout me déplait, me dégoûte, jusqu'à mon existence même. Autrefois un livre m'était un délassement, une occupation agréable; la musique un doux divertissement, mes travaux un passe temps qui accourcissait les heures de la journée; actuellement, je prends, je laisse vingt fois un livre sans pouvoir le lire; la musique m'impatiente, mes travaux me fatiguent, la conversation & la société m'importunent. Tout ce qui s'offre soit à mes yeux, soit à mon esprit, semble venir exprès de ma mauvaise étoile pour m'arracher votre chere image, & dès-lors me devient insupportable.

Ah, Mimi! que vais-je devenir si vous n'avez pitié de mon sort! je n'ai plus rien qui puisse m'occuper aussi agréablement que

vous, & vous écrire eſt toute la diſtraction que ſouffre mon cœur. La nuit, le ſommeil fuit loin de moi; & ſi la nature, cédant à la néceſſité, veut tomber dans cette eſpéce d'accablement qui tient lieu du dormir, un ſonge déſagréable auſſi-tot me reveille, & il ne m'eſt plus poſſible de fermer l'œil. Votre image eſt devant moi, & l'air de rigueur, de froideur que je lui trouve, acheve de me tourmenter le reſte de la nuit. Que faire dans un tel ſupplice? Mimi! aurez-vous donc toujours la cruauté de m'y laiſſer? je ſens que je vous fatigue par mes complaintes; que je vous importune par mes réflexions triſtes, & par mes continuelles répétitions; mais puis-je changer ni de ton ni de langage ſi votre rigueur eſt toujours la même, & mon cœur rempli des mêmes ſentiments? eh! quels autres pourraient jamais plus y trouver place? Je vous ai propoſé une liaiſon intime qui ne ſerait fondée que ſur la pure amitié; vous ne daignez ſeulement pas l'accepter. Quoi? un véritable ami eſt-il donc à rejetter? ſongez donc qu'en cet ami vous

auriez encore un homme qui ajouterait à l'amitié la plus respectueuse un intérêt plus vif encore....

LETTRE LII.

De Mimi à Saintie, du 6 Décembre 1774.

SAINTIE, chere amie, si jusqu'à ce jour je ne t'ai pas fait confidence d'un des événements les plus importants de ma vie, ne pense pas que ç'ait été par manque de confiance en toi; tu connais trop bien mon amitié pour toi pour pouvoir concevoir le moindre doute là-dessus. C'est que n'ayant d'abord envisagé les choses que comme de ces circonstances passageres qui semblent arriver exprès pour diversifier nos moments, j'avoue que je n'y mis pas tout le sérieux qu'elles ont acquis depuis, parce que, non-seulement je ne pensais pas avoir à combattre long-temps, j'espérais tout au moins de pouvoir plus facilement vaincre dans un combat où mon moindre ennemi était moi-même. Les bruits qui ont couru & qui n'auront pas manqué d'arriver jusqu'à toi, t'auront déjà prévenue, & tu sais d'avance ce que je veux te dire. Mais sois, je te prie, indulgente & complaisante

pour ton infortunée amie, & reprenons les choſes juſqu'à leur origine.

En me parlant de tes amours, tu m'avais toujours demandé ſi mon cœur n'avait juſqu'alors parlé pour perſonne; je te dis la pure vérité en t'aſſurant que non. J'avais été en effet fort indifférente aux ſoins de bien des hommes capables d'inſpirer du retour, & rien, heureuſement, ne put faire illuſion à mon cœur à qui je n'ai jamais ſu mentir. Sans doute que celui qui devait le toucher n'avait pas encore paru.

Enfin, en quittant le Cap pour venir demeurer avec ma mere, je le rencontrai au Bac. A la premiere vue un tremblement me ſaiſit, & mon cœur ſentit pour M. *** un intérêt dont il n'avait encore été agité pour perſonne, & qui ſemblait déjà être l'effet d'une longue & particuliere connaiſſance. Cet homme ſi poli, eut occaſion de me faire des honnêtetés d'une maniere qui me fit juger qu'il ne devait pas avoir pour les perſonnes de notre couleur cet eſprit d'inſuffiſance & de ſuprématie qui rend ſi ridiculement déſagréables les jeunes blancs qui penſent que leur couleur doit leur tenir lieu de tout

mérite ; & même les exempter de tout égard envers nous.

Cette remarque dans un homme qui me captivait déjà le cœur, ne contribua pas peu à augmenter & à fortifier des ſentiments dont cependant je ne démêlais encore que confuſément la vraie cauſe. Qaund on aime, tout s'embellit à nos yeux ; je trouvai M. *** plein de mérite & d'eſprit, de douceur & de modeſtie. Il m'adreſſa la parole ſans prétention, & ſa converſation détermina mon opinion en ſa faveur. Jamais le Bac n'avait traverſé la riviere avec autant de rapidité ; je n'eus que le temps d'appercevoir & d'entendre M. ***, il fallut le voir s'éloigner. Je ne puis te peindre les regrets qui me remplirent l'ame. Je le ſuivis des yeux, enſuite d'eſprit ; & depuis, ſon image ne m'a plus abandonnée.

Cette premiere impreſſion fut ſi vive dans mon ame, qu'elle répandit ſur mon viſage un air de triſteſſe que Maman attribua au chagrin d'avoir quitté le ſéjour agréable du Cap. Cette triſteſſe a toujours été en augmentant, & mon humeur enjouée en eſt totalement changée. Mille

inquiétudes m'accablaient jour et nuit, & je mourais d'ennui de ne plus entendre parler de l'objet de mes pensées. » M'a-t-il seulement remarqué, me disais-je souvent ? pense-t-il encore qu'il m'ait seulement vue ? mais non, reprenais-je, s'il songeait à moi, ne me l'eut-il pas déjà dit ? »

Ces tristes réflexions, qui se multipliaient à l'infini, m'abîmaient dans des rêveries perpétuelles, & une vraie douleur ; je n'y pus résister, j'en fis confidence à Madelaine qui ne cessait de m'en demander le sujet. Elle me fit une peinture si effrayante du caractère, des mœurs, & de la conduite de M.***, que, honteuse de ma faiblesse, je lui promis de faire tous mes efforts pour m'en détacher, & l'oublier. Madelaine avait porté la mort dans mon ame. Il me tardait qu'elle fût enallée pour m'occuper de mes peines & en bannir l'objet de mon souvenir.

Mais je ne tardai pas à sentir que ce que j'en avais appris n'avait servi qu'à empoisonner la faible lueur d'espérance qui me faisait vivre, & la sorte de plaisir que je goutais à l'aimer en secret,

en y mêlant le déſeſpoir de pouvoir jamais être ni aimée véritablement de lui, ni être à lui d'une manière quelconque. » Quoi ? me diſais-je en verſant d'ameres larmes, avec cet air de candeur, de franchiſe, n'être qu'un volage, qu'un cœur pervers. »

Le dégoût de moi-même ſuccédant à mes chimériques eſpérances, ſe répandit dans mon ame, & en moins de trois mois je n'étais plus connaiſſable. Je ſentais mon mal, & je n'en pouvais guérir. Madelaine avait beau m'aider à combattre mon penchant, il m'entraînait malgré moi-même. Il ſemblait que tous ceux qui venaient à la maiſon ſe donnaſſent le mot pour ne parler que de celui que je voulais bannir de mon ſouvenir, & pour en faire un éloge étendu, tantôt de ſa bienfaiſance, tantôt de ſon équité, tantôt de ſa ſenſibilité, de ſon humanité & de ſon courage à tout braver pour embraſſer la cauſe des malheureux. J'en parlais à madelaine dès que nous étions ſeules ; cela eſt vrai, me repondait-elle, il a toutes les qualités, mais en fait d'amour, on lui reproche tous les écarts.

Il eſt ſi jeune, lui diſais-je! je cherchais toujours à l'excuſer à mes propres yeux; & je me fondais ſur les vertus qu'on lui admettait, & je ne pouvais les concilier avec les vices que Madelaine diſait lui connaître, ajoutant même qu'il était aimé de la négreſſe la plus aimable à laquelle il ne pouvait cependant reſter fidele, quoiqu'il l'aimât en apparence....

Ce mot fut un coup de foudre pour moi. Comment le juſtifier là! il l'aimoit en apparence!... il ne lui était pas fidele, mais il paraiſſait l'aimer!... En vain mon amour me portait à croire qu'il n'aimait pas cette négreſſe, attribuant l'eſpèce de conſtance qu'il conſerve pour elle, à la beauté & à la jeuneſſe de cette femme qui d'ailleurs, d'après le rapport de Madelaine, eſt pleine de belles qualités; en vain cherchais-je à écarter de mon eſprit ces fâcheuſes idées, elles y revenaient toujours, & me rendaient la plus malheureuſe de toutes les femmes.

Enfin Mde. de L... nous ayant priées à ce bal dont tu as entendu parler, elle ajouta, pour nous engager, mes ſœurs & moi, que M.*** y ſerait, & que

nous ne ſerions ſûrement pas fachées de le voir danſer, devant exécuter de vingt ſortes de danſes différentes. Si Mde. de L... & mes ſœurs y euſſent pris garde, elles ſe fuſſent aiſément apperçues de l'extrême embarras où ce ſeul nom me jetta : je crus tout découvert ; & qu'on liſait dans mon ame. Mais Sylvie s'étant miſe à diſcourir avec feu ſur les grâces & la légéreté de M.*** dans la danſe, j'eus le tems de me remettre un peu ; & à la faveur de ma couleur on ne s'apperçut point du ſang qui m'était monté au viſage & qui en pareil cas ne produit pas cette rougeur qui décele ſi vite les affections des blanches.

Il y avait encore quelques jours à attendre pour aller à ce bal ; ah ! qu'il s'en faut qu'ils s'écoulaſſent avec la rapidité du paſſage du Bac pour appaiſer un peu mon impatience ; je prenais plaiſir à faire raconter à Sylvie la maniere dont mon amant exécutait ſes danſes, & par cette ſupercherie je parlais de lui ſans me découvrir. Chaque mot de ma Sœur enfonçait le trait plus avant dans mon cœur, & ſouflait le feu dont j'étais déjà conſumée.

Le jour que j'avais tant ſouhaité venu,

je fus bien surprise d'éprouver en moi ; au lieu de cette joie excessive dont j'avais déjà gouté jusqu'au délire en me figurant la vue seule de M.***, je ne sentis, dis-je, qu'un sentiment de tristesse, de dégoût, de mélancolie auquel je ne m'étais assurément pas attendue. Je m'étais proposée d'emprunter de la toilette tout ce qui aurait été capable d'ajouter aux agréments naturels, & je ne voulus plus qu'une simplicité d'ajustements qui n'étonna pas moins mes sœurs qui m'avaient vue, quelques jours auparavant, faire des apprêts bien différents. Elles m'en firent des plaisanteries qui ne servirent qu'à me maintenir dans mes dispositions. Il semblait que mon cœur ne cherchât à inspirer que de la compassion, par la chagrinante persuasion où j'étais d'aimer sans l'être.

La toilette de mes sœurs, & sur-tout de Sylvie, infiniment plus étudiée, prenant beaucoup de tems, nous arrivâmes un peu tard chez Mde de L... Le premier objet qui s'offrit à mes yeux, qui le cherchaient peut-être, fut M.***, il tenait une chaise à la main, & se présentait pour nous descendre de cheval. Jugeant de son

cœur par la situation du mien, je crus qu'il allait s'adresser à moi, & déjà j'en ressentais un secret & doux plaisir, dans la flatteuse idée qu'il ne m'avait peut-être pas tout-à-fait oubliée.

Quelle fut ma surprise & ma douleur! il va à Sylvie, lui donne la main, & la fait descendre. Un autre jeune homme me présente une chaise & me descend. Trompée dans mon attente, le trouble s'empare de mes sens, à peine puis-je remercier le cavalier de son honnêteté. Sylvie faisait de grands rémerciments à M.***, & toute ma consolation fut de remarquer qu'il n'y répondait que par de grandes & froides révérences. Je crus même m'apercevoir qu'il s'empressait de se tourner pour me présenter la chaise. Mais me voyant dans les mains d'un autre, il ne me fit que des révérences d'une froideur à glacer. Dieu! quelle situation pour entrer dans un bal!

Je m'y laissai conduire machinalement. Après les premiers compliments, on fit danser Sylvie comme étant mon aînée, puis l'on vint à moi. M.*** était dans la galerie; je prétextai un mal de tête, & je priai de me permettre de remettre la

partie à l'après-dîner. En vérité, je n'étais point en état de danſer dans ce moment, mes jambes me ſupportaient à peine.

Nous étions placés à table, M.*** & moi, de maniere à ne pouvoir nous voir, étant ſur la même ligne d'une file de quatre-vingts couverts. J'en ſentis d'abord une ſorte de ſoulagement. Je redoutais les regards de M.***, qui ne cherchait pas à me regarder. Mais bientôt je ſentis trop vivement qu'il manquait quelque choſe à mon cœur, à mon être, & le temps du repas en fut un pour moi de longueur, d'ennui & de douleur. Je ſavais que mon amant était placé entre Ninite & Laure, ces deux ſœurs charmantes dont le mérite & les charmes te ſont connus. Quelle cruelle ſituation pour moi! on ne ſe laſſait point à table; chaque ſervice dura plus d'une heure. Tout le monde était d'une gaité qui me déſolait. Pluſieurs meſſieurs s'apperçurent du peu de part que j'y prenais, & m'en firent d'obligeants reproches auxquels je fus peu ſenſible. Je n'avais l'attention tournée que du coté de M.***, & je ne l'entendais pas. Parlait-il bas? n'avait-il à dire à ces deux aimables femmes

que des choſes qu'il ne voulait pas qu'on entendit ? .. Ces idées me tiraillaient ſans ceſſe l'imagination juſqu'à la fin du repas qui ota de deſſus mon cœur un poids énorme. Je ne ſais ſi je ne cherchais pas les yeux de M.***, mais je les rencontrais en me levant de table, & je n'oſai les fixer un ſeul inſtant ſur lui.

Il n'y avoit à ce bal que des hommes blancs, à la réſerve du frere de Ninite & Laure, & des couſins de Mde de L..., dont l'un m'a peu de jours après demandé en mariage. J'étais nouvellement arrivée dans le quartier, les politeſſes & les attentions furent partagées entre les deux ſœurs & moi. Le rang & le mérite de M.*** lui en attira autant des femmes qui ſemblaient le diſtinguer des autres hommes. Je t'avoue que, comme toutes les femmes, ma vanité en fut d'abord bien flattée, mais réfléchiſſant enſuite que j'aimais ſeule, la confuſion ſuccéda bientôt à cette petite ſatisfaction paſſagere. Plus je voyais briller mon amant, plus j'étais contriſtée. Tout ce que j'appercevais d'aimable en lui paraiſſait l'éloigner d'autant de mes eſpérances. Quand il ſerait de ma

couleur, me dis-je en moi-même, s'il ne m'aimait pas!...

Le bal recommença peu d'instans après le caffé. Ninite l'ouvrit avec M.*** j'étais au supplice; ils danserent à ravir. Que j'eusse voulu être Ninite! cependant l'air de sérénité qui régnait sur le visage de mon amant me persuada qu'il n'aimait pas. A peine eut-il achevé qu'il vint me prendre pour une contre-danse. il parut même danser avec moi de préférence dans le cours du bal. J'en fus secrettement flatée, mais son silence sur le point essentiel m'anéantissait.

Ce fut bien autre chose lorsque Mde de L..., & à son appui toute la compagnie, m'engagea de danser le menuet avec cet homme dont les regards m'étaient si redoutables. Je faillis à me faire prier, mais la discrétion & la prudence l'emportant sur toutes les craintes, je m'y présentai comme un patient à l'exécuteur. Jamais je crois, on ne fit plus mauvaise contenance, & le menuet, qu'on s'était attendu sans doute de me voir danser avec grâce, ne me parut qu'un zigzag insipide.

Dans une contredanſe, on n'a pas les yeux fixés ſur ſon danſeur, on ſe tire aiſément d'affaire ; mais ce menuet ?.. c'eſt le quart-d'heure critique des amants qui ne ſe ſont pas encore déclaré leur penchant. Car dans le cas contraire, je les ai vu s'y délecter. Je ne ſais ce que M.*** apperçut dans mes regards, & dans mon air gêné ; pour lui, il conſerva une tranquillité qui acheva de me déſeſpérer. Hélas ! me diſais-je, il ne m'aime pas, il ne ſerait ni ſi calme, ni ſi raſſuré devant moi. Il fit l'admiration des ſpectateurs, & j'aurais voulu qu'il eût danſé comme un écolier.

Il avait promis à Mde de L..., Ninite & Laure de danſer diverſes danſes de caractere, tout le monde trouva qu'il s'était ſurpaſſé lui-même. Cependant par dépit, je ne le regardais que quand j'étais ſûre qu'il ne pouvait me voir. J'affectais de cauſer avec Laure qui de tems en tems, me diſait : regardez donc quelle légereté, quelle grâce, quelle préciſion, quel jarrêt. Je croyais M.*** indifférent pour moi, je ne voulais pas même avoir l'air de l'admirer. On le prie de danſer les danſes créoles dans leſquelles on dit qu'il excelle

encore mieux ; mais il se dit fatigué & n'en voulut rien faire. J'en eus malgré moi du regret. Quand il se faisait applaudir, j'en enrageais ; & quand il ne paraissait plus, j'en souffrais mille maux.

Cependant deux jours après ce bal, il me fit une tendre déclaration d'amour qui fut bientôt suivie d'une seconde lettre passionnée, capable d'inspirer de l'amour à un cœur moins disposé que le mien. Quoique mon cœur brulât peut-être plus que le sien encore, cette déclaration en me rassurant sur mes craintes de n'être pas aimée, me rendit une partie de mon jugement. J'ouvris les yeux sur les conséquences de cette passion qui ne m'offrait de tous côtés que des maux, & pas un seul remède, à moins que de le puiser dans le mépris des vertus. Cette lumière me confondit, en me laissant voir dans l'avenir le plus affreux, de quelque maniere que pussent tourner les choses. Aurais je sacrifié mes devoirs à l'amour ! aurais-je sacrifié l'amour à mes devoirs ? voilà cependant la seule alternative que m'offrirent mon état, celui de M.***, & le préjugé contre notre couleur. O misérable préjugé ! pourquoi n'as-

tu donc pas auſſi de pouvoir ſur les cœurs? pourquoi, rompant les chaînes de la nature, n'en détournes-tu pas auſſi les penchants?

Quoi qu'il en ſoit, effrayée du précipice qui ſe creuſait ſous mes pas, à la prémiere lettre de M.***, j'avais ſimplement chargé ſon domeſtique de lui dire que je ne l'avais décachetée que dans l'ignorance où j'étais de ſon contenu; à la ſeconde je lui fis la réponſe dont je t'envoie la copie, quoique j'euſſe le ſoin de la lire ſans que le negre en eût connaiſſance. Qu'il m'en coutait pour lui écrire ainſi! Combien ma main mentait à mon cœur! chaque mot me coutait une larme, & je l'abjurais juſqu'au fond de mon ame. L'amour vingt fois voulait arracher la plume de mes mains ou me dicter ce qu'il m'inſpirait, mais mon devoir, mes principes, ou plutot les erreurs des hommes & de l'éducation l'emporterent, & je lui envoyai une lettre que j'aurais voulu l'inſtant après effacer de mon ſang.

Cette lettre n'a cependant produit aucun ralentiſſement à ſes démarches. Depuis ce

tems il ne ceſſe de m'en écrire de capables de toucher un cœur de roc. Juge des effets qu'elles produiſent ſur le mien qui adore l'auteur ! cependant je ne les lis qu'en l'abſence de ſon émiſſaire à qui j'ai le ſoin de les faire voir cachetées, en lui diſant avec une froideur apparente que je ne les décachete pas, & que je ne veux pas les lire. Il paraît en ſouffrir mille tourments que mon cœur partage doublement.

Cependant, ne pouvant me diſſimuler les motifs de ce jeune homme, qui m'humilient autant qu'ils m'apprennent la fragilité des liens qu'il peut avoir en vue & par leſquels ſeuls nous pouvons être l'un à l'autre ; réſolue de conſerver le ſeul bien qui puiſſe me rendre eſtimable à ſes yeux, j'ai cru devoir appeller mon pere à mon ſecours. Je lui ai ouvert mon cœur, & je lui ai avoué ma faibleſſe.. Ce bon pere, n'a fait que me plaindre & me donner des conſeils d'amis ; mais il a établi autour de moi une ſurveillance qui me chagrine en éloignant, en rendant difficiles les occaſions de recevoir des lettres de mon amant. Il lui a même écrit, en mon nom, pour

le prier de me laiſſer en repos... Je t'avoue que je ne m'étais pas attendue à une telle démarche que mon cœur déſavoue. Mais comment démentir un ſi bon pere ? Mes larmes & mon ſilence ont vengé mon amant de moi-même ; mais il ne le ſait pas, & il croit que c'eſt moi qui ai chargé mon pere de lui faire cette priere. Il en eſt déſolé, j'en ſuis au déſeſpoir.

Mon pere m'a fait une autre plaie au cœur ; il m'a marqué que M.*** aimait Fany, & qu'il lui ſacrifiait toutes les femmes... Ce nom m'a percé l'ame avec un fer rouge... Je n'ai pu m'empêcher d'en laiſſer entrevoir quelque choſe à M.*** mais le cruel n'y répond rien. Puis-je l'en blâmer ? il l'aime peut-être, il eſt ſincere... Il faut donc rénoncer à lui !.. Eh ! où eſt la force en moi pour le faire !

Je crois avoir mal fait de ne lui avoir pas tout ſimplement avoué que je liſais ſes lettres ; j'aurais pu y répondre, lui faire des objections, combattre ſes principes, pénétrer ſa vraie façon de penſer ; ſi elle n'eſt pas conforme à la mienne, à la vertu, elle m'aidera à l'oublier & à rénoncer à lui. Donne-moi la-deſſus tes conſeils.

Il m'a d'abord demandé une entrevue, mais redoutant trop ſa préſence, je la lui ai conſtamment refuſée : il aurait bientôt pénétré le ſecret de mon cœur que je dois peut-être lui cacher toute ma vie. Il m'a demandé au moins mon amitié, & il proteſte de s'en tenir aux termes ſacrés de cette ſainte union ; mais loin de la lui accorder, j'en ai une vive douleur ; mon cœur en eſt même jaloux. Quoi ? il pourrait renoncer à ce cœur comme amant, pour ne le vouloir qne comme ami !...

Mais n'eſt-il pas en quelque ſorte excuſable ? il voit qu'il ne peut rien obtenir de moi autrement, il veut être à moi d'une maniere ou d'autre, & peut être eſpere-t-il réuſſir par là de m'attendrir un jour. Car il croit que je vois ſes ſouffrances d'un œil indifférent. Combien il ſe trompe ! Combien au contraire je les reſſens plus que lui encore ! Eh ! comment ne croirait-il pas qu'il n'est point aimé ? Madelaine, qui eſt dans ma confidence, & qui combat mon amour, a été chargée pluſieurs fois d'eſſayer de lui impoſer ſilence, en lui diſant nettement qu'il déplaiſait : il en

mourait de déſeſpoir ſans pouvoir ni changer ni ſe taire.

Je ſouffre tant de ſes douleurs, je ſuis ſans ceſſe tentée de le lui avouer. Qu'il me plaindrait, me dit-il, ſi j'avais ſa ſenſibilité ! plût au ciel que je ne l'euſſe pas ! Je ne ſerais pas livrée à tant d'incertitudes, à tant de combats oppoſés qui me déchirent tour à tour. Derniérement encore, la veille de pâques, j'étais prête à aller à l'autel, & je l'apperçois.... hélas ! me dis-je, s'il faut le ſacrifier, s'il faut effacer de mon cœur l'amour que j'ai pour lui pour être en état de grâce, combien je ſuis coupable ! Envain demandais-je à Dieu ce ſacrifice, je ne pus l'obtenir.... j'ai manqué de me trahir moi-même en ce moment; un des regards de M.*** m'a confondue, a attiré toute mon attention & un coup d'œil qui me décelait....

En ſortant de l'égliſe on me remit une lettre de lui; qu'elle était paſſionnée ! il était mille fois prêt, me marquait-il, de ſe jetter aux genoux de Maman pour lui demander la permiſſion de nous reconduire. Je frémis à chaque inſtant qu'il n'aille

commettre quelque indiscrétion semblable qui acheverait peut-être de lui interdire tout moyen de pénétrer jusqu'à moi par ses lettres ou autrement.

Ainsi, il se plaint de mes rigueurs, & je ne cesse de me reprocher ma faiblesse pour lui.... Tu connais les dispositions de mes parents par rapport à mon établissement ; mon pere me croit plus de vertu que je n'en ai ; il m'écrit avec une bonté qui, en me pénétrant de reconnoissance, me fait honte sur mon égarement. Je suis la plus embarassée du monde ; je voudrais que tu me conseillasses pour m'aider à me vaincre, s'il est possible, sur cette passion qui me maîtrise si fort, afin de satisfaire les vues de ce digne pere qui, en vérité, ne mérite pas qu'on lui desobéisse en la moindre des choses. D'un autre coté, je dois t'avouer que le sacrifice que je suis résolue de faire, me causera la mort.... Mon amour l'emporte mille fois sur ma raison.... Aye donc pitié de ton amie ; donne-moi tes conseils ; mets tout en usage pour me tirer de la cruelle situation où je me trouve.

LETTRE LIII.

De Saintie à Mimi, du 10 *Décembre* 1774.

L'INTERESSANT récit que tu me fais de la naissance & des progrès de ton amour, me dit assez à quel point ton cœur est enchaîné. Tu me rends justice en comptant sur tout l'intérêt que je prends à ton sort; mais, chere Mimi, est-ce à moi que tu dois demander des conseils! y as-tu bien pensé? tu as bien raison de compter sur mon amitié, mais est-elle assez éclairée pour servir de guide à ton cœur? cependant pour te donner un témoignage de cette amitié, je vais te parler à cœur ouvert. Ne prends néanmoins de ce que je te dirai, que ce qui t'en paroîtra à propos. Car, je te l'avoue, & tu ne l'ignore pas, chere amie, tu me consultes sur un point où j'ai prouvé bien moins de prudence que personne.

Je pourrais donc encore me tromper malgré une fâcheuse expérience; mais du moins te

lerai-je de bonne foi. Consultant plutôt le désir d'apporter quelque soulagement à tes peines en en affaiblissant la source, je te parlerai en amie sincere & instruite par ses propres malheurs. Si j'aigris tes douleurs, j'aurai du moins fait mon devoir, & tu devras m'en savoir gré. Souvent les fleurs qui charment la vue, cachent un serpent prêt à piquer, tandis que le retour de la santé est dû à l'amertume des remedes.

Oui, chere Mimi, j'avais entendu parler de tes amours, & j'attendais que tu m'en eusses parlé la premiere. Ton silence ne m'a point fait craindre d'avoir perdu ta confiance. J'ai plutôt pensé que ce que j'apprenais par la voix publique était faux, ou que tu me le dirais lorsqu'il en serait temps. Je me loue infiniment de cette résignation puisqu'elle était si bien fondée. Tu combattais, tu étais incertaine de la victoire, tu espérais peut-être l'avoir, & tu voulais avoir la gloire de me l'apprendre; mais d'après ta lettre, il ne me reste aucun doute, tu es vaincue, puisque tu appelles à ton secours.

Te conseiller de tout sacrifier, & de

renoncer à un amant aimable, qui t'a séduite, ne serait-ce pas te demander beaucoup plus que tu n'es en état de faire en ce moment; lorsqu'on recourt, ma chere, aux conseils, en pareil cas, ils ne sont presque plus de saison pour peu qu'on aime. Je te connais, tu t'attaches trop difficilement pour pouvoir revenir sur tes pas. D'ailleurs l'amour qui saisit plus par les oreilles que par les yeux, est toujours presqu'indéracinable.

Ainsi, que puis-je à présent te conseiller, si ce n'est de t'armer de toute la prudence, de toute la circonspection, de faire un mûr examen & de ton caractere, & de celui de ton amant, & de notre état respectif; puis de t'assurer de ce que tu pourrais dans toutes les circonstances, à tout événement. Tu sais, malheureuse amie, que tu n'es point née pour le mariage dans un pays où un funeste préjugé borne nos prétentions à notre seule espèce. Placées d'un coté, entre des hommes privés, la plupart, d'éducation, sans mœurs, parce qu'ils n'ont que des vices à copier de leurs supérieurs dont ils respectent & suivent

l'exemple ; des hommes cependant les seuls auxquels nous puissions prétendre à titre d'épouser ; & d'un autre coté des hommes qui, par leur éducation, seraient capables de faire notre bonheur, mais auxquels nous ne pouvons prétendre qu'au frêle titre de leurs *maîtresses* ; nous sommes réduites à la cruelle & inévitable alternative de nous donner des maîtres brutaux qui, nous jugeant par nos semblables qui s'estiment si peu d'après l'opinion vulgaire, nous traitent pire que leurs esclaves, ou de nous donner, d'aimables amants à la vérité, mais qui, ne jugeant de nos sentiments que par le sacrifice même que nous leur en faisons, nous regardent, hélas avec quelque sorte de raison, comme des cœurs corrompus qui ne sont susceptibles d'aucune vertu, & toujours prêts à se donner au plus offrant & dernier enchérisseur. Ils ne voyent pas, les ingrats, que c'est l'opinion qu'ils ont de nous qui nous perd ainsi.

Malheureusement pour celles qu'il faudrait excepter de cette opinion flétrissante, il n'y en a que trop qui, soit par défaut de principes, soit à cause de cet avilissement, ne le justifient que trop amplement. Comment

ne pas préférer un déshonneur ſans honte & ſans mépris, à une ſageſſe qui relégue dans un état d'opprobre, dans la claſſe abjecte de ſang-mêlés !

Mimi eſt bien éloignée de reſſembler à ces femmes qui préférent un vice honoré qui procure protection & fortune, à la vertu ravallée, par cela ſeul qu'elle eſt ſous une autre couleur que la blanche ; mais pourra-t-elle ſe flatter d'inſpiter un ſentiment différent à ſon égard ? Tu es jolie, ma chere, & peut-être trop pour ton âge, & pour ton rang ; j'en oſerais dire autant de ton mérite. Tous les hommes ſont volages, ſur-tout après l'obtention de ce qu'ils déſirent de nous. Peut-être ne ſont-ils pas de mauvaiſe foi ; peut-être eſt-il dans la nature que la jouiſſance de toute choſe en amene la ſatiété & le dégoût. Alors les hommes ne ſeraient pas cauſe de leur changement, ni fourbes lorſqu'ils jurent une conſtance dont ils ne ſeront pas les maîtres. Mais toujours eſt-il vrai qu'ils ſont même. Quel déſeſpoir affreux pour toi ; néanmoins, ſi, avec les principes que je connais, avec la ſenſibilité de ton cœur, avec la confiante crédulité de ton ame....

Ah! cette penſée me déſole d'avance pour ma ſenſible amie.

Car, il n'y a point à ſe faire illuſion ſur les vues de Mr***, il ne te recherche pas pour faire de toi ſon épouſe : quand il le voudrait, tu le ſais, ou je te l'apprends, les ordonnances s'y oppoſent. D'ailleurs l'amour a beau être véhément dans un homme que l'opinion publique appelle aux honneurs, l'ambition l'aveugle toujours.... je m'explique mal, je dois dire, l'éclaire toujours ſur ce qu'il doit faire. Et crois-tu que l'amour d'un blanc puiſſe acquérir, pour une mulâtreſſe que le préjugé ternit malgré lui à ſes yeux, ce degré ſublime, divin, qui donne aujourd'hui un air de Roman aux vérités les plus authentiques? Non; un blanc a beau le reſſentir pour une femme de couleur, l'abaiſſement attaché à ſa claſſe affaiblit ſon ſentiment, retient les élans de ſon ame, & de la paſſion la plus pure, la plus vive, ne fait plus que des déſirs matériels & obſcurcis par l'idée d'une infamie qui, toute illuſoire qu'elle ſoit aux yeux de la raiſon, ne laiſſe pas de produire le même effet de la réalité. C'eſt chez le français ſur-tout que l'hon-

neur enfante ces maux qui diviſent les cœurs, & briſent les liens les plus ſacrés de la nature; & nous ſommes ſous les loix françaiſes, ou plutôt nous n'en avons que le mauvais. . . .

L'imbecile préjugé contre notre couleur ne porte que ſur elle; nous n'en ſommes point la cauſe; il eſt plus reprochable aux blancs qu'à nous, & nous pouvons le mépriſer juſqu'à un certain point. Les blancs même les plus injuſtes, ſeront toujours forcés d'eſtimer ceux de nous qui le mériteront, au moins intérieurement. C'eſt ſans doute bien peu! mais la vertu porte ſa récompenſe avec ſoi. Notre conduite, au contraire, eſt notre propre ouvrage, & chacun peut nous en demander compte. Une femme vertueuſe, quand elle eſt de couleur, n'a qu'un préjugé contre elle; mais il en eſt un autre non moins funeſte; c'eſt celui d'être à un homme ſans l'aveu de la loi: nulle femme ne peut braver les coups de celui-là; & une Mulâtreſſe n'eſt plus qu'une vile concubine, dès qu'elle oſe céder au penchant de ſon cœur, ſi l'hymen ne peut le ſanc-

tionner. Te sens-tu capable de résister à ce double coup du sort ? . . .

Mais au lieu de te consoler, pauvre amie, je ne fais qu'augmenter tes incertitudes en arrachant un voile, peut-être trop nécessaire déjà à ta situation. Que je suis malheureuse d'être aussi cause des moments de chagrin que tu ne manqueras pas d'avoir ! mais ce malheur serait bien plus grand, si, te cachant des vérités, dures sans doute, mais inséparables de la sincere amitié, je m'exposais à de justes reproches dans un avenir qui te serait funeste. Semblable au chirurgien qui cause d'abord des douleurs par des incisions utiles pour prévenir le progrès d'une plaie dangereuse, je dois moins considérer la peine que je puis t'occasionner actuellement, que les remords cuisans dont ta vie pourrait être flétrie par la suite. Car, Mimi, n'en doute point, Mr*** est un homme très-aimable, mais il ne ne te traitera pas mieux que toutes ces infortunées qui gémissent en ce moment de son inconstance qu'elles semblent supporter bien moins qu'elles ne feraient

de tout autre. Cette facilité avec laquelle il remplace toujours celle qu'il délaisse, est ce qui doit davantage frapper ton attention. C'est une preuve certaine de l'adresse de ce créole à persuader, à séduire une femme, & qui doit te faire penser que tout ce qu'il peut te dire de probable n'est en effet qu'un jeu de son imagination que l'habitude lui a rendu encore plus facile.

Tu es aimable, chere amie, tu as mille côtés par où cet homme exercé dans l'art de plaire peut t'attaquer sans que tu puisses t'en défier. Quand il donnera pour motifs de son amour, & de sa constance, ta beauté, ton esprit, tes grâces, tes talents, ton caractère, le moyen, Mimi, le moyen de soupçonner sa franchise? car tu possedes tout cela en perfection. Mais tout autre t'en dirait autant, & en sentirait peut-être davantage la vérité.

Oui, chere amie, plus tu as de quoi fixer un homme de mérite, plus tu dois être en garde contre celui-là. Tu le sais, Mimi, & j'en suis un malheureux exemple, le repentir pour une Mulâtresse est toujours sans retour comme sans ressource...

Lorſque le bonheur ne porte que ſur une baſe auſſi précaire que les goûts paſſagers d'un homme qui ne ſemble aimer que la nouveauté, tout ce qu'il peut offrir dans le moment préſent de flatteur & de ſenſible, eſt toujours accompagné d'un certain ennui, d'une certaine crainte, d'un certain trouble, qui écartent loin de ſoi cette ſatisfaction du cœur & de l'ame qu'on appelle le bonheur, & qui doit le conſtituer. Quelle folie alors de vouloir s'y livrer!...

Ne crois pas, ma chere Mimi, que je cherche à empoiſonner ton ſentiment; mais le ſilence que Mr*** garde ſur Fany ne te dit-il pas aſſez qu'il l'aime toujours, & comment effectivement ſe détacherait-il de cette femme ſi eſtimable & ſi aimable, dont il a des enfants qu'il chérit tant? une ſeule autre reflexion: quel fond peux-tu faire ſur la conſtance d'un homme qui n'en a pas pour une telle femme? mais il l'aime toujours, & s'il ne lui eſt pas plus fidele, c'eſt parce que malgré lui, le préjugé contre nous lui ôte cette eſtime, ce reſpect qu'on n'a que pour une épouſe qu'on peut chérir aux yeux du ciel & des

hommes. Oſerais-tu en attendre un autre ſort ? . . .

Il te reſte une porte ſalutaire pour t'échapper des lacs de ta paſſion ; Mr*** t'a propoſé de s'en tenir à l'amitié avec lui ; prends-le ſur ſa parole ; fais-lui tes conditions ; exige une promeſſe qu'il ne puiſſe enfreindre ſans t'offenſer. Mais ſurtout crains une entrevue avec ce jeune homme ; ce ſerait ta perte. Tu ſais comme tu l'aimes ? . . .

Je t'ai ouvert mon cœur, chere Mimi ; mais je ne t'ai qu'entrouvert le voile ſéduiſant qui cache les cruels remords qui ſuccédent ſi ſouvent à la légéreté d'un premier choix. Aie ſans ceſſe mon hiſtoire devant les yeux, & ta prévoyance te découvrira le reſte. Ne néglige pas ces avis d'une tendre & ſincere amie qui enviſage ton bonheur à venir, plus qu'un plaiſir momentané, ſi équivoque, ſi difficile d'ailleurs à allier un bon ſort, & dont le ſouvenir paſſé eſt d'autant plus amer, qu'il a été accompagné de plus d'attraits. Au ſurplus en te faiſant enviſager tous les inconvénients du parti que

tu pourras prendre, je te mets à même de mieux ſonder ton propre cœur, de meſurer tes forces, & de te décider avec plus de connaiſſance de cauſe. Tu t'attendras à tout. C'eſt le vrai moyen de moins ſouffrir des événements, & de les ſupporter avec plus de courage & de réſignation.

LETTRE LIV.

De Mimi à Saintie, du 16 Décembre 1774.

Je ne puis, ma chere amie, me rendre à moi-même un véritable compte de tout ce que ta lettre produit ſur moi. Tout ce tu me dis, eſt le plus ſenſé du monde, & ma raiſon en eſt vivement convaincue; mais, je te l'avoue, Saintie, il ne peut pénétrer juſqu'à mon cœur: l'amour en défend l'entrée à tout ce qui ne le flatte pas. Il ſemble qu'il y ait deux grandes puiſſances qui ſe diſputent mon être & qui le partagent tour à tour, & je paſſe toujours du côté le plus fort. Cependant mon ame eſt déchirée de tes réflexions,

dont la justesse me frappe jusqu'à la terreur même. Tes sages conseils m'ouvrent les yeux sur les dangers que j'accumule moi-même sur ma tête... Je veux les suivre quoi qu'il m'en puisse coûter, & en faire mon égide. Eh! sans eux que puis-je? N'ai-je pas vainement essayé de me vaincre sur la passion qui m'aveugle? Ne lui ai-je pas opposé la plus austere vertu? Mais, hélas! si cette vertu a triomphé une seule fois, combien d'autres n'a-t-elle pas succombé!

Mais, c'en est fait; non, je ne céderai plus à l'amour..... Si je soupire encore, ce ne sera qu'en secret. J'en mourrai, mais du moins je n'aurai rien à me reprocher..... Qu'il m'en coûtera pour cacher, pour concentrer en moi un feu aussi dévorant! j'en ferai consumée en peu de tems.... J'aime tant M*** ! il paraît tant m'aimer! il paraît tant souffrir! & je vas le laisser dans ses tourmens! il faut donc renoncer à lui! il faut donc cesser de l'aimer!.... Eh! le puis-je? tout mon être n'est-il pas passé en lui? ne dispose-t-il pas de toutes mes facultés?.... Ah! nous en mourrons; oui, il en mourra aussi.....

Tu n'en crois rien ; tu le crois léger, inconstant..... se pourrait-il qu'un homme fût capable de feindre, d'un air aussi sincere, ce que son cœur ne lui aurait pas dicté ! Si tu voyais ses lettres, tu en serais touchée jusqu'aux larmes. Je conviens qu'avec de l'esprit on peut composer de belles phrases, leur donner même un certain air de vraisemblance, & des rapports trompeurs ; mais en matiere de sentiment, ne faut-il pas plus que de l'esprit pour persuader ? L'éloquence, je crois, n'a lieu que dans les choses de pur raisonnement, & l'amour seul sait inspirer ces tendres expressions, ces complaintes touchantes dont les lettres de M*** sont remplies depuis si long-tems.

Il a été volage, il est vrai, & il l'avoue lui-même ; mais s'il n'avait jamais aimé réellement avant de m'avoir connue, serait-il donc si blâmable ? Je ne prétends pas me placer au-dessus de qui que ce soit; mais entre nous soit, Saintie, quelles sont les femmes qu'il a courtisées jusqu'à ce moment ? tu les connais comme moi, & si nous en exceptons une seule, le reste n'est-il pas indigne des soins d'un tel homme ? & s'il est reprochable en quelque chose, n'est-ce pas seu-

lement de s'être abandonné à de tels personnages ? Je le répète, son âge l'excuse, & son inconstance même prouve qu'il a dû ses écarts plutôt à ses sens qu'à son cœur.

Que parlé-je d'inconstance !..... hélas ! oublié-je qu'il n'a jamais cessé d'aimer Fany !... Dieu ! ce nom m'accable ! M*** a, dis-tu, toujours sacrifié toutes les femmes à celle-là !.... il m'aurait trompée ! il l'aimerait !..... en puis-je douter ! mais son cœur ne peut-il ?.... moi, partager avec une heureuse rivale un cœur que j'acheterais au prix de tout mon sang !..... Il aime Fany, & il dit m'adorer ! il abuserait de ma bonne foi, & du nom de l'amour à ce point ! mais ne jure-t-il pas à Fany qu'il l'aime d'un véritable amour ! Serait-elle encore son amante, vivrait-elle encore s'il ne l'adorait pas ! il l'aime donc ! le cœur peut-il ainsi se partager !.....

Oh ! quels affreux tourments me déchirent l'ame ! devais-je m'attendre à cette perfidie d'un homme qui paraît aussi candide ! mais si je ne puis fonder sur sa franchise, parce que je la mérite autant qu'aucune

autre femme, comment devrai-je davantage compter sur celle d'un autre ? Tous les hommes ne sont-ils pas les mêmes ? Ah ! si je dois souffrir, que ce soit au moins pour celui auquel je sacrifierais tout mon être. Mes maux en seront plus supportables. Que dis-je ? il me semble que je les chérirais plus que la quiétude dont un autre pourrait me faire jouir....

A quels égaremens m'entraîne mon amour ! quel est mon fol espoir ! Je ne suis point née pour le mariage ! serais-je donc la concubine d'un homme qui pourra m'abandonner au plus affreux sort, & me faire rentrer dans la classe de ces femmes sans mœurs, que le vice seul détermine, & qu'un juste mépris flétrit !... Eh ! pourquoi ne serais-je pas née pour le mariage, si c'est l'état des femmes honnêtes ? mais le préjugé !... Dieu juste ! faut-il donc, pour être honnête, se consacrer à un malheur éternel ? Quoi ! enfans de la même patrie, nous n'en avons pas aussi la tendresse & les bienfaits ! un préjugé barbare nous prive de l'appui des loix, nous voue également au malheur & au mépris ! Eh ! qu'avons nous fait à nos peres pour nous châtier aussi rigoureusement ? nous ont-ils

consulté avant de nous donner l'être ? les cruels ! ils nous abandonnent aussi inhumainement à l'opprobre & à l'infortune, & nos cœurs ne sauraient les haïr ! . . . Ils savent qu'ils vont faire des malheureux, & ils peuvent leur donner une existence aussi détestable ! Ils ont pu ainsi flétrir d'avance leur sang dans des êtres auxquels ils n'ont à reprocher que ce seul crime qui leur est uniquement propre !

Mais quel est donc la bizarerie de cette loi inouie & incroyable ? Quoi ! je ne puis sans crime me donner à celui que je ne puis aimer, & si je cede au penchant de la nature je suis criminelle ! Une loi me défend de me donner à celui que mon cœur n'a point choisi, & une autre me défend également d'être à celui que j'aime à l'idolâtrie ! & je pourrais obéir à des loix aussi cruelles, aussi injustes, & aussi contradictoires ! Mais, comment obéir à l'une sans enfreindre l'autre ? Ah ! s'il faut être coupable, ne vaut-il pas mieux que ce soit en suivant le plus innocent & le plus puissant penchant de la nature ?... Et l'opinion, cette troisieme loi, ce juge tyrannique que les hommes ont eu la criminelle adresse d'établir entre eux pour

ſcruter juſqu'à leurs moindres penſées, & qui trouble leurs plaiſirs les plus purs ?... Et l'amour le plus paſſionné qui remplit tout mon être ?... Dieu ! ne m'avez-vous rendue auſſi ſenſible que pour mieux me faire ſentir tant de ſupplices à la fois ! Je ne puis échapper ni au malheur, ni à l'opprobre de quelque maniere que je me détermine. Ici une loi, là un préjugé, plus loin une opinion : Si, pour éviter la premiere je renonce à ce que j'aime, me voilà condamnée à un tourment perpétuel ; ſi je veux éviter les coups de la troiſieme, le ſecond m'en ôte tout le mérite. Rien, rien qui ſoulage les maux qu'ils entraînent après eux pour nous ; rien qui récompenſe de tant de ſacrifices qu'ils exigent de nous !...

Ce n'eſt donc que dans le ſein de la religion que je puiſſe trouver des conſolations.... Mais cette religion, ceux qui me l'enſeignent m'engagent-ils à la ſuivre ? M'en font-ils voir la vérité par leur conduite ? Ne dit-elle pas avec la nature que tous les hommes ſont freres ? Ils ſont tous freres, & il y en a que des lois

flétriſſent & rejettent du ſein de la ſociété!.. A-t on vu ſes miniſtres combattre ces odieuſes diſtinctions? Ne les voit-on pas ſeconder ces loix en refuſant de prêter leur miniſtere à l'union légale des blancs avec les femmes de couleur? quelle conſolation m'offre donc cette religion qui approuve la barriere que l'orgueil a élevée entre ma main & celle de mon amant, du ſeul homme au monde avec lequel je puiſſe goûter le bonheur.

J'avais vu des hommes en France, dans la Colonie; j'en avais vu d'aimables tant parmi les blancs que les Sang-mêlés; mon cœur n'avait rien éprouvé pour aucun d'eux: j'en rencontre un par hazard; je n'en connais ni le nom ni la qualité; je ſens auſſitôt une ame nouvelle s'emparer de tout mon être, changer toutes mes affections, & j'éprouve des ſenſations dont je n'avais pas même eu d'idée auparavant, même d'après tout ce que j'avais entendu dire des effets de l'amour: Je ne vois plus, je ne ſens plus que la douceur d'aimer & le déſir d'être aimée. Je combats ſans ceſſe ce ſentiment qui me domine, & je ne fais que le fortifier & l'enraciner

dans tout mon être. Je me rappelle en vain tout ce qu'on nomme vertu, devoir, loi ; tout céde à la seule image de l'objet qui me séduit, & je ne vois plus rien des mêmes yeux : ma conception est changée, tout prend une nouvelle acception à mon sens.

Ai-je pu empêcher cette subite métamorphose ? En suis-je coupable ? Mais, remarque, Saintie, que si Mr.*** était Mulâtre ou moi blanche, tout serait dans l'ordre. . . . Eh ! le cœur, l'ame sont-ils de quelque couleur ? suis-je cause des loix que les hommes se sont imposées contre leur propre bonheur ? quel droit ont-ils d'empêcher les effets de la nature, s'ils n'en peuvent arrêter la cause ? Hélas ! le législateur peut-il trouver quelque satisfaction à faire tant de plaies à l'humanité !..

La plus cruelle à mon cœur serait que, soumis à ce mépriſable préjugé, mon amant ne pût pas m'estimer, & que son amour fût contraint en un seul point.... Il n'est aucun bonheur pour moi, s'il ne peut m'aimer comme je l'adore : il faudrait renoncer à la vie. Tu me l'as repé-

té, Saintie, Sylvie; & Madelaine ne ceſſent de me le dire, & mon pere m'en a avertie; Mr.*** n'eſt point conſtant.... Je ne cherche point à le juſtifier; mais s'il a été ſi volage, s'il a ſi facilement ſéduit tant de femmes, ne faut-il pas plutôt l'attribuer aux mœurs du pays & au préjugé contre notre couleur? Les blanches ſont ſi aiſes d'avoir un amant dans un lieu où les hommes diſpoſent ſi impérieuſement des eſclaves! Les femmes de couleur ſont ſi glorieuſes de captiver un de ceux-là même qui affectent tant de mépris pour leur claſſe, & ſur-tout lorſque ce blanc date dans l'eſtime publique, & par des emplois! De-là naît le peu de confiance pour la vertu des unes & des autres; & de ce peu de confiance, le peu d'attachement pour elles.

Mais cette inconſtance, Mr.*** l'a-t-il pour Fany!... Le temps l'a convaincu de ſa ſageſſe, il ne peut que s'y être attaché.... Pourrait-il ceſſer de l'aimer!... Oh! non. Je n'ai donc que des maux, des tourments à attendre de mon amour, du ſeul ſentiment qui pût faire le bonheur de ma vie!... Eh bien, duſſé-je n'être à

Mr.*** qu'un seul instant, je mourai consolée.... Ne suis-je pas déjà avilie par une tache inéfaçable ? je ne suis rien aux yeux des blancs dont l'opinion est la dominante; femme vertueuse d'un mulâtre, je ne suis pas moins dégradée ; peuvent-ils m'abaisser plus bas, lorsque je serai la maîtresse de l'un de leurs semblables ? Si je ne puis éviter l'infamie en renonçant à tout ce que j'aime au monde, au seul objet qui puisse donner du prix à ma vie, faut-il vainement leur en faire le sacrifice ? le pourrai-je même ? Ah ! que ne donnerai-pas pour le bonheur d'être à lui ! . . .

Mais lui !... est-on aussi constant, aussi opiniâtre, après de telles épreuves auxquelles je l'ai soumis, sans aimer ?... Comme je m'abuse moi-même ! Il donnerait, me proteste-t-il, l'univers entier pour me posséder, & il ne me donnerait pas sa main !... & je puis croire encore qu'il m'aime ! Ne me sacrifierait-il pas un vil préjugé ? Que dis-je ? en est-il le maître ? le doit-il ? & n'est-ce pas à moi à désirer de le voir s'élever jusque sur un trône, & non de le voir descendre jusqu'à l'abjection de ma classe ? O désespoir ! quel est donc le pouvoir de

ce ſentiment inſenſé qui l'emporte ſur l'amour même ? Ne naiſſons-nous pas les mêmes ? Quels droits ont réellement les uns ſur les autres ? Quelles facultés ont de plus les blancs ſur les noirs ? S'il exiſte une différence entre eux qui mette la ſupériorité d'un côté, les Sang-mêlés ne devraient-ils pas au moins en partager les avantages puiſque ce ſerait nos peres qui l'auraient ?

Que cette ſupériorité ſoit l'effet de la juſtice ou de la force, elle n'en exiſte pas moins, ne nous en relégue pas moins dans les bornes humiliantes de la plus infâme diſtinction. Si nous ne pouvons les franchir pour nous élever juſqu'à nos peres, un blanc peut-il mieux deſcendre de ſon rang pour venir s'avilir dans le nôtre ? Ceſſant de s'eſtimer lui-même, le calme de la paſſion venant à lui ouvrir les yeux ſur ſon état, les remords ne viendront-ils pas bientôt refroidir ſon cœur, & y ſubſtituer même le dégoût ?... Ah ! Saintie, quelque choſe pourrait attiédir celui de mon amant !... Non : je ne l'y expoſerai pas ; je préfere.... hélas ! il faut ſuivre tes conſeils, renoncer à l'amour & m'en

tenir à l'amitié qu'il m'offre : sous ce titre je pourrai l'aimer sans crime, il pourra m'estimer, & peut-être..... Conçois-tu, Saintie, tout le malheur de ton amie ?...

De quelque côté que j'envisage mon sort, je le trouve affreux. Quoi ! si j'étais la maîtresse de Mr.***, si je lui étais fidelle jusqu'à la mort, si je n'aimais que lui au monde ; si j'ai toutes les vertus de mon sexe, je serais encore coupable aux yeux de la société, parce que l'hymen n'aurait pas pu couronner une union aussi sainte !.... Eh ! si mon cœur ne peut se donner à un autre, faut-il que je lui en impose, que je commette un sacrilége odieux, que je mente à moi-même, à Dieu, aux hommes, aux pieds des autels ! que je trahisse la foi de celui qui unira son sort au mien, que je lui jure une tendresse que je ne puis ressentir ? Et faudra-t-il, pour éviter ces deux cas, plus infâmes que l'affranchissement de l'opinion, que je tombe sur un autre écueil non moins funeste ? Faut-il que je renonce au bonheur de la vie, au premier ordre du ciel, intimé à mon cœur par l'impulsion irrésistible de la nature ?....

Tu en reviendras toujours peut-être à me dire que Mr.*** ne peut m'aimer, puisqu'il a toujours été un volage; mais si des hommes d'un âge plus mûr, d'une sagesse consommée, n'ont pu être exempts de reproches dans toutes les circonstances de leur vie, ne passera-t-on donc rien à la fougue de la premiere jeunesse? Si les écarts de l'âge devaient être la mesure du mérite des hommes, & de l'estime de leurs semblables, ne seraient-ils pas tous condamnés à ne l'avoir jamais?

Ce qui plaide encore en faveur de M***; c'est que depuis qu'il m'a déclaré son amour, il n'adresse plus sa cour à nulle autre femme; il vit absolument retiré. Jusqu'à Fany même, dit-on, il n'est plus avec elle que comme un ami, & non comme un amant..... N'est-ce pas là une grande preuve d'un parfait retour à la sagesse, d'après ce que je viens de t'observer?

Enfin, pour t'avouer franchement jusqu'où va ma faiblesse ou mon égarement, mon cœur ne craint plus le danger. Semblable au nocher qui, de la place, voit venir à terre les débris de vaisseaux fra-

cassés

cassés par la tempête, & qui n'en leve pas moins ses voiles pour se mettre en mer, je préfere subir le sort des autres plutôt que de laisser gémir plus long-tems & mon cœur, & celui de mon amant, sans avoir rien qui m'en dédommage. Eh! qui pourrait me le faire oublier!

Plains-moi donc, chere amie, console-moi..... ou plutôt, Saintie, encourage ta malheureuse amie; aide-lui à se faire illusion sur l'avenir qui l'attend. Ne voit-on pas le succès couronner la hardiesse du navigateur qui s'expose après la perte d'un autre? Ne voit-on pas des hommes inconstans cesser enfin de l'être en rencontrant celle qui doit les captiver? Mr.*** a deux ans de plus qu'il n'avait avant de me connaître; les obstacles qu'il a eus à surmonter, & qu'il a si obstinément combattus, ont pu en outre enraciner sa passion. Ma conduite & mes façons acheveront peut-être de me le fixer. Ah! Saintie, conçois-tu ce bonheur! que ne ferait-il pas hasarder!.... mais attachée à tes avis, je m'en tiendrai à l'amitié.... que c'est peu pour un cœur comme le mien!....

LETTRE LV.

De Saintie à Mimi, du 21 décembre, 1774.

PAUVRE Mimi! que je te plains! tu es ſubjuguée, tu es vaincue. Tu as fait comme moi, tu as donné trop d'accès au principe de ton amour, il s'eſt entiché dans tout ton être, tu ne peux plus t'en défendre. On enleve aiſément la plante naiſſante, mais il faut bouleverſer un grand eſpace de terrein pour arracher l'arbre parvenu à ſon dernier degré de force, & encore n'en peut-on ôter toutes les racines.

Ainſi, malheureuſe amie, tu vois le danger, & tu y cours! Semblable à cet animal qui ne peut s'empêcher de ſe précipiter dans la gueule du ſerpent, tu veux riſquer de ſonder l'abîme! Serais-tu, Mimi, du ſentiment de cette Princeſſe, dont nous liſions enſemble l'hiſtoire, qui préférait un inſtant de plaiſir à cent ans de repos? Mais à cet inſtant de ſatisfaction, combien n'en peut-il pas ſuccéder de regrets! Il t'en reſ-

terait, il eſt vrai, le ſouvenir ; mais, chere Mimi, ce ſouvenir ! ce ſouvenir !.... as-tu donc oublié mes malheurs ? Mais tous les exemples du monde ne ſauraient balancer l'amour, & affaiblir ſes flatteuſes illuſions ; tu vas faire, je le vois, ce que je fis malgré les lumieres d'une bonne éducation, & les ſoins d'une tendre mere. Plaiſe au ciel que tu n'éprouves pas les mêmes ſuites !

Je ſens combien il eſt doux, combien il eſt glorieux même, d'être aimée d'un homme bien né, dont mille vertus précieuſes rachetent les défauts ; mais conviens auſſi qu'il ne l'eſt gueres d'avoir tant de prédéceſſeuſes, ſi l'on n'eſt pas toujours triomphante.

Le cœur ſerait-il la ſeule choſe ſur laquelle la lime du tems ſerait ſans effet ? En peut-on tendre ſi ſouvent les reſſorts ſans les uſer ou les affaiblir ? C'eſt ce que l'événement ne dément que trop univerſellement ; mes chagrins en ſont de triſtes preuves.

Mais tu prétends que Mr.*** n'a jamais aimé que toi.... je le ſouhaite de toute mon ame ; mais ce ſouhait, je te le jure, eſt accompagné de bien peu d'eſpoir ! On eſt

disposé à excuser ce qu'on aime, & comment douter de ce qu'un amant dit, quand il ne parle que d'un amour que l'on voudrait voir pousser encore plus loin ? On est plutôt porté à croire ses expressions au-dessous de la vérité de ce qu'elles sont. Tu es encore dans l'erreur, pauvre amie, si tu crois pouvoir t'en tenir avec lui aux termes de la seule amitié ; l'amour ne sait point se borner ; il veut toujours arriver à ses fins. C'est un être qui a reçu naissance, il mourra un jour. Tu n'es plus à toi, tu es toute à ta passion. Oui, Mimi, tout est décidé, tu aimes à un point qu'il ne t'est plus possible de te contenir même. Voilà le sort de toute la terre..... a-t-on donné un petit accès à l'amour, il s'empare de toute l'ame. C'est une petite issue où un filet d'eau commence à miner ; si l'on n'y remédie promptement, le torrent s'y jette bientôt, & rompt toute la digue. Songe du moins à ne jamais te trouver seule avec ton amant, ou même tâche de ne lui jamais parler que par écrit..... Mais en es-tu capable ? au moins, tâche de retenir ce papillon, ou plutôt ce Protée. Non-seulement il y va de ta gloire, mais encore de toute ta félicité.

J'aurais pu répondre bien plus longuement à ta lettre par des objections fortes, mais tu as assez de mal, il ne faut pas trop y ajouter.

LETTRE LVI.

*De Mimi à Mr.***, du 25 décembre, 1774.*

J'AI pris vingt fois la plume pour feindre encore mes vrais sentimens, mais toujours elle les décelle malgré mes soins. Je le vois, il faut que j'en convienne, Mimi ne sait point faire un aveu à demi. Sachez donc tout l'avantage que vous avez sur moi....

Oui, Monsieur, je ne suis plus qu'une triste mulâtresse que votre personne, que vos démarches, ont fait rentrer dans sa véritable sphere. Je sens, je sens que je vous aime autant que vous dites m'aimer, & je ne sens que trop bien le rang que m'assigne un amour qui ne peut avoir aucun motif même excusable.....

Me voilà donc avilie à la fois par un préjugé déshonorant, & par mes propres

ſentimens ! Y aura-t-il eu au monde une preuve plus grande de la force & du pouvoir de l'amour ! Mais, que dis-je ? en ſera-ce une à vos yeux ? ne trouverez-vous pas encore glorieux à une fille de ma claſſe d'être honorée de votre attention, & de répondre à vos vœux ? Si le tendre ſentiment que vous m'avez inſpiré éleve cette opinion dans votre ame, j'eſpere du moins n'en pas juſtifier la cauſe, & d'en rallentir les effets par ma conduite.

Votre amour a triomphé de mon cœur ; mais, Monſieur, croyez, & l'expérience vous le démontrera, que c'eſt toute la victoire que vous aurez remportée ſur moi. Votre premiere vue m'avait décidée en votre faveur, & votre conſtance, la pureté dont ſemble revêtu votre amour, autant que votre mérite, ont achevé de m'attacher à vous pour toujours. Je vous le déclare avec d'autant plus de plaiſir, que je me perſuade que vous m'eſtimez aſſez pour n'en pas exiger davantage.

L'aveu libre & illimité que je vous fais de mes ſentimens, pourra peut-être vous porter à quelque erreur ſur mes principes ;

mais l'avenir saura toujours bien me réhabiliter dans votre jugement. J'aime ; je le dis avec la même franchise que je vous répete que l'aveu que je vous en fais, est tout ce que aurez obtenu de ma faiblesse. Vous ne desirerez pas, j'espere, que je me rende méprisable pour vous prouver de l'amour..... Si le vôtre est fondé sur l'estime, comme vous me l'avez toujours protesté, & comme j'aime tant à le croire, vous cesserez de m'écrire, de me voir, de me parler ; vous vous contenterez d'être payé du plus tendre retour..... Pousser plus loin vos vœux, ils m'offenseraient, puisque vous me prouveriez que votre amour ne serait fondé que sur des vues criminelles.....

Nous ne sommes pas faits pour être unis l'un à l'autre..... Nos cœurs le sont par les plus doux rapports, mais le sort, le fatal sort nous separe à tout jamais..... Si vous étiez capable d'espérer un avenir plus heureux, en cessant de vous estimer, mon amour s'éteindrait comme une lampe faute d'huile. Espérer me séduire, & faire de moi votre maîtresse selon l'usage infâme du pays, ce serait l'espoir le plus lâche, le

plus indigne d'un homme d'honneur ; il ne peut entrer dans le cœur de Mr. *** ; eſpérer me poſſéder d'une maniere légitime, ſerait eſpérer de vous déshonorer un jour, en mépriſant un préjugé *reſpectable pour vous*, tout inſenſé qu'il ſoit aux yeux de la raiſon, & tout injuſte qu'il pourrait m'être à certains égards ; & c'eſt ce dont je ne peux vous ſoupçonner capable : mon cœur n'aurait pas pu vous aimer comme il fait, s'il vous avait cru ſuſceptible d'oublier ce que vous vous devez à vous-même. Qui peut manquer à l'honneur, de quelque ſource que parte cet honneur ſouvent ſi vain en lui-même, n'eſt point fait pour connaître le véritable amour.....

Nous nous aimons donc ſans nul eſpoir d'être jamais l'un à l'autre !.... Il faut que je vous l'avoue, Monſieur, cette idée m'anéantit, me déchire ſans ceſſe le cœur, & fera le tourment de toute ma vie qu'elle empoiſonne déja depuis le moment que je vous vis pour la premiere fois, & qui eſt devenue toujours plus cruelle à ſupporter à meſure que mon amour s'eſt identifié avec mon être.

O funeſte paſſion ! paſſion impérieuſe que je ne puis vaincre, que je ne combats qu'avec un égal deſir de ne pouvoir en triompher ! Pourquoi t'ai-je pu reſſentir pour celui qui ne devait pas en recueillir tous les effets ! On dit, hélas ! j'ai ouï dire que l'amour était volontaire, qu'on pouvait s'empêcher d'aimer, ou s'efforcer d'aimer à ſon gré : que j'éprouve la fauſſeté de cet axiome ! Que n'ai-je pas fait pour détruire, pour détourner le penchant qui m'entraîne toujours vers un objet dont je ne puis attendre que la perte de mon repos, de quelque maniere que puiſſent tourner les choſes !.... Deux ans paſſés dans les plus rudes combats de la raiſon & de l'éducation, n'ont fait que graver plus avant dans mon ame un ſentiment que je chéris malgré moi.....

Mais, Monſieur, rappellez-vous toutes vos lettres ; ſouvenez-vous des promeſſes, des propoſitions que vous m'avez faites de vous en tenir avec moi à la ſeule amitié.... J'y conſens ; je ſens déja que vous ne pourrez ſéparer de ce ſentiment un autre plus vif & plus tendre..... que du moins il

ne ſerve qu'à ſerrer un *nœud innocent*, qui, en verſant quelque charme ſur nos jours, n'y répandra pas les remords & la honte....

Adieu donc, Monſieur; plaignez-moi, partagez les larmes de votre amante infortunée, mais ne cherchez pas à en changer la nature..... Ah! laiſſez-moi la faible conſolation de ne les verſer que pour vous....

LETTRE LVII.

De Sylvain à Mimi, du 27 décembre, 1774.

MIMI! divine Mimi! quel changement ſubit venez-vous d'opérer dans tout mon être, & comment vous en expliquer toutes les diverſes ſenſations! Que de ſentimens différens d'eſpérance & de crainte, de plaiſir & de douleur, ont partagé mon ame tour à tour! La vue ſeule de votre lettre m'a précipité dans la plus cruelle incertitude. Je m'attendais ſi peu à ſon contenu! hélas! juſqu'à préſent vous n'aviez verſé dans mon cœur que l'amertune.

Mais, ce matin, ô jour à jamais mémo-

rable à mon cœur ! Ce matin, un de mes negres me remet une lettre ſans adreſſe. Un ſaiſiſſement s'empare de mes ſens ; je demande d'où me vient cet écrit que je n'oſe ouvrir ; quel a été le coup, le choc que la réponſe a porté dans mon ame ! c'eſt *Pyram* qui a remis cette lettre précieuſe.... Dieu ! à ce nom, un tremblement s'eſt répandu dans tout mon corps, mon cœur eſt ſerré, je ne puis reſpirer, & je ſuis prêt à perdre connaiſſance.

Je me retire dans mon cabinet, je baiſe mille fois cette chere lettre que je craignais encore d'ouvrir, tant vous m'aviez accoutumé à ne recevoir de vous que des cruautés. Enfin le deſir l'emportant ſur la crainte, je briſe l'enveloppe en me diſant : elle ne m'a pas encore écrit ſans adreſſe ; que me préſage ce changement ? va-t-elle encore ajouter au coup de la mort qu'elle a déjà porté à mon cœur ? Ah ! l'incertitude, ce fléau des vrais amans, toute déchirante qu'elle eſt, eſt mille fois préférable à la douleur anéantiſſante de s'entendre condamner par l'objet qui nous eſt le plus cher au monde.

Telles étaient mes penſées. Car, adorable

Mimi, comment aurais-je pu me flatter du bonheur de vous avoir fléchie, & d'en obtenir le tendre aveu, de votre propre main, après toute la rigueur & l'indifférence que vous avez toujours oppoſées à mes ſoins? Déchiré donc par ce conflit ſi douloureux de crainte & d'eſpérance, mort à demi, je lis cette adorable lettre qui m'enflammerait encore ſi mon amour n'était déja au dernier degré où le ſentiment puiſſe atteindre.

Oui, charmante Mimi, votre lettre, en juſtifiant les tendres ſentimens qui m'attachent à vous pour toujours, me prouve mieux que jamais combien il me ſerait impoſſible de vivre heureux ſans partager ma vie avec vous. A juger par le plaiſir inexprimable que me cauſe cette chere lettre, quel délice ne goûterais-je pas à vous entendre vous-même! Ah! Mimi! que ſerait-ce ſi j'entendais cet aveu de votre bouche!... Mais, cet aveu, pourquoi mêle-t-il, au plaiſir de le lire dans votre écrit, une ſorte de douleur qui diminue & trouble encore mon bonheur? Vous ne ſavez point, dites-vous, le faire à demi, & vous pouvez aimer conditionnellement!.....

Quoi ! vous repentiriez-vous déja d'aimer le plus passionné des hommes ? Ah ! le véritable amour fait-il regretter ce qu'il accorde à l'objet ? Mais, est-ce de l'amour que vous ressentez pour moi ? Non ; il ne desire jamais de prendre la place de l'amitié, qui n'en est que la suite. Je vous en ai, il est vrai, fait la proposition dans un moment où, brûlant d'obtenir un sentiment quelconque d'intérêt de votre cœur, celui-là me paraissait le seul que je pusse vous demander ; mais pouvez-vous vous prévaloir contre moi d'un effet du désespoir, de l'égarement où vous m'avez jetté, & m'en faire une loi funeste ? Ne m'aurez-vous appris que vous êtes sensible à mon amour, que pour m'ordonner de renoncer au retour de votre cœur ? Est-ce là la premiere preuve que vous m'en donnez !

Ah ! Mimi ! pourquoi empoisonner en même tems une si douce joie que vous causez à mon cœur ! & pourquoi moins écouter le vôtre, que les futiles loix d'un préjugé ridicule ? Je ne puis être à vous, il est vrai, par les droits de l'hymen, puisqu'en perdant ceux de mon rang & de ma

classe, vous n'en seriez pas plus ennoblie aux yeux de mes semblables ; car, si en perdant ces droits illusoires je pouvais vous les transmettre, n'en doutez pas, Mimi, j'en croirais le sacrifice mille fois au-dessous, & mon amour vous en ferait de plus grands ; mais en est-il de même à ce doux titre de votre amant que vous trouvez si aviliſſant ? N'est-ce donc pas assez que vous ne puissiez pas secouer le joug odieux d'un préjugé, faut-il encore que vous vous en imposiez un second ?

Et parce que vous auriez pu vous en abstenir, je cesserais de vous estimer ! je pourrais vous croire honorée de mon amour ! je pourrais cesser de vous estimer parce que vous m'aimeriez davantage ! Ah ! si le préjugé vous est si funeste, combien ne m'est-il pas plus fatal encore en s'opposant à mes vœux les plus chers, & en vous portant à douter de la pureté & de la sincérité de mes sentimens ! De grace, adorable Mimi, cessez d'être si injuste à mon égard ; &, croyez-moi, mépriſez intérieurement ce qui n'est au fond qu'une chaîne odieuse dont on a enveloppé la nature. Livrez-vous à sa

douce impulsion, & aux vœux d'un amant qu'elle même vous offre. Vous en avez une preuve irrévocable : en nous voyant, le même sentiment nous enchaîna l'un à l'autre en même tems, sans nous être connus, sans nous être jamais vus auparavant. En eût-il été ainsi si nous n'avions été destinés l'un pour l'autre par la nature même ?

Et vous voudriez m'imposer la rigoureuse loi de cesser de vous écrire, de vous voir, de vous parler ! Cruelle ! pouvez-vous me livrer à un pareil tourment ! Quoi ? parce que je vous adore, que mon amour est fondé sur la plus parfaite estime, il ne me sera pas permis de vous le dire ; je ne pourrai plus vous communiquer ma pensée, adresser mes complaintes à celle qui causent mes maux ! je ne pourrai seulement pas aller puiser une seule consolation dans ses yeux enchanteurs, en y lisant un peu de compassion ! Il faudra que je concentre tout en moi un volcan qui ne s'exhale pas assez déja par mes écrits !.....

Non, Mimi, non ; vous n'aurez pas l'ame assez dure pour ne pas lever un pareil ordre qui me ferait expirer de tourment.

Vous ceſſerez de refuſer à nos cœurs la félicité qui leur était préparée par les mains du plus pur amour. Achevez donc de prononcer mon bonheur. Quoi, le vôtre n'y ſerait-il pas abſolument attaché !....

LETTRE LVIII.

Du même à la même, du 30 de décembre, 1774.

AH ! que la privation d'une faveur qu'on a oſé attendre eſt cruelle à un cœur véritablement amoureux ! Votre lettre m'avait fait naître un doux eſpoir, & votre ſilence, joint à la fin cruelle de cette même lettre, vient encore réveiller & augmenter toutes mes incertitudes.

N'ai-je donc pas aſſez ſouffert ! vous m'aimez, dites-vous, & vous pouvez encore prolonger mes tourmens ! Vous avez penſé à moi, m'avez-vous fait dire par Caïmant, pourquoi ne me l'avoir pas dit vous-même, ne fût-ce que ſur une carte ? Pouvez-vous auſſi patiemment rendre mes jours malheureux, moi qui ne reſpire que

la félicité des vôtres ? Ah, Mimi ! ſi j'ai eu le bonheur de vous plaire, ſi vous vous intéreſſez à mon ſort, tirez-moi du ſupplice dans lequel je paſſe mes jours depuis ſi long-tems. Vous ne m'avez pas inſpiré une paſſion auſſi tendre, auſſi douce, auſſi impérieuſe, pour ne la pas partager entiérement. Vous m'aimez, dites-vous ; eſt-ce donc ſuffiſant de le dire, & le cœur ſe contente-t-il d'un aveu qui ne fait qu'enflammer davantage ſes deſirs ?

Je vous avoue que je ne puis concilier le tendre amour & les ſentimens impétueux qu'il inſpire, avec cette longue patience avec laquelle vous avez vu tous les tourmens que j'ai ſoufferts. Votre cœur eſt fait pour le véritable amour ; il rencontre un objet dont tous les ſentimens en rendent digne, & vous vous contentez de lui dire que vous l'aimez ! Vous voulez même lui impoſer la cruelle loi de ne plus vous parler ni vous écrire ! & votre cœur pourrait ſe contenter de cette maniere nulle d'aimer !... Ah ! ſortez de la funeſte erreur qui vous écarte ſi loin du bonheur & des douceurs de l'amour. Il ne vit que de ſes épanche-

mens ; & quand Rouſſeau dit qu'il s'endort s'il eſt content, il entendait, ſans doute, au ſein de la voluptueuſe félicité, ou ce ne ſerait point un ſentiment du cœur, mais ſeulement une fumée de l'imagination. Serait-ce ainſi que vous le concevriez ?.....

Ah ! ſi je le croyais, j'en mourrais. Ne laiſſez donc plus perdre un tems précieux dans les triſtes réflexions de l'incertitude, & les déchiremens des plus grands deſirs. Non ; vous avez de l'eſprit, vous avez le cœur ſenſible, vous ſentez mieux que perſonne la douce, la puiſſante néceſſité de partager un ſentiment qui fait tout le charme de la vie. Vous craignez, m'a dit Caïmant, & cette crainte vous arrête ; vous craignez que vos parens ne viennent à ſavoir mon bonheur.

Je commence par vous proteſter que ſi vous ne voulez pas que mon amour éclate, ce ſera un ſecret impénétrable ; mais ſi vous le vouliez, je laiſſerais ſavoir à tout l'univers les ſentimens qui m'attachent à vous, & j'en ferais l'aveu à toute la terre. Il me ſerait ſans doute auſſi glorieux

que doux de publier tout l'empire que vous avez sur moi ; mais si vous jugez à propos que je le cache aux autres, le desir ne m'en viendra jamais. Qu'ai-je besoin d'autrui pour jouir de ma félicité ? Mon bonheur me suffirait ; &, concentré tout entier dans mon cœur, en serait-il moins doux & moins grand ? Que rien ne vous arrête donc quand vous êtes si bien la maîtresse de diriger ma conduite à votre gré. Ordonnez, & vous serez obéie aussi ponctuellement que promptement ; mais, Mimi, ordonnez.....

Je sens qu'il y aurait quelques obstacles à surmonter pour vous voir, pour vous parler, puisque vous voulez que ce soit sous le secret ; mais si vous l'agréez, y-a-t il un obstacle dont l'amour ne puisse venir à bout ? Il facilite si bien les cœurs qu'il se plaît à soumettre à son empire ! Il y a mille instans, mille occasions pour voir son amant quand on le desire. Ne les négligez, ne les différez pas. J'ose attendre une réponse satisfaisante de votre part ; ne me refusez pas la faveur de me la faire : elle comblera mon ame d'une douce espérance, en attendant les délices de l'amour véritable.

LETTRE LIX.

Du même à la même, du..... Décembre 1774.

Est-il bien vrai, aimable Mimi, que vous ayez penſé à moi, que vous ayez chargé Pyram de me le dire ? Ce negre, connaiſſant mes ſentimens pour vous, ne me l'a t-il pas dit de ſon chef pour exciter ma généroſité en ſa faveur ? Il m'a proteſté encore que vous l'aviez chargé de m'aſſurer que vous m'auriez écrit ſi vous en aviez pu trouver l'inſtant ; & que depuis quelques jours vos mere & ſœurs vous épiaient particuliérement. Je n'oſe me flatter de tant d'attention de votre part. Cependant, pourquoi ne ſeriez-vous pas ſenſible à mes ſoucis ? non, vous n'avez pas le cœur de bronze ; vous m'aimez, mes maux vous touchent, & nos vœux & nos penſées ſe rapportent les uns aux autres. Vous ſouffrez donc pour moi ! je vous cauſe des peines, moi qui donnerais tout mon ſang pour vous faire couler vos jours dans le bonheur le plus parfait ! On vous ſurveille

pour me priver des marques de votre ſouvenir ! Ah ! j'en ſouffre doublement.

Mais, adorable Mimi, puiſque nos ames ſont d'accord, pourquoi languiſſons-nous dans l'ennui de l'attente ? pourquoi différer de jouir du printems de notre âge ? Ah ! croyez-moi, ſurmontez de vaines craintes, prenons nos meſures, & livrons-nous aux douceurs du tendre amour. N'attendons pas que le tems vienne élever entre nous des obſtacles rendus ſouvent inſurmontables par l'imprudente & tardive précaution. Déjà vos parens cherchent à gêner votre liberté : rendons leurs ſoins inutiles ; trompons leur vigilance. Quand on aime véritablement, que peut-on appréhender de plus que de faire languir ſon amant, de le conſumer en de vains deſirs ?

Je vous l'ai déjà dit, charmante maîtreſſe, on riſque, on brave, on mépriſe tout pour courir dans les bras de ce qu'on aime. Hélas ! que ne pouvez-vous ſavoir, que ne puis-je vous peindre l'état de mon ame ſans ceſſe agitée de votre ſouvenir ! Je ſuis dans un trouble perpétuel, je me meurs ſur pied, je n'exiſte plus ; un

ſeul eſpoir me ſoutient. Tout m'eſt en horreur, tout me chagrine; je voudrais être à vos pieds ou au milieu d'un déſert à ne penſer qu'à vous. Ah! que vous m'avez peu rendu de juſtice lorſque vous m'avez marqué que j'avais indifféremment aimé toutes les femmes! Dites, chere amante, dites plutôt que je n'avais jamais aimé avant de vous connaître. Ce n'eſt qu'actuellement que je ſens ce que c'eſt que l'amour, & mon cœur a tout dédaigné pour ne s'occuper que de vous ſeule. J'y trouve des jouiſſances, des plaiſirs, des délices, dont je n'avais jamais eu la moindre idée juſque-là. C'eſt une félicité ſuprême! Ah! ſi je la goûtais dans vos bras!.... Adorable Mimi! que de charmes nouveaux elle y acquerrait! Nos ames, confondues dans les plus doux tranſports, n'en formeraient plus qu'une, qui n'exiſterait que l'une par l'autre. Quoi? l'idée d'un tel bonheur ne vous en fait-elle pas avancer le moment fortuné!

Si Pyram m'a dit la vérité, peut-être aurai-je cette fois une réponſe, par Caïmant, de votre main adorable. Que le retour de ce fidele domeſtique va me cauſer de deſir

& d'impatience ! Mimi, mon attente sera-t-elle encore trompée ? Vos surveillantes impitoyables ne vous auront-elles pas abandonnée un seul instant ? Jugez, jugez donc quelle est ma douleur, mon désespoir, lorsque je crois recevoir un mot de vous, ce mot si précieux, & que mon émissaire n'en a souvent pas un seul à me donner, même verbalement ! Rien, Mimi, rien ne peut exprimer la situation de mon ame en ce moment. Je questionne mille fois ce negre attristé ; & quoiqu'il me réponde toujours qu'il n'a pu vous voir, je ne laisse pas de le questionner encore. Je suis quelquefois prêt à le renvoyer, sans songer qu'il serait alors plus de minuit, & qu'il vous verrait encore moins. Ne pourriez-vous, Mimi, épargner ces douleurs, ces souffrances, à un amant si passionné & si sensible ? Il ne faut qu'un mot, qu'un seul de votre main, sur deux doigts de papier ; vous le connaissez ce mot qui verse des torrens de douceurs dans mon ame. Ne pourriez-vous pas trouver l'instant de me l'écrire ?..... il m'est si cher !

LETTRE LX.

Du même à la même, du..... décembre, 1774.

VIVRE éloigné de vous, Mimi, eſt un ennui, un tourment, un ſupplice que mon cœur ne peut ſupporter qu'en vous écrivant, qu'en m'occupant de vous, qu'en penſant à vous ſans ceſſe. Mais ſi votre image chérie m'eſt une ſi douce conſolation, encore ne ſert-elle qu'à me faire ſentir plus vivement combien la réalité me ferait goûter de douceur. Faudra-t-il donc, trop craintive amante, que je languiſſe, que je ſoupire, que je gémiſſe toujours dans les peines, dans les longueurs de l'abſence? Ne dépend-il pas que de vous ſeule de les faire finir? Que ne tenterais-je pas pour vous voir, ſi vous m'en accordiez la faveur, même tandis que votre maman & vos ſœurs ſont à vous veiller! Quand on aime autant que moi, eſt-il rien qui ne ſoit poſſible, qui ne ſoit aiſé même? Le véritable amour inſtruit, protege, encourage, leve les difficultés, détruit les obſtacles; & les amans qu'une

qu'une même passion anime, sont toujours habiles à tromper la vigilance des parens. Mercure sut endormir Argus; tous les amans ont leur Mercure, & tous n'ont pas une Junon à tromper. L'or fit pénétrer Jupiter dans le cachot de Danaë. Il ne faut que le vouloir, que me le permettre, que vous y prêter, & vous verrez avec quelle adresse, quelle discrétion, quel mystere, quelle facilité même, nous nous verrons aussi souvent que vous m'en accorderez l'insigne faveur.

Vous voir! vous parler! vous entendre! lire dans vos yeux enchanteurs le retour de tant d'amour! Ah, Mimi! êtes-vous indifférente à la douce volupté que renferment ces mots! Si votre bonheur vous est cher, si le mien vous intéresse, vous refuserez-vous de vous rendre à mes ardens desirs? Me refuserez-vous d'aller à vos pieds vous porter les sermens du plus tendre, du plus passionné & du plus constant amour qui fût jamais? Non; j'ose me persuader que vous vous empresserez vous-même à m'en donner la permission. Si vous m'aimez autant que je vous aime, ne trouverez-

vous pas un charme infini à m'en assurer vous-même ?

Quel moment délicieux ! quand le ferez-vous naître, ô divine Mimi ! Pensez, adorable amante, pensez que le sommeil a fui loin de mes paupieres, que le repos m'a abandonné, que mon ame est en proie à tous les soucis de la cruelle incertitude ; pensez que votre amant traîne une vie languissante loin de vous, & que le desir d'entendre prononcer son bonheur de votre bouche même le fait mourir d'impatience ; pensez que vous perdez un tems précieux à l'amour, aux plaisirs, à faire attendre un amant qui l'employerait bien mieux à vous faire couler vos momens dans la félicité, & marquer vos jours par les délices & les charmes de la vie & de la belle saison où vous êtes. Ah ! croyez-moi, Mimi, ne remettez jamais l'heure des jouissances : la vie est trop courte, trop semée de revers, de contre-tems, d'événemens inattendus. Jouissez ; c'est le vœu de la nature, c'est le cri de la raison, c'est l'ordre du ciel.

Si j'avais la liberté de vous aller voir, je saurais de vous-même, des nouvelles de votre

ſanté dont dépend la mienne. Pyram a dit à Caïman qu'elle était un peu altérée ; je meurs d'envie & d'impatience de ſavoir ſi elle eſt rétablie. Si le zélé Caïmant pouvait s'en informer comme moi ! hélas ! il a au moins le mérite de toutes les démarches. Quand je l'envoie chez vous, je ſuis jaloux de ſon ſort ; je voudrais qu'il fût pour cet inſtant le maître & moi l'eſclave, pour faire la commiſſion ſelon mes deſirs. Comme je la ferais ! comme je la ferais ! Mimi ! ..... je vous peindrais mon amour, mes feux, mes ſouffrances ; je toucherais votre cœur, je vous attendrirais, & vous partageriez mes tranſports. Que ne voudrais-je pas être à ce prix ! que ne voudrait-on pas être pour voir, pour entretenir ce qu'on adore !.... Le maître des Dieux ſe transforma en pluie, en homme, en taureau, en cigne, pour jouir du bonheur de voir ſes amantes. Rien ne répugne aux cœurs vraiment paſſionnés : on vainc les préjugés, on brave les dangers, on mépriſe la mort ; & ſi Léandre pouvait renaître, il traverſerait encore l'Helleſpont pour aller voir ſa chère Héro. On donnerait mille fois ſa vie pour voir un ſeul inſtant l'objet de ſes deſirs ;

Hélas ! Mimi, que vous êtes encore élo
gnée de ce point de tendreſſe !....

LETTRE LXI.

Du même à la même, du 3 de janvie
1775.

QUEL mortel chagrin le retour de Caima
vient de me cauſer ! Je m'étais flatté qu
touchée des peines que votre abſence
fait ſouffrir, vous auriez cherché à
adoucir un peu en me pr[illegible] le bo
heur de vous voir, ne fût-c[illegible]ntant,
vous parler de mon amour, de vous ente
dre m'en jurer le retour ; un ſeul de v
regards eût ſuffi pour me faire oublier
années de ſouffrances, au moins tan
que j'en jouirais. Je m'étais même abuſé
point de croire que je touchais au mom
fortuné d'effacer tous mes tourmens d
vos bras pour ne plus reſſentir que
délicieux mouvemens de l'amour parta
Mais Pyram m'avait trompé, ou le ſort
a autrement ordonné. Je n'ai ſeulem
pas reçu un ſeul mot de vous. Toutes

ardes du monde pourraient-elles m'empê-
her de vous écrire un mot? & vous dites
n'aimer ! vous, Mimi ! comment puis-je
n'en flatter, quand je vous vois ſi indif-
érente au bonheur de ma vie, ſi peu em-
reſſée à l'accomplir ? A combien de maux
u contraire, livrez-vous mon ame acca-
lée !

Je ſuis comme un déſeſpéré; mon ſang
ſt calciné. En me couchant, vous êtes ma
lerniere penſée ; en m'éveillant, vous êtes
e premier objet qui s'offre à mon eſprit & à
non cœur. Votre image eſt devenue mon
ombre. Tout ce que je fixe en eſt auſſi-tôt
nveloppé. Ah ! aimable mais trop froide
mante, je me meurs d'amour & de deſirs,
& vous n'avez nulle pitié de moi.....

Je vais accompagner cette lettre; je la
remettrai moi-même à Pyram ou Fédalie.
Je lui parlerai de vous, je verrai votre
demeure : ce me ſera une ſorte de lénitif.
Puiſque je ne puis ſommeiller, ne vaut-il
pas mieux que je paſſe la nuit à aller parler
de vous à votre domeſtique, à deux pas
de vous ? Songez donc, ſongez, adorable
Mimi, que votre tendre amant, le cœur

brûlant d'amour, aura été si près de vous, & n'aura pu vous voir; songez qu'il s'en sera retourné déchiré de mille regrets, sans vous parler, & qu'il eût pu si vous l'eussiez voulu.....

Magdeleine a fait une autre plaie à mon cœur déja si ulcéré; elle m'a assuré que vous aviez fait une chûte de cheval. Je suis encore transi de cette fâcheuse nouvelle, quoiqu'elle m'ait bien protesté que vous en aviez été quitte pour une petite écorchure au bras. Je frémis à tout instant au souvenir de cet accident qui pouvait m'être si funeste..... Ah! Mimi, de grace, ménagez-vous, ménagez des jours si précieux à mon cœur; vivez pour être adorée du plus passionné des amants.

LETTRE LXII.

Du même à la même, du 8 de janvier, 1775.

J'AI donc été jusqu'à votre barriere! j'étais à deux pas d'une personne que j'aime à l'adoration, sans pouvoir la voir! Ah!

Mimi ! jamais, non, jamais il ne m'arrivera plus de céder à un tel desir, quelque grand qu'il puisse être. A quelle épreuve me suis-je soumis, grand Dieu ! Combien ne m'a-t-il pas fallu faire de violence à moi-même pour me retenir & m'abstenir de vous parler ! Si je ne m'étais pas ressouvenu de la défense que vous m'avez fait faire de rien laisser savoir à vos parens, j'aurais tout hasardé, tout osé pour jouir une seule minute d'un de vos regards. La crainte de vous déplaire serait-elle plus forte que mon amour ? Mais non, elle n'en est que l'effet nécessaire.

A quelle peine, à quel tourment me réduisez-vous ! Quoi ? si j'avais appellé votre mere, si j'avais fait à ses genoux l'aveu de mon amour pour vous, si je lui avais ouvert ce cœur déchiré par vos rigueurs, si je lui avais peint la triste situation de mon ame, aurait-elle eu le courage, ou plutôt la barbarie de m'en blâmer ? Non ; je lui crois le cœur trop sensible pour être capable de tant d'inhumanité, &

en supposant le contraire, je m'exposerais à mille morts pour jouir un seul moment de vous voir, s'il ne devait pas vous préparer quelqu'inquiétude.

Quelle nuit ! quelle affreuse nuit je passai ! J'avais toujours soupçonné que Caïmant négligeait mes plus chers intérêts, & qu'il ne faisait que remettre mes lettres à l'indifférente Fédalie, que l'or même ne peut réveiller de sa léthargique apathie ; mais je l'ai vue, cette négresse détestable, ce cœur mort que rien n'émeut, & je me suis convaincu par mes yeux de son étonnante insouciance. En vain lui ai-je demandé si vous jouissiez d'une meilleure santé, si vous pensiez quelquefois à moi, si elle vous parle de moi, si vous ne lui en avez jamais rien dit, si vous aviez été beaucoup blessée de votre chûte ; plus qu'à demi endormie, elle m'a constamment & froidement désolé par des monosyllabes qu'elle bégayait en bâillant. Dieu ! quelle négresse vous avez-là ; que je la hais !

Mais vous, cruelle amante ; pourquoi

ne m'avoir pas écrit un mot de consolation sur votre état & sur celui de votre cœur! Votre bras, ce bras en écharpe, & que je ne puis aller toucher, couvrir de mes baisers, est un tison ardent qui me brûle continuellement le cœur & l'esprit. O mal cruel qui fait souffrir ma maîtresse en même tems que tu me prives de ses lettres! que n'ai-je pu te détourner sur moi!

Ma lettre vous sera peut-être remise par l'adroit & zélé Caïmant, qui saura du moins trouver l'instant de vous parler & de me donner de vos nouvelles. Qu'il est heureux! il peut vous voir, vous entendre! & son maître n'en peut obtenir la faveur? Que vous le vengez bien du sort qui l'a soumis à l'esclavage! Hélas! devrais-je en être puni aussi rigoureusement! ne fais-je pas tout ce qui est en moi pour l'adoucir? Mais, ce message, en connaît-il le prix céleste?.....

LETTRE LXIII.

De Mimi à Sylvain, du 11 de janvier 1775.

Vous continuez donc de m'écrire, malgré mes ptieres de n'en rien faire! & ce qui me confond davantage, c'eſt le plaiſir que je reſſens à vous lire. Mais pourquoi ne peut-il être ſans trouble & ſans remords? La conſcience eſt la plus ſûre meſure de nos actions; murmure-t-elle, nous manquons à ce que nous nous devons. Je voulais n'écouter que les cris de la mienne, mais j'ai pour mon malheur décacheté toutes vos lettres; ces tendres expreſſions de vos ſentimens, que j'aurais dû ignorer toute ma vie, ont achevé de me perdre, d'étouffer la voix de cette ſageſſe qui ſoutenait déja ſi mal mon courage contre mon amour. Mais, que dis-je? hélas! voudrais-je n'être pas aimée de vous! pourrais-je vivre ſans cette douceur, ſans cette félicité! Non; ma vie tient déſormais trop fortement à la poſſeſſion de votre

cœur. Je vous en avais déja fait l'aveu, & je goûte un nouveau charme à vous le répéter.

Cependant vous en êtes, dites-vous, incertain. Eſt-ce à vous à douter de mes ſentimens, lorſque vous me voyez ſacrifier pour vous tout ce qui peut m'être le plus cher au monde, ſi vous n'y étiez pas? Pourrais-je vous aimer davantage! l'amour peut-il aller plus loin! Je ne puis cependant me piquer de votre injuſtice, puiſque c'eſt l'amour qui la cauſe. Si vous m'aimiez moins, craindriez-vous de ne l'être pas aſſez?

Cette penſée flatte ſinguliérement mon cœur; il dévore avec avidité le moindre témoignage de l'attachement du vôtre. Mais cet attachement ne doit-il pas avoir ſes bornes? Pouvez-vous me conſeiller de manquer aux mœurs pour vous prouver que je vous aime? N'eſt-ce pas exiger que je perde, que je vous ſacrifie le ſeul bien dont je puiſſe me glorifier à vos yeux? Et ſi je le perdais, que ſerais-je?..... Je ne pardonne cet égarement qu'au délire de l'amour. Moi, vous

voir en secret ! moi qui crains tant de vous voir même devant témoin ! Eh ! ne sais-je pas bien tout ce que je risque ? Ne nous laissons pas aveugler par notre passion : plus notre impatience de nous voir est grande, plus nous devons nous en abstenir. Rien, dites-vous, ne répugne aux cœurs vraiment passionnés, & l'on doit tout braver pour ce qu'on aime : mais peut-on aimer sans estime ? Et peut-on estimer celle qui, méprisant ses devoirs, la vertu, se flétrit volontairement dans l'opinion publique ?

On doit se conserver pour ce qu'on aime plus que soi-même, & c'est se conserver pour lui, que de ne pas perdre ce qui l'attache. Déjà je ne sens plus pour moi-même cette estime consolante dont j'étais si fiere, & dont je me faisais une égide contre le préjugé. Je sens s'élever sans cesse, au fond de mon ame, des inquiétudes dont je ne peux plus discerner le véritable objet. Me pourrais-je reprocher les tendres, les délicieux mouvemens que vous m'inspirez ? Puis-je me repentir d'un sentiment qui fait

l'essence de ma vie ? D'où vient donc n'est-il sans quelque amertume ? Sont-ce mes premiers principes, sont-ce les premieres maximes qu'on m'avait inspirées, qui combattent aujourd'hui contre la nature qui réclame ses droits ?

Mais qu'ils sont faibles, ces cris de raison & de morale qui se font encore entendre à mon cœur, auprès des doux transports qui agitent mon ame pour vous ! Ah ! cher Sylvain, jouissez de tout votre triomphe. Que je crains de mon état, de ma faiblesse !..... Mais puis-je oublier que ce triomphe, dont se glorifie mon cœur, dont je pourrais m'énorgueillir dans toute autre circonstance, ne fait que me descendre du petit degré d'élévation où m'avait pu placer la vertu, pour me remettre dans la bassesse de ma premiere condition ? Une Mulâtresse vertueuse pouvait bien mériter quelques égards aux yeux des sages ; mais à quoi peut prétendre une fille de couleur qui n'a de plus que les autres que le triste avantage de sentir plus vivement son infâmie ?.....

Quoi ? le plus tendre amour, ce ſentiment divin qui vivifie tous les êtres animés, qui met en activité la terre entiere, qui s'empare des cœurs ſans qu'ils puiſſent s'en défendre, me pourrait couvrir d'un nouvel opprobre ! O loix ! ô préjugés ! s'il faut vous reſpecter, que mon cœur accompagne ce reſpect de haine & d'averſion ! Hélas ! faut-il que je chériſſe encore davantage le ſentiment qui me dépare de l'unique bien dont je puſſe me glorifier ! Sylvain, vous m'êtes donc mille fois plus cher que tout ce qui exiſte ?.....

Oui, Monſieur, je préfére mon aviliſſement au malheur de ne pas vous aimer comme je fais ; la mort me ſerait mille fois préférable. O nature ! mere cruelle qui dirigez les cœurs contre le but où ils doivent tendre ; que n'êtes-vous d'accord avec le devoir ! Mais, non ; aux tendres ſentimens, aux doux penchans que vous imprimez ; aux délices que vous faites éprouver, au bonheur que vous faites preſſentir, votre empire ne peut être injuſte : vous

commencâtes avant qu'on ne convînt des regles & des devoirs. Ce ſont les hommes qui, dans leurs folles erreurs, ont établi des loix tyranniques & fauſſes, qui s'écartent des vôtres. S'ils étaient ſages, auraient-ils d'autre guide !.....

Il me vient à ce ſujet des réflexions que je n'oſe communiquer. Il ne faut pas rompre en viſiere avec les uſages reçus; on aurait beau les fronder, on ne les réformerait que dans ſa ſeule opinion, & l'on choquerait celle du public ſans l'altérer. Une ſeule légiſlation ſage, naturelle, pourrait concilier la nature avec les regles de la ſociété. Il faut donc me contenter de les déteſter dans mon cœur. Mais elles n'en ſont pas moins le tourment de ma vie; elles n'en empoiſonnent pas moins les ſentimens les plus délicieux de mon ame.

Ceſſons donc, Monſieur, ceſſons, ſi mon repos vous eſt cher, de nous occuper d'un amour malheureux, & fait pour l'être toujours; ou du moins gardons-le au fond de nos cœurs. Tout ce que ſentira

le vôtre, dites-vous aussi-tôt, c'est ainsi que sent celui de Mimi, & peut-être plus vivement encore.....

Ne plus nous le dire! ne plus nous communiquer nos pensées! renoncer à la douceur de vous entendre dire que vous n'avez jamais aimé que moi!..... Ah! il faut donc renoncer à la vie! mais le sacrifice m'en coûterait moins. Ecrivons-nous donc quelquefois. Je crois l'amour un sentiment du cœur; j'en crois l'épanchement un besoin de l'ame; mais la vertu! la vertu! comment nous excuser à ses yeux? quel motif donner à un entretien qui ne peut nous conduire à rien de légal? Mais l'amitié n'est-elle pas un sentiment pur & permis à tous les cœurs? Mais les amis se voyent, se parlent, & nous ne le pouvons pas; ce serait manquer aussi-tôt à ce sentiment légitime.

Sans nous voir donc, couvrons cet accord nouveau du voile impénétrable du mystere, puisqu'il ne peut être scellé par l'approbation publique.

L'article de votre lettre qui m'apprend que vous êtes venu si près de moi, m'a fait souffrir autant que vous. De grace, ne vous y exposez plus, puisque nous devons éviter de nous voir. Il en coûte tant de déplaire à une mere ! d'ailleurs c'est une imprudence qui peut me perdre dans l'opinion du monde, & vous ne le voudriez pas. Une autre raison non moins forte doit vous y engager ; vous exposez votre santé, & vous devez vous ménager pour celle à qui vous appartenez désormais comme elle vous appartient. Votre citation de Léandre ne me plaît point du tout : certe pauvre Héro ! que dût-elle devenir !

Ce que vous dites de Jupiter, transformé en pluie d'or, ne me plaît pas davantage ; votre cœur serait-il capable de fonder quelque espérance sur ce métal corrupteur ? Oh ! non, sans doute, & vous n'entendez parler que des esclaves de ma mere.

Au surplus, s'il m'était permis de vous voir, je serais comme Sémélée ; au risque

d'être consumée..... je voudrais voir mon amant tel qu'il est, & non sous une autre forme. Mr. ***, tel que je l'ai vu au Bac, chez Mme. de L...., à l'église, me plaira toujours mille fois davantage que sous l'habit de..... Et puis, je n'aime point votre Jupiter qui voyait tant de maîtresses....

Il est un article d'une de vos lettres sur lequel je ne puis m'empêcher de revenir. C'est lorsque vous me vîtes aller à l'autel. Cet acte, dont mon cœur était si indigne, parut vous jetter dans l'enthousiasme sur mes principes. Vous en doutiez donc? & qu'estimiez-vous donc en moi? les agrémens passagers de ma figure & de mon âge? Au reste, n'oubliez pas que la religion est l'ouvrage de l'éducation, & que mon amour est le produit de la nature, ou plutôt votre ouvrage.

LETTRE LXIV.

De Sylvain à Mimi, du 12 de janvier 1775.

QUE ne me permettez-vous, adorable Mimi, d'aller me jetter à vos genoux, les embraſſer mille fois pour la faveur inappréciable que vous venez de me faire en m'écrivant une lettre que je baiſe avec les tranſports les plus vifs & les plus doux ! qu'elle eſt tendre, qu'elle eſt aimable, cette lettre que je ne ceſſerai de relire ! qu'elle me cauſe de joie & de ſatisfaction !

Je vous l'avoue, charmante Mimi, j'avais un extrême beſoin d'une telle lettre pour tirer mon ame de cette triſteſſe profonde, de cet ennui cuiſant, de cette déchirante incertitude, qui me dévorent depuis ſi long-tems. Mais comme vous, ma ſatisfaction eſt encore troublée par des idées dont je ne puis extriquer le vrai ſens, encore moins la cauſe.

Cependant je ne puis plus douter de mon bonheur ; vous dites payer mon amour du plus tendre retour : mais pourquoi ce bonheur aurait-il encore des bornes ? Le desir de vous voir accroît chaque jour, & mon impatience ne me laisse plus un moment de repos. Tout m'importune & me dégoûte. Je fuis, j'évite tout le monde pour aller penser à vous dans la solitude. J'abhorre tout ce qui peut troubler dans mon ame la douce pensée de ma divine maîtresse. Rien, Mimi, rien ne peut plus vous disputer l'empire de ce cœur où vous régnez absolument ; la mort seule peut mettre fin au tendre amour dont je brûle pour vous, & qui seul peut faire le bonheur de ma vie ; mais loin de vous, c'est un tourment qui me tue. Quoi ? est-ce manquer aux mœurs que de voir son amant, de lui parler, de le consoler ? Ah je vous aime tant ! n'est-ce pas un garant de mon estime & de mon respect pour vous ? Ne nous voyons pas en secret, puisque votre ame en est allarmée ; j'y consens ; mais du moins, Mimi, que je puisse, en pré-

ſence de qui vous jugerez à propos, aller jurer à vos pieds l'amour le plus conſtant, le plus fidele. Qu'en pourra dire le public? Et qui l'en inſtruira ſi vous voulez qu'i l'ignore ?

Vous craignez donc plus ce public que vous n'écoutez l'amour ! Eſt-ce ainſi que je vous aime ? non ; le bonheur de vous voir un ſeul inſtant eſt pour moi au-deſſus de toutes les conſidérations du monde. Et vous voudriez que je ceſſaſſe de m'en occuper ! vous voudriez même que je m'en tinſſe ou à un ſimple entretien par écrit, ou même à la ſeule amitié ! que je renonçaſſe à ce qui parfait mon être ! Une telle penſée a-t-elle pu entrer dans le cœur d'une véritable amante !

Non, Mimi, ce n'eſt qu'un reſte des préjugés de votre éducation. N'y ayez plus d'égard ; livrez-vous aux douces impreſſions de la ſage nature, qui diſpoſa ſi bien nos cœurs l'un pour l'autre. Si la poſſeſſion du mien vous eſt ſi chere, ſi eſſentielle, croyez auſſi qu'elle vous eſt aſſurée pour toute ma

vie. Comment vous l'arracher ? il n'eſt plus en moi, il eſt tout identifié au vôtre. Et ſi j'en pouvais encore diſpoſer, ce ne ſerait que pour vous l'offrir tous les inſtans de ma vie.

Chériſſons donc ſans réſerve une ſi douce & ſi étroite union, & ceſſez de la traiter de faibleſſe ; ceſſez d'attribuer, au ſentiment le plus pur, l'indigne pouvoir d'abaiſſer, de dégrader les cœurs qu'il épure, qu'il pénetre de ſa divine eſſence. La véritable vertu, c'eſt la ſoumiſſion & la fidélité aux vœux de la nature ; & le vrai ſage, c'eſt celui qui ſait mépriser les préjugés qui nous en écartent. Croyez, Mimi, croyez que plus ſouvent l'hymen eſt accompagné d'infâmie, et que le véritable amour n'en fut jamais ſuſceptible. Sachons le diſcerner de cette paſſion brutale qui, ſans fixer à aucun objet en particulier, porte en général à un libertinage honteux. Croyez que la nature n'a pas beſoin que les hommes en rectifient les ſages loix. Si leurs caprices ou leur ambition, ou leur jalouſie, leur

en ont fait opposer de contraires ; ne lui faisons pas le blasphême qu'ils ont pu mieux savoir qu'elle, ce qui constitue & la vertu & le vice.

Je sens les réflexions qui peuvent vous être venues à ce sujet, & je ne cesse de les faire de mon côté ; mais comme elles n'importent qu'à ceux qui ont le bonheur de les faire, gardons-les pour la quiétude de nos ames.

Cessez donc de croire que les combats de votre amour & de votre raison, contre les préjugés des hommes, soient des remords de la vertu. Qui pourrait vous faire perdre l'estime de vous-même ? L'amour est si pur ! Pourquoi le nôtre serait-il fait pour être toujours malheureux ? Ne me parlez plus de la prétendue bassesse de votre condition : eh ! n'êtes-vous pas au-dessus de toutes les femmes par vos vertus ? Qu'est-ce que le mépriſage contre votre couleur ? Peut il exister dans l'ame des hommes justes ? Ah ! croyez que la raison l'extirpera à la longue.

En relisant votre charmante lettre, je m'apperçois que je n'y ai répondu que faiblement. Pourquoi donc ne peut-on pas rendre ce qui se passe dans l'ame ? La joie de mon cœur m'égare, plonge mes sens dans un doux délire, dans des transports, dans une voluptueuse extase, qui m'ôtent toute la présence d'esprit. Je sens jusqu'au fond de l'ame que je vous aime, que je vous idolâtre, et je sens en même tems qu'il n'y a point de terme qui puisse en exprimer la maniere. Le plaisir, la crainte, le desir, troublent également l'ame. Mais si je ne puis rendre les tendres affections de mon ame, au moins sens-je qu'il n'y en a aucune qui ne se rapporte à ma divine Mimi. D'après cela, si je mesure vos sentimens pour moi sur les miens, que vous m'aimez, chere Mimi!

Fin du Tome premier.

RPJC

Ma mere! ma mere! implorez, pressez la grace que je n'ose demander; sauvez votre fille . . . . .

LA MULÂTRE

COMME IL Y A

BEAUCOUP DE BLANCHES.

OUVRAGE pouvant faire suite au *Nègre comme il y a peu de Blancs.*

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez MARCHAND, Libraire, Palais du Tribunat, galerie de bois, près le passage Valois, n°. 188.

Et au passage Feydeau, n°. 24.

AN XI. — 1803.

RPJCL

LA MULÂTRE

COMME IL Y A

BEAUCOUP DE BLANCHES.

LETTRE LXV.

De Mimi à Silvain, du 20 de janvier 1775.

QUAND je semble abjurer le tendre amour dont je couronne vos soins, n'est-ce pas assez vous prouver qu'il me transporte bien au-delà de ma raison et de mon devoir ? Si j'aimais tout autre que vous, de la même manière, je sens que j'en serais malheureuse, parce qu'il ne saurait pas verser, dans mon ame, les douceurs que vous savez si bien y distiller, et je ne pourrais que

plaindre mon sort, sans pouvoir y porter remède. Jugez donc de la durée de cet amour, lorsque l'objet le justifie aussi glorieusement. Tout ce qui peut flatter le cœur et l'esprit d'une femme sensible, se trouve réuni dans un homme que j'ai adoré au premier coup-d'œil, avant même d'en connaître le nom, le rang et le mérite. Quel garant vous manque-t-il encore de ma constance et de ma fidélité ? Ah ! mon cœur seul devrait vous suffire.

Cet exorde, qui part de mon amour, n'est peut-être pas si mal-à-propos ici, ayant à vous faire part d'une lettre que j'ai reçue, et que maman et mes sœurs ont décachetée malgré mes instantes prières de n'en rien faire, sachant qu'elle venait du fils de Joute. Ne prenez pas cette faible marque de ma confiance en vous comme un grand sacrifice que je crois vous faire : je renoncerais pour vous à l'univers entier, sans croire avoir rien fait dont mon amant ne soit plus que digne.

Ce refus de ma part d'ouvrir cet écrit,

n'a pas plu à ma mere & mes sœurs. Elles me font la guerre sur mon indifférence, à laquelle elles n'ont garde de croire, & me blâment sérieusement de ne pas répondre aux vœux de ce jeune homme, qui, comblé des faveurs de la fortune, pensait devoir l'être également de celles de l'amour, ou au moins de la cupidité. Il me dit presque qu'il ne s'attend pas à rencontrer d'obstacle dans l'offre qu'il me fait de sa main. Il est pardonnable, le pauvre jeune homme, il ne vous connaît peut-être pas, ou il ne vous croit pas aussi bien connu de votre amante.

Qu'on est ridiculement vain, lorsqu'on est riche, & qu'on veut prendre femme! On semble acheter les cœurs comme des poulets au marché, sans songer que les femmes, qui se donnent à la fortune, ne prétendent jamais avoir rien promis à l'amour. Aussi, est-ce dans ces sortes d'hymens qu'on voit l'union des ames, cet accord sans lequel on ne peut ni être heureux, ni se complaire même ensemble? Oh! que si j'étais homme riche je craindrais le mariage! Mais les filles fortunées

ſont-elles plus aſſurées du cœur de ceux qui les recherchent ?

Quoi qu'il en ſoit, je vous avoue que je ſuis vraiment affligée de l'intérêt que Maman met à mon prétendu amoureux : elle ne me pardonnera jamais du peu que j'y mets. Je ſuis perſuadée que dans toute autre circonſtance elle chercherait moins à contraindre mon goût ; le ſien eſt ſûrement de m'arracher à mon penchant, & elle ne ceſſera de me perſécuter à cauſe de cela ; mais elle s'en laſſera certainement avant que je ne ceſſe de penſer à vous un ſeul inſtant.

On voulait que je fiſſe au moins une réponſe honnête ; mais jugez ſi Mimi aurait profané ſa main à écrire à tout autre, après vous l'avoir conſacrée. Cela n'arrivera jamais, du moins pour tout ce qui peut regarder les ſentimens du cœur. Je vous en fais ici un éternel ſerment. Mon bras en écharpe a été le prétexte plauſible qui m'a en même tems ſauvée de mes vrais motifs, & de l'obligation d'y manquer. Sylvie a été chargée de marquer à ce ga-

lant ; que *je ne ſonge point au mariage pour le préſent.*

Je vous proteſte, en effet, cher *ami* ; qu'il n'y avait que vous au monde qui puſſiez me faire écrire dans l'état où eſt mon bras : la contuſion me fait un mal fort gênant. Je n'en ſuis point fâchée puisque c'eſt ce qui me procure la facilité de vous écrire cette lettre, dont je veux me faire un double mérite à vos yeux. Mes ſurveillantes n'ont point imaginé que je puſſe la faire dans cet état. L'amour profite de tout.

N'allez pourtant pas vous inquiéter ; mon mal, aſſez incommode, n'eſt en rien dangereux.

Ce que vous me dites de votre repos a plus lieu de m'inquiéter. Songez que vous êtes tout à moi ; que vous devez ménager un corps qui renferme mon cœur, & un eſprit où j'ai placé mon image. Pour vous tranquilliſer un peu, & peut-être moi-même, je voudrais pouvoir vous voir un moment ; mais je ne puis bannir mes craintes. Non, cher ami, non, votre

amour n'eſt point un garant ſuffiſant de lui-même. L'hiſtoire & les conſeils d'une amie ſage m'ont appris à connaître tout ce que je dois craindre de ma faibleſſe. Eh! mon cœur ne me le dit-il pas auſſi !

D'un autre côté, n'oublions pas que le public eſt toujours porté à mal juger des démarches les plus innocentes. Il n'ignore pas que nous ne pouvons être l'un à l'autre que par des moyens libres; il ſait, ou il croit que c'eſt le ſort des mulâtreſſes à l'égard des blancs, l'uſage du pays; il ne manqueraît pas de me confondre avec ces femmes malheureuſes que le préjugé précipite dans l'opprobre, après les avoir accoutumées à ſe regarder au-deſſous de toute honte, ſans qu'elles puiſſent même en ſentir l'énormité. Mais moi, ſentant toute l'étendue d'une telle infamie, je redoute juſqu'au ſoupçon même. L'amour a beau combattre en faveur de votre demande qui, j'aime à le croire, n'a aucun motif coupable pour objet; mon cœur luttant entr'elle & la vertu, ne peut céder ni à l'une ni à l'autre. Tiraillé également des deux côtés, il ſouffre, & ne peut que cela. Vous n'avez pas

les mêmes considérations que moi ; un homme est exempt, dans ce pays sur-tout, & grace au préjugé infâme contre nous, de ce respect & de cette circonspection qui doivent être notre regle. Mais si, comme je serais si humiliée d'avoir à en douter, votre amour est fondé sur l'estime, ou si elle en est une suite, les mêmes considérations vous feront renoncer à la douceur de nous parler. Je ne puis m'opposer à ce que vous me voyiez en public, mais j'espere que l'amour vous apprendra la maniere qu'il faut vous y conduire. Il nous en coûtera, sans doute, mais que n'est-il pas possible aux cœurs vraiment amoureux, l'oubli des vertus excepté ?

Je ne vous ai jamais révélé un secret qui pese trop à mon cœur pour le garder plus long-tems ; c'est que je vous ai embrassé en esprit plus de mille fois depuis que je vous ai vu au Bac ; je vous en fais l'aveu à la mille & unieme ; aussi-bien le fais-je du plus profond de mon cœur : c'est mon ame entiere qui se colle sur vos levres.....

LETTRE LXVI.

De Sylvain à Mimi, du 22 de janvier 1775.

SI mon amour pouvait aller plus loin, votre lettre enchantereſſe l'augmenterait encore, & le ſacrifice que vous me faites de la lettre du fils de Joute y mettrait le comble. Mais, Mimi, vous n'avez plus rien à faire; votre amant aime comme il n'eſt pas poſſible d'aimer davantage. Comme on peut vous redemander cette lettre, je vous la renvoie, après l'avoir attentivement lue.

Eſt-ce là, divine Mimi, eſt-ce là, adorable maîtreſſe, un cœur qui dût jamais oſer prétendre au vôtre? Sait-il aſſez aimer pour s'y préſenter? Saurait-il jamais ce que c'eſt que ce tendre amour, ce feu véhément qui embrâſe l'ame, ce ſentiment doux & impétueux en même tems qui la tranſporte, l'enivre de cette douceur inexprimable, l'éleve à cet enthouſiaſme qui embellit tous les inſtans de la vie, inſpire

ces pensées délicieuses qui font la félicité suprême des vrais amans ? Saurait-il vous les inspirer ? Connaîtrait-il jamais ces voluptueuses sensations que vous me faites si bien éprouver ? Et vous auriez pu unir votre destinée à la sienne ! Ah ! quelle chaîne longue & insupportable pour un cœur tel que le vôtre ! que je vous aurais plainte, quand je vous eusse été indifférent !

Louons le ciel, charmante amie, du bonheur que vous avez eu d'échapper à un pareil esclavage. J'en serais mille fois mort de douleur & de désespoir. Mais votre maniere d'être en est trop éloignée. Le système de votre mere me chagrine. Quoi ! elle pouvait vous presser de contracter un engagement aussi indigne de vous ? Eh ! si votre amour pour moi était un crime, faudrait-il le racheter par le malheur éternel de toute votre vie ?

Non, mon incomparable amie, vous n'êtes point faite pour ces êtres inanimés, qui ne parlent d'amour que par un instinct machinal dont ils n'ont puisé l'idée que dans l'exemple du libertinage, ou par un

projet prémédité de convenance. Le ciel vous avait destinée pour passer vos jours dans les bras d'un véritable amant, qui sût vous apprécier. Il a permis, ou plutôt il a ordonné que vous eussiez une éducation qui, en vous faisant connaître la vraie fécilité, vous rendît capable de faire aussi celle de cet amant fortuné. Il m'avait destiné à cette faveur insigne, que je préfere à tous les biens de la terre.

C'est donc notre sort d'être unis l'un à l'autre le reste de nos jours. Ce lien du cœur & de la nature ne vaut-il pas bien tous les autres ? La chaîne du mariage est forcée ; le nœud que tisse le véritable, le tendre amour, est libre comme lui. Plus il se serre ; plus il nous rapproche de l'objet de nos desirs, plus il nous est cher.

Aimons-nous donc, tendre Mimi, du plus parfait amour. Mais que serait-ce de s'aimer sans jouir des douceurs de cette tendre union ? Nous avons les moyens de faire notre bonheur, d'en goûter les charmes infinis, pourquoi les négliger ? Si vous brûlez du même feu que moi, ne devez-vous pas être agitée des mêmes desirs, & d'au-

tant d'empreſſement de les ſatisfaire ? Cherchez-en donc les occaſions, & ne perdez pas en une vaine attente un tems précieux aux plaiſirs. Le printems de la vie doit être paſſé dans les délices de l'amour. Je vous avoue que vôtre patience à vous en priver me confond. Quelle crainte ne devrait pas céder à l'amour ? Je n'ai pas, dites-vous, les mêmes conſidérations que vous : eſt-il rien de vous que ne partage pas mon cœur ? Et penſez-vous que votre ſatisfaction & votre repos ne m'intéreſſe pas plus que les miens propres ? En aurais-je ſi vous en étiez privée ? Mais je ſens que vous êtes la victime des préjugés..... N'importe ; je veux reſpecter juſqu'à vos erreurs : oui, quoi qu'il m'en puiſſe coûter, je vous obéirai. Je ne vous verrai que dans les lieux publics ; je me contiendrai, je ne laiſſerai échapper aucun mouvement indiſcret qui puiſſe nous déceler ; je renfermerai en moi, s'il eſt poſſible, tout mon amour. Mais quelle violence ne me faudra-t-il pas faire ! quelle contrainte pour cacher tant d'ardeur ! Mes yeux, les vôtres, l'air ſeul qui nous environnera, tout ne nous trahira-t-il pas !

Ce bras n'eſt donc ſorti de l'écharpe que

pour m'écrire ! Mais faut-il vous faire l'aveu d'un ſentiment que je ne puis repouſſer, tout criminel qu'il ſoit ? Mon cœur, ce cœur qui ſacrifierait tout pour vous, oſe ſe réjouir de votre état, qui cependant le déchire. Il eſt glorieux, joyeux même de vous entendre dire qu'il n'y a eu que moi qui aie pu vous faire écrire en cet état. De grace, chere & adorable amante, ſoignez-vous, puiſque je ne puis avoir cette ſatisfaction moi-même ; guériſſez-vous promptement ſi vous voulez que je ne ſouffre plus. Vous avez beau me recommander de la tranquillité, mes ſentimens m'agitent trop pour goûter le repos. Votre mal acheve de me faner le cœur, & de me contriſter l'ame.

Votre adorable épître finit par me dire que vous m'avez embraſſé mille fois, & du plus profond de votre cœur ; ah ! je n'ai ceſſé d'avoir mes levres collées ſur les vôtres. Ce mot de votre lettre verſe dans mon ame la félicité & la volupté à grands flots. Mais, Mimi, penſez que ce n'eſt qu'en eſprit. Que cette jouiſſance ſerait grande, maîtreſſe chérie, ſi vous la réaliſiez !.....

LETTRE LXVII.

De Mimi à Sylvain, du 29 de janvier 1775.

J'AI eu toutes les peines à trouver cet instant pour vous écrire, & je ne sais si j'en pourrai jouir long-tems. Je souhaite bien cependant de pouvoir achever ma lettre. Mais plutôt que de vous en priver, vous pourriez la recevoir à moitié par Pyram, qui l'attend à ma fenêtre.

En voici encore une autre. Celle-ci est toute différente ; elle m'humilie autant qu'elle m'offense. Faites-en l'usage que vous jugerez à propos. Maman, heureusement, a été en cette occasion de mon sentiment, & le domestique de M. Ar..., a été chargé de lui rapporter verbalement que l'on ne vendait point ici des cœurs, & que si l'on en vendait, sa fortune, toute considérable qu'elle est, ne suffisait pas pour en payer un seul. Son negre a paru singuliérement surpris de cette réponse,

qu'il prétend n'avoir jamais été faite à ſon maître, ni pour ſon maître. Un éclat de rire a été notre réplique à l'eſclave.

N'eſt-ce pas plaiſant que les blancs regardent la claſſe des hommes de couleur, qu'ils ravallent tant, quoiqu'ils en ſoient la ſource, comme une pépiniere de ſujets deſtinés à garnir leur ſérail! Et comment cet infâme uſage ne ſerait-il pas paſſé pour ainſi dire en loi, puiſque l'opulence l'établit ſur les baſes éblouiſſantes des richeſſes, & que les gens en place l'autoriſent par l'exemple qu'ils en donnent les premiers? Et comment, des femmes dénuées de principes, languiſſantes dans une cruelle indigence au milieu des riches, brûlantes des feux du climat, ſéduites par les honneurs prodigués au vice, & le mépris à la vertu, portées au faſte & au luxe ſi ordinaires à notre ſexe, comment, dis-je, pourraient-elles réſiſter à l'or étalé à leurs yeux, & au goût des plaiſirs que tout réveille en elles? Cependant qu'en réſulte-t-il? des enfans.... abandonnés des auteurs de leur être, à la honte, à l'infamie..... Ah! Sylvain, que de choſes plaident contre vous!

Mais l'amour triomphe de toutes. N'eſt-ce pas l'excuſe des autres ?

J'admire avec quelle rhétorique vous démontrez cet amour, & comme vous en ſaiſiſſez toutes les occaſions. Vous devez imaginer la ſatisfaction que j'en ai, puiſque je mets toute ma félicité à vous aimer & à être payée de retour. Mais, cher ami, ne vous abuſez-vous pas ſur la maniere de jouir de ce bonheur ? Comparez-vous la ſatisfaction paſſagere des ſens à cette douce volupté de l'ame à ſentir l'amour ? Je ne ſais pourquoi ce vœu de votre cœur me chagrine ſi fort. Il me ſemble que votre amour ſe rapporte à toute autre, & je me ſuis fait une ſi douce habitude de penſer le contraire ! Aimons-nous ; n'eſt-ce pas aſſez pour être heureux ? On dit que toute autre jouiſſance attiédit l'amour..... Ah ! ſi c'était une vérité, il faudrait y renoncer pour toute la vie. L'hymen même me ſerait en horreur. Que m'importerait-il d'avoir le vain titre de l'épouſe de celui que mon cœur adorerait, ſans qu'il eût pour moi tous les ſentimens de mon amant ? Comment me ferais-je jamais à l'idée du refroi-

diſſement du cœur de mon cher Sylvain !... Oh ciel ! il pourrait m'aimer moins parce que je lui aurais tout ſacrifié !..... Ceſſez donc, ſi vous ne voulez plus entretenir ces inquiétudes dans mon ame, de me parler de ces prétendues douceurs de l'amour.

Mais il faut ceſſer d'écrire, j'entends mes gardes ; adieu. Croyez qu'il exiſte une véritable amante, & c'eſt la vôtre.

LETTRE LXVIII.

De Sylvain à Mimi, du 2 de février 1775.

A quels aſſauts va ſans ceſſe me livrer le myſtere que vous m'ordonnez d'obſerver dans nos amours ! Il pleuvra perpétuellement chez vous de ces amoureux de commande. Votre beauté, votre jeuneſſe, votre eſprit, mille charmes, qui vous proclament dans l'opinion publique, tout vous en attirera. Vous ne les écouterez ſans doute pas, & je ſens que je devrais me glorifier de mon triomphe qui me prouve

votre amour ; mais si je m'en tiens suffisamment convaincu, n'est-ce pas une douleur pour moi, de voir ainsi profaner un autel qui n'est point fait pour recevoir l'encens du vice & du libertinage ?

Je ne trouve pas blâmable que le fils de Joute ait eu le ridicule de chercher à vous posséder ; quoiqu'il ne soit nullement fait pour acquérir un tel trésor, il n'est pas coupable d'avoir aspiré à un bien fait pour les Dieux, puisqu'il s'y offrait d'une maniere légitime. Mais ce que mon cœur ne peut supporter, ce qui révolte mon ame, c'est la téméraire audace de cet Ar....., ce vil séducteur qui ne cherche qu'à jouir des prémices des jeunes cœurs pour les abandonner, ou plutôt pour les livrer aux lâches qui le protégent, & dont il est le digne commissionnaire en amour, comme l'agent commode en agiotage !

Ah ! Mimi, de quel malheur votre jeunesse a-t-elle été menacée ! Quelles autres que vous auraient été insensibles aux sommes & aux avantages que ce gueux parvenu a fait briller à vos yeux ? Mais mon cœur que fût-il devenu, si vous aviez été d'une

autre trempe ? Que cette idée me soulève contre cet idiot richard, qui croit pouvoir s'autoriser de ses immenses richesses pour corrompre une ame qui vaut un million de plus que lui, & tout ce qu'il peut posséder ! J'en aurais eu un mortel chagrin sans une lettre comme celle que vous m'écrivez à ce sujet. Vous avez donné le remede aussi-tôt que le mal a attaqué.

Ah ! chere amante ! que vos expressions ont de charmes pour moi ! Répétez-les souvent quoiqu'elles soient gravées en gros caracteres de feu dans mon ame. Que dis-je ? ne connais-je pas la vôtre ? Y-a-t-il de trésors capables d'y remplacer un cœur digne du véritable amour ? Vous le possédez, adorable amie, ce cœur tendre, passionné, fidele & constant, pour toute ma vie : repoussez tous les autres. Je sais que vos attraits vous en attireront à l'infini ; mais sauront-ils vous aimer comme le mien ? Non, Mimi, jamais on n'aime comme je vous aime : & quand il y en aurait un autre qui pût porter l'amour au même degré, pourquoi en courriez-vous le hazard l'ayant tout trouvé ? Nous sommes

faits l'un pour l'autre, abandonnons-nous toujours à ce doux décret du ciel. Et vous pourriez croire encore que la jouissance des douceurs attachées à cette union céleste en attiédirait l'ardeur ? Oui, si c'était les sens seuls qui l'eussent fait naître, et que l'or aurait procuré la possession de l'objet ; mais quand c'est un doux rapport de l'ame, une sympathie irrésistible, tout sert à les cimenter, en confondant les deux ames ensemble.

Vous ne me parlez pas de votre bras. Caïmant m'assure qu'il est mieux. Fasse le ciel que vous jouissiez toujours d'une parfaite santé, et d'un bonheur inaltérable !...

LETTRE LXIX.

Du même à la même, du 6 de février, 1775.

Caïmant a eu toutes les peines du monde à vous remettre ma lettre, et encore n'a-t-il pu vous parler que très-peu d'instans. Qu'ai-je donc fait à vos surveillantes, pour mettre tant de soin et de zèle à m'intercepter toute communication avec vous ? mais elles ont beau faire, nos cœurs, nos

ames seront toujours ensemble, agiront toujours de concert, et seront toujours mues par les mêmes sentimens.

Ar... revient à ma mémoire malgré moi. Que mon cœur sent de dépit contre lui; je ne puis revenir de l'indignation que me cause l'audâce de cet indigne homme! Que vous receviez de toutes parts des lettres, ce n'est-là qu'une suite de votre mérite, que l'effet nécessaire de vos charmes : mais qu'un Ar... ose élever ses vœux coupables jusqu'à ma divine Mimi, c'est ce qui soulève mon cœur jusqu'à la colère. Ar...! cet imbécile, parvenu par ses rapines! mais qui aura écrit pour lui! son valet? car il ne sait pas mettre sa signature; et sur quoi a-t-il osé, cet être sans consistance, fonder son espoir envers une personne si peu faite pour lui? sur son immense fortune? de quel autre sorte de mérite peut-il s'appuyer? il a donc pu vous supposer capable de lui vendre ces charmes qui n'ont pas de prix, et qu'on ne peut obtenir que par des sentimens que son cœur ne connut jamais?

Ses démarches ne vous auront pas été moins outrageantes que celles des autres

fades: mais enfin, adorable amie, il peut s'en trouver un dans le nombre qui méritera plus d'attention, qui... hélas! cette idée m'allarme malgré tout ce que je me dis de vos sentimens. Comment vous voir sans être frappé de vos traits? comment vous connaître sans s'attacher à vous pour toujours? que n'avez-vous pas tenté sur mon cœur, que n'ai-je pas essayé moi-même sans pouvoir cesser de vous idolâtrer? un seul de vos regards est capable de fixer pour toujours.

Vous m'avez ordonné le secret, on ignore que j'aie le bonheur d'être aimé; on ne cessera de le troubler; vous m'avez, il est vrai, juré de m'être fidèle; j'ai ces tendres, ces adorables lettres que je ne cesse de relire, et votre caractère écarte la comparaison inquiétante qu'il y aurait à faire ici du billet de Ninon à la Châtre; malgré tout cela, le peu de confiance en moi, les sentimens que vous pouviez m'inspirer m'inquiètent encore. O charmante amie! n'oubliez jamais cette promesse qui fait toute l'espérance de ma vie. Songez que vous avez promis au plus tendre, au plus constant de tous les amans de l'aimer toujours. Mais songez aussi que cette promesse doit

être suivie des preuves de l'amour, si vous voulez que je sois heureux parfaitement.

Il vint hier trois messieurs passer la journée avec moi, expressément pour exécuter des morceaux d'une musique nouvelle ; l'un joue du violon, l'autre de l'alto, le troisième de la basse. Autrefois nous concertions souvent ensemble, j'espérais que cette petite diversion aurait un peu accourci la journée du dimanche, jour où j'attends Caïmant ; mais malgré la mélodie d'une bonne musique ; malgré l'accord de quatre instrumens assez bien conduits, l'ennui ne s'est pas moins emparé de mon ame. Je bâillais au milieu d'une harmonie qui m'eût enchanté dans toute autre circonstance.

Il n'est pour moi, chère maîtresse, aucun plaisir, hors celui qui me vient de vous, ou qui a du rapport à vous. Une lettre qui m'en vient vaut mieux pour moi que tous les amusemens du monde ensemble ; rien ne peut remplacer, loin de vous, l'occupation de vous écrire, tout ce qui m'en distrait est une anticipation à mon

plus cher & plus doux plaisir. C'en est fait de moi, s'il faut que je sois privé plus longtems du bonheur de vivre auprès de vous, ou du moins de vous voir de tems en tems. Je deviens rêveur, pensif, morne, silencieux avec tout le monde ; on s'en apperçoit aussi-tôt, & l'on m'attribue quelque gros chagrin caché. Bientôt je ne serai plus supportable à personne. Mais en cela je serai servi selon mes vœux : on me laissera seul avec à votre image. J'aurais désiré que vous eussiez pu dire à Caïmant le jour que vous devez aller à la paroisse. Qu'il sera long à venir à mes yeux !

Vous avez dit à ce bon negre que vous m'embrassiez ; & moi, tendre amie, je vous embrasse continuellement. Je vous tiens serrée dans mes bras, dans mon cœur. Vous êtes la vie de ma vie. Malgré tout cela, quelles cruelles nuits passé-je! Non, Mimi, il ne m'est pas possible de vivre ainsi : l'absence, le désir de vous voir, de réaliser les douces chimeres que je ne cesse de me faire, tout me dévore, me déchire perpétuellement. Quand donc y mettrez vous fin, cruelle amie ? Est-il rien de difficile

pour le véritable amour ? Et ce bras, ſongez, Mimi, ſongez que ce bras en écharpe me barre l'eſprit, m'oppreſſe le cœur ; faites m'en donner des nouvelles, s'il vous eſt impoſſible de m'écrire ; penſez le avec ſoin. Que ne puis-je me livrer à la douceur d'aller vous porter les miens, ou plutôt ceux de l'amour !

LETTRE LXX.

Du même à la même, du 10 de février 1775.

Au lieu d'une lettre de votre part, Caïmant m'a apporté une nouvelle inquiétude. Il m'aſſure que vous avez un panaris au pouce de la main droite ; il n'a pu vous voir, c'eſt Fidalie qui le lui a dit ; cette perfide négreſſe dont je ne puis m'empêcher de me méfier, eſt peut-être capable de tout inventer pour me perſécuter. On dit votre amie Magdelaine au Cap avec ſon pere, ſans quoi j'aurais été chez elle ; de grace, chere amie, tirez-moi d'inquiétude le plus promptement poſſible ; ſi vous ne pouvez profiter de Caïmant, ſervez-vous

plutôt de Piram que de Fidalie, que ce dernier dit affidée à Sylvie ; que ne puis-je aller moi-même vous voir & vous entendre ! Qu'il faut vous aimer, chere Mimi, & qu'il faut craindre de vous déplaire, pour réſiſter, comme je fais, au déſir d'aller me jetter à vos genoux, à ceux de votre mere, & lui tout déclarer.

Mais, cette maman, qu'eſt-elle donc pour vous inſpirer tant de crainte qu'elle ſache que vous êtes adorée d'un homme qui a le bonheur de vous plaire ? A-t-elle le cœur de bronze ? Et quand elle l'aurait, pourrait-elle conſerver ſa dureté au tendre récit que je lui ferais de mes peines, de mes tourments, de l'amour paſſionné qui les cauſe, &, ſur-tout, ſi elle ſavait que vous les partagez ? Non, tremblante amie, ne le croyez pas ; elle a aimé, & plus qu'une autre ; car la ſenſible Mimi ne peut qu'être l'heureux fruit du plus tendre amour. Votre mere en a donc connu les douceurs ; peut-être en connaît-elle les contrariétés. Elle peut mieux juger que perſonne de l'état de nos cœurs ; & comment ne lui inſpireroit-il pas au moins de la pitié ?

Ces réflexions m'ont mille fois porté à m'aller jetter à ſes pieds, & lui faire l'aveu le plus ſincere de mes ſentiments pour ſon adorable fille ; mais la défenſe que vous m'en avez faite, me retient dans les cruelles ſouffrances du déſir & de l'attente. Plus heureux que ſon maître, Caïmant va vous voir peut-être dans deux heures ; il ſera près de vous, il aura la liberté de vous parler, il vous entendra... L'heureux mortel ! Que j'envie ſon ſort ! Je ne doute pas que ce fidele meſſager ne prenne bien à cœur mes intérêts ; mais comment s'aviſerait-il jamais de tout ce que mon cœur même ne ſaurait exprimer par ma plume, lui qui n'a d'autre motif, peut-être, que l'intérêt pécuniaire ? Mais ce negre zélé, quand reviendra-t-il ? M'apportera-t-il un mot de votre main pour me prouver ſa vigilance & ſon intelligence ?

Votre doigt va-t-il mieux ? N'avez vous plus d'inquiétude ſur la ſanté de votre tante ? Votre maman va-t-elle bientôt venir chez Fany ? Oſerai-je lui laiſſer au moins

entrevoir quelque chose de mes sentiments ? Pourrais-je les lui cacher ? Ne verra-t-elle pas l'intérêt que je prendrai en elle, tout celui que vous m'inspirez ?

Ah, Mimi ! chere Mimi ! que de combats entre mon esprit & mon cœur, l'amour & la crainte ! j'en suis harcelé, déchiré. Quand donc les ferez vous cesser ? Quand concilierez-vous votre raison & votre amour ?

On m'annonce un voisin qui vient encore me casser la tête de musique. cette musique qui trouble les douces pensées qui me viennent de vous & de l'amour. Que sert-il de m'occuper d'autres choses, puisque rien ne peut me dédommager que ce qui est relatif à ma charmante maîtresse ? Tout le monde devrait être averti de ne jamais visiter les amants, à moins qu'ils n'eussent la liberté de parler de l'objet de leurs soins. Mais il faut finir, & aller faire un duo en dépit que j'en aie. Ah ! belle & aimable Mimi ! si c'était avec vous !....

LETTRE LXXI.

Du même à la même, du 14 de février 1775.

Je sais, je sens, chere amie, que vous souffrez, & qu'avec un panaris on n'écrit pas aisément; j'aurais néanmoins bien désiré d'avoir de vos cheres nouvelles aujourd'hui. Une petite réponse de votre part, sur le sujet de mes précédentes lettres, serait de la plus grande importance à mon repos. Je vous priais si instamment de me la faire! J'en ai tant d'inquiétude & d'impatience, que je ne puis rester en place; souvent on me parle des quarts d'heure entiers, sans que j'y fasse la moindre attention. Cette distraction se répand jusque sur mes affaires... j'oublie tout pour ne penser qu'à vous, pour ne songer qu'au moment de mon bonheur que vous avez la cruauté de toujours reculer. Mimi, trop froide amante, quelle différence dans notre maniere d'aimer! Vous attendez tranquil-

lement que le hazard amene quelque changement à notre ſort, & moi, j'en meurs d'impatience & de déſir. Je riſquerais tout au monde pour paſſer au moins quelques inſtants auprès de vous, & la crainte ſeule de vos parents ſuffit pour vous en ôter l'envie. Je vous donne à décider vous-même lequel de nous deux aime plus vivement, plus tendrement & plus paſſionément.

Combien de perſonnes, non ſeulement ici, mais en Europe même, au ſéjour des mœurs, des vertus, par toute la terre, n'ont pas craint de courroucer leurs parents contre elles pour faire le bonheur de celui qu'elles aimaient ? Ah ! elles aimeraient comme moi !... Mimi, quand m'aimerez vous de même ? Mais peut-être ai-je tort ; peut-être m'allez vous donner une réponſe favorable. Le retour de Caïmant va me l'apprendre ; il va me combler de ſatisfaction ou m'enfoncer plus avant dans cette ſombre triſteſſe dont je ne puis me défendre malgré les tendres aſſurances que

vous m'avez données de votre amour. Jugez donc, chere amie, si je ne mourrais pas de déſeſpoir, ſi je n'avois pas ces adorables lettres de vous ! Il n'y a qu'elles qui me faſſent vivre.

LETTRE LXXII.

Du même à la même, du 18 de février, 1775.

Elles veulent donc me faire mourir à petit feu ! Caïmant ne peut bientôt plus pénétrer juſqu'à vous ; s'il vous a remis ma lettre en mains propres, il n'a pu vous dire un mot, ni en recevoir un ſeul pour moi. Que prétendent-elles ? Eſt-il rien au monde qui puiſſe briſer les liens qui uniſſent nos ames ? Quel plaiſir ont-elles à perſécuter auſſi inutilement des cœurs qu'elles ne pourront jamais refroidir l'un pour l'autre ? Laiſſons-les faire ; aimons-nous davantage, s'il eſt poſſible, & attendons tout de l'amour & du tems.

Pardonnez, chere amie, ſi je n'ai pas

répondu préciſément à votre lettre du 29 du paſſé. Celle de cet Ar..... en eſt la cauſe. En reliſant cette chere vôtre pour calmer un peu mes ennuis & mes regrets de n'en pas recevoir d'autres, je m'apperçois que je n'y ai preſque pas répondu; & j'y reviens. Cette ſeconde lecture, ou plutôt cette centieme, a achevé d'allumer le feu dans mes veines : j'en ſuis dévoré.

Quel bonheur, quelle félicité d'être aimé d'une fille telle que vous, & que ce bonheur augmente encore le deſir de voir couronner mon amour de cette derniere preuve du vôtre ! Et vous pourriez penſer, Mimi, que ce déſir ſerait une erreur, & que l'union de deux ames, ſi bien aſſorties, ne fût qu'une ſatisfaction paſſagere des ſens ! Non, aimable amie, ce n'eſt point une mépriſe; c'eſt un ſentiment de la nature, une inſpiration du véritable amour, l'inſtinct de la pure volupté. Pourquoi être ſi ingénieuſe à combattre les plus doux penchants de nos ames ! Vous voudriez que le dernier rapprochement du nœud qui nous unit, de cette faveur du véritable amour, pût attiédir les cœurs qui en reſſentent les douces

influences ! Quand on ne desire que les charmes de la beauté, la possession doit, en effet, en éteindre les desirs ; mais lorsque l'on aime par estime, par sympathie, que c'est l'ame qui brûle de s'unir à celle de l'objet adoré, peut-on cesser de l'aimer ? Non ; tout sert à cimenter encore cette union indissoluble.

Que vous connaissez peu ce cœur qui est tout à vous ! Il pourrait s'attiédir auprès du feu qui le vivifie ! Il pourrait exister sans cet amour qui en fait toute l'essence ! Non, divine maîtresse, ne lui faites plus l'injustice de le croire. Quoi, votre cœur vous dit-il qu'on peut cesser d'aimer quand on aime véritablement ? Ah ! sans l'amour que j'ai pour vous, que serait la vie pour moi !

P. S. Si vous ne pouvez trouver l'instant de m'écrire, faites-moi dire au moins, quand vous devez aller à la paroisse.

LETTRE LXXIII.

De Mimi à Sylvain, du 19 de février 1775.

ON me veille de plus près que jamais. Sylvie ſemble avoir pris à tâche de m'ôter tous les inſtans où je pourrais vous écrire. Il faut donc les ſaiſir à la volée comme on peut. Soyez ſûr du moins que ſi elles ſont cinq à me ſurveiller, mon cœur & l'amour ſuffiſent pour tromper leur vigilance. Ils ne laiſſeront échapper aucune occaſion de vous donner un témoignage de leur ſouvenir. Ils ſeront plus adroits que tous les ſurveillans du monde, parce qu'ils ne dorment jamais.

Cependant, cher ami, qu'il me ſoit permis de vous engager à un peu plus de calme & de patience. Vous connaiſſez mes ſentimens pour vous; je vous ai juré de n'être jamais qu'à vous, & de vous aimer juſqu'à la mort. N'eſt-ce pas l'amour qui vous a fait ce ſerment? Ne vous le répete-t il

pas à tout instant par sa durée seule? Je vous ai juré d'être fidelle & constante, eh! ferais-je la maîtresse d'y manquer? Ah! si je l'étais, je voudrais encore en avoir le mérite. Mais on devient toujours plus exigeant à mesure qu'on obtient davantage. Rappellez-vous la joie que vous causa Caïmant, en vous rapportant que je vous faisais dire seulement que ma maraine allait mieux; rappellez-vous encore les instances vives que vous me faisiez de vous faire dire un seul mot, verbalement. Actuellement c'est une demande à laquelle vous n'eussiez pas pensé il y a quelques mois; mais comme c'est l'amour qui vous égare, je ne puis que vous plaindre sans pouvoir trop vous excuser. Croyez-vous être seul à souffrir de l'état des choses? Ne sens-je pas la dureté de mon sort comme vous? Ah! que ne pouvez-vous lire dans ce cœur qui vous chérit tant! vous en ménageriez un peu plus la sensibilité.

Oui, mon état est pire que le vôtre. Sans cesse tyrannisée par les plus cruelles irrésolutions, tourmentée par les desirs les plus opposés, passant successivement & rapidement de l'amour le plus enflammé

aux craintes les plus accablantes de l'incertitude, effrayée d'un avenir ténébreux qui ne préſage que des peines, affaiſſée ſous le poids écraſant d'un préjugé qui ne permet aucun eſpoir conſolant, qui n'offre aucune reſſource honnête ; cédant tantôt à la nature, tantôt à l'éducation, ne ſuis-je pas livrée à tous les ſupplices dont l'humanité ſoit ſuſceptible ? Quel fardeau ſur un cœur auſſi ſenſible que le mien ! Et quand je réfléchis au ſort qui m'attend ſans doute dans la ſuite du tems, j'en ſuis épouvantée. Puis-je me diſſimuler l'abyme creuſé ſous mes pas ? Ne le voyez-vous pas comme moi ? Et vous me preſſez de l'approfondir, d'ajouter à l'énormité d'une faute qui ne peut être excuſable qu'autant qu'elle ne ſerait point ſcellée de la plus criminelle démarche ! Ah ! laiſſez-moi du moins la conſolante idée de n'être coupable que de trop de ſenſibilité. Cette faute n'eſt reprochable qu'à la nature. Voudriez-vous qu'en la confirmant, j'y ajoutaſſe encore une infamie dont je ſuis la maîtreſſe ? Non ; vous dites m'eſtimer, la paſſion peut vous égarer un inſtant ; l'amour même vous ramenera à ce que vous devez à l'objet.

Je vous ai permis, ſous des conditions que vous avez acceptées, qu'il ne faut point perdre de vue, & ſans leſquelles je me retracterais, je vous ai permis de me voir dans les lieux publics. Je comptais que maman aurait été à la paroiſſe cette ſemaine; mais elle ſemble deviner notre projet; elle ne parle plus d'aller à l'égliſe. Soyez tranquille ſur cela; Pyram eſt prévenu pour vous en donner avis, fût-ce même à minuit. Mais ſongez que, pour me prouver votre amour, il faudra n'en point faire paraître.

Revenons à vos lettres, puiſqu'on me laiſſe le tems de vous entretenir quelques momens.

Nous avons aſſez diverſement vu, vous & moi, ſur les démarches du confiant Ar... Vous en parlez comme de quelque choſe qui a attiré toute votre attention, & je ne l'avais enviſagé que comme un de ces ridicules qui ne doivent exciter que le rire. Je ſens que, quand on aime vivement, tout inquiete, tout allarme...., & peut-être qu'en pareil cas votre amante ne ſerait pas plus ſage que vous..... Sans donc trop

vous blâmer du sérieux que vous y avez mis, je vous exhorte, pour vous guérir de toute crainte à ce sujet, de considérer que cette impertinente démarche est d'Ar..., qu'il s'est adressé à Mimi, & que cette Mimi est l'amante de Sylvain. Cette remarque devra, j'espere, s'étendre indifféremment sur tous les amoureux qui pourront s'y présenter.

Oui, cher ami, nous sommes faits l'un pour l'autre, & rien ne peut plus détourner le penchant de nos cœurs. Ne craignez donc plus rien du secret que je vous recommande, plus que jamais, de garder jusqu'à nouvel ordre sur notre bonheur. Il est essentiel au repos de votre amante, vous ne pourrez pas le lui refuser.

Vous avez eu raison de rejetter la comparaison du billet de Ninon avec mes lettres; je vous avoue cependant que j'aurais été bien plus flattée que votre mémoire vous eût moins bien servi en cette occasion. La profession de cette célebre libertine était de se rendre heureuse par le changement, & l'idée seule de tout ce qui peut y avoir rapport me fait frémir.... Soyez donc tran-

quille & sur ma constance, & sur le serment que je renouvelle ici de n'être jamais qu'à vous, & de ne jamais aimer que vous.

Pourquoi donc semblez-vous toujours en desirer des preuves qui y seraient peut-être plus contraires ? Je suis trop sincere pour pouvoir vous dissimuler que je sens également qu'il manque quelque chose à notre bonheur ; mais faut-il payer de son repos une satisfaction qui ne pourra qu'être troublée par des sentimens ineffaçables dans les ames vertueuses ? La nature a sans doute ses loix ; elles parlent à notre cœur ; mais l'éducation a aussi son empire sur nous, & les loix que les hommes se sont imposées ne sont pas moins impérieuses. Il en est une, sur-tout, qu'on ne peut braver : c'est l'opinion. L'opprobre, attaché à la liberté de l'amour, tache jusqu'à notre maniere même de voir & de sentir ; & quand on n'est pas le maître de mésestimer celui qui s'est écarté de la regle établie, l'est-on de l'aimer encore après qu'il y aura manqué ? On a beau vouloir se surmonter, & n'écouter que son amour, on sent intérieurement,

pour soi-même, un mépris qui dépare le sentiment le plus doux.

Je persiste donc à soutenir que vous êtes dans l'erreur. Les jouissances de l'amour, autorisées par l'hymen, font le bonheur de la vie, selon tout ce que j'en puis savoir par le rapport de quelques amies, & de mes propres desirs; mais privées de cette sanction, en dissipant le charme, elles ne peuvent que les ternir à nos yeux mêmes. Et quand l'amour n'a plus cet appas qui le nourrit, ne doit-il pas tout au moins s'affaiblir. S'affaiblir dans mon amant!.... Il faudrait, il faudrait s'enterrer!.....

Je sens que je serai malheureuse toute ma vie; mais je sens en même tems que je ne puis desirer un bonheur qui me dégraderait à mes propres yeux. Je suis déja si peu de chose par le préjugé dont je suis si fort abaissée parmi les blancs, du sang desquels je suis pourtant sortie! Je voudrais vous élever, & non vous abaisser jusqu'à moi.... Je me regarde digne d'être votre amie, en nous renfermant strictement dans les bornes de ce sentiment innocent & divin, dont je suis susceptible; je ne me croirais

pas indigne du titre de votre épouse que le seul préjugé me défend ; mais votre *maîtresse*..... je me regarderais assimilée à tout ce qu'il y a de plus vil dans mon sexe & dans ma classe. En effet, qui m'en distinguerait encore ? Le public, ce juge sévere, touché de mon amour, de mes sentimens, de leur pureté, condescendrait-il jusqu'à la commisération & à l'indulgence pour moi seule ? Non ; il me rangerait au nombre des autres femmes libertines, & je n'aurais que la honte & les remords à lui opposer pour toute objection..... Parlons-nous donc en amans, aimons-nous de même ; mais conduisons-nous en *amis*. Ce public, trop rigoureux souvent, pourra mal juger de nous, mais notre témoignage intérieur nous défendra de ses coups. Et quand toute la terre me mépriserait, me condamnerait, n'aurais-je pas assez de l'estime de mon amant & de la mienne, pour m'en dédommager ?

Votre extrême mélancolie m'inquiète, & finira par m'en inspirer. Pourquoi fuyez-vous les amusements qui n'anticipent rien sur les sentiments que vous me portez ? savez-vous

que je ſuis auſſi femme que qui que ce ſoit de ce côté-là ? J'exige que vous vous remettiez à la ſociété, à la muſique, & à tous vos autres amuſements. Ce n'eſt pas que je vous aime pour vos talents, mais doutez-vous que je ne les aime pas beaucoup en vous ? Je ne fais aſſurément pas un mérite eſſentiel à mon amant de ſavoir briller dans le monde par les talents d'agrément ; mais les autres y mettent une ſorte de gloire ; je ne ſuis pas fâchée que cela ſe rencontre en vous. La ſociété prendra le ſoin de vous admirer pour moi de ce côté-là, tandis que mon admiration ſe fixera ſur les ſeules qualités de votre ame. Je veux néanmoins que vous continuiez à préférer une de mes lettres à tout le reſte. Je veux encore que vous ménagiez davantage votre ſanté pour votre *amie*, comme elle fait de la ſienne pour vous. Dormez donc, *je le veux abſolument*. Ne pouvez-vous pas attendre avec quelque patience les jours que vous devez recevoir mes lettres ou me voir ? N'êtes-vous pas sûr du ſoin que j'y mets ?

J'ai en effet un panaris, mais de peu de conſéquence ; il m'a d'abord gêné beau-

coup ; il me laiſſe actuellement la liberté d'écrire, il n'eſt plus queſtion du bras en écharpe.

Vous êtes bien avant dans l'erreur, ſi vous croyez qu'il ſerait poſſible de fléchir Maman, & d'en obtenir la permiſſion de nous voir ? Ne l'eſpérez jamais ; quel motif lui donner ? la pureté de nos intentions ? l'innocence de notre amitié ? Y croirait-elle ? Sont-elles préſumables, entre deux cœurs ſi paſſionnés, ſur-tout à notre âge, & plus encore entre un *blanc* & une *mulâtreſſe*, dans un pays où la vertu ſemble un problême inſoluble ? comment le lui perſuaderions-nous, lorſque nous ne pouvons peut-être pas répondre de nous-mêmes ? Brûler ſi fort de loin, que ſeroit-ce ſi nous étions près de l'un & de l'autre ? Quand je penſe ſeulement au moment où je rencontrerai vos yeux en public, le tremblement m'en prend, & ſi j'étais d'un teint blanc, on verrait la pâleur couvrir mon viſage.

Il faut donc renoncer à ce projet, & ne plus ſonger à rien découvrir à cette mere de ce qu'elle ne ſait déjà que trop. Je vous l'ai permis, faiſons l'eſſai d'une entrevue

en public. J'en redoute autant que j'en déſire l'heureux moment; je l'epiérai avec ſoin, fiez-vous-en à votre tendre amie; mais, ſur-tout, contraignez-vous devant maman. Les meres ont beau avoir aimé dans leur tems, elles s'en appuyent au contraire pour empêcher leurs filles de payer le même tribut à la nature. Les unes & les autres ſe blâment ſans imaginer qu'elles ont peut-être raiſon également.

Vous avez bien raiſon de vous en fier à Caïmant. Il vous vaut toujours une double lettre, ou plutôt il les commente à l'infini. Jamais meſſager ne fut plus adroit, plus diſcret ni plus prudent. Il pénétre par-tout ſans être vu ni ſu. Il joue l'imbécile avec autant de naturel qu'il entend à faire un meſſage avec eſprit. Je l'aime bien, puiſqu'il me parle ſi bien de mon *ami*. Depuis que maman l'a rencontré chez Fidalie, & qu'il s'en tira ſi finement, on ne peut plus le ſurprendre.

Ma tante va mieux; l'intérêt que vous y prenez ſe rapporte tout à moi, puiſque vous ne la connaiſſez pas. Maman ne tardera pas d'aller chez Fany...

Je m'apperçois que mes ſurveillantes ne m'ont pas empêché cette fois de répondre un peu par ordre à toutes vos dernieres lettres. Ce m'eſt une douce ſatisfaction en ce que la mienne vous en cauſera sûrement.

LETTRE LXXIV.

De Sylvain à Mimi, du 27 de février 1775.

Toutes les gardes ſont inſuffiſantes & inutiles, dès que les cœurs ſont d'accord. Cependant, je ne ſens que trop bien qu'on peut leur rendre plus rares les occaſions de ſe voir & de s'écrire, lorſque l'amante eſt auſſi craintive que vous. Pourquoi leur donner cette ſatisfaction, lorſqu'on peut ſi aiſément la leur diſputer ? Vous m'aimez comme je vous aime, je n'en ſaurais douter, chaque mot de vos adorables lettres me l'inſinue juſqu'au fond de l'ame ; mais, tendre amie, encore ne puis-je bannir de mon cœur les déſirs brûlans dont il eſt ſans ceſſe agité. Ne m'en blâmez pas, il n'en eſt aucun qui ne vienne de vos attraits. Je voudrais

vous obéir, mais en ſuis-je le maître ? vous avez converti tout mon être en amour, toute ma vie en déſir. Et vous voulez que je ſois le maître de cacher un ſentiment dont tout mon ſang eſt rempli.

Mais vous m'en ordonnez le ſecret, je ferai de continuels efforts pour l'obſerver... L'amour pourra le trahir dans mes yeux ; n'en fera-t-il pas autant dans les vôtres ? Pourquoi, Mimi, lui impoſer une auſſi cruelle contrainte ? Pourquoi ne pas vous livrer aux vœux & aux ſoins de votre amant ? Qu'auriez-vous plus à craindre ? Quoi, vous voudriez lui changer ce doux, ce glorieux titre pour celui *d'ami* ! Si vous avouiez hautement ſon bonheur, que pourraient vos parens contre vous ? Le ſort vous a-t-il privée des droits de légitimité pour vous aſſujétir encore à une domination qui ne peut être tolérée que par eux ? Vos parens pourraient-ils faire valoir le peu qu'ils ont ſur vous contre ceux que vous me donneriez ſur votre cœur ?

Il me ſemble, chere amie, que vous expliquez mal les droits des peres & meres ſur leurs enfans, & ſur-tout lorſque des

loix, peut-être injuſtes, mais convenues dans la ſociété, ne leur donnent pas. Quels ſont-ils ces droits ? Eſt-ce de tyranniſer le cœur de leurs enfans ? Ceux-ci aiment-ils par eux ou pour eux ? L'éducation a tout corrompu dans la ſociété ; la nature n'y eſt plus rien, & le cœur de l'homme y eſt ſans ceſſe tiraillé entre l'une ou l'autre. Or, je voudrais que vous me le diſiez, à qui eſt-il plus juſte & plus ſenſé d'obéir.

Je voudrais pouvoir ne revenir jamais ſur cet article, puiſque vous le déſirez ; mais je n'en ſuis pas le maître. Ah ! que je ſerais à plaindre, ſi vous ne me donniez de ſi douces aſſurances d'un ſincere retour ! Qu'il eſt conſolant, ce ſerment que vous me faites de toujours m'aimer, & de n'être jamais qu'à moi ! il me laiſſe un rayon d'eſpérance au fond du cœur. Mimi ne peut être ni perfide ni parjure ; le ſort ſe laiſſera peut-être fléchir un jour, & je ſerai heureux. Car, je vous fais ici le même ſerment de vous aimer juſqu'au tombeau, & de n'être à perſonne, puiſque je ne puis être à vous....

Il ſemble qu'après cette aſſurance mutuelle de notre confiance & de notre fidélité,

je

je devrais être plus tranquille, & ne plus revenir sur une demande que vous rejettez si loin ; cependant cette voluptueuse pensée ne peut sortir de mon ame. Nos sermens même ne me semblent que les préliminaires de notre union, & mon cœur ne cesse de me dire qu'ils doivent être ratifiés par les délices de l'amour. Ce sentiment ne peut se contenter du voile de l'amitié ; il en est même blessé. Vous m'avouez que votre cœur vous en dit autant ; pourquoi donc nous priver d'un bien dont le désir seul a tant de charme pour nous ? Quelle crainte doit encore vous arrêter après les sermens que nous nous sommes faits ? Mimi, voudriez-vous prouver à votre amant que vous lui êtes moins dévouée qu'à un préjugé insensé, ou plus soumise à la crainte de vos parents, qu'à l'amour ? Est-il rien au monde que je ne sois prêt à sacrifier pour vous ? Et vous ne pouvez lui faire le sacrifice d'une illusion ; vous ne pouvez consentir à son bonheur & à votre félicité ? Chere Mimi, ne soyez pas plus longtems en contradiction avec vous-même, & cessez de penser que le véritable amour puisse jamais être attiédi par son propre

aliment. Il eſt indépendant du tems & des événemens ; tout ſert au contraire à le fortifier. Ne pourrait-on pas vous citer des unions libres que le tems n'a fait que cimenter & embellir de tous les charmes de la confiance & des douceurs de l'habitude ? Livrez-vous donc à celle de nos ames, & ne craignez plus d'en eſſayer le pouvoir. Il n'eſt pas poſſible de le pouſſer plus loin, vous régnez ſouverainement ſur tout mon être, & je ne pourrais exiſter ſans vous.

L'excès de mes craintes amoureuſes, m'a fait commettre une incongruité en vous citant le billet de Ninon, au ſujet de vos divines lettres. Croyez, adorable maîtreſſe, que cette faute n'eſt applicable qu'à ma mémoire, & que mon cœur n'y a pu mettre aucune comparaiſon ; au talent d'écrire auſſi bien que cette célébre laïs, vous joignez des qualités qu'elle ne connut jamais. D'ailleurs mon cœur peut-il vous comparer aucune femme !

Vous avez ſu mieux que moi apprécier la hardieſſe auſſi téméraire que ridicule d'Ar... ; elle eſt plus digne de pitié que de courroux, & je lui ai fait plus d'honneur qu'il ne mérite. Mais comment ne pas

trembler toutes les fois qu'on voit tenter l'enlevement de ce qu'on a de plus cher & de plus précieux ? Cependant je crois que la jalousie moins que l'indignation m'a excité contre la folle prétention de cet homme méprisable. C'est la derniere fois que j'en parle, n'y revenons plus. Je dois vous avouer, cependant, que ce que vous me dites de tendre à ce sujet, n'est guere propre à me faire regreter d'en avoir parlé.

Quand vous ordonnez, je ne sais qu'obéir. Il suffit que mes faibles talens puissent vous être agréables, pour que je tâche de m'y remettre du mieux qu'il me sera possible. Si l'ennui vient me donner du dégoût, je me dirai : c'est Mimi qui le veut ; & aussi-tôt mon émulation renaîtra. Mais aucune occupation ne peut remplacer le plaisir délicieux de penser à mon adorable maîtresse. Je ménagerai ma santé pour vous ; mais comment dormir loin de vous, chere Mimi ? Mes esprits, semblables aux pointes de l'aimant que le fer fait hérisser, & agite à une certaine distance, & qui vont s'y reposer en y touchant ; mes sens, dis-je, réunis à l'objet de mes

vœux, éprouveraient un doux repos en s'y fixant, & s'y confondant. Comment attendre cet instant avec patience ? Si vous le savez, Mimi, apprenez-le moi.

Vous voulez donc que je renonce à l'espérance de pouvoir fléchir votre mere ! Elle viendra chez Fany, & je ne pourrai pas seulement lui faire entendre que je vous adore ! Mais cette cruelle nécessité même ne permet-elle pas, ne nous commande-t-elle pas de faire, par nous-mêmes, notre bonheur que nous devrions tenir d'elle ?

Ce que vous me dites de Caïmant redouble mon affection pour lui. Vous devez être persuadée que je ne suis pas ingrat envers lui. Ces gens-là, d'ordinaire, excellent dans ces sortes d'emplois ; mais il est rare d'en rencontrer qui les rempliſſent avec autant de zele & d'intelligence.

Vous voyez, tendre amie, que j'ai aussi répondu par ordre à votre lettre : c'est le moyen le plus sûr pour ne pas faire comme je fis, lorsque je répondis à votre lettre du 29 du passé. On lit, on dévore une lettre de l'objet de son amour ; on n'en saisit d'a-

bord que l'enſemble ; & lorſqu'on y répond ; on ne prend que ce qui a frappé plus vivement ; & l'amour aime les détails & l'exactitude. Le mieux eſt de reprendre la lettre par article, & d'y répondre de même. Mais de quelque maniere que je puiſſe répondre aux vôtres, croyez que ce ſera toujours le tendre, le véritable amour qui l'aura dicté.

LETTRE LXXV.

De Mimi à Sylvain, du 29 de février 1775.

Lorsque je reçois une de vos lettres, mon cœur ſent un ſoulagement, ou plutôt une ſatisfaction telle que peut la procurer la réception de tout ce qu'on pouvait déſirer de plus heureux. L'ambitieux armateur n'eſt pas auſſi joyeux de voir arriver ſon bâtiment de l'Inde, après de mauvais bruits ſur ſon ſort. Mais après avoir lu ces tendres lettres, pourquoi faut-il que je ne puiſſe pas me diſſimuler qu'il y a quelques interſtices, ſi je puis m'exprimer ainſi, dans

cette satisfaction qu'elles me procurent ? Elles ne sont que les interprêtes de l'objet qui les rend si précieuses ; & à juger par le plaisir que vous témoignez en recevant les miennes, qui expriment si faiblement cependant ce que je sens, je pense que ces interprêtes sont bien au-dessous de l'intention de la personne, & de ce qu'elle ferait elle même.

Tout cela, je vous avoue, plaide fortement en faveur de vos raisons ; mais mille autres m'arrêtent lorsque je veux franchir la barriere qui se trouve entre mon cœur & mes principes. Il faut sauter de haut en bas, & l'on n'a plus d'espoir de revenir en arriere. Quelqu'amoureux que soit mon cœur, cette idée l'intimidera toujours. Je sens assez combien vous en devez souffrir, mais l'excuse du tort que je vous fais se trouve dans ce tort même ; si je vous aimais moins, j'aurais moins à risquer, & je craindrais moins aussi. Ce conflit de desir & de crainte ne me laisse pas un moment de relâche.

Le sort, dites-vous, ne m'a pas privée de la légitimité pour m'assujettir à une domi-

nation qui n'en dépend pas : quoi, l'exemple du pays vous aurait-il auſſi corrompu ! quoi, je ne connaîtrais pas ma mere, & elle n'aurait pas de droit ſur moi, parce qu'un uſage paſſé en loi l'aurait réduite à me donner le jour ſans la ſanction de l'hymen. Eh, ſi j'avais le malheur d'avoir des enfans de la même maniere, ils pourraient auſſi penſer qu'ils ne me devraient rien ! Ils ne connaîtraient ni les devoirs de la filiation, ni les droits de la maternité ! Ils pourraient s'affranchir de tous ceux du ſang par la privation de la légitimité ! Ils ne ſeraient pas mes enfans, je ne ſerais pas leur mere !..... Ah ! vous m'éclairez ſur les maux que j'allais me préparer ! j'allais moi-même déchirer mon ſenſible cœur par les coups les plus cruels..... Dieu ! ſi les enfans de Sylvain, ſi les fruits d'un amour ſi chéri !..... J'en frémis !

Ne me parlez plus, cher ami, ne me parlez plus de manquer à ma mere, d'en oublier les droits ſacrés. En manquant aux mœurs, j'en éprouverais les plus grands

châtimens par l'indifférence, que dis-je, par le mépris des enfans du vice qui m'aurait conduit. Je le sens mieux que jamais, la nature nous égare & peut nous conduire aux plus grands crimes. Craignons-en l'impulsion si elle ne nous guide pas vers les vertus. L'union libre des cœurs en écarte totalement. Le penchant peut être innocent, & le moyen de le satisfaire, criminel. Il faut donc.... Oh, que nous sommes malheureux !

Le sort d'une jeune fille est de recevoir des propositions de mariage de toutes parts ; c'est un tems d'agitation inséparable du printems de la vie, & qu'il faut laisser passer. Voici encore une lettre d'un jeune homme du Cap, qui m'avait connue chez une de mes amies. Maman qui voudrait tant que vos lettres vous fussent renvoyées cachetées, sans même me parvenir, ne permet pas qu'il en soit de même de ceux qui parlent de mariage. Elle semble, ainsi que mes sœurs, voler au contraire au-devant d'eux. Il a fallu malgré moi lire, &

j'ai lu..... C'eſt, vous pouvez bien penſer, tout ce qu'il en pouvait être. Quel effet différent cette lecture fait ſur moi ! Combien elle vous donne davantage encore ſur ce cœur qui ne peut plus être qu'à vous ſeul ! Ma mere m'a preſſée de répondre à cette épître ſoi-diſant amoureuſe, mais je m'y ſuis nettement refuſée. En pareil cas je retrouve une énergie & un courage dont, à la réflexion, je ne me croirais pas ſuſceptible auprès de ma mere. Sylvie a été chargée de faire la réponſe, & elle l'a faite comme bon lui a ſemblé. Renvoyez-moi cette lettre je la lui renverrai ſous l'enveloppe que vous y mettrez, & vous y joindrez l'adreſſe car s'il n'a pas le dedans, pourquoi aurait il le deſſus ? Ma main ne veut & ne peut plus écrire qu'à Sylvain.

J'ai bien mal commencé ma lettre ! j'étais réſolue de vous gronder bien fort, & mon cœur m'a déçue ; mais il vaut mieux tard que jamais ; auſſi-bien eſt-ce la bonne maniere que de commencer par flatter les gens qu'on a intention de bien fâcher. Quoi ?

Se peut-il, cher ami, qu'après la promesse que vous m'avez faite de ménager votre santé, vous vous soyez exposé nuitamment pour accompagner Caïmant jusqu'à notre barriere? Est-ce ainsi que vous gardez la foi de vos sermens? N'allez pas croire au moins que ce soit Fédalie qui me l'ait rapporté, puisque vous lui en avez fermé la bouche par le moyen de quelques gourdes: au contraire, je lui en veux pour avoir entré dans ce complot, & je n'en sais pas moins mauvais gré à ce Caïmant. J'en ai été instruite par un autre dont vous ne vous doutez point.

Je ne me pardonne pas, après cet acte d'infraction & d'imprudence de votre part, de vous plaindre encore d'être venu si près de ma demeure sans pouvoir me voir. Je vous jure que je ne voudrais pas pour beaucoup l'avoir su le soir même; c'en était fait de mon sommeil, & j'aurais été privée des doux songes dont l'amour l'a favorisé. Tandis qu'un heureux mensonge me comblait de mille douceurs dans les bras de mon

amant, il était, en plein air, exposé à toutes ses injures.

Qu'on dise après cela, qu'on a des pressentimens de la proximité des personnes qui nous sont cheres : mon cœur ne m'aurait-il pas avertie que Sylvain était à deux pas de ma fenêtre ?.... Mais, en effet, ces tendres rêves n'en seraient-ils pas une preuve ? Je n'en sais rien. Je sens bien vivement seulement, que si mon absence vous cause des peines, la vôtre ne m'en coûte pas moins. Cette crainte, qui vient toujours à la traverse de nos desirs, m'est d'autant plus douloureuse, que je ne puis ni la vaincre, ni cesser de la combattre ; & je sens aujourd'hui qu'elle est bien moins de perdre votre tendresse que votre estime qui, malgré votre raison, tient à celle du public. Jugez, quand à cette idée de chagriner ses parens, vient se joindre celle de voir refroidir le cœur de son amant, jugez ce que peut une tendre amante & une bonne fille.

Je sens que je pourrais même pousser

la tendresse pour vous jusqu'à m'affranchir de leur pouvoir ; mais cet amant dont la perte peut me venir de sa possession même !... Orphée perdit Euridice à force de l'aimer. Ces feux même que vous me citez, le desir seul des sens peut en être l'aliment, & vous, l'ignorer. Je vous proteste que tout cela rend ma position cruelle & insupportable. Ce n'est plus un préjugé insensé qui m'arrête ; je pense quelquefois comme vous que le créateur en sait bien autant que la créature ; qu'il ne lui a sans doute pas donné un penchant pour qu'elle ne le suivît pas ; mais cette crainte de tout perdre, en voulant tout posséder, me bouleverse dans toutes les incertitudes. Il faut que je vous l'avoue, à ma honte peut-être, souvent je sens que s'il n'y avait plus que mes parens & mes principes à opposer à vos tendres empressemens, & sur-tout à vos souffrances, Mimi serait déja sur le bord du précipice..... Son cœur n'y est-il pas déja depuis le premier instant qu'elle vous vit ? mais l'expérience de mes sœurs, de mes amies, me fait trembler. Si vous m'ai-

mez comme je vous aime, vous la craindrez comme moi, & vous ménagerez la faibleſſe d'une ſenſible amante que vous déchirez par toutes les ſouffrances de la crainte & de l'amour.

Mais ne vous ai-je pas bien grondé ? Ah ! j'ai beau faire, ce cœur me ramene toujours à vos pieds.

LETTRE LXXVI.

De Sylvain à Mimi, du 2 de mars 1775.

Que vous êtes aimable, Mimi ! que vous êtes tendre & que je vous aime ! que ne puis-je vous exprimer juſqu'à quel point je vous idolâtre ! vous avez comblé mon ame de la plus douce joie. Loin de vous il n'y a que vos lettres qui puiſſent m'en faire éprouver. Qu'elles ſont charmantes ! que je les baiſe de fois dans tous les inſtans ! Mais il faut tâcher d'y répondre par ordre ; car mon cœur, trop agité de tant

de ſentimens à la fois, met de la confuſion dans toutes mes idées.

Ces intervalles de joie & d'inquiétude que mes lettres vous cauſent, n'en doutez pas, chere amie, ne ſont qu'un reſte de vos préjugés : ils empoiſonnent encore les ſentimens de l'amour dans votre ame. Ah ! ſi j'avais l'art de vous exprimer les choſes comme je les ſens, ne vous aurai-je pas déjà fait ſecouer le joug de ces furies de l'ame ! Mais, comme vous obſervez vous-même, mes écrits ne ſont que de très-faibles interpretes de mes ſentimens ; & malheureuſement, vos craintes portent ſur un objet qui n'eſt ſuſceptible d'aucune autre garantie que celle même que peut donner l'expérience qui vous les inſpire.

Cependant, chere amie, ſi l'on devait être arrêté par les riſques de l'avenir, quel eſt celui qui ne dût pas ſe priver des alimens même les plus naturels, ſoit par la crainte qu'il ne s'y trouve un corps étranger & malfaiſant, ſoit par celle d'une mauvaiſe digeſtion ? Car quelques individus

en ont éprouvé les événemens les plus funestes. Il est certain que si l'on ne peut se fier au plus tendre amour, à la constance la mieux éprouvée, on ne pourrait d'ailleurs en avoir aucune autre sorte de preuve d'avance. L'on aime, ou l'on n'aime pas; le parti du cœur est tout aussi décidé, que l'une ou l'autre de ces deux alternatives est absolue. C'est à vous de prouver celui du vôtre à cet égard, & à moi à trembler jusqu'à ce que vous en ayez prononcé...

A Dieu ne plaise que je puisse jamais chercher à vous induire au mépris de ce que vous devez à la nature; quand je dis que les peres & meres n'ont qu'un pouvoir limité sur leurs enfans, je ne parle que relativement au sort de leur vie. S'ils exigeaient qu'ils leur soumissent jusqu'au penchant de leurs ames, ils seraient aussi tyrans qu'injustes, & ceux-ci seraient fondés à ne pas y souscrire; par les loix de la nature, les peres & meres cessent d'être avant leurs enfans; pourquoi, avant de mourir, leur auraient-ils voulu préparer des regrets &

des repentirs amers, dont ils n'avaient à tirer aucun fruit, pas même de leur vivant ? Le bonheur de leurs enfans leur eſt-il donc ſi indifférent qu'ils puiſſent le ſacrifier à une vaine ſatisfaction ?

On n'eſt point maître de ſes affections ; comment nos parens le ſeraient-ils davantage ? Quand on dit que les enfans doivent reſpect & ſoumiſſion à leurs peres & meres, on entend ſans doute ſur toute autre choſe que les ſentimens du cœur ; tout ſeroit bien dans la ſociété, ſi chacun ne voulait pas anticiper ſur les droits des autres. Que les peres & meres n'exigent jamais l'impoſſible de leurs enfans, ceux-ci les aimeront davantage, les regarderont en même tems comme l'auteur de leur exiſtence & de leur félicité, & s'étudieront à faire la leur. Eh, que doivent les premiers déſirer de plus ! Pourquoi donner la vie à des êtres pour en faire des eſclaves juſque dans leur moral même ? Si les parens avaient quelque pouvoir ſur nos ſentimens, pourquoi en éprouverions-nous jamais de contraires à

leurs volontés ? Chaque homme appartient à la nature avant tout ; c'eſt elle ſeule qui le fait naître à ſon gré, c'eſt à elle ſeule qu'il doit la premiere ſoumiſſion : eh, que peuvent même les loix ſur les cœurs ! On contraint l'extérieur humain, mais l'ame ne ſaurait ſortir du cercle que l'auteur a tracé autour d'elle. La ſujétion eſt donc un crime contre nature, & les loix doivent plutôt être ſelon celle-ci, qu'elle ſelon les premieres. Mimi, les préjugés combattront-ils encore ce raiſonnement dans votre ame ?

Je vous remercie, adorable amie, du fond de mon cœur, de la lettre que vous m'avez fait paſſer du nouvel *amoureux* ! il eſt heureux de n'avoir pas le cœur auſſi ſenſible & auſſi épris que le mien ; ſon ſort ſerait déplorable, & je ne pourrais m'empêcher de le plaindre de n'être pas payé de retour : mais, heureuſement pour le pauvre garçon, il n'a que des yeux. J'admire le prix que les hommes mettent à l'or qu'ils eſtiment infiniment plus qu'eux-mêmes : c'eſt de

quoi ils appuyent davantage leurs prétentions. Mais quelle faible reſſource auprès de la divine Mimi !

Je vous renvoie cette lettre, & vous approuve fort de vouloir la lui renvoyer ſans réponſe ; j'y ai, en conſéquence, mis une enveloppe & l'adreſſe. Combien je ſuis ſenſible à ces marques de votre tendreſſe ! combien je le ſuis aux ſacrifices ſans nom que vous me faites ! ah, Mimi, j'en ſens tout le prix ! Je ne puis cependant vous en aimer davantage, mon amour étant au dernier terme où le cœur puiſſe le porter. C'eſt tout ce que je puis vous offrir pour tout ce que vous ne ceſſez de faire pour moi, auſſi n'y manque-t-il rien ; quelle autre choſe pourrait ſeulement payer le ſacrifice que vous me faites de votre liberté que vos parens vous ôtent auſſi cruellement par rapport à moi ? il en eſt un autre cependant, vous le ſavez, Mimi, pour lequel mon cœur ne laiſſe pas de ſoupirer encore... Il réaliſerait tous les autres, & y ajouterait un nouveau prix.

Je ne suis pas moins sensible à l'intérêt que vous prenez à la conservation de ma santé. Vous devez me pardonner d'avoir cherché à m'approcher du feu qui vivifie ma vie ; à ce prix, quel mal ne me serait pas indifférent ? Ah ! s'il n'y avait que l'appréhension des maux à m'empêcher de vous voir, de vous parler, je jouirais sans cesse de ce bonheur infini. Mais l'altération de ma santé vous étant un sujet d'inquiétude, il faut que je sacrifie, à sa conservation, jusqu'à ce qui seul peut calmer les ennuis dans l'absence où je vis de vous. Vous m'avez plaint, aimable amie, lorsque vous avez su que j'avais été si près de vous, sans vous voir ; cet intérêt que vous y avez pris, ne m'en est-t-il pas la plus douce consolation ? Il faut pourtant vous l'avouer, si votre intention a été de m'en gronder, sachez que vous avez été servie au gré de vos désirs par les tourmens que j'en ai soufferts. Non, jamais je ne guérirai, Mimi, des désirs qui me déchirent loin de l'objet de mes adorations.

Si Fédalie ne vous avait pas appris que

j'avais été chez vous, aurais-je pu vous le dissimuler, nulle autre qu'elle, sûrement, n'a pu vous le dire. Le déguisement sous lequel j'étais travesti, l'a trompée la premiere, & en chemin un de mes propres esclaves m'a pris pour un negre libre du canton. Caïmant même ne pouvait revenir de son étonnement en me voyant sous ce costume créole. Ne pensez pas, tendre amie, que j'aie pensé exposer ma santé en marchant de nuit; car en ce cas je me serais rappellé ma promesse : mais la chaleur du jour m'a depuis long-tems fait contracter l'habitude de voyager plutôt de cette maniere qu'autrement. Vous savez d'ailleurs que dans l'emploi que j'occupe, c'est une nécessité. Je vous avoue cependant que je me serais repenti d'avoir accompagné Caïmant, si vous ne m'aviez appris que la simpathie vous avait fait faire d'aussi heureux songes. Je m'en féliciterais bien davantage, cruelle amante, s'ils pouvaient servir à vous en faire désirer la réalité.

Fédalie m'a dit que vous aviez mal aux

dents. Il ſemble que toutes les miennes s'arrachent les unes après les autres ; j'y ſens des douleurs inſupportables. Chere amie, j'en connais le remede, pourquoi en différez-vous l'uſage ?

LETTRE LXXVII.

De Mimi à Sylvain, du 5 de mars 1775.

Je n'ai que ce petit inſtant à vous écrire ; & je l'emploie à la hâte à vous donner un avis qui adoucira peut-être un peu vos peines. Je dois aller demain matin avec Sylvie, chez Magdelaine ; nous déjeûnerons chez Mme. de L... N'allez point chez la premiere, mais tâchez de trouver un prétexte pour être chez l'autre avant nous. Nous ne pourrons pas nous parler, mais nous nous verrons ; c'eſt quelque choſe pour deux cœurs qui s'aiment. D'ailleurs nos yeux en ſeront les tendres interprêtes. Adieu, on vient.....

LETTRE LXXVIII.

De Sylvain à Mimi, même date.

L'AI-JE bien lu, adorable maîtresse de mon ame ? Vous me permettez de vous voir demain ! quel jour ! quel bonheur ! que l'heure va tarder, & que le tems va encore s'allonger pour moi ! La nuit me paraîtra un siecle de privation ; mais en revanche, que ma félicité durera peu ! Cet instant rapide paraîtra avoir rassemblé à mes yeux tout l'univers pour le dissiper avec la vélocité de l'éclair, tel que le feu de la foudre qui brille avec éclat à nos yeux, dissipe le nuage qui l'avait formé. Je ne ferai que vous voir, sans pouvoir vous parler de mon amour. Je tâcherai du moins de vous faire donner cette lettre, si les yeux multipliés de cet infatigable argus ne se collent pas sur vous.

Je vais donc vous voir, divine Mimi ! mes yeux vont pouvoir fixer les vôtres !

J'y lirai le retour du tendre amour que vous pourrez lire dans les miens ! quel délice ! Mimi, il en eſt cependant un autre qui le ſurpaſſerait ; ce ſerait celui de vous voir, de vous entretenir en liberté, de paſſer quelques inſtans près de vous. Charmante amie, ne touche-t-il donc pas votre cœur, pour y être auſſi indifférente ! Il ſerait ſi aiſé de nous le procurer ! le véritable amour connut-il jamais d'entraves ? C'eſt lui, oui, c'eſt lui qui fait les plus grands miracles du monde. Puiſſe-t-il me procurer le doux inſtant de vous dire & de vous prouver combien je vous adore !

LETTRE LXXIX.

De Mimi à Sylvain, du 5 de mars 1775.

UNE viſite imprévue que Maman & Sylvie ont eu à faire à Mme. ***, me donne l'occaſion de vous écrire encore cette lettre, qui ne pourra cependant vous être remiſe que demain.

Des événemens nouveaux ſont venus à la traverſe de mes projets flatteurs, & me plonger dans la triſteſſe. Hélas ! n'aurais-je donc jamais un inſtant de bonheur ! Je n'oſe plus l'eſpérer, il faut y renoncer.

Sans l'extrême conſolation de vous voir, & la crainte de vous déſoler en manquant à un rendez-vous que je vous ai moi-même donné, je vous jure, cher ami, que je n'irais point chez Magdelaine comme je me l'étais propoſé. Mais ce ſerait une douleur de plus à nos cœurs, & ils en ont tant déja !.....

Il faut vous dire qu'après mon billet de ce matin parti, maman a reçu une lettre encore d'un jeune Quarteron de ce quartier, qui me demande preſſamment en mariage. C'a été, comme ce ſujet eſt toujours, celui d'une grande querelle, tant de la part de Maman, que de mes ſœurs, qui la ſecondent ſi bien ſur ce point. On a mis au jour tous les reproches du préſent & du paſſé, & votre nom n'a pas été à la derniere ſcène. La lettre du jeune homme était

accompagnée

accompagnée d'une de mon pere qui a achevé de me percer le cœur. Ils me font tourner l'esprit.

Mais, cher ami, n'y a-t-il pas moyen de concilier en même tems nos vœux & les vues de mes parens ? Ils ne cessent de me représenter le tort que je fais à Fany.... Qu'espéres-tu, me disent-ils, sur un cœur où elle régne aussi souverainement ?..... Cette idée m'accable, me déchire..... Voudrais-je enlever à cette femme estimable un bien dont la perte, en pareil cas, me coûterait la vie !..... Mais vous, avez-vous la dureté de lui porter le coup funeste ?..... Tout le monde s'accorde à dire qu'elle le mérite si peu !.... Non, conservez-la, conservez-lui la vie, aimez-la..... Ah ! que ce sujet a coûté de larmes & de tourmens à mon cœur depuis qu'il vous aime ! Je ne vous en aurais jamais parlé..... mais on m'en fait sentir la nécessité..... il y a long-tems que Fany vous est attachée..... des fruits de cette union l'ont cimentée..... ne lui déchirez pas le cœur, sacrifiez-moi, sacrifions-nous..... Soyons justes ; la vertu sera notre récompense..... Ne nous en aimons

pas moins ; vous ſavez que mon amour eſt gravé trop profondément dans mon ame pour que je puiſſe jamais l'en effacer, ni en introduire un autre : mes parens veulent abſolument que je m'établiſſe ; moi-même je ſens que je le dois autant à mon devoir qu'à mon pere ſur-tout que je crains tant de déſobliger.... Mon corps paſſera dans d'autres bras ; mais ce cœur, vous l'avez tout entier, il vous reſtera juſqu'à ma mort... elle ne tardera pas de venir..... Fany vous conſolera, elle mérite ce bonheur.....

Qu'il m'en coûte de vous tracer ces choſes ! & qu'il en coûte bien plus encore à mon cœur d'y ſonger ! que le ſort me traite cruellement ! que la tyrannie de mes parens m'eſt en averſion ! Hélas ! le ſort d'une autre, d'une rivale ſemble les intéreſſer plus que le mien ! Je ſuis abandonnée de tout au monde.... Sans vous, Sylvain, je ſaurais bien me ſouſtraire à tant de maux, ſous le poids deſquels mon courage ſuccombe... Mais ne plus vous voir ! renoncer à vous & vous ſavoir exiſtant !. . . . , Ah ! plaignez votre malheureuſe amante ; mêlez quelques larmes, au moins de pitié, à celles qu'elle verſe en ce moment.....

Que le bonheur eſt précaire ! Il n'y avait que quatre heures que je venais de nager dans la plus douce eſpérance, & elle eſt auſſi-tôt empoiſonnée par les plus déchirantes penſées qu'on puiſſe jamais avoir. Mon ame était dans l'attente d'une douce jouiſſance, & la voilà plongée dans toutes les amertumes. Ce qui redouble mes douleurs, c'eſt de penſer que vous les partagerez. Demain..... vous deviez lire la joie dans mes yeux, & vous n'y verrez que la déſolation..... Sylvain, j'ai la mort dans le cœur, vous ſeul y vivez.....

LETTRE LXXX.

De Sylvain à Mimi, du 6 de mars 1775.

J'AVAIS paſſé la nuit à rêver au doux moment de vous voir, elle m'avait paru un ſiecle paſſé dans l'impatience des deſirs les plus vifs ; j'étais arrivé chez Mme. L... Que de plaiſir je me promettais ! Vous paraiſſez, le délire s'empare de moi, mes yeux ſe troublent, mon ame flotte dans

un fleuve de douceurs. Je vole à vous pour vous offrir la main, je la touche..... le feu s'allume dans toutes mes veines. Je preſſe cette main que je ne voudrais jamais quitter un ſeul inſtant ; elle ſerre la mienne, tout mon être eſt électriſé, & je ſuis dans un embrâſement univerſel. Dieu ! qu'il faut d'amour pour cacher qu'on aime tant ! Combien il en coûte pour ſe contraindre à un tel point ! Quels combats terribles entre l'amour & l'obéiſſance ! quels cruels efforts ! Ah ! Mimi, quelle épreuve ! je ne pouvais plus voiler mes tranſports, mon émotion était trop forte. J'étais dans un raviſſement qui mettait le comble au déſordre de mon ame. Je n'oſais fixer ces yeux que j'avais tant deſiré de voir il n'y avait qu'un inſtant. Je m'efforce, je leve les miens.... O ciel ! qu'apperçois-je ? les vôtres ſont humides, & une ſombre mélancolie eſt répandue ſur cette phyſionomie enchantereſſe. Toutes mes idées ſe bouleverſent, mes penſées délicieuſes ſont place à toutes les anxiétés, elles deſcendent en foule dans mon ame, & j'en ſuis anéanti.... La foudre n'opere pas un plus prompt effet que la ſucceſſion de ma joie à mon chagrin.

Je n'étais encore qu'au preſſentiment du coup mortel qui devait me frapper. Tandis que j'éprouvais tant de douleur, Pyram remettait à Caïmant la fatale lettre que vous m'avez écrite après le billet qui m'appellait à un rendez-vous qui devait me combler de tant de félicité. Quelle lettre! avez-vous pu, Mimi, l'écrire à un amant auſſi paſſionné & auſſi ſincere? Vous dites que vous m'aimez, & vous me parlez d'accepter un mariage qu'on vous propoſe, pour complaire à vos parens! Eſt-ce bien là le langage de Mimi, de cette adorable fille, de ce cœur tendre & délicat, de cette ame pure, élevée, qui s'était donnée à moi pour toujours! M'écrire ſi tendrement quatre heures avant, pour enſuite me percer le ſein auſſi cruellement!

Vous ne vous marieriez, dites-vous, que pour contenter vos parens! Quoi, s'il fallait m'ôter le bonheur, m'arracher la vie pour des parens durs, injuſtes, vous le feriez? Ah, Mimi! quel changement affreux! Avez-vous donc oublié ſi-tôt, que vous m'avez juré de m'être fidelle toute la vie? Si vous l'avez oublié, ſouvenez-vous du moins que

la veille que vous irez à l'égliſe, j'en mourrai de douleur & de déſeſpoir.....

Cruelle penſée qui ne ſortira plus de mon ame déchirée ..... Mimi ! & c'eſt vous qui avez pu m'écrire ainſi ! Ah ! diſſipez promptement mes allarmes, ſi ma vie vous intéreſſe. Faites plus, jurez-moi de nouveau que tant que je ſerai au monde vous, ne vous marierez pas. Me refuſer cette promeſſe, ce ſerait me refuſer la vie même.... Votre lettre me tue ; & vous oſez dire encore que vous ne m'oublierez jamais ! Vous pourriez vous marier, vous pourriez... ciel ! quelle horrible penſée ! que m'avez-vous appris là, Mimi !.... A quel affreux ſupplice vous venez de me livrer ! vous me parlez de Fany..... La reconnaiſſance m'attache à elle autant que deux enfans chéris ; mon cœur n'eſt point fait pour vivre du poiſon de l'ingratitude : je dois la vie deux fois à Fany..... je lui dois les douceurs de la paternité..... Ah ! ſi vous les connaiſſiez, Mimi, ces ſentimens irréſiſtibles de la nature !.... Mais empêchent-ils ceux que vous m'avez inſpirés ? Je vous aime juſqu'à l'idolâtrie ; vous ne pourriez révoquer cette

vérité en doute..... Je vous aimerai toute ma vie ; nulle autre ne pourra vous disputer ce cœur que vous avez ſubjugué & fixé. J'eſtime Fany, je reſpecte ſes mœurs, ſa conduite ; j'admire ſes ſentimens : mais je vous aime à l'adoration. En pourriez-vous exiger pour preuve le ſacrifice de tout ce qui conſtitue l'honneur & la délicateſſe ? Non ; votre grandeur d'ame m'eſt trop connue pour le penſer. Vous ne déſapprouverez pas une eſtime & une reconnaiſſance ſi bien dues, & vous jouirez d'un amour pur qui n'eſt que pour vous.

Il n'eſt point étonnant que vos parens ayent cherché à vous donner des ſoupçons ſur mes ſentimens, en vous aſſurant qu'une rivale poſſede uniquement mon cœur ; mais il l'eſt qu'une perſonne d'eſprit comme vous ait donné dans leur piége groſſier. Et ce ſont de tels parens que vous voulez ménager ! Ils veulent nous percer le ſein, & vous cherchez les moyens de concilier nos vœux avec leurs criminelles vues ! Mais pouvez-vous, Mimi, me tenir un tel langage ? Je pourrais vous voir à un autre, partageant ſes plaiſirs, dépendante de ſa

volonté, & je pourrais encore..... Cruelle ! vous avez enfoncé le poignard dans mon cœur, dans ce cœur où vous régnez si absolument, qui vous chérit si tendrement : je suis perdu. Cette pensée va me brûler le sang jusqu'à votre réponse, qui va décider à jamais de mon sort....,

Vous dites que je suis gravé trop profondément dans votre cœur pour qu'un autre puisse y entrer ; ah ! si cela eût été, m'auriez-vous pu porter de si terribles coups ? Pense-t-on à passer dans d'autres bras quand on aime vraiment ?..... Dites, cruelle, dites plutôt que vos parens n'en sont que le vain prétexte, & que votre cœur est sensible aux soins du jeune homme.... Ah, Mimi ! de grace, tirez-moi ce charbon ardent qui me dévore ; arrêtez le progrès de ce mortel poison qui circule dans mes veines. Hélas ! si joyeux hier, & être frappé aujourd'hui d'un tel coup !.....

Mais d'où vous est venu une telle idée ?.... Vous m'avez toujours sacrifié tous vos aspirans, vous m'avez envoyé leurs lettres, & vous ne me nommez seulement pas

celui-ci..... Non, perfide, non, ne croyez pas abuſer de ma crédulité ; vous n'aimiez pas les autres, & ce dernier vous plaît. Il vous plaît !..... O mort ! que tardes-tu à porter tes derniers coups ? Viens, viens ; il n'eſt plus rien qui m'attache à la vie, Mimi en aime un autre..... je n'en ſaurais plus douter ; la rage me dévore !.....

LETTRE LXXXI.

Du même à la même, du 8 de mars 1775.

J'ESPÉRAIS avoir une réponſe de vous ; & je ne l'ai pas.... Fédalie m'aſſure que ſi je vais ce ſoir, je pourrai vous voir. Pourrai-je y manquer ! Mais puis-je compter ſur un tel bonheur après votre lettre, après l'air répandu ſur votre viſage, cette ſentence de mon malheur ! Si je vous voyais cependant, ſi je vous parlais, peut-être vous intéreſſerais-je à mon ſort ; peut-être me jureriez-vous pour toujours de ne jamais ſonger au mariage.....

Que le véritable amour coûte cher quand

il n'eſt pas partagé ! Votre derniere lettre m'a tué de mille morts, ou plutôt elle m'a livré à toutes les furies de l'enfer. Elles m'ont tourmenté toute la nuit, & ce matin j'ai les yeux ſi enflammés, que je ne puis ſortir de ma chambre, d'où j'écris à peine. Que j'ai de choſes à vous dire, & que je ne ſaurais vous exprimer dans une lettre ! La vôtre, Mimi, va m'arracher la vie. Il eſt queſtion de vous marier, & vous ne me dites pas avec qui !.... Dès qu'un homme ſe préſentait à vous, non-ſeulement vous me le nommiez, mais vous vous empreſſiez à m'en faire le ſacrifice. Cette fois-ci, vous m'en taiſez le nom, & vous parlez de l'accepter.... Ah, Mimi ! vous pourriez vous rendre eſclave de quelqu'un pour complaire à vos parens, qui ne vous en tiendraient aucun compte ; & vous leur ſacrifieriez votre bonheur, & celui de votre véritable amant à ce prix !....

Si vous m'aimez comme vous dites ; Mimi, ſi mon repos vous intéreſſe, ſi ma vie vous eſt chere, hâtez-vous, je vous en conjure, hâtez-vous de m'aſſurer, de me jurer que vous ne vous marierez jamais

ſans mon conſentement..... Mais ne me l'aviez-vous pas déja juré ? n'y comptais-je pas ? n'y fondais-je pas mon bonheur, votre félicité ? Si vous m'aviez aimé, aurais-je eu à vous rappeller ce ſerment qui faiſait le repos de mes jours ? Non, vous ne m'aimiez point ; vous en aimez un autre, & vous ne cherchez qu'à voiler le motif de votre infidélité ſous le vain prétexte de votre déférence pour vos parens. Et quand ce reſpect pour leur volonté en ſerait la vraie cauſe, en ſerait-il moins vrai qu'il ne l'emportât ſur votre amour pour moi ? Or, qui ne ſait pas que le véritable amour ne l'emporte toujours ſur toutes les conſidérations du monde ? Ah ! que ne pouvez-vous ſavoir le tourment que j'endure depuis que j'ai lu cette fatale lettre ! Vous ne pourriez vous empêcher de me plaindre ; vous feriez plus, vous vous empreſſeriez de me tirer de l'enfer où je ſuis depuis hier.

J'envoie Caïmant avec toutes les recommandations de m'apporter un mot de réponſe de votre part : me la refuſerez-vous, Mimi ?.....

LETTRE LXXXII.

Du même à la même, même date.

CAÏMANT arrive, & il n'a pas pu pénétrer jusqu'à vous. Mes tourmens augmentent, je suis au dernier supplice. Il ne me reste qu'un espoir ; Fédalie assure que je vous verrai ce soir : cela serait-il bien possible ! Oh, non ! le sort me traite trop mal pour oser attendre ce bienfait de lui.

J'avais tant de douceurs à vous aimer, à vous l'écrire ! Que puis-je désormais vous dire si votre cœur est occupé d'un autre ? Je n'avais pas eu encore le bonheur infini de converser avec vous, vos graces, votre beauté, votre esprit, vos manieres, votre caractere, m'étaient inconnus ; & cependant je vous aimais à l'adoration. Combien donc tant de charmes de plus doivent augmenter un amour porté déja à un si haut degré ? Mais j'ai senti que tout cela n'aurait fait que le flatter de posséder un cœur tel que le vôtre, sans pouvoir rien ajouter à

des sentimens qui étaient à un point où peut-être jamais homme les poussa.

C'est de cet état de bonheur, de satisfaction, de gloire même, que vous me précipitez dans les abymes du désespoir ! Tandis que j'attribuais votre air de tristesse à la contrainte & au regret de ne pouvoir m'ouvrir un cœur rempli d'amour pour moi, une lettre devait me tirer d'une erreur qui faisait mon bonheur !.... Oui, Mimi, oui, j'en mourrai.... Il n'est plus de repos pour moi, je suis anéanti.....

En arrivant ici je trouvai MM....., qui dînerent avec moi. Ils me firent le compliment qu'ils ne m'avaient jamais trouvé si sombre. J'eus beau vouloir chasser mes tristes réflexions, en me rappellant cette image chérie qui réjouissait si bien mon cœur avant ce jour, en me rappellant cette physionomie adorable que mes yeux venaient de dévorer avec avidité, il ne me fut pas possible de feindre même un air de gaîté. Toujours l'idée accablante du mariage venait me replonger dans le néant le plus douloureux.

On me pria de jouer un air de violon ;

j'essayai successivement tous ceux qui pouvaient jadis plaire à mon goût, je n'y trouvai plus qu'une fadeur insupportable, & il me fallut quitter l'instrument sous prétexte que le mauvais tems le faisait crier.

Ah ! Mimi, je sens que je n'existe plus ; je ne vivrai plus jusqu'au moment heureux que vous prononcerez clairement que vous ne vous marierez jamais.... Vous craignez, dites-vous, sur-tout votre pere : il a donc changé bien vîte ? Magdelaine m'avait dit qu'il vous aimait tant ! Mais cette crainte est donc plus puissante dans votre cœur que celle de me causer la mort ? Et vous voudriez me persuader que vous m'aimez ! Si vous voulez que je vous croie, changez donc de langage. Vous seriez à un autre, & vous voudriez que je me crusse aimé ! Je pourrais, sans mourir mille fois, voir passer dans d'autres mains un trésor auquel je ne voudrais pas qu'aucun autre au monde touchât ! Et vous pourriez livrer à un autre un bien que je mets au-dessus de ma vie, & que vous aviez juré de me conserver toute votre vie ! Et c'est-là ce que vous appelleriez aimer ? Non, Mimi, ne vous

abuſez pas plus long-tems, vous n'aimez point votre amant ; vous ne balanceriez pas un ſeul inſtant à lui accorder une grace qu'il n'eût dû jamais avoir à vous demander.

LETTRE LXXXIII.

Du même à la même, du 9 de mars 1775.

A peine eſt-il jour, que je vole à ma plume, cette faible mais complaiſante interprête de mes peines. Comment pourrait-elle jamais les tracer toutes ? Jamais on n'en éprouva tant ; il faudrait une nouvelle langue pour les exprimer.

Mettez-vous, Mimi, pour un moment, à la place de votre malheureux amant, à qui vous aviez fait donner l'eſpérance de vous voir, lui qui avait tant d'intérêt de vous parler & de vous entendre, n'ayant pu avoir de réponſe ſur le point le plus important pour ſon cœur ; voyez-le partir de chez lui dans la flatteuſe eſpérance de voir le cher objet de ſes adorations, brûlant du deſir de lui entendre lui rendre

ſon bonheur ; figurez-vous actuellement la ſituation de ſon ame lorſqu'il apprend que cet objet chéri eſt au lit, ſouffrant : vous n'aurez encore qu'une très-faible idée de la douleur qui s'eſt emparée de tout mon être. La triſteſſe la plus noire a ſuccédé à la plus douce eſpérance ; pour mieux dire, j'ai tombé dans l'anéantiſſement total.

Non, rien ne peut exprimer tous les regrets dont j'ai été déchiré. Voilà, me diſais-je, voilà la demeure de Mimi ; il n'y a qu'une cloiſon entre elle & moi, & je ne la verrai pas ! elle ſouffre ; j'en ſuis peut-être la cauſe, & je ne puis l'aller conſoler, lui porter mes ſoins, ceux de l'amour ! Ah, Mimi ! quel moment cruel ! quel coup mortel pour un homme auſſi paſſionné que moi ! jamais je n'en eſſuyai un pareil, & il n'y a que mon cœur qui puiſſe le reſſentir dans toute ſa dureté. Que de triſtes réflexions m'ont aſſailli à la fois dans cet état de perplexité ! Quelquefois je trouvais une ſorte de ſatisfaction à vous ſavoir ſeule dans votre lit, à un moment où vous ne pouviez ignorer que j'étais ſi près de vous. Peut-être, me diſais-je, eſt-elle à

penſer à ſon malheureux amant..... Cette idée me flattait d'autant plus, que Fédalie m'avait aſſuré que l'inſtant avant de vous coucher, vous l'aviez chargée de dire que vous reſſentiez une vraie peine de ne pouvoir me voir. Elle a donc ſongé à moi, m'écriai-je avec tranſport !

Mais cette lueur de joie était bientôt obſcurcie par le ſouvenir de votre mal, & celle de mon malheur. Vous aviez beaucoup pleuré, vous aviez la fievre & mal à la tête ; était-ce par rapport à moi !..... Mais ſi vous ne m'aimiez pas, auriez-vous à répandre des larmes !... Je vous cauſe donc du chagrin, des maux ! Ces penſées étaient prêtes à me faire éprouver quelque eſpoir ; mais le ſouvenir de votre derniere lettre venait les empoiſonner par les réflexions les plus ameres, par mille inquiétudes confuſes. Ces mots de mariage, de parens, de complaiſance, ne peuvent ſortir de mon eſprit ; c'eſt une trace de feu qui me brûle continuellement. Vous marier ! y avez-vous bien penſé, Mimi ! avez-vous pu tracer ce mot accablant, aſſommant ? Il y a de quoi en mourir.

Encore si j'avais pu vous voir, vous conter mes douleurs déchirantes ; vous m'auriez sûrement consolé, vous auriez dissipé mes cruelles allarmes en me jurant de renoncer pour toujours au mariage. J'attends cette promesse avec une impatience que rien n'égale. J'ai chargé Fédalie de vous prévenir que j'irai moi-même demain vous porter cette lettre ; de vous prier, au nom d'un amour qui parut avoir quelque charme pour vous, au nom de mes souffrances, de me procurer le bonheur de vous voir, de vous entretenir un seul instant. Pourriez-vous me refuser cette grace d'où dépend mon repos ? Si votre santé retenait encore tout ce monde auprès de vous, au moins donnez un mot de consolation pour me remettre. Le prétexte du sommeil, dont vous pouvez avoir besoin, peut vous en fournir l'occasion. Et si l'amour n'est point banni de votre cœur, si vous pensez encore à votre tendre amant, ne saurez-vous pas trouver l'instant de lui dire un seul mot ?

LETTRE LXXXIV.

Du même à la même, du 10 de mars 1775.

IL ne m'a donc pas été poſſible ni de vous voir, ni d'avoir un mot de votre main ! cependant votre mal eſt ceſſé. Je ſais qu'on a ſans ceſſe les yeux ſur vous, mais un mot eſt-il ſi difficile à jetter à la dérobée ſur une carte ? N'avez-vous pas trouvé l'inſtant de parler à Fédalie ? En fallait-il davantage pour me dire par écrit que vous m'aimez & que vous penſez toujours à moi ? Mais où va donc votre Maman, & où veut-elle vous emmener ? Fédalie dit que c'eſt au Cap, & encore en quelqu'autre part, ne voulant plus vous laiſſer où elle ne ſera pas. Ah, Mimi ! que vais-je devenir ſi vous partez ſans que je vous voie, ou que vous m'écriviez un mot de conſolation ! De grace, ſi vous n'avez pas perdu pour moi juſqu'au ſentiment de la pitié, Mimi, prétextez toujours quelque cauſe qui puiſſe vous diſpenſer d'aller loin de moi. Une demi-lieue

nous sépare déja; ce court espace ne me prouve que trop ce qu'en serait un plus grand, par les obstacles qu'il met à mes desirs. Chere maîtresse, dès qu'il s'agira de passer plus d'un jour hors de chez vous, feignez une indisposition pour n'en pas sortir. L'absence de cette Maman, qui prolonge mes ennuis, ne peut que nous être une occasion favorable.....

Mais quel droit ai-je de vouloir gêner vos goûts? Peut-être seriez-vous charmée de vous promener, de revoir la ville du Cap, vos connaissances..... Vous n'y serez pas plutôt que les adorateurs vous entoureront..... Si au moins j'étais auprès de vous! Quand viendra le tems où, vous possédant, je pourrai goûter le bonheur de vous accompagner par-tout où vous voudriez aller!..... Il viendra, cet instant si desiré de mon cœur, il viendra, n'en doutons pas. La nature n'a pas mis tant de rapports entre nos ames, pour ne pas les rapprocher un jour; l'amour exaucera mes vœux, il unira notre sort comme il a déja uni nos cœurs.....

Hélas! pourquoi faut-il que malgré ces

consolantes ; ces agréables réflexions, dont l'espérance me berce, je ne puisse pas être tranquille ! Je vous avoue, Mimi, que je meurs d'envie de vous entendre dire que vous ne vous absenterez point du quartier sans moi, &, sur-tout, que vous ne vous marierez jamais..... Cette promesse dissiperait un million d'inquiétudes qui viennent toujours ttoubler ces flatteuses chimeres. Nous avons tant de peines à trouver une occasion de nous voir, auriez-vous encore l'indifférence de nous en faire manquer de si sûres ? D'ailleurs, qu'iriez-vous faire au Cap sans votre tendre amant, s'il vous est encore cher ? Vous rencontrerez, sans doute, par-tout des adorateurs, mais sauront-ils mieux aimer que moi ? Seront-ils même dignes d'un cœur comme le vôtre ? Leur cour pourrait-elle vous flatter ? Sauront-ils apprécier mieux que moi tout ce que vous valez ? N'y aura-t-il pas que votre âge & votre figure qui les attireront ? Quand cela ne serait pas, auriez-vous la cruauté de désoler un amant véritable, que vous avez déja flatté d'un tendre retour ; & qui languit dans tous les instans qu'il passe loin de vous ?

Ah, Mimi ! que j'ai besoin d'être rassuré sur tout cela ! Que j'ai besoin de consolation de votre part, après une lettre telle que votre derniere ! Que mon sort est dépendant de vous ! Votre empire sur tout mon être n'a aucune borne. Que vous aurez pitié de ce cœur qui vous adore comme sa premiere divinité ; que vous le plaindriez si vous pouviez imaginer jusqu'à quel point vous l'aviez affligé, & dans quel état l'a plongé ce mot attérant de votre lettre ! Je voudrais pouvoir l'oublier, l'effacer de mon ame, & il me revient toujours malgré moi. Comment être insensible à une pensée qui me représente la plus aimable personne de la terre, qui s'est dite sensible à mon amour, prête à tomber en la possession de tout autre ? Fédalie a beau dire, je n'ose plus me flatter de rien. Votre mari serait votre maître, tout serait dit pour moi, il faudrait expirer dans le plus affreux désespoir. Car, en supposant que vous m'aimassiez encore, comment pourrais-je me faire à cette idée déchirante, comment oublier qu'un autre jouit du bonheur de vous posséder, de posséder des appas qui devraient être toute votre vie le prix du plus pas-

sionné & du plus constant amour qui fut jamais ?.....

Cette pensée seule m'anéantit..... Ah ! si j'étais certain de vous voir jamais devenir l'épouse de quelqu'autre, de passer dans d'autres bras que les miens, dès cet instant même le désespoir & la rage me glaceraient le sang dans les veines. Non, Mimi, vous ne verriez plus, vous n'entendriez plus parler de votre amant, percé de tous les coups les plus terribles ; & sa mort, en bien de peu de tems, vous exciterait peut-être des regrets & des remords... Par pitié, dissipez au plutôt d'aussi cruelles craintes. Pourquoi faut-il que vous les ayez mêlées à ces tendres, à ces flatteuses expressions dont votre lettre était remplie ! Ma satisfaction était extrême ; je me persuadais que vous m'aimiez, que vous me seriez fidelle, comme vous m'en aviez donné la douce espérance, & je finis par trouver ce mortel correctif ! Il n'est point de coup aussi attérant. Chaque trait en paraît un feu dévorant qui me passe au cœur, de-là dans toutes les veines. La plus douloureuse sensation s'en est répandue dans toute mon ame. Depuis cet instant je suis comme un

poſſédé ; je n'ai point de poſition ſupportable ; je ne puis reſter en place qu'en vous écrivant. Si je ne craignais de vous déplaire, j'irais me jetter à vos genoux, vous demander la fin de mon tourment, pire mille fois que celui des damnés. Permettez-le-moi au moins, ſi vous ne pouvez m'écrire. Votre Maman fût-elle une tigreſſe, elle aurait pitié de moi.

LETTRE LXXXV.

Du même à la même, du 13 de mars 1775.

Voici encore un jour, Mimi, ſur lequel j'oſe fonder un faible eſpoir de vous voir. Sera-t-il encore trompé ? L'amour exaucera-t-il les prieres que je ne ceſſe de lui faire de m'être enfin propice ? A-t-il fixé l'époque de mon bonheur, de ma félicité, à ce jour ? Mais ne ſerait-ce pas une trop grande faveur tout d'un coup ? Etre aimé de Mimi, ſe l'entendre dire dans les plus tendres & les plus aimables lettres, n'eſt-ce pas d'abord aſſez pour un mortel, pour

le

le soutenir contre les peines de l'absence ? Mais qui peut les oublier quand elles viennent d'un tel objet ? Ne renouvellent-elles pas à chaque instant ? Non, divine maîtresse, rien ne peut effacer l'ennui de ne pas vous voir, de ne pas pouvoir aller expirer, dans vos bras, d'amour & de plaisir.

Je vais néanmoins me rendre chez vous ce soir, accompagné de bien peu d'espérance & de beaucoup de crainte de ne pas réussir. Il est pourtant si essentiel pour mon existence que je vous voie ! Tant que je n'entendrai pas de votre bouche même le serment que je vous demande, je ne ferai que végéter dans la plus triste langueur. Vous me dites cependant, dans la même lettre qui m'a percé le cœur, des choses capables de me persuader que vous m'aimez assez pour ne faire que ce qui peut contribuer à notre bonheur commun : il n'y a que ce mot *mariage* qui n'eût jamais dû sortir de votre plume, encore moins entrer dans votre pensée. Je donnerais une pinte de mon sang pour ne l'avoir pas lu tracé de votre main, cette main que vous m'aviez toute consacrée ; il déchire sans cesse mon ame ;

Effacez-le, tendre amie, empreſſez-vous de réparer le mal que vous avez fait à un amant qui ne vit que de l'eſpérance de vous poſſéder un jour, qui donnerait ſa vie pour votre bonheur, pourvu qu'un autre n'en ſoit point chargé. La peinture que je vais eſſayer de vous faire de mes ſentimens pour vous, vous fera juger ſi je pourrais, ſans expirer mille fois de déſeſpoir & de tourment, vous voir paſſer dans d'autres bras.

La premiere fois que je vous vis, ce fut au milieu de cinq perſonnes de votre couleur, réputées des beautés du Cap; elles étaient venues vous accompagner au delà du Bac, que nous paſsâmes enſemble. En rencontrant vos regards, je crus avoir reçu au cœur un coup qui m'ôta, pour ainſi dire, l'uſage de la parole. Je m'efforçai de vous faire des politeſſes, mais le trouble où j'étais me rendit, contre ma coutume, timide & mal-adroit. Les negres du Bac, qui me faiſaient tant languir d'ordinaire, traverſerent ſi rapidement l'eau, que je n'eus ſeulement pas le tems de me reconnaître. J'aurais voulu vous accompagner, mais la

crainte m'arrêta. Je me rendis chez moi accablé d'un fond de triſteſſe, dont je ne fus plus le maître. J'eus beau chercher à en pénétrer la vraie cauſe, il ne me fut pas poſſible : c'était la premiere fois que j'éprouvais les effets du véritable amour.

Votre image, qui ſe repréſentait continuellement à mon eſprit, & toujours en me cauſant une émotion pareille à celle que j'avais ſentie au Bac, m'apprit bientôt que j'aimais enfin pour la premiere fois. Je croyais vous voir en réalité ; je tremblais au ſouvenir ſeul de vos regards, qui ſont cependant ſi doux.

Je fus invité, deux mois après, à pluſieurs bals qui ſe donnaient, entre les perſonnes de votre couleur, dans le quartier ; l'eſpoir de vous y rencontrer m'y fit aller ; & enfin, je vous vis venir chez Mme. de L..... Un tremblement univerſel me ſaiſit ; la crainte de m'approcher de vous, & le deſir de vous parler, me livrerent un combat auquel mon cœur ne put réſiſter. Moi trembler devant une jeune fille, de crainte d'en approcher ! Moi redouter ſes regards enchanteurs ! Quel changement extrême dans

mon caractere ! Eh ! qui pouvait l'opérer si ce n'avait été le véritable amour, qui est toujours suivi du respect ?

Un peu remis de ce trouble qui m'étonnait, parce qu'aucune femme avant vous ne me l'avait occasionné, j'avançai d'un pas incertain, & vous priai à danser. Je ne sais encore, au moment que je vous parle, comment je pus finir le menuet. J'étais sur un brasier ardent, ou plutôt vos yeux séducteurs étaient deux verres qui réfléchissaient sur mon ame tous les feux de l'amour : j'en étais consumé.

Je vous repris plusieurs autres fois à danser, & mon embarras redoublait à mesure que j'observais que vous ne me rendiez pas mes priments. J'en avais la désolation dans le cœur. Je vous vis prendre le frère de Ninite & Laure ; le mérite de ce mulâtre, & votre politesse, furent un coup de foudre pour moi. Quand vous eûtes fini la contredanse, je me plaçai à vos côtés, mais je n'osai vous parler que de choses fort étrangeres à mes sentimens. Vous me paraissiez de la plus profonde indiffé-

rence ; je me retirai plus frappé que jamais de vos attraits.

Depuis ce jour, il n'y avait plus pour moi que de penſer à vous, & rien n'a pu m'en diſtraire juſqu'à ce moment. Cette hardieſſe, ou plutôt cette effronterie que j'avais auprès de toutes les femmes, de toutes les conditions, de toutes les couleurs, tomba au pied de votre ſeule image : elle me faiſait trembler d'amour & de reſpect. Il ne me fut plus poſſible de réſiſter au deſir brûlant de vous faire connaître ma paſſion. Cependant la tentative m'en paraiſſait chaque jour de plus en plus difficile ; ſans que je vous euſſe encore rien dit, il me ſemblait déja que je vous avais courroucée contre moi par des ſentimens que j'avais ſemblé éprouver déja pour d'autres. Je les abjurais au fond de mon cœur, je ne ceſſais de me reprocher les premieres années de ma vie, & la malheureuſe carriere où la fougue de la jeuneſſe m'avait précipité, je ne ſais comment.

Je ne pouvais cependant plus vivre ſans vous déclarer mon amour. Vingt fois je montais à cheval, j'allais juſques devant

votre maiſon, ſans oſer m'y préſenter. Ce que j'avais tant de fois dit en badinant & de ſi grand ſang-froid aux autres, ſans rien ſentir que de ces deſirs dont la cauſe était uniquement dans mon tempéramment, me paraiſſait à votre égard ſans aucun moyen, & même ſans excuſe. Comment, me diſais-je, lui déclarer les ſentimens qu'elle m'inſpire? Quel en ſera le motif? Comment m'y prendre ſans lui déplaire? Mais auſſi comment en garder le ſecret ſans en mourir?

Je ne ſavais à quoi me décider. Comment n'aurais-je pas été embarraſſé? c'était la premiere fois que j'avais à parler réellement d'amour, je n'en connaiſſais ni le ton ni le langage. Cependant le malheur même de me voir condamné par vous, me parut à la fin préférable à la cruelle incertitude où je vivais. Je pris la réſolution de m'expliquer par écrit. Aurais-je jamais pu le faire verbalement! Un ſeul de vos regards m'eût enchaîné la langue & les eſprits.

Vous ſavez le reſte de cette hiſtoire ſi cruelle d'abord pour moi, dont la ſuite ſemblait me promettre le bonheur de nos jours, & dont votre derniere lettre a failli

faire la cauſe de ma mort. Hâtez-vous donc, adorable Mimi, de me tirer de cet abyme de tourmens. Songez que l'incertitude eſt le plus cruel de tous les maux.

LETTRE LXXXVI.

De Mimi à Sylvain, du 15 de mars 1775.

PLAIGNEZ, ô mon digne ami ! plaignez votre malheureuſe amante ; plaignez-la de vous avoir fait ſouffrir, puiſqu'elle ſouffre de vos douleurs bien plus encore que des ſiennes, qui ſont cependant ſi ameres. Que je paie cher le fatal inſtant où je m'aviſai de vous écrire cette lettre mille fois déſavouée de mon cœur ! Que n'ai-je pu vous le dire la minute d'après ! que je me ſerais épargné de tourmens en tranquilliſant mon cher ami ! Mais il ſemble que ce ſoit un de ces événemens inévitables attachés au ſort des gens, & qu'il faut qu'ils eſſuyent malgré qu'ils en ayent. On m'avait tourné la tête, je ne ſavais plus ni ce que je voulais, ni ce que je faiſais. Les cruels ! ils ſavaient bien le moyen de me déſeſpérer,

d'égarer ma raiſon ! Ils m'ont percé le cœur de mille traits empoiſonnés, & ils ont réuſſi à me perſuader que je mérite moins de reproches que vous.....

Cependant le mal n'a pas été plutôt fait, que je l'ai reſſenti juſqu'au fond de mon ame, & je me le ſuis reproché million de fois. Je vous avais affligé, j'avais affligé mon ami, un véritable amant que je chéris plus que mon être ; j'euſſe voulu réparer mes torts, mais je n'en pouvais trouver l'inſtant. De déſeſpoir la fievre m'en a priſe : ç'a été un nouveau ſujet de chagrin pour moi ; car, ſous le prétexte de cette indiſpoſition, on ne m'a pas voulu laiſſer un ſeul moment. C'était l'une, c'était l'autre, & toujours des argus. Jugez, cher ami, combien mes douleurs augmentaient, lorſque je recevais vos complaintes & vos reproches ! Ah ! ſi je les avais pu mériter un ſeul inſtant, j'en ſerais morte de douleur. Mais mon cœur n'avait en rien trempé dans ce délire de ma tête ; j'avais une ſorte de conſolation. Je vous avoue même que ſi vous aviez moins ſouffert, je me ſerais félicitée de ce mal-entendu, qui me découvrait, fort

à propos, les replis de votre ame, & combien vous m'aimez.

Au surplus, vous ne pourrez pas douter de ce que je vous dis, puisqu'avant de vous avoir écrit cette détestable lettre, j'avais affirmativement rejetté la popoſition du jeune Quarteron. Si vous aviez bien pris garde à ce que ma négresse vous avait dit, vous auriez senti que toute cette querelle ne pouvait venir que de ce refus. Ma lettre même vous le laissait entrevoir. Mais, préoccupée trop fortement de tout ce qu'on m'avait dit de votre attachement pour Fany, je vous dis, dans le trouble où j'étais, ce que mon cœur ne pensait point. Je ne vous parlerai plus de cette femme, je sens que je ne pourrais jamais ni vous blâmer, ni vous approuver de lui être toujours attaché..... J'espère que vous ne m'en parlerez plus de votre côté..... C'est une grace que je vous demande.....

J'avais chargé Fédalie, un peu à la hâte il est vrai, de vous dire d'être tranquille, que j'allais vous écrire puisqu'il n'était ni à propos, ni possible que nous nous vis-

sions ; mais, comme vous l'avez remarqué, cette négresse est sans ame.

Voilà, cher ami, ma justification ; mais où est la vôtre ? Avez-vous pu oublier que je vous avais déjà juré que je ne serai jamais qu'à vous ? Vous n'avez donc pas de foi en mes sermens ? Et si vous en avez douté une fois, y aurez-vous plus de confiance une autre ? Vous avez donc pu penser que je pouvais les oublier au point de me donner à un autre ! Mimi aller dans tous autres bras que de Sylvain ! Au moins vous êtes-vous en cela bien vengé du mal que je vous ai fait, & je ne sais quel est celui de nous deux qui doit des réparations à l'autre.

Il est vrai que, dans le premier mouvement de désespoir où l'on avait eu la noire malice de me plonger, je vous écrivis le contraire de mes promesses ; mais ne deviez-vous pas me rendre plus de justice, & tenir pour impossible que je puisse jamais exécuter un pareil dessein, quand même je l'aurais pu former réellement ? Où aurais-je mis mon cœur & votre image, mon amour & vos sentimens ? Méchant ! sachez donc une

bonne fois, que Mimi eſt toute à vous; qu'elle n'a plus de droit ſur elle-même, & que vous ſeul pouvez en diſpoſer. Sachez encore que, ſi elle pouvait recouvrer ſa liberté, ce ne ſerait que pour vous la conſacrer encore. Que deſiré-je au monde? le bonheur? Qui peut, comme vous, me le procurer, & me le rendre ſi doux?

Mais ces aſſurances ſinceres ne vous ſuffiſent pas; il vous faut de nouveaux ſermens: eh bien! je jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, & par tout ce que j'ai de plus cher..... (c'eſt vous prendre caution pour vous-même) que jamais je ne serai qu'à vous, ou à perſonne. Je jure de plus que je me ſuis mille fois répété ce ſerment à mon propre cœur, & qu'il m'eſt auſſi ſacré que ſi je l'avais prononcé au pied des autels. Eh! ne le fis-je pas à la face du ciel & de la terre?..... Que dis-je? Dieu! quelle faibleſſe! je crains plus de manquer à mon amant, qu'à toutes les lois de l'univers.....

Etes-vous tranquille actuellement? non. Je ne vous ai pas encore nommé celui qui a donné lieu à vos allarmes: eh bien,

c'eſt *Gédéon*. Je n'y ajouterai rien, ſon nom dit tout le reſte.....

J'ai une grace à vous demander, & j'oſe me flatter que vous me l'accorderez ſans tergiverſation ; c'eſt de me renvoyer toutes les lettres que je vous ai écrites juſqu'à ce jour, vous promettant de vous les faire oublier par mille autres, moyennant que vous me le renvoyiez toujours après lecture.

Vous me faites trembler toutes les fois que vous me parlez de votre deſir d'aller parler à Maman de vos ſentimens. Si vous me voulez du bien, vous n'y penſerez jamais plus. Elle eſt plus courroucée que jamais & contre vous, & contre moi, depuis le refus que j'ai fait à ce Gédéon, dont elle n'enviſage que la fortune. Je vous engage de recommander plus particulièrement que jamais à Caïmant, d'être encore plus myſtérieux, s'il eſt poſſible. Sylvie paraît me veiller de plus près que jamais. Quelques mots échappés dans ſes reproches au ſujet de Gédéon qu'elle me preſſait de prendre pour époux, ne me laiſſent plus douter que ce ne ſoit la jalouſie qui la fait agir. Elle vous aime..... Qui ne vous aimerait pas?.....

J'ai donc pour ſurveillante une rivale, & une rivale eſt mille fois plus clairvoyante & plus ſoigneuſe qu'un argus. Mais voyent-ils nos cœurs ? Les peuvent-ils ſoupçonner ſeulement d'être ce qu'ils ſont l'un pour l'autre ? Ils ſont ſi éloignés de connaître ce que c'eſt que ce tendre, ce véritable amour qui les unit !.....

Quoi qu'il en ſoit, Maman a cru devoir changer de deſſein & de route ; elle ne va plus au Cap : elle doit aller au Dondon, & me laiſſer en paſſant chez une dévote du Joli Trou, chez Bonne-femme. Il ne faut plus que ſavoir le jour, & le mettre ſubitement à profit, avant qu'elle ait le tems de s'en aviſer ; car je n'en ſerai inſtruite qu'à l'inſtant du départ. Je ne m'alambiquerai pas des moyens que vous emploierez ; l'amour n'en laiſſe jamais manquer.

Du reſte ſoyez tranquille, je n'irai nulle part ſi vous ne pouvez m'y aller voir. Tout ce qui peut vous plaire, ſera toujours mon goût ; le lieu que vous habitez, eſt celui qui a plus de charmes pour moi. Il n'eſt pas de promenade qui puiſſe augmenter la dou-

ceur de penſer à vous, & une ſeule de vos lettres me procure toutes les jouiſſances. Le Cap me plaiſait avant de vous connaître, mais aujourd'hui que peut-il être à mes yeux? Je n'y ai plus que Saintie de cher, & elle doit venir ſous peu me voir. Je ne ſais plus s'il exiſte d'autres hommes au monde, vous êtes l'univers pour moi; ma vie eſt toute en vous; ſans vous, je ſerais ſans exiſtence. Votre image, en votre abſence, défend mon cœur de toute autre penſée. Vois-je un homme, c'eſt pour me dire: ce n'eſt pas Sylvain, & cette penſée me le rend importun.

Ne craignez donc pas que je m'abſente du quartier plus d'un jour. Si je conſens d'aller au Joli Trou, c'eſt que là il ſera plus aiſé à Caïmant de me remettre une lettre de vous, & à moi d'y répondre. Où deſirerais-je d'aller encore ſi j'étais auprès de vous? Songerais-je même qu'il y eût d'autres lieux ſur la terre? Ne ſerait-elle pas toute raſſemblée en mon amant?..... Cet eſpoir ſerait-il une vaine illuſion!..... Hélas! en puis-je douter! que ſuis-je?.....

J'ai un reproche à vous faire ſur le ton

que vous employez auprès de moi dans votre lettre : pourquoi implorer la piété quand l'amour parle si fortement pour vous ? Je ne veux plus que vous vous adressiez à aucun autre sentiment en moi ; souvenez-vous-en.

Ce que vous me dites, de ce que vous avez éprouvé au bal de M.me de L...., est l'histoire de ce qui s'y est passé dans mon cœur. Que j'aime à nous trouver d'accord sur ce qui nous intéresse tant !

Votre blessure m'inquiete ; vous ne me dites pas comment elle vous a été faite. Caïmant croit que c'est un bois qui vous a frappé. Ah ! n'oubliez pas le soin que vous devez prendre d'un corps qui est à votre tendre amante.

Lisez bien cette lettre ; car si vous alliez oublier mon amour, vous ne pourrez pas prendre cause d'ignorance de mes sermens... Mais ne serais-je pas là pour vous les renouveler ?.....

LETTRE LXXXVII.

De Sylvain à Mimi, du 16 de mars 1775.

O haïſſable Fédalie ! ô déteſtable négreſſe qui n'est faite que pour déſoler mon cœur & contriſter mon ame ! Un coup de foudre ne frappe ni plus violemment, ni plus ſubitement que je l'ai été par la réponſe de cette eſclave. Vous en allez juger, adorable amie, voici ſes propres mots.

» Mamzelle dit comme ça, ſi vous » viniz, moi dire vous n'a pas la peine » vous perdiz chimin davantage, ni crire » li encore ; li pas veler lire lettres à vous, » li chonger marier, li va tourné renvoyer » toutes cilà, vous crire li déjà ».

Voilà, Mimi, les paroles de cette perfide ſervante. Je vous laiſſe à penſer de leur impreſſion ſur un cœur auſſi paſſionné, & déjà ſi maltraité ; ſur un amant qui croyait être aimé, qui l'avait lu dans les termes les plus tendres & les plus perſuaſifs, de la main de ſon

amante. Je ne me poſſédais pas de rage & de déſeſpoir. Je fis dans l'inſtant mille queſtions à cet automate parlant, qui n'y répondit que par des, *moi pas connais*, qui achevaient de me griller vif. Ah ! la mort même, la mort eſt mille fois préférable à l'état de perplexité où je me trouvais. Quoi ? diſais-je à cette Fédalie, qu'eſt-il donc arrivé ? Quel eſt celui qui a demandé ta maîtreſſe en mariage ? Ses réponſes équivoques, incertaines, achevaient de me bouleverſer l'eſprit.

A tant de ſouffrance vint ſe joindre encore le ſouvenir de ce maudit mariage ; le friſſon me prit, le ſang me glaça. Enfin, après une demi-heure de queſtions inutiles, Fédalie, ô l'imbécille ! s'aviſe de me remettre une lettre, en me diſant que c'était la derniere que vous me renvoyiez. La plus froide émotion me tranſit, je n'oſe toucher à cet écrit que je me figurais la derniere preuve de mon malheur. Ah ! Mimi, chere & adorable amie ! pardon mille fois..... J'ai oſé vous accuſer dans ce cœur, qui eſt comble d'amour pour vous....

Je quittai bruſquement Fédalie, je hâtai

le pas pour me rendre promptement. Caïmant, aterré de ce qu'il avait entendu, effrayé de mon silence ténébreux, n'ose le rompre. Quoique je craignisse si fort de voir ce fatal écrit, l'arrêt de ma mort, un secret desir me portait encore à me convaincre de toute l'horreur de mon sort. Caïmant avait eu toutes les peines à pénétrer jusqu'à votre demeure, étant prévenu par Pyram qu'Aignan l'épiait pour en prévenir Sylvie..... Il vous avait vue à table avec une autre personne qu'il ne connaît pas. Quelle pouvait être cette étrangere? Mes inquiétudes en avaient redoublé: c'est sans doute, me disais-je, la sœur de l'heureux Quarteron qui a fait changer le cœur de Mimi.... Je redouble de vîtesse & d'impatience pour me rendre. Dans cet instant, j'apperçois un negre qui pêchait au flambeau. Je vole à cette lumiere; mon empressement fait juger mon intention toute autre; l'esclave pêcheur, saisi de terreur, jette le flambeau dans l'eau, & traverse la riviere de toute sa force.

Me voilà privé d'une ressource sur laquelle j'avais fondé l'espoir de me satisfaire.

Il faut continuer de me rendre : j'allais à grands pas, & il semblait que je n'avançais point. Enfin, j'arrive, je cours à ma lampe, je regarde en tremblant l'adresse.... Qu'apperçois-je, grand Dieu ! elle est de votre main..... Mais une réflexion m'inquiete encore, & suspend mon empressement ; elle m'écrit peut-être, pensais-je, pour me répéter ce qu'elle m'a fait dire par sa domestique.... cette idée m'accable, & m'ôte la force d'ouvrir cette lettre : le desir l'emporte sur la crainte, je romps le cachet..... Qui pourrait rendre le subit, l'agréable, le délectable changement que j'éprouvai dans tout mon être ! Mon sang, tout-à-coup réchauffé, reprenant trop vivement son cours, se précipite à si gros bouillons dans mon cœur, qu'il en bouche le passage. J'étouffais, éprouvant un tremblement, un battement que je n'avais jamais sentis. On ne revient pas de plus loin d'un évanouissement total.

Enfin, charmante amie, pour ne pas trop allonger ma lettre, je vous laisse à imaginer toutes les sensations différentes que j'éprouvai successivement en lisant la

vôtre. Cette promesse, ces sermens que vous me faites de ne vous jamais marier, m'ont transporté de la plus vive satisfaction J'ai sans doute cruellement souffert avant de les lire, mais pouvais-je payer trop cher ce qui remet dans mon cœur la vie & le bonheur? Que j'avais besoin de ces sermens! Combien ne devrais-je pas vous en aimer davantage! Mais je dois vous avouer que si je n'ai que ce moyen de vous tenir compte de tous les sacrifices que vous me faites, je suis hors d'état de m'en acquitter, puisqu'on ne peut porter l'amour au-delà du terme du mien. Au moins puis-je vous jurer une éternelle constance, & une fidélité à toute épreuve. Et vous pourriez croire que je mérite vos reproches en quelque chose! Vous m'aviez juré, il est vrai, de n'être jamais qu'à moi, mais que devais-je penser en lisant votre lettre? On craint tant de perdre ce qu'on prise tant! Je conviendrai, si vous voulez, que j'ai tort, que mes doutes étaient injurieux à vos sentimens; mais ces torts ne sont-ils pas pardonnables à l'état de désespoir où votre lettre m'avait jetté?

Vous avez eu raison, chere & aimable

amie, de me plaisanter sur les sermens que je vous redemandais ; mais que direz-vous lorsque vous saurez que je voudrais vous les entendre répéter à chaque instant ? Ah ! pour être toujours heureux, ne faudrait-il pas que toute votre vie fût une preuve continuelle de votre amour pour moi ?

Je savais que c'était Gédéon qui vous avait écrit, Caïmant l'avait découvert, & je me doutais bien que ce ne pouvait être que lui à qui vos parens eussent voulu vous marier : sa fortune leur suffisait. Ah, Mimi ! qu'ils vous connaissent peu ! Est-ce-là un homme capable de faire le bonheur d'une personne telle que vous ! Est-il fait pour une félicité qu'il ne saurait connaître ? Vous connaissez le caractere & les mœurs des Créoles sans éducation ? Mais heureusement vous êtes à l'abri du malheur de leur jamais appartenir.

Vous me redemandez vos lettres, Mimi !.. J'obéis, je vous les renvoie ; mais je me flatte aussi que vous ne me refuserez pas de les conserver telles qu'elles sont, pour me les rendre un jour, & que vous me direz alors la raison pourquoi vous avez voulu

les revoir. Cette demande de votre part m'eût cruellement effrayé si elle n'était venue à la suite d'une telle lettre. Car, chere amie, pourquoi vouloir m'arracher ces douces consolations qui, seules, peuvent m'aider à supporter les peines de votre absence ? Que craignez-vous ! n'avez-vous pas voulu me dire tout ce qu'elles contiennent ? Vous en reprocheriez-vous une seule expression ? Pourriez-vous me croire indigne d'un tel dépôt ? Mais, vous me les avez demandées, je commence par vous les renvoyer, espérant que vous me les rendrez.

Vous n'y trouverez ni la premiere, ni la derniere. J'avais gardé cette premiere jusqu'à la deuxieme que vous m'écrivîtes un an après. Elle était si terrible à mes yeux, que dès que j'eus reçu la seconde, je la jettai au feu. Pardonnez-moi, charmante amie, mon cœur ne cherchait qu'à effacer jusqu'à la moindre trace des tourmens que ce tems malheureux lui fit éprouver. A l'égard de celle d'hier, ne trouvez pas mauvais, Mimi, que je la garde jusqu'à ce que j'en aie reçu une autre. Je vous promets, si vous l'exigez, de vous renvoyer à l'avenir

toutes celles que vous m'écrirez, c'eſt-à-dire, la précédente, gardant toujours la derniere pour me ſervir de préſervatif contre l'ennui. Car, vous le ſavez, un rien peut retarder l'occaſion de m'écrire, & que ſerait-ce de moi ſi, ne pouvant vous voir, je n'avais pas une lettre de vous pour lire? Sans cette conſolation, dont mon cœur a ſi grand beſoin loin de vous, je ne vivrais pas; je ne ferais que traîner des jours languiſſans dans la triſteſſe & la douleur. J'oſe me flatter que vous m'aimez aſſez pour ne me pas blâmer de cette précaution ſi néceſſaire à mon repos. Vous ne voudriez pas me faire paſſer plus triſtement des jours qui ne ſont déjà que trop longs par notre ſéparation.

Tout ce que m'ordonnez, maîtreſſe ſouveraine de mon cœur, ſera exécuté avec ponctualité. Quelqu'envie que j'aie d'inſtruire votre Maman de mes ſentimens, il ſuffit que vous me le défendiez pour que j'y renonce. Je ſuis toujours prêt à vous ſacrifier tout ce qui pourrait ne pas vous complaire. Mais, chere amie, permettez-moi de revenir toujours ſur ce chapitre; je

ne puis bannir de ma penſée l'image enchantereſſe des douceurs que l'amour verſerait dans nos ames, ſi vous cédiez à mes empreſſemens. Je me perſuade que vous m'en aimeriez davantage, & cette idée l'emporte ſur toutes les autres. Peut-être mon cœur ſentirait-il auſſi plus vivement ce que vous lui inſpirez; au moins en ſerais-je plus heureux, parce que nulle appréhenſion de l'incertitude ne pourrait plus troubler le bonheur de nos cœurs. Vous craignez vos parens, & vous ne craignez pas l'amour! Vous craignez l'opinion des hommes, & vous déſobéiſſez à la nature! Mais la loi même des hommes n'a-t-elle pas ſenti le pouvoir irréſiſtible de cette nature, & n'a-t-elle pas permis qu'après toutes les prieres & les ſupplications, un enfant pût faire des ſoumiſſions reſpectueuſes à ſes pere & mere, pour pouvoir ſuivre le penchant de ſon cœur? Et pourquoi ne ferait-on pas auſſi des ſoumiſſions reſpectueuſes à la loi elle-même, lorſqu'elle veut briſer le pouvoir & les décrets de la nature? Laquelle des deux doit être ſoumiſe à l'autre? Le préjugé s'oppoſe à notre félicité; eh bien, eſt-ce un crime de le reſpecter, quant à la forme, et

de nous livrer, quant au fond, à notre penchant innocent ? Ne ſerait-ce pas un crime au contraire de vous vouer à la privation de tout ce que cette mere nature ſemble commander le plus impérieuſement ? Ah ! Mimi, votre cœur ne vous dit-il donc pas tout cela !.....

Votre impitoyable ſœur veut donc toujours nous traverſer ? Qu'y peut-elle gagner ? Que peut-elle prétendre à mon égard ? Elle n'ignore pas qu'elle m'a donné déja l'occaſion de m'expliquer aſſez nettement avec elle ſur ce ſujet : j'avais cru devoir vous le taire. Serait-elle encore aſſez vaine pour croire pouvoir vous diſputer un cœur ; & ſur-tout le mien ? Que ſon erreur ſerait grande ! Ni elle, ni le reſte des femmes, ne peut plus toucher à ce cœur ſur lequel vous avez un empire abſolu. Qu'elle ceſſe donc ſes tentations & ſes perſécutions. Du reſte, repoſez-vous ſur les ſoins de l'intelligent Caïmant.

Vos lettres vont donc partir ! vont ſortir de mes mains ! que je les reliſe encore une

fois, ces tendres, ces adorables expreſſions qui ſeront éternellement gravées dans mon cœur. Qu'il faut vous aimer, Mimi, qu'il faut vous être ſoumis pour vous rendre ce tréſor précieux, & me contenter de ſon ſeul ſouvenir! Songez au moins que vous me promettez de m'en écrire aſſez pour m'étourdir ſur une auſſi ſenſible privation.

Actuellement mes vœux ſe tournent du côté du Joli Trou. Quelles idées charmantes ce lieu me fait naître! vous pourrez y recevoir mes lettres, y répondre! Ne pourrais-je pas auſſi vous y voir? Il ne faudrait que le vouloir.....

LETTRE LXXXVIII.

De Mimi à Sylvain, du 17 de mars 1775.

DE crainte que Fédalie ne me trahît auprès de Sylvie, dont je ne dois plus que me défier, je lui avais dit que je ne voulais plus recevoir vos lettres, que même je vous renvoyais la derniere, ſans vouloir en prendre

lecture. Voilà la cause du *quiproquo* qui vous a fait passer un si cruel moment. Vous devez me pardonner ce que vous avez souffert en faveur de l'agréable surprise que cette supercherie vous a causée : vous en avez ressenti mille fois plus de joie.

J'ai ri de la frayeur du pauvre negre pêcheur. Comment ne craindraient-ils pas sans cesse ? ils n'ont que des ennemis autour d'eux, & s'ils sont rencontrés la nuit par des détachements, ils sont impitoyablement fusillés s'ils fuyent, ou fouëttés s'ils sont pris. Maman & mes sœurs prétendent que je m'habituerai aux mauvais traitemens que je vois exercer contre ces misérables ; en ce cas-là je changerai bien ! car le cœur m'en saigne à y penser seulement.

C'était cette bonne femme, dont je vous avais parlé, qui était à souper avec nous lorsque Caïmant apporta votre lettre : elle était venue nous chercher pour aller chez elle. J'en ressentais déja du plaisir ; car j'attends ce voyage avec autant d'impa-

tience que vous ; mais Maman eſt trop aviſée pour prévenir à l'avance du jour de ſon départ qu'elle a renvoyé à un autre tems. Il faudra donc tâcher de le deviner. En tout cas, l'amour n'eſt jamais averti trop tard.

Votre empreſſement à me remettre mes lettres, & la maniere dont vous le faites, me flattent infiniment. Ne croyez pas que ce ſoit par une ſuite de ce caractere dominant qu'on reproche aux femmes, que je vous les ai redemandées. Jugeant de votre cœur par le mien, je crois que cette empreſſement ne peut venir que de l'amour; & l'amour eſt toujours ſoumis, & c'eſt tout ce qui pouvait flatter le plus le mien. Je vous rendrai ces lettres un jour, ſans rien y changer, vous pouvez compter ſur cette promeſſe; je vous dirai en même tems la raiſon pour laquelle j'ai voulu les ravoir. J'y joindrai la copie de la premiere, que j'avais conſervée, tant j'ai voulu me rendre un compte exact de tout ce qui concernait ce ſujet..... Je veux que vous les ayez

toutes.... Les suivantes ne vous en paraîtront que plus agréables. J'approuve l'ingénieuse ruse que vous employez pour toujours en avoir une à l'avance. J'aurais seulement voulu que vous m'eussiez moins engagée à vous en écrire d'autres. Me croiriez-vous assez l'ennemie de moi-même pour me priver de l'unique consolation que je puisse avoir contre votre absence ? Ce serait bien mal connaître le cœur de votre amante !

Vous ramenez donc toujours dans mon esprit le souvenir d'un mal dont nous souffrons également ! Mais vos raisonnemens ne détruisent pas le pouvoir des loix humaines : l'hymen en est une des premieres. La nature a beau être la plus forte, nous portons toujours, & malgré nous, une teinte de nos préjugés. Votre amante n'aurait fait que céder à la nécessité & à l'amour, que vous-même le premier, vous ne pourriez vous empêcher de penser, de craindre que telle qui a manqué à la regle pour vous, telle y manquerait pour tout autre. La nature n'est jamais la mesure de nos actions

aux yeux de la ſociété ; c'eſt l'opinion que l'on conſulte, & ce qui n'eſt ſouvent qu'une ſage obéiſſance du cœur au pouvoir de cette nature, ineffaçable cependant, n'eſt regardée en nous que comme une indigne faibleſſe, que comme la domination du vice. Je ſens comme vous, que tout cela eſt ridiculement barbare, mais vous ne pouvez diſconvenir que les choſes étant de même, c'eſt une néceſſité de s'y conformer. Vous pourriez ajouter que l'on voit plus ſouvent couronner le vice, & que les circonſtances ſeules favoriſent & deſſervent dans le monde ; mais toujours eſt-il qu'elles ſont contre nous, de toutes les façons.....

Nous ne pouvons donc pas être l'un à l'autre par d'autres liens que ceux du cœur & de l'ame.... ; eh bien ! nous ſerons comme deux amis intimes d'un même ſexe, comme frere & ſœur..... Frere & ſœur !.... ce ſentiment ſuffit-il à nos cœurs ! Que l'amitié ſemble faible auprès de mon amour ! Que la conſanguinité eſt loin d'atteindre à cet état de félicité que l'union de l'amour ſemble

promettre aux cœurs !..... Mais ne peut-on s'aimer comme deux amans, ſans ces privautés de l'amour qui, dit-on, peuvent l'attiédir? Nos cœurs ne ſont-ils pas tout entiers l'un à l'autre? n'en ſommes-nous pas ſûrs? que faut-il de plus à notre bonheur? nous nous jurerons chaque jour que nous nous adorons.... N'eſt-ce donc pas un plaiſir délicieux, une vraie félicité? ne l'éprouvez-vous pas en me le diſant & en vous l'entendant proteſter? Ah! s'il produiſait dans votre cœur les mêmes ſenſations, que deſireriez-vous encore? Ce que vous deſireriez! hélas! je ne ſais, j'ai beau faire, je ne puis me diſſimuler qu'il manque quelque choſe à mon exiſtence.... Mais je crois que c'eſt votre ſeule préſence. Et vous pourriez encore croire que je ſuis indifférente à la douceur de vous voir, de vous entendre! Que vous ſavez peu lire dans ce cœur que vous occupez ſi abſolument!

Ne craignez jamais d'allonger trop vos lettres en m'écrivant; ſi j'avais autant de liberté que vous, les miennes n'en finiraient

point. C'eſt ſi doux de s'entretenir avec ce qu'on aime ! Mais je ne puis étendre cette jouiſſance bien loin ; fort heureuſe que Bonne-Femme ſoit ici pour vous écrire celle-ci telle qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, fort courte & fort à la hâte. Mais ſi je vous dis ſi peu de choſes, croyez du moins que mon cœur en eſt rempli. Quand pourrai-je les verſer dans le vôtre !.....

LETTRE LXXXIX.

De Sylvain à Mimi, du 18 de mars 1775.

Oui, je reviendrai toujours au point le plus eſſentiel à notre bonheur : l'amour n'eſt point illuſoire comme vous voudriez le croire ; il veut vivre de ſes propres douceurs, comme l'abeille de ſon miel. Quelle loi contraignit jamais ce ſentiment dans le cœur qui le reſſent réellement dans toute ſon étendue ? On voit ſans doute les loix de la ſociété s'oppoſer à l'union de deux cœurs faits l'un pour l'autre, mais c'eſt en

en faisant le malheur & le tourment toute leur vie : & qui doit m'assujettir à une loi assez cruelle pour m'ôter la premiere des jouissances, mon union avec le seul objet qui puisse faire ma félicité ? Quelle puissance a eu le droit d'enchaîner ainsi jusqu'à ma liberté morale, jusqu'aux sentimens que je ne puis effacer de mon ame ? Oh ! s'il en est une, j'en puis secouer le joug tyrannique, sans manquer à la vertu.

Mais qu'est-ce que la vertu ? Me dira-t-on que c'est l'observance des loix de la société ? En ce cas-là, qu'on les calque donc sur celles de la nature, & qu'on ne me livre pas à un combat auquel je succomberai toujours, ou dont la victoire sera encore pire. Mais ces loix sociales, y étais-je lorsqu'on les fit ? Leur ai-je donné mon consentement ? Qui peut faire pour moi des conventions auxquelles je ne puis manquer sans crime ? Oui quand il ne s'agit que des loix de police & de réglemens d'ordre ; mais nul n'a le droit d'attenter aux miens ; je les tiens de la nature, ils tiennent à

mon être. La premiere vertu, c'eſt de reſpecter ces droits dans mes ſemblables; la ſeconde, c'eſt de ne jamais m'en écarter. En un mot, tout ce qui peut ne point nuire aux autres, eſt plus que permis à celui qui le deſire; il lui eſt ordonné par la nature, la ſouveraine du monde.

Or, l'amour que j'ai pour vous, peut-il nuire à quelqu'un? En en ſuivant le doux penchant, faiſons-nous tort à perſonne? S'il bleſſe quelques préjugés abſurdes, devons-nous en être les victimes? Non, Mimi, l'amour n'eſt point un crime, le ſatisfaire encore moins. Combattre ces principes, c'eſt réſiſter au plus doux ſentiment, ou plutôt c'eſt ne l'avoir pas. Quelle penſée, Mimi!.....

En vain, pour excuſer votre froideur, vous rejetterez-vous ſur la crainte que vous avez qu'en cédant à mes vœux, c'eſt en détruire l'objet, c'eſt affaiblir les reſſorts de mon ame: elle eſt toute paſſée en vous, elle y reprendra toujours une nouvelle vie. S'il eſt ſi doux de ſe dire qu'on s'aime,

n'imaginez-vous donc pas combien il l'eſt davantage de s'en donner des preuves ! Non, vous ne pourrez me les refuſer ; vous ne pourrez plus me retenir dans cette cruelle privation, qui me conſume par mes propres deſirs.

J'ai toujours héſité, je ne ſais pourquoi, chere amie, de vous faire part d'un fait qui, d'abord, m'a cauſé les plus vives inquiétudes, & que je ne vous révéle que parce qu'il ne m'affecte plus. D'ailleurs mon cœur eſt le vôtre, je ne puis, je ne veux avoir rien de caché pour ma digne maîtreſſe ; elle ſaura juſqu'à ma plus petite penſée.

J'ai eu à dîner aujourd'hui Mme. C..... Cela me rappelle une choſe qu'elle me dit lors de la mort de M. R..... Elle avait été à ſa vente, elle me dit qu'elle vous y avait vue avec votre Maman, &, s'efforçant de cacher un air perfide qui éclatait dans ſes yeux, elle ajouta, avec une feinte indifférence, qu'il était dommage que vous vous fuſſiez oubliée au point d'être prête d'ac-

coucher.... A ce mot, le friſſon ſe répandit dans mes veines : feignant cependant une tranquillité que je n'avais aſſurément pas : d'accoucher, lui répliquai-je ? ---- Sans doute ; je lui en ai fait mon compliment, & je n'ai pas été peu ſurpriſe de voir que cette fille, dont on avait dit tant de bien, n'en ait pas été plus émue, non plus que ſa mere préſente à cette converſation. -- Mais l'avez-vous bien examinée ? -- Aſſurément, & quand je vous dis prête d'accoucher, c'eſt qu'elle a le ventre juſqu'au bec.

Malgré les diſpoſitions où mon cœur était alors plus que jamais de toujours s'allarmer de tout ce qui pouvait être contre lui, je ne pus cette fois me perſuader ce que j'entendais affirmer auſſi fortement. Je fis d'abord réflexion à l'intérêt que cette dame pouvait avoir de vous dénigrer dans mon eſprit, & au laps de tems que je ne vous avais vue, & je finis par être pleinement convaincu de la fauſſeté de ce propos abominable.

Cependant, j'avoue que je ne fus pas le

maître de questionner mille personnes sur ce sujet. Je voulais bannir de mon esprit jusqu'au plus petit doute que tout détruisait, mais toujours le démon de la jalousie venait me déchirer l'ame, en vous représentant à mes yeux portant dans votre sein le fruit d'un autre amour. Je ne m'en rapportais à personne; Caïmant même, qui riait de mes inquiétudes cruelles, son témoignage me paraissait tout au moins nul: il pouvait ne vous avoir vu qu'assise & en peignoire, vous pouviez gagner, & tous les &c. d'un amant égaré par la crainte fortifiée de l'idée désespérante de n'être pas aimé.

Peu de tems après survint votre indisposition qui me causa tant de chagrin. J'envoyai Caïmant assiduement chez vous, avec promesse d'une grosse récompense s'il pouvait découvrir la vérité que je redoutais tant. Ce que j'apprenais d'ailleurs, ce que me rapportait cet adroit émissaire ne me laissait aucun lieu de vous soupçonner, mais il vous trouvait extrêmement changée; il

n'en fallut pas davantage pour nourrir une crainte ſecrette dans mon cœur, quoique phyſiquement certain de la calomnie de cette méchante femme, qui n'avait cherché qu'à me percer le cœur, ce que j'ai ſu depuis.

Vos mœurs, votre conduite, vos principes euſſent dû me ſuffire, mais vous ne paraiſſiez point me payer de retour, vous refuſiez en apparence de lire mes lettres; peut-être, me diſais-je toujours intérieurement, peut-être n'eſt-ce que parce qu'un autre eſt plus heureux. Ce n'a été que quelques mois après que j'ai eu des preuves ſi évidentes de la perfidie de cette femme, qui penſait, qu'en ceſſant de vous aimer, j'aurais pu lui être plus ſenſible, que j'ai banni de mon ame juſqu'à la plus petite trace de ce menſonge, ſur lequel votre aveu a ſi bien paſſé encore l'éponge.

Je ne m'en rappelle qu'à l'occaſion de cette dame, & en la voyant aujourd'hui. La perfide, j'ai ſu depuis, ne ſavait que trop combien elle était inſtruite de la maniere dont vous me traitiez alors. J'ai pris

plaisir à lui demander à mon tour, d'un air d'aisance qui n'a pas dû l'amuser, ce qu'était devenue cette prétendue grossesse; elle n'en sait ni vent, ni nouvelle, m'a-t-elle répondu, mais elle a eu l'impudence d'en inférer, soi-disant, qu'elle était devenue ce que deviennent toutes les grossesses... Elle m'a encore répété ce que je viens de vous conter. Dites-moi donc s'il est vrai qu'elle vous ait jamais fait compliment, & ce qui a pu y donner lieu. Grand Dieu! si vous portiez dans votre sein un fruit de nos amours!..... Que cette idée seule renferme de délices pour moi!.....

Souvenez-vous, adorable maîtresse, que je vous ai renvoyé toutes vos lettres, & que vous m'avez promis de m'en effacer le souvenir par mille autres. Vous ne me dites pas si l'on vous a remis le paquet précieux.

N'oubliez pas non plus le voyage du Joli Trou : s'il était possible que je vous visse un seul instant!.....

LETTRE XC.

De Mimi à Sylvain, du 19 de mars 1775.

JL eſt très-vrai, cher ami, que Mme C.... eut avec moi la converſation dont elle vous a rendu compte. Je vous ſais bon gré de votre confiance & de votre franchiſe, & je m'applaudis de n'en être pas indigne. Vous en allez juger, voici le fait.

J'étais aſſiſe près de Maman, regardant certain endroit vers lequel mon cœur fait toujours tourner mes yeux, oubliant, comme à l'ordinaire, l'univers entier pour ne ſonger qu'à ce qui eſt *tout* pour moi, à vous; Mme C.... me dit, de ce ton de blanche à mulâtreſſe : vous êtes bien rêveuſe, Mimi, qu'avez-vous donc ? Surpriſe d'une telle queſtion, autant que de l'air dont elle était faite, je répondis avec toute l'honnêteté & la douceur dont je ſuis capable : Madame, vous êtes trop bonne, je ne mérite pas votre

attention. Ce n'eſt pas, me répliqua-t-elle avec un ſourire inſultant, que je m'occupe de vous, mais j'ai vu cela en paſſant.

J'avoue que je fus un peu humiliée de cette réplique, qui me ſuggéra ſoudain le calembour ſuivant : Madame, lui dis-je, comme en déclamant un peu, vous n'êtes point de ces perſonnes qui paſſent ſi facilement ! Outrée de l'équivoque, elle me dit avec une froideur étudiée & comme par réminiſcence : parlant de paſſer, il paraît que vous ne paſſez pas mal votre tems ! Eh mais, ajouta-t-elle avec une feinte ſurpriſe, ſi je ne me trompe, à faire paſſer la moitié de vous-même dans un petit rejetton ? Il m'était aiſé d'appercevoir que la paſſion inſpirait cette dame, dont Sylvie avait parlé pluſieurs fois en ma préſence... Mais eſt-il permis à une blanche de nous lancer des ſarcaſmes auſſi outrageants, & devais-je les ſouffrir en ſilence ? La prudence l'eût peut-être voulu, mais l'humanité révoltée en décida autrement : je l'eſpere, répondis-je à cette blanche, je vois que

toutes les eſpeces, juſqu'aux plus ſtupides, ſe tranſmettent, j'en puis bien faire autant.

Le notaire jettant involontairement les yeux ſur le nourriçon de la dame, me dit que mes réponſes étaient déplacées. Monſieur, lui dis-je, je ſuis flattée de l'honneur que vous me faites de me reprendre; on ne manque que faute d'éducation. Cette réponſe fit ſourire le tabellion, & augmenter le rouge ſur le viſage de Mme. C..... qui, par un tour de chaiſe, me préſenta le dos pour dernier mot.

Voilà tout ce qui en a été, & le ſujet unique de cette calomnie digne du reſſentiment d'une blanche qui, comme tant d'autres, n'ont d'avantage ſur nous que leur couleur. Je vous avoue que j'en ai encore été moins indignée que de la remarque du notaire. Comme on nous regarde en ce pays! ô humanité! en quoi donc te déshonnorons-nous tant, pour qu'on nous rejette ainſi des droits que tu accordes aux autres!

Je crois bien que votre raiſon vous a prêché

en ma faveur, mais j'entrevois que l'amour la combat un peu. J'admire combien les gens d'esprit sont plus tracassés que les autres en fait d'amour ! Ils sont ingénieux à se tourmenter eux-mêmes sur des choses qui devraient les combler de félicité. J'en conclus que, ainsi que le royaume des cieux, la paix des cœurs n'est que le partage des pauvres d'esprit. Mais cette paix fait-elle le vrai bonheur ? Procure-t-elle ces jouissances piquantes que l'on goûte après s'être bien martelé la tête, & qu'on vient à se rassurer sur de fausses peurs ? C'est ce que je ne trouve pas bien possible.

Je crois comme vous, cher ami, que nulle loi ne peut être bonne, si elle peut tendre à faire le malheur de ceux pour lesquels elle est faite, en contraignant leurs penchants innocents, & qui ne les portent que vers le but que leur a marqué la nature, cette bonne & tendre mere qui n'a sûrement pas fait des enfans pour les assujettir à des souffrances aussi tyranniques qu'inutiles ; mais enfin l'opinion de la

ſociété l'emporte ſur cette nature, en forçant, par d'autres loix, injuſtes je crois, mais inévitables, de ſacrifier ſes goûts à la volonté générale.

Or, cette volonté générale étant ce qu'on appelle Patrie, la premiere vertu c'eſt l'obéiſſance à ces loix. D'après ce principe qui eſt, ſinon de la raiſon, du moins de la néceſſité & conſéquemment de la prudence, votre morale paraîtrait à tout le monde tendre à la licence, & dès-lors je ne puis l'adopter, quoique je vous aime ſans aucune ſorte de réſerve. Non-ſeulement je vous aime, mais encore je veux que vous m'aimiez & m'eſtimiez, & vous ne pourriez le faire ſi je m'affranchiſſais de mes devoirs. S'il m'était permis de hazarder une figure, je dirais que la vertu des femmes eſt à l'eſtime & à l'amour des hommes, ce qu'eſt le ſang à la vie : donnez ce ſang, le corps ceſſe d'exiſter.

Cette idée de la perte de votre eſtime, qui me ſerait aſſurée malgré vous, me ferait mourir, après avoir terni, à mes

propres yeux, mes sentimens les plus doux & les plus beaux.

Votre logique me paraît renfermer des subtilités que je ne me sens pas en état d'expliquer ; je ne consulte que mon cœur, & ce cœur me fait trembler quand il tremble lui-même de perdre l'objet de tous ses vœux. Et vous pourriez croire que je n'éprouverais pas le pouvoir de l'amour, parce qu'il me domine jusqu'à la plus servile crainte ! Est-ce bien vous, Sylvain, qui pouvez m'accuser de chercher une excuse auprès de vous, & encore pour cacher de la froideur ! Pouvez-vous vous jouer ainsi du malheur de votre amante ! Oh ! je me plais à croire que ce sont vos souffrances qui vous ont égaré à ce point. Si c'est une erreur, laissez-moi penser que, mûs par le même sentiment, & de la même force, nous ne sommes coupables, l'un & l'autre, que des fautes de l'amour.

Résistons donc à nos desirs ; ils nous conduiraient à notre perte. La mienne serait certaine si..... Sylvain, ne nous voyons pas ;

écrivons-nous souvent que nous nous chérissons, que nous nous aimerons jusqu'à la mort. Eh ! n'est-ce donc rien pour des cœurs comme les nôtres ? N'est-ce pas une jouissance continue ? En voudriez-vous d'autres qui ne le fussent pas, & qui pourraient au contraire tarir leur propre source ?.....

Le paquet de lettre me fut exactement remis. Il faudrait deux mémoires en vous écrivant : vous rempliſſez toute la mienne.

Il n'eſt, pour l'inſtant, queſtion d'aucun voyage : repoſez-vous ſur l'amour, lorſqu'il eſt dans un cœur comme celui de Mimi.

LETTRE XCI.

De Sylvain à Mimi, du 20 de mars 1775.

J'IGNORAIS, chere amie, que le notaire eut auſſi mis ſon grain de ſel dans l'avanture de Mme. C..... Qu'une blanche, abuſant du droit que lui donne ſa couleur, ſe permette des propos durs à l'égard d'une fille de la

vôtre, c'eſt un tort bien grand ſans doute aux yeux de la raiſon ; mais qu'un blanc, *un Français*, oublie ce qu'il doit au ſexe, il n'eſt rien qui puiſſe l'excuſer, pas même aux yeux du préjugé honteux dont la blanche croit pouvoir s'autoriſer. Mais vous connaiſſez ſûrement ce garde-note ; ſon éducation, auſſi bien que ſa réputation, vous vengent de ſa groſſiéreté. Et combien votre caractere & votre eſprit ne vous en dédommagent-ils pas encore !

Vous taxez ma logique de ſubtilités ; Mimi, ne ſerait-ce pas plutôt à moi à faire ce reproche à la vôtre ? Comme vous êtes ingénieuſe à ſapper toutes mes eſpérances ! Quoi ? il pourrait y avoir quelque choſe au monde qui pût me refroidir pour mon adorable Mimi ! Et ce quelque choſe ſerait préciſement ce qui devrait me la rendre la plus chere ! Non, mon aimable amie, vous ne le croyez pas, ou l'excès de vos craintes vous égare totalement la raiſon. Dites donc auſſi que les alimens font mourir d'inanition.

Vous voulez abſolument que nous nous bornions à nous répéter notre amour ; il faut vous obéir s'il eſt poſſible. Mais, cruelle Mimi ! ce plaiſir ſi doux que nous goûtons à nous redire inceſſamment que nous nous aimons, que ne pouvez-vous imaginer de quel charme il ſerait encore ſuivi, ſi les preuves de cet amour le précédaient !....

Tout ce qui vous concerne, chere Mimi, fait toujours le premier objet de mon occupation. Suis-je dans quelqu'attente agréable à votre égard, je ne me poſſede pas d'impatience & d'une joie anticipée qui ne me laiſſe aucun moment pour toute autre penſée. Suis-je au contraire dans quelque crainte relative à vos intérêts, ou plutôt les nôtres, je ſuis dans des tranſes cruelles qui me conſument à petit feu.

Tel eſt l'état où je me trouve depuis votre demande de vous renvoyer vos lettres. Je les avais remiſes à Caïmant, avec recommandation de vous les préſenter à vous-même, craignant l'arrivée de votre implacable ſœur, à qui l'imbécille, & peut-être traîtreſſe

traîtreſſe Fédalie, qui lui eſt toute dévouée malgré mes largeſſes, aurait pu les remettre. Je voulais d'ailleurs vous prouver mon extrême empreſſement à contenter vos deſirs, même les plus oppoſés aux miens. Le ſilence que vous aviez gardé ſur le ſort de ce paquet, me faiſait tout appréhender de votre ſervante, malgré mes précautions pécuniaires auprès d'elle.

Vous me tranquilliſez à cet égard, mais il eſt une autre inquiétude non moins grande, que je ne puis bannir de mon ame; c'eſt de ſavoir la raiſon pour laquelle vous avez voulu ravoir ces lettres, qui étaient un tréſor que je conſervais avec tant de ſoin & de plaiſir. Vous m'aimez, maîtreſſe chérie, & vous avez pu me dépouiller ainſi de ce que j'avais de plus précieux loin de vous! Je les reliſais ſi ſouvent & avec tant de plaiſir! c'était ma plus chere occupation. Ah! vous me les rendrez, vous n'avez pas le cœur aſſez dur pour m'en priver long-tems. Toutes celles que vous m'écrivez me diſent que vous m'aimez; mais deſirant de me l'entendre répéter continuellement, & de mille manieres différentes, je trouvais

cette satisfaction en recommençant toujours par la premiere, & en observant le progrès de cet amour & ses diverses expressions.

Après ma lettre de hier, partie à cinq heures après midi, un orage affreux est venu, & a fait ici les plus grands ravages. Le vent le plus impétueux a soufflé d'une force effrayante, renversant des arbres, des maisons de tous côtés. La grêle tombait abondamment, & la plus forte pluie y a succédé. Ma maison, totalement découverte, ne nous offrait pas le moindre abri; c'était par-tout une désolation.

A quoi croyez-vous que je pensasse dans ce moment désastreux? A vous seule, maîtresse adorée; je tremblais pour vous. Votre maison est vieille, le vent était furieux, j'en avais une vraie frayeur. Ah! si j'avais pu voler auprès de vous, quelle eût été ma satisfaction! Je vous eusse rassurée, j'eusse pris de-là occasion de faire accepter mes ouvriers à votre mere, pour achever sa maison neuve.

Ce qui ne me fait pas moins de peine;

c'eſt l'idée du retard de ce voyage du Joli Trou. Moi qui y fondais de ſi douces eſpérances ! ce tems les recule peut-être encore pour bien long-tems ! Avouez, chere amie, que le ſort ſe plaît bien à traverſer mes vœux les plus chers ! Ce Joli Trou devait & me promettait l'occaſion de vous voir, & j'en eſpérais tant de félicité !

Je ne finirai pas ma lettre, chere amie, ſans vous dire que j'ai eu aujourd'hui une diſcuſſion avec un de vos anciens amoureux, au ſujet de votre Maman, dont il a parlé dans d'aſſez mauvais termes. Quoique je lui en aie dit clairement mon ſentiment, je me ſuis reſſouvenu qu'il ne fallait pas avoir l'air de prendre trop vivement le parti de la mere de Mimi, & je n'ai eu que celui de défendre la bonne cauſe. Ce Monſieur a été un peu confus du ton froid, en apparence, avec lequel je lui ai fait ſentir la vérité. Nous nous en ſommes quittés très-peu amis, ce qui, vous penſez bien, m'eſt fort indifférent. Avec qui ne me brouillerais-je pas pour la juſtice, lors même que ce ſerait pour une autre que pour la mere de ma divine amie !

Ne me demandez pas ce que m'a dit cet homme injuſte, je ne puis vous le dire qu'à l'oreille. Le Joli Trou en amenera l'occaſion, ainſi que de bien d'autres choſes qu'on ne peut dire que verbalement.

Adieu, adorable maîtreſſe; je ne puis réſiſter à l'impatience de ſavoir ſi le mauvais tems vous a cauſé quelque dommage : j'envoie Calixte demander à votre Maman même des nouvelles de chez vous. Il trouvera l'inſtant de vous gliſſer ma lettre. Quand trouverai-je celui de vous couvrir des doux baiſers que je vous donne dans mon cœur?.....

LETTRE XCII.

Du même à la même, du 21 de mars 1775.

QUOIQUE je brûlaſſe d'envie d'avoir une réponſe de vous, je n'oſe vous faire un reproche de n'avoir pas eu un mot de prêt : je ſais que vos argus ne vous donnent gueres le tems, & j'aime tant à croire que

ſi vous l'aviez, vous ne manqueriez pas de vous entretenir avec moi ! Je renvoie Caïmant, il ſera peut-être plus heureux.

J'avais oublié, ma tendre amie, de vous faire dire par Calixte que je devais aller aujourd'hui à Bellevue; mais cet oubli nous ſera, j'eſpere, favorable par ſes ſuites : car votre Maman eſt venue après mon départ pour me conſulter, & peut-être pour m'employer dans ſa ſinguliere affaire, que Magdelaine m'a racontée. Ne m'ayant pas trouvé, & déſirant cependant avoir ou mon avis ou mon appui, elle a dîné chez Fany, où elle m'a attendu fort tard. Je viens de la rencontrer à peu de diſtance de ma barriere. La nuit eſt ſi obſcure que nous ne nous ſommes pas reconnus : c'eſt Calixte qui m'en a prévenu. D'ailleurs, je n'aurais point cherché à l'arrêter, par deux grandes raiſons ; l'une, que vous m'avez défendu de lui rien faire connaître de mes ſentimens que j'ai tant de peine à cacher ; l'autre, que c'eſt une occaſion favorable que ma bonne étoile m'offre de vous voir, en lui témoignant mon empreſſement à ſavoir le

ſujet de ſa viſite, & le deſir de lui être utile.

Ainſi, ſans craindre de vous déplaire ni qu'elle me déſapprouve, j'irai demain lui demander ce qu'elle ſouhaitait de moi. Ne penſez pas, Mimi, que je puiſſe me réjouir de la cauſe de ce plaiſir extrême; je voudrais ſervir vos parens ſans le moindre motif perſonnel: mais ne me ſerait-il pas permis de deſirer en même tems de vous voir plus librement? Cette occaſion, dont le ſujet me peine cependant, me paraît permiſe; ſouffrez que j'en profite.

Je vous verrai donc! je verrai ces yeux qui m'enflamment tant d'amour! Ah! quelle félicité, ſi nous pouvions en partager tous les effets! Et que ce bonheur ſerait bien plus grand & plus réel s'il devait être pour durer juſqu'à la fin de nos jours! Mais ce court inſtant adoucira au moins l'amertume & les peines de l'abſence pour quelques jours.

Du haut de la Montagne Noire j'ai diſtingué votre demeure entre toutes les autres.

C'eſt-là, me diſais-je, que réſide le cher objet de mes plus doux ſentimens. Elle eſt là, ſeule peut-être, mes yeux ſont ſur elle, mon cœur à ſes côtés, & je ne puis être à ſes pieds ! Ah, Mimi ! concevez-vous, comme moi, l'amertume d'une telle penſée !..

LETTRE XCIII.

De Mimi à Sylvain, même date.

IL eſt fort tard, mais l'amour ne dort point. J'ai, pour des raiſons faciles à deviner, établi l'uſage de toujours lire plus d'une heure avant de me coucher, malgré tout ce que Maman & Sylvie, qui en ont pénétré le vrai motif, ont pu me dire de contraire. Sans cela, comment vous répondre comme je fais, quoiqu'on me veille encore en ce moment ? Mais, Argus s'endormit ; & moi, qui ne ſuis point Mercure, je me contente d'écrire. C'eſt tout ce que j'ai de jouiſſance, avec celle de vous lire.

Vous avez communiqué à mon ame cette vive impatience que vous éprouvez dans

l'attente de mes nouvelles : les vôtres ſont devenues pour moi un beſoin de premiere néceſſité. Mettez-donc, cher ami, le moins d'intervalle poſſible entre vos lettres. Je les attends avec un plaiſir mêlé d'inquiétude, je les reçois avec une joie toujours plus nouvelle & plus grande, je les dévore avec avidité, & je les relis toujours avec plus de volupté. Je ſens un plaiſir pur, ſenſible, deſcendre dans mon cœur, comme une liqueur délectable, de-là ſe répandre dans toutes mes veines, en y excitant un délice, une titillation que rien ne peut expliquer. C'eſt ainſi donc, me dis-je dans l'émotion, dans l'ivreſſe de mon ame, c'eſt donc ainſi que mes lettres agiſſent ſur le cœur de mon amant! Ah! qu'il a bien raiſon, & qu'il ſerait impoſſible de rendre de telles ſenſations! Que ne puis-je les lui procurer plus ſouvent! Mais, cher Sylvain, vous le ſavez, il faut ſaiſir l'inſtant au paſſage, & il eſt toujours trop court. Tout mon tems ne ſuffirait pas pour vous dire tout ce que vous m'inſpirez..... & Sylvie ne s'endort pas facilement.

D'après cet aveu de mon cœur, vous

devez croire qu'il m'en a bien coûté pour vous redemander mes lettres, & que je ſouffre véritablement de ne pouvoir encore vous les rendre : cela ne peut tarder, votre amie le deſire autant que vous-même. Je ne cherche qu'à concourir à votre félicité ; &, à juger par l'effet de vos épîtres ſur mon ame, ce n'en peut être qu'une pour vous de lire les miennes. Elles vous ſeront donc rendues, & vous n'en déſapprouverez pas le motif lorſque vous le connaîtrez. En attendant, je vous releve de la promeſſe de me renvoyer les autres ; je prendrai mes précautions en conſéquence. Gardez donc déſormais toutes celles que vous recevrez de moi.

Ce que je viens de vous dire doit aſſez vous faire connaître la ſatisfaction que je goûte d'avance de vous voir. Mais je crains l'indiſcrétion de nos cœurs. Tâchez donc de garder un peu votre ſang-froid : ſoutenez mon courage par votre exemple. Je tremble déja, je brûle de deſir ; jugez de l'inſtant critique !..... Votre voix va combler mon cœur de tant de douceurs, que

j'en ſuffoquerai..... Mais le pire ſerait de ne pas vous voir.

Je vois bien que tous les blancs blâment ma mere; rien n'eſt plus propre à augmenter les déſagrémens attachés à la condition humiliante des hommes de couleur. Il me ſemble cependant que ceux qui ſont les ſupérieurs en rang, devraient trouver plus de gloire encore à l'être en raiſon; & c'eſt l'être bien peu que de s'arrêter à la couleur de la peau pour juger les actions des hommes. Il n'eſt peut-être pas ſéant de donner des éloges à celui même qui les mérite, en lui parlant, mais je ne puis me défendre de vous rendre en paſſant une juſtice qui vous eſt due, & que tout le public vous rend : c'eſt que je ne vois, ſtrictement parlant, que vous d'équitable envers notre claſſe comme envers la vôtre. Qu'il eſt doux, qu'il eſt flatteur pour un cœur délicat, qui aime comme le mien, d'entendre faire, à l'unanimité, l'éloge de ſon amant, lorſque l'on eſt ſûre que ce n'eſt pas dans es vues de le flatter par cette indigne flagornerie dont les cœurs bas nourriſſent

la vanité des gens en place ! Car les envieux même donnent des louanges à votre impartialité.

Je me doute bien quel eſt ce Monſieur qui s'eſt brouillé avec vous par rapport à Maman, & je devine, à peu près, ce qu'il a pu vous en dire. Je ne ſuis pas fâchée que vous l'ayez un peu mortifié, pour des raiſons que je ne vous dirai qu'au moment que vous me révélerez tout ce qu'il vous a dit à ce ſujet. Il y a des gens qui croyent qu'on ne peut ſe diſpenſer de répondre à leurs vues, de quelque nature qu'elles ſoient, & ces gens-là ſe rencontrent dans tous les blancs à qui il prend fantaiſie de nous adreſſer..... non pas leurs hommages, ils nous en regardent indignes, mais bien leurs inſultantes propoſitions. Oh ! comme cet infâme préjugé, contre notre couleur, nous aſſujettit à d'humiliations !

L'orage n'a pas porté ici comme chez vous. Le récit m'en a fait d'abord frémir, mais vous avez dilaté mon cœur auſſi-tôt, en y diſant que vous penſiez à moi dans le moment de la tempête. Que j'aime à

voir que rien ne peut distraire cette occupation de votre cœur ! Cependant, par réflexion, vous pensez combien je souffre de tout ce qui peut vous arriver de fâcheux. Maman nous a fait un tableau de ce qui est arrivé chez vous, qui m'affligerait quand bien même il regarderait tout autre que mon amant chéri. Il est étonnant qu'à une demi-lieue le tems soit si différent.

Calixte a supérieurement bien fait la commission ; mais il ne m'avait pas été possible d'écrire. Je vous permets, je vous engage même de venir voir Maman, & sur-tout de la défendre contre l'oppression & l'injustice. Je ne vous ferais pas cette priere si Maman avait tort ; mais vous savez qu'elle ne l'a pas, chacun devant être maître chez soi, & lui étant permis par toutes les loix de se défendre d'un voleur.

Je n'aurais pas voulu vous savoir à Bellevue, j'y aurais eu les yeux continuellement tournés. Mais ne sont-ils pas toujours sur vous, & votre image en peut-elle sortir ?

LETTRE XCIV.

De Sylvain à Mimi, du 22 de mars 1775.

ENFIN vous me le permettez donc! je puis donc vous voir un instant! Que n'ai-je des ailes pour être plutôt auprès de vous! Il est à peine jour; tandis qu'on arrange mes chevaux, je vais vous écrire pour diminuer, s'il est possible, ma vive impatience.

Vous voyez, Mimi, qu'en effet l'amour n'est jamais trop tard averti; pourvu qu'il le soit, il sait toujours mettre à profit les instans qu'on lui consacre.

Oui, charmante amie, je ferai tous mes efforts pour me contraindre, j'affecterai au-dehors de la froideur, tandis que le feu me brûlera les entrailles; c'est ainsi que ces montagnes couvertes de glaces recelent des volcans allumés dans leur sein. Mais pourrai-je bien montrer ce qui est si éloigné de mon être? Et comment soutenir votre

courage, lorſque je ſens trembler tout le mien devant vos charmes vainqueurs !..... Enfin, eſſayons..... Ne vaut-il pas mieux nous trahir que de ne pas nous voir ? Mais auſſi pourquoi tant craindre ? Que de délices perdues pour nos ſenſibles cœurs !.....

Vous avez donc, Mimi, anticipé habituellement ſur votre ſommeil, pour pouvoir trouver l'inſtant de vous entretenir avec votre ami ? Mais le plaiſir que j'en reſſens eſt un peu troublé par la crainte que j'ai que vous n'en ſoyez incommodée. Songez, tendre maîtreſſe, que ma ſanté eſt toute attachée à la vôtre, & que la douleur de ne pas recevoir une lettre de vous eſt moins forte encore que de vous ſavoir malade. C'eſt votre trop de timidité qui nous place ainſi entre des alternatives également déſagréables. Si vous aviez le courage de tout dévoiler ce qu'on ſait déjà ſans que vous en conveniez, vous auriez la liberté de m'écrire dans le jour, & vous repoſeriez la nuit. Vous recevriez auſſi plus ſouvent de mes lettres. Quelle ſerait alors notre conſolation !

Que je vous ai d'obligation, mon aimable amie, de la permiſſion que vous me donnez de garder vos lettres ! & qu'il me tarde de ſavoir le motif pour lequel vous avez retiré les autres ! J'en regrette toujours la poſſeſſion, mais je ne ſuis plus inquiet de la cauſe, quoiqu'elle pique ma curioſité.

Les blancs qui pourront blâmer votre Maman dans une pareille affaire, ne ſont pas dignes de l'être. Mais il y en aura d'autres qui ſauront lui rendre la juſtice qui lui eſt due. Ils n'auront ſans doute point à s'en glorifier, ce ſerait s'énorgueillir de n'être pas des brigands ou des tyrans. Je le répete avec une grande ſatisfaction, tous les blancs ne ſont pas tous infeſtés du vice du préjugé contre la claſſe des hommes de couleur. Si ceux qui en font la regle de leur jugement voulaient, ou pouvaient conſulter la raiſon & l'équité, je ne fais nul doute qu'ils n'en rougiſſent juſqu'à la confuſion. Croyez-vous que ſi Mme. C..... avait eu un peu d'ame, vos réponſes ne l'euſſent pas anéantie ? Mais tel qui ſe plaît à moleſter ſans ſujet, ne connut jamais ni la ſenſibilité ni la honte,

Qu'elle a dû cependant se voir bas au-dessous de ma divine Mimi !

Je ne suis jamais de votre avis sur le bonheur ; il ne fut jamais fait pour ceux qui ne savent point en mesurer l'étendue, & en connaître la délicatesse. Ces inquiétudes mêmes qui assaillent les ames sensibles, sont peut-être, comme vous l'avez observé, ce qui vivifie leur fécilité ; & si le royaume des cieux & la paix des cœurs ne peuvent être que le partage des stupides, les autres ne le leur envieront jamais.

Mais on m'avertit que mes chevaux sont prêts, il faut cesser de vous écrire pour aller vous voir. Tandis que j'entretiendrai votre Maman, Caïmant trouvera peut-être l'instant de vous remettre ma lettre, ou il la remettra à Fédalie.

LETTRE XCV.

Du même à la même, même date.

O bonheur ! ô félicité ! comment vous exprimer ? Et vous, tendres mouvemens de mon ame, qui d'Oilliez les plus grandes

délices dans mon cœur, comment pourrais-je vous décrire ? Ah, Mimi ! que je vous aime ! que vos traits, que vos yeux ont de pouvoir sur tout mon être ! que vos charmes en ont sur tous mes sens ! je ne pouvais plus me contenir, tant la joie m'avait enivré.

Je les ai donc vus, ces yeux enchanteurs qui m'enflamment toujours de plus en plus ! Qu'ils sont beaux ! qu'ils sont doux ! qu'ils sont spirituels & expressifs ! qu'ils savent annoncer de plaisir & de volupté ! Mimi, ah ! s'il fallait renoncer au bonheur de vous aimer, & d'être aimé de vous, la mort en serait aussi-tôt la suite.

J'étais en route, les plus doux transports présidaient aux délicieuses pensées que l'espoir de vous voir m'inspirait ; j'allais le grand galop, & je croyais que mon cheval n'avançait pas. J'arrive chez vous avec précipitation, l'inquiétude m'agite en ne vous appercevant pas ; je vous crois dans la chambre ; je demande de vos nouvelles à votre Maman ; quel coup douloureux m'a frappé tout-à-coup au cœur ! La

plus grande triſteſſe a ſuccédé à ces tendres idées qui venaient de bercer mon ame, lorſque j'apprends que vous êtes allée chez Mme. de L..... J'ai reſté immobile & muet un inſtant, & ce n'a été que la crainte de faire remarquer le trouble de mon ame, qui m'a fait affecter, comme j'ai pu, l'air de tranquillité que j'étois ſi éloigné d'éprouver.

J'écoutais preſque ſans attention les détails que votre Maman me faiſait de ſon affaire. Enfin je vous ai apperçue à la barriere, où j'avais toujours les yeux. La vie, avec la plus vive allégreſſe, a deſcendu auſſi-tôt dans mon cœur anéanti. La circonſtance m'était favorable, j'ai volé au-devant de ma charmante maîtreſſe, à qui l'uſage me permettait d'offrir la main, dans cette occaſion, en préſence même de ſes argus.

J'ai touché cette main chere qui a tracé mon bonheur, le bonheur d'être aimé de l'adorable Mimi, qui a tracé, dans les termes les plus doux, la promeſſe pleine de charme de m'être toujours fidelle. A ce toucher raviſſant, Dieu ! quelles volup-

tueuſes ſenſations a éprouvé mon cœur, qui venait d'en avoir de ſi différentes ! Non ; rien ne ſaurait exprimer ce que j'ai ſenti en ce moment ſi fortuné que l'amour, je vois bien, m'avait ménagé pour me récompenſer des peines que votre abſence m'a fait ſouffrir.

Ah, Mimi ! ſi le bout de vos doigts, en répondant à la tendre preſſion des miens, m'a cauſé tant de délices, qu'aurait-ce été ſi mes levres amoureuſes avaient pu ſe coller aux vôtres, comme j'en avais le deſir brûlant ! Cette penſée ſeule m'égara dans tous les délires de l'amour. Je ne pouvais m'empêcher de vous regarder, & malgré tant de regards, profanes témoins des nôtres, je ne ſongeais qu'à vous admirer. On me parlait, je répondais ſans bien ſavoir ce que je diſais. Je ne voyais, je n'entendais que vous.

Aimable Mimi ! que de beautés à la fois vous réuniſſez ! que votre air gracieux eſt ſéduiſant ! Ah ! ſi je ne vous avais pas déja tant aimée, cet inſtant ſeul eût ſuffi pour vous ſoumettre mon cœur pour toujours. La voilà donc, me diſais-je ! la voilà,

cette maîtresse idolâtrée que j'aime mille fois plus que ma vie ! voilà cet unique objet de mes premiers vœux ! le voilà devant moi, à si peu de distance, & je ne puis ni lui parler, ni la couvrir de mes doux baisers ! mais c'eût été obtenir trop de faveurs à la fois de l'amour, & mon ame a besoin d'être ainsi conduite à la félicité suprême par degré ; elle n'est pas assez forte pour en sentir davantage en même tems.

Cependant, que je brûlais de desir de pouvoir vous dire un mot de mes sentimens ! Vous ne m'avez donné que deux de ces regards qui attendriraient & réchaufferaient le marbre même. Mais ces deux seuls coups d'œil ont suffi pour lancer le feu le plus doux, & en même tems le plus dévorant dans toutes mes veines. Encore une fois, Mimi, s'il fallait que je renonçasse au bonheur de vous avoir pour amante, la mort serait ma seule ressource. Conservez-moi donc les sentimens dont vous m'avez juré la durée, si vous voulez que je vive & que je vive heureux.

J'ai fait à votre Maman toutes les offres qu'il pouvait être en moi de réaliser, &

j'ai eu le regret de ne lui en voir accepter que celle qui eſt relative au ſujet de ſa viſite de hier. J'avais déja vu le procureur du roi, quoique je n'aie voulu lui en rien dire, de crainte de lui faire connaître que je n'ai pu ſavoir cette affaire que de vous. Enfin, j'eſpere qu'avec le tems, des ſoins, des complaiſances, de l'empreſſement à ſaiſir toutes les occaſions de lui être utile ou agréable, elle en uſera plus librement avec moi. Heureux mille fois ſi je puis m'attirer ſa confiance ! Ah, Mimi ! ſi elle me pouvait regarder comme ſon fils !....

Adieu, chere amie que mon cœur adorera juſqu'au tombeau : ſongez que je ne puis vous voir que trop rarement ; que c'eſt une douce conſolation, mais qui ſert même encore à nous faire connaître davantage combien un entretien particulier eſt au-deſſus de cette jouiſſance. Songez que vous m'avez promis de me faire ſavoir lorſque je pourrai goûter ce bonheur inappréciable. Songez, tendre amie, combien il en a coûté à mon cœur pour me ſéparer de vous ; ſongez au voyage du Joli Trou ; ſongez auſſi que vous devez m'écrire ſouvent, & qu'une

lettre de vous eſt la ſeule choſe qui puiſſe ſoutenir mon cœur contre l'ennui de l'abſence de ce qu'il y a de plus cher au monde pour lui ; ſongez..... à tout enfin. Que de choſes à vous dire lorſque je vous verrai ! Quand donc en viendra le tems fortuné ? O amour ! acheve de m'exaucer !.....

LETTRE XCVI.

De Mimi à Sylvain, du 23 de mars 1775.

JE mourais d'envie de vous tenir prêt au moins un billet, mais il ſemblait qu'un méchant eſprit fût venu exprès pour traverſer mes deſirs, en m'ôtant tous les inſtans. On ne m'a pas laiſſée ; & pour ſurcroît de malheurs le ſoir, Maman, ſous prétexte de fatigue pour avoir été chez vous, n'a pas voulu me permettre de la lumiere, diſant qu'elle l'empêcherait de repoſer. J'eſpérais de réparer ce tort ce matin ; point du tout, une viſite que l'on me force de faire en la compagnie de Bonne-Femme, m'en ôte tous les moyens. Jugez

quel ennui a pesé sur mon cœur jusqu'au moment où je vous ai vu.

Si vous avez passé un cruel instant en ne me trouvant pas à la maison, heureusement qu'il n'a pas été plus long que le tems d'aller jusques chez Mme. de L..... & de revenir. Maman avait appris sa maladie; elle m'avait envoyée la voir, sous la garde de Bonne-Femme, me recommandant un prompt retour. Jamais elle n'avait été si bien obéie. Elise était étonnée de mon empressement dont ma compagne m'a fait un mérite auprès de Maman, après votre départ. Je savais que vous deviez être déja venu; j'en avais la plus vive inquiétude. Il ne me trouvera pas, me disais-je sans cesse, il en aura de la douleur; cette pensée m'en causait de réelles. Jugez de ma joie lorsque je vous ai vu venir m'offrir une chaise pour descendre de cheval! Je ne sais si je vous ai serré la main, je sais seulement que je ne savais plus ni ce que je faisais, ni ce que je disais. Oh quel moment! quelle voluptueuse ivresse dans toutes les facultés de mon ame! Un seul de vos regards de plus m'eût entiérement oté l'usage de tous

les ſens..... Mon cœur, mon ame, tout mon être était ſur mes levres, prêt à m'échapper pour paſſer tout en mon amant.

On a beau faire, on ne peut cacher cet amour. Moi qui vous avais ſi bien engagé à vous contraindre, hélas! j'étais la plus faible. Mon trouble augmentait encore par la préſence d'une mere & de deux ſœurs, qui ne ceſſaient de me regarder. Je n'ai pu leur dérober que deux regards, que vous avez heureuſement recueillis. J'étais abymée dans les délices; je ſentais des élans de l'ame de me précipiter dans vos bras, & d'y expirer de mon bonheur. Le ſon de votre voix cauſait à toute mon ame une douce vibration, comme lorſqu'on agite les cordes d'un inſtrument à l'uniſſon d'un autre, celles de celui-ci y répondent par un frémiſſement plaintif, comme par le beſoin d'y mêler, d'y unir leurs ſons. Dieu! vous me parlez de tête à tête! eh! n'en mourrais-je pas!.....

J'étais déchirée par les combats cruels de l'amour & de la crainte. Ces cruelles parentes! ces cœurs impitoyables! quelle ſatisfaction trouvent-elles à me perſécuter ainſi?

ainſi ? Pourquoi vouloir me priver de ce qui peut ſeul faire le bonheur de ma vie ! Eſpérent-elles de me rebuter & de me faire changer jamais ? Avant de vous avoir parlé, d'avoir reçu vos tendres lettres, je vous aimais tant ! Je puis dire que ce peu d'inſtans que nous avons paſſés en la préſence l'un de l'autre, m'inſpire un nouvel amour encore plus paſſionné. Cher Sylvain, voilà qui eſt fait, voilà qui eſt décidé dans la nature de mon être même, je mourrai votre amante..... Je vous l'avais déjà juré, & je me le jure à chaque inſtant. Et vous pourriez jamais craindre de changement de votre amie ! Ne connaît-elle donc pas, n'aime-t-elle donc pas ſa félicité !

Vous avez dû voir l'état de mon ame ; vous avez dû voir tout l'empire que vous avez ſur elle. J'ai manqué même de tout gâter ; mon émotion me trahiſſait malgré tous mes efforts ; mes regards, par une attraction irréſiſtible, peignaient mes ſentimens, tous les mouvemens de mon cœur avec ce feu du véritable amour ; je n'y voyais plus goute, les flammes me boucaient la vue. Heureuſement, Sylvie, occu-

pée à vous faire honnêteté, ne pouvait prendre garde à tout, non plus que Maman trop préoccupée de son affaire. Je ne savais pas si je devais admirer votre présence d'esprit, ou me plaindre d'une quiétude que je crois incompatible avec l'amour. J'avais beau me dire que c'était par mes ordres, j'eusse voulu vous les voir respecter un peu moins, & j'aurais peut-être préféré d'avoir à vous gronder, qu'à me louer en ce cas de tant de soumission à ma volonté. En un mot, je ne savais alors ce que j'eusse voulu moi-même.

Mais actuellement je vois différemment; je vous loue d'une conduite nécessaire dont je vous ai imposé la loi, & qui nous ménage plus de facilité pour l'avenir. Je vous recommande en pareille occasion la même obéissance; car vous pourriez bien pour l'instant me faire plaisir, mais ensuite, je sens que je ne vous le pardonnerais pas à la réflexion. Nous ne ferions que nous préparer des peines & doubler nos entraves: vous ne voudriez pas augmenter les peines de votre bonne amie, ce serait vous en faire à vous-même. Songez que je ne prends

ſur mon ſommeil que parce que je ſuis déjà trop ſurveillée, & que l'on pourrait encore davantage m'obſtacler, ſans me réduire à renoncer à vous écrire. Il faudrait peut-être s'aviſer de quelqu'autre expédient plus fatiguant encore, qui attaquerait ma ſanté dont vous me recommandez le ſoin, & qui, par cette ſeule raiſon, doit être ménagée.

Ne me ſachez aucun gré, cher ami, de la permiſſion que je vous ai accordée de garder mes lettres : il y a de l'intérêt de ma part dans ce fait ; c'eſt qu'étant toute paſſée en vous, je ſouffre de toutes vos douleurs, & qu'en les diminuant, je me ſoulage d'autant.

Vous croyez donc, Sylvain, n'être pas de mon avis ſur la nature du bonheur ? Et moi, je commence à croire, au contraire, que nous n'en différons que ſur la manière d'en uſer. N'avez-vous donc pas éprouvé toutes les délices de la vie à la fois, tandis que nous étions près l'un de l'autre ? Que faut-il de plus, ſi nous pouvions en jouir plus ſouvent ? Mais l'on ne ceſſe de me répéter que le plaiſir même de ſe voir s'uſe par l'habi-

tude..... Quoi ! ce que votre préſence me faiſait ſentir ſi fortement, pourrait jamais ceſſer, par la jouiſſance même, d'être auſſi doux, auſſi vif, auſſi piquant ? Ah ! ſi cela eſt, cher ami, ne nous voyons que peu ſouvent : calculons, s'il eſt poſſible, combien cette félicité peut durer par l'uſage, pour en faire une juſte répartition ſur tous les inſtans de nos jours. Mais elle eſt ſi grande ! Quand nous vivrions au-delà de l'âge d'homme, pourrions-nous la conſumer ? Oh ! non ; la ſource en eſt intariſſable, du moins dans mon cœur..... Et le vôtre ſait ſi bien ſentir comme lui !

Cet aveu vous eſt une ſûre atteſtation combien il me ſerait impoſſible d'exiſter ſans la poſſeſſion de votre cœur. Quelquefois, voulant jetter un œil curieux ſur les profondeurs de l'avenir, j'en frémis, & je le retire auſſi-tôt.... Nous ſéparer jamais !.... Vivre ſans vous !..... Ne plus avoir l'eſpoir de vous voir, de recevoir vos tendres expreſſions, & vivre !.... Vous laiſſer ſeul en ce monde !..... Oh ! quelles déteſtables penſées ! quelles harpies dévorantes pour un cœur ſenſible & aimant juſqu'à l'idolâtrie !....

Détournons promptement l'attention d'un tableau auſſi effroyable.

Vous n'avez pas été plutôt parti, que Bonne-Femme s'eſt répandue en éloges ſur les honnêtetés dont vous avez comblé tout le monde. Quelle honte pour vous, Meſſieurs les Blancs, de cauſer de l'étonnement à vous trouver honnêtes avec nous! C'eſt que, eſclaves d'un aveugle préjugé, vous ne nous traitez d'ordinaire que ſelon cette eſpece de loi, & non ſelon ce que nous pouvons mériter individuellement.

Quoi qu'il en ait été des louanges de Bonne-Femme ſur la conduite & les ſentimens de mon amant, cela n'a pas empêché de me quereller longuement à ſon ſujet. On croyoit me faire de la peine, & l'on ne ſentait pas que l'on me parlait de ce que j'ai de plus cher au monde. Qu'il m'eſt doux de voir que toutes nos penſées ſe rencontrent auſſi exactement ſur ce ſujet!

Ma viſite chez Mme. de L..... eſt cauſe d'un malheur qui fait augmenter d'attention autour de moi. Sans la préſence de

Bonne-Femme, qui n'a pas le même intérêt à la choſe, je n'aurais pu trouver l'inſtant de vous écrire cette lettre. On la croit à cauſer avec moi dans la chambre, & elle dort. Moi, que l'amour éveille, j'écris.

C'eſt une lettre de vous que Sylvie a trouvée dans une boîte, ſur ma table, qui a donné lieu à ces nouvelles criſes. C'eſt celle que vous m'envoyâtes le jour de Pâques. Vous ſavez que vous vous félicitiez du retour dont vos vœux ſont payés. Cette lettre a rallumé la guerre dans la maiſon. Sylvie refuſe de me la rendre, voulant l'envoyer à mon pere. Je ne ſais ce qu'il en ſera; mais je le deſire : c'eſt le ſeul moyen qu'elle me ſoit rendue.

Maman a un peu moins crié que de coutume; ce que j'attribue au ſervice important qu'elle attend de vos ſoins officieux; car on l'aſſure à chaque inſtant que ſon affaire eſt fort mauvaiſe aux yeux des blancs, qui ne peuvent ſe perſuader qu'une négreſſe puiſſe avoir droit contre un des leurs. Quelle honte pour votre claſſe, ſi orgueilleuſe cependant ! Maman compte ſur vos bons

offices..... Mais ne croyez pas qu'elle les mette à quelque prix ; elle m'a comblée de la plus douce satisfaction en s'expliquant là-dessus : Bonne-Femme ayant eu la simplicité de lui dire, pour la tranquilliser sur ce qui pouvait lui en arriver, que l'amour que vous aviez pour moi lui serait un sûr rempart contre l'injustice. « Non, a-t-elle répondu avec persuasion, il s'intéresse indifféremment pour tous ceux que l'on veut opprimer ; &, ajouta-t-elle, si je n'en avais pas été aussi convaincue, je n'aurais pas été m'adresser à lui, étant sûre qu'il n'abusera pas de cette confiance ». Cette justice rendue à votre équité désintéressée, est tout ce qui pouvait me flatter le plus, & fait le plus bel éloge de votre caractere.

Cependant la vigilance n'en est pas moins grande de sa part pour me surveiller. Je crains même que cette aventure ne tourne trop contre nous par la suite. Sylvie est toujours la plus intraitable. Il est étonnant à quel point l'amour peut aveugler une femme. Elle me blâme de vous écouter, & elle ne peut me cacher qu'elle brûle pour vous. Elle devrait au moins prêcher

un peu plus d'exemple, comme mon aînée l& déja veuve ; & je vous avoue que je ui en voudrais beaucoup moins. On a beau être sûre du cœur de son amant, on n'aime point à le voir briguer par une autre....

Quoi qu'il en soit, ne perdez pas de vue l'affaire de Maman; sa tranquillité m'est chere, & je crains, ainsi qu'elle, qu'on ne cherche à la châtier tout au moins par la bourse. La justice est si précaire! Quand on a le malheur d'avoir quelque chose à démêler avec elle, il faut trembler, à moins qu'on n'ait de quoi l'acheter plus cher que ne vaut l'objet en lui-même. Jugez, quand il s'agit de nous!..... Vos principes là-dessus, connus par votre conduite, vous font autant d'honneur, que de satisfaction à mon ame enorgueillie. Mais il en est si peu comme vous! Votre courage & votre probité l'emporteront-ils sur la cabale des autres?.... C'est ce que je demande au ciel, à genoux.

Adieu, mon estimable ami, croyez que vous en avez une véritable en Mimi.

P. S. Je n'ai pu tenir une lettre pour

votre arrivée ; vous ne manquerez pas d'envoyer aujourd'hui, vous aurez celle-ci qui eſt auſſi longue que le ſommeil de mon indolente gardienne. Vous me dites de ſonger à tout ; oh ! s'il ne fallait que ſonger ! que vous manquerait-il ?.....

LETTRE XCVII

De Sylvain à Mimi, du 23 de mars 1775.

JE m'empreſſe, chere Mimi, de vous faire part de ma réuſſite auprès de M. de.... & du procureur du roi. On a rendu juſtice à votre mere ; cet homme a été arrêté hier d'après ma déclaration, la dépoſition des témoins & ſon propre aveu qui le condamne : il paſſera un mois en priſon. On voulait lui faire ſon procès au criminel, mais j'ai eu le bonheur d'obtenir de M. de...., qu'il ne fût puni que militairement, comme ayant commis une voie de fait, & non juridiquement, comme ayant volé & voulu aſſaſſiner. On a jugé qu'un ſcélérat n'était d'aucune couleur relativement à celui

envers lequel il a commis le crime ; que votre mere avait été en droit de le faire mettre aux fers pour s'en assurer, quoiqu'elle soit une négresse, la loi devant également protéger tout le monde.

Voilà la tournure qu'il nous a fallu prendre pour empêcher les clabaudages de l'orgueil..... Avec les témoins que votre mere avait, si j'avais mis ce malheureux à la requête du procureur du roi, il ne risquait rien moins que la corde ; ce que ni votre mere, ni vous, ni moi, n'eussions voulu. Enfin, l'affaire est heureusement terminée, & ce sera un sujet de visite chez vous. Qu'il me sera doux d'aller annoncer une bonne nouvelle à la mere de ma maîtresse chérie, & de la voir en même tems ! Quel prix pour un si léger service ! ou plutôt pour une démarche qui est du devoir de l'honnête homme !

Ainsi, chere amie, réconciliez-vous avec la justice ; vous voyez qu'elle n'est pas tout à fait bannie de la terre. Il ne faut que faire entendre le cri de la raison.

Votre mere m'a rendu justice ; nul motif

ne m'a animé que l'équité. Je puis dire ; au contraire, que cette petite obligation me rendra plus circonſpect avec votre Maman. Je ſerais ſi affligé ſi elle pouvait penſer que je pourrais m'en étayer auprès d'elle pour avoir accès dans ſa confiance ! Je ne veux rien devoir qu'à l'amour ; c'eſt de lui ſeul que je m'appuie, c'eſt par ſes ſoins ſeuls que j'eſpere.

Que votre lettre eſt aimable ! qu'elle verſe de douceurs dans mon ame ! Chaque mot eſt un trait de flamme, chaque ligne eſt une chaîne de délices. Cependant j'y trouve toujours quelqu'imperfection de notre félicité, quelque diſparité de ſentimens. Différer ſur la maniere d'uſer du bonheur, n'eſt-ce pas en être privé l'un ou l'autre ? Si vous croyez en jouir, vous me pourriez dire, c'eſt être heureuſe ; mais moi, puis-je me perſuader d'être heureux, lorſque de mille deſirs par jour, à peine en eſt-il un ſeul de ſatisfait ? Vous avez tout ſuppoſé en diſant que nous jouirions du contentement, ſi nous pouvions nous voir plus ſouvent. Mais ce plaiſir, ſi innocent même, vous croyez qu'il peut s'affaiblir par l'habi-

tude. Que les perſonnes qui vous parlent de l'amour & de ſes effets le connaiſſent peu ! Ne voyez-vous donc pas, votre cœur ne vous dit-il donc pas qu'elles n'ont jamais connu que ces feux momentanés des ſens, qui ſe conſument d'eux-mêmes par leur propre ſatisfaction ? Eſt-ce-là l'effet du véritable amour ? La paſſion matérielle peut s'uſer comme la matiere dont elle tire ſon être ; mais ce ſentiment pur de l'ame, eſt inépuiſable comme elle eſt immortelle : c'eſt une flamme inextinguible que rien ne peut même affaiblir, qui ſe nourrit au contraire des jouiſſances de l'amour qui en eſt le créateur, & ſe régénere dans les yeux de l'objet. Et je pourrais ceſſer de reſſentir les doux effets en voyant ſouvent les vôtres ! Non, adorable Mimi ; tous les inſtans de nos jours ne ſuffiraient pas pour en partager les douceurs renaiſſantes.

Mais lorſque vous commandez, je ne ſais qu'obéir, duſſé-je en ſouffrir mille tourmens. Non, je ne puis vous cauſer la moindre peine ſciemment ; celles que vous cauſe mon amour en ſont déja de trop cruelles à mon cœur. Mais, vous êtes

également exposée à souffrir des miennes? Cet avenir qui vous inquiete tant, si vous vouliez, vous n'y préfageriez que des félicités & des délices. Qui s'oppoſerait à nos vœux, ſi vous vouliez les exaucer? Qui nous empêcherait de nous voir, d'être enſemble? la mort ſeule..... Mais cette cruelle mort!..... elle peut donc rompre les liens de nos cœurs! elle pourrait!..... O ciel! quelle penſée anéantiſſante! Comment ſe voir au moment de ſe ſéparer de ce qu'on aime plus que la vie, ſans être déchiré par le plus affreux déſeſpoir, en ſongeant aux peines qu'il en éprouverait! Et ſi les morts ſentent encore, en quel lieu pourrais-je être ſans ſouffrir continuellement de notre cruelle ſéparation? Encore ſi je vous perdais le premier, je ne tarderais pas de vous rejoindre, ou de faire ceſſer un reſte de vie inutile..... Mais détournons l'attention d'une image auſſi déſolante.

Votre ſœur a donc enlevé la lettre que je vous écrivis la veille de Pâques? Elle voit donc que vous me payez d'un tendre retour? Qu'en avez-vous à craindre? Pourquoi vous faites-vous l'injuſtice de redouter

la futile passion de cette femme ? Elle l'a prise, cette lettre dans laquelle je peins si faiblement la plus forte passion qu'on ait jamais ressentie ; mais a-t-elle pu réellement concevoir l'idée de vous enlever le cœur qui l'a dictée, ce cœur qui est tout à vous, & qui ne respire que par vous ? Laissons-lui un écrit que j'avouerais à la face de l'univers. La source des sentimens, dont il est rempli, n'est-elle pas dans vos yeux enchanteurs, dans votre ame divine ? Le cœur, qui en est touché, ne vous reste-t-il pas pour toujours ? C'est enlever une goutte d'eau à l'Océan.

Je n'y vois qu'un mal, & il ne doit être que pour moi ; c'est de ce que vous en êtes inquiete. Si vous les braviez comme moi, si vous vous éleviez au-dessus de toutes ces vaines craintes pour avouer hautement votre amant ; on pourrait crier d'abord, & l'on finirait par s'y habituer. Quelle en serait ma joie & notre felicité commune ! ce ne serait pas assez de toutes mes facultés pour goûter tant de douceurs. Votre bonheur serait inaltérable ; mon cœur & votre ame m'en sont garants. En

effet, qui pourrait troubler le calme & les délices de vos jours, si vous preniez pour les soutenir, pour les défendre, le plus tendre des amans, un amant constant qui ne s'occuperait que de votre satisfaction, & du soin d'écarter tout ce qui pourrait l'altérer. Non, charmante amie, vous n'auriez plus rien à craindre. Que vous importe l'opinion des autres sur votre sort lorsque c'est votre goût seul qui doit le déterminer? N'est-ce pas votre cœur qui doit en décider? Prenez-le donc pour votre guide; suivez-en les douces impulsions : s'il vous égare du sentier des préjugés, ne sera-ce pas pour vous remettre dans celui du vrai bonheur?

Je ne puis vous dissimuler la peine que me fait le séjour de Bonne-Femme chez vous. Son intimité avec votre mere ne pourra que nous être préjudiciable. Vous ne sauriez trop être sur vos gardes avec elle. Je la connais depuis assez long-tems pour pouvoir vous en parler ainsi. C'est une femme capable de brouiller l'univers entier, & qui est d'autant plus dangereuse, qu'elle sait affecter un air d'innocence & de bon-

hommie ; qui tromperait les plus fins. Défiez-vous-en, encore une fois ; mais gardez-vous bien de lui en rien témoigner, tout ſerait gâté, tandis que vous pouvez en tirer avantage pour notre correſpondance, ſi elle vous croit confiante à ſon égard.

Vous ne me parlez jamais, Mimi, du préjugé, ſans me retracer la foule de mes douleurs : ne les ſens-je pas aſſez ? Hélas ! il me prive de tout ce que je demande au ciel de plus cher & de plus doux.....

Caïmant allant dans votre voiſinage, je lui donne ma lettre. S'il ne peut vous voir, il la remettra à Pyram. Du moins vous ſerez prévenue que je vais cet après-dîner chez vous..... Mimi ! ſentez-vous tout ce que ce mot annonce de félicité à mon ame ? Mais il ne faudra pas oublier vos ordres.... Qu'il m'en coûtera cependant pour me taire !

LETTRE XCVIII.

De Mimi à Sylvain, même date.

JE ne sais comment vous exprimer les sentimens qui se combattent & s'entre-détruisent dans mon ame. Tantôt n'enviſageant que les intérêts de l'amour, je trouve mille douceurs à penſer que Maman vous eſt obligée en quelque choſe. On a beau avoir le cœur dur, l'ingratitude répugne à ceux-mêmes qui n'oſent ſe livrer à toute la reconnaiſſance qu'un ſervice leur inſpire. C'eſt ſans doute ce qui rend les amans magnifiques auprès des femmes inſenſibles. Maman ne pourra donc pas oublier que vous l'avez tirée d'un mauvais pas, & dans l'occaſion nous ne nous en trouverons pas mal.

Voilà le langage d'un cœur dominé par ſa paſſion ; mais bientôt la réflexion vient empoiſonner cette lueur d'eſpérance. Hélas ! me dis-je, n'ai-je pas bien bonne grace de me féliciter d'un fâcheux événement arrivé à Maman, parce qu'il doit me procurer le

plaisir de voir mon amant ? Il est vrai, il a été sans aucune suite mauvaise, mais Maman n'en a pas moins eu de l'inquiétude. Cette pensée altere nécessairement la joie que je goûte d'avance de vous voir.

N'est-il pas assez plaisant qu'un voleur ait osé mettre à la requête du procureur du roi la personne volée ? Mais c'est un blanc, Maman n'est qu'une négresse ; doit-elle se plaindre contre lui. Le jugement de ces Messieurs ne me réconcilie pas avec la justice. Si elle n'est pas totalement bannie de ce monde, convenez du moins qu'elle est toute à la disposition des hommes en places & riches. Car, comment l'a-t-on obtenue ? Si l'on avait vu à la tête de cette affaire quelqu'un de considération, pensez-vous qu'elle eût été jugée de même ? Ce n'est donc pas au bon droit qu'on l'a accordée, mais seulement à la faveur d'un homme en place & estimé.

Je ne sais si je dois vous donner plus d'éloge dans la conduite que vous avez tenue à cet égard. Examinons les choses de sang-froid. Avez-vous bien fait en ne laissant pas la justice avoir son cours ? Premiére-

ment, je penſe qu'un homme capable de l'infâme action du vol par violence envers une négreſſe, l'eſt de tous les forfaits; conſéquemment un tel homme mérite d'être exemplairement puni; le cas d'indulgence eſt dans les fautes légeres, & non dans les attentats prémédités. En ſecond lieu, l'ayant fait punir militairement, c'eſt d'abord le faire ténébreuſement, ce qui peut faire naître le ſoupçon qu'il l'a été par faveur. On ſait que vous m'aimez, on n'ignore pas que vous vous ſoyez employé pour ma mere, c'eſt vous faire ſuſpecter, & faire inculper votre protecteur. La calomnie eſt ſi aiſe de trouver des apparences vraiſemblables pour noircir les gens de bien, & pour empoiſonner les actions les plus louables!

Enſuite, demander, mettre en pratique la punition militaire, qui veut dire arbitraire, c'eſt autoriſer un tribunal occulte & deſpotique, qui eſt de la plus dangereuſe conſéquence. En un mot, quoique je ſente bien que nos cœurs ont gagné dans cette occurrence, je ne puis approuver vos moyens: vous en aviez de légitimes, il

fallait les employer : vous auriez peut-être également réuſſi ; & dans le cas contraire, nous n'aurions rien eu à nous reprocher, & l'honneur doit aller avant tout, ſur-tout pour vous qui êtes de cette claſſe qui veut toujours ſe montrer ſupérieure aux autres. L'honneur vous impoſait la loi de ne pas ſolliciter une injuſtice ; ſi notre cauſe était mauvaiſe, vous pouviez tout au plus implorer la grace de Maman.

Et cependant, vous prétendez que je dois me réconcilier avec la juſtice ? Pourquoi ? qu'a-t-elle fait ? Vous avez arrêté les pourſuites du procureur du roi, n'eſt-ce pas une tache à l'impaſſibilité qui doit être ſon caractere ! Vous l'euſſiez également fait, il s'y ſerait également prêté pour toute autre choſe. Vous avez obtenu du général de le faire punir militairement, n'a t-il pas fallu avoir ſa conſidération pour y parvenir ? D'un autre côté, remettre le pouvoir de la juſtice entre les mains d'un chef qui en réunit déja tant d'autres, il finira par le garder tout à fait pour l'exercer ſelon ſes vues. Et où eſt la ſûreté des gens alors ?

Il y a une remarque encore qui m'afflige

infiniment : c'eſt que ſans la protection de quelque blanc, nous ſerions donc toujours les victimes des autres ? Il faut donc que nous ayons deux fois raiſon pour obtenir juſtice ?..... Comment nos mœurs ne ſe corrompraient-elles pas ? Comment les filles de couleur ne ſe jetteraient-elles pas, comme elles font, dans les bras des blancs ? Comment ceux-ci ne s'en prévaudraient-ils pas contre nous ? Quel eſt le pere, quelle eſt la mere d'une fille de couleur qui, s'il n'eſt bien riche, ou s'il n'a pas un caractere bien prononcé de vertu, ne s'empreſſe pas de vous la livrer ? Et il peut exiſter un lieu ſur la terre, parmi des peuples policés, ſoi-diſant éclairés, où des hommes, les enfans de ces eſprits cultivés, ſont obligés de ſe proſterner pour n'être pas écraſés ſous le deſpotiſme, après être abymés ſous le poids de l'ignominie ; & je ſerais réconciliée avec votre juſtice !.... Ah ! ſi vous leur reſſembliez !..... je ſerais perdue !....

Mais, non ; vous voulez, dites vous, tout devoir à l'amour, à l'amour ſeul.... Ah ! n'oubliez jamais combien vous lui

devez de retour : vous êtes tant aimé ! Votre cœur, votre ame, tout votre être ſuffit-il pour contenir tant de tendreſſe que je reſſens pour vous ! Il me ſemble que non ; il me ſemble que ma manière de vous aimer eſt plus déſintéreſſée que la vôtre. Vous avez beau la blâmer, je crains toujours que vous n'aimiez en moi toute autre choſe que ce doux ſentiment qui doit ſuffire à notre bonheur. Je ſens comme vous, cependant, que l'abſence eſt un tourment pour deux vrais amants ; mais je ſens en même tems que ce tourment même eſt une jouiſſance pour l'amour ; on lui en prépare de plus grandes. Il me ſemble encore que ſi vous étiez près de moi, vous n'auriez plus ces tendres inquiétudes qui tiennent vos penſées en activité, & les tournent toujours vers notre amante ; que vous ne reſſentiriez plus ces deſirs ardents qui attiſent toujours vos feux..... La peinture enchanteuſe que vous faites du contraire, flate infiniment mon cœur ; mais je ne laiſſe pas de me dire encore en ſoupirant, avec une douce crainte : hélas ! s'il était près de moi, il n'aurait pas occaſion de me dire ces choſes.....

Cette réflexion me rend toujours plus craintive. D'ailleurs, il m'eſt impoſſible de me faire illuſion ſur le bonheur après lequel nos cœurs ſoupirent..... Qui, dites-vous, s'oppoſerait à nos vœux, ſi je voulais les exaucer ? L'honneur, la vertu, en un mot les bonnes mœurs. Que m'importe l'opinion des autres !..... Le public eſt tout pour les ames bien nées ; ſon jugement eſt leur regle. N'en donnez-vous pas le premier l'exemple, en vous aſſujétiſſant au préjugé contre notre couleur ? Mais ce préjugé !.... les blancs, nos peres, ne nous croyent-ils-pas même au-deſſous ? Ne nous croyent-ils pas trop heureux encore de nous avoir fait naître d'une caſte que rien ne flétrit que leur ſeule volonté ? Ah, quelle idée ! & qu'elle éloigne de mon cœur l'eſpoir du vrai bonheur ! L'amour ne connaît point de diſtinction, & la vanité peut aller juſqu'à vouloir commander auſſi à ce ſentiment divin.....

Ce que vous me dites de la lettre que Sylvie m'a enlevée, eſt bien propre à m'en conſoler ; mais je ne voudrais rien perdre de ce qui vient de mon amant. Détrompez-

vous, mon digne ami, ſi vous ne voyez de mal, dans cet enlèvement, que mon inquiétude : il y en a mille autres. Vous avez fait une grande faute en écrivant à cette rivale, comme vous avez fait avant votre départ. Elle a fort peſté contre vous, & ſur-tout contre moi. Je crains bien que cette imprudence ne me prive pour toujours de cette lettre chérie. Sylvie prétend que vous l'avez moleſtée : de-là les reproches les plus amers m'ont été prodigués, ſans ménager les épithetes. J'ignore le contenu de votre écrit ; il faut qu'il ſoit réellement bien mortifiant, pour lui avoir inſpiré une telle furie, que rien ne peut calmer depuis ſix jours. Il eſt vrai que le dépit ſuffit pour l'entretenir. Je ſens que j'ai tort de m'arrêter à la crainte d'une paſſion qui ne peut rien ſur votre cœur ; mais on a beau faire, le poiſon de la jalouſie ſe gliſſe toujours dans les cœurs bien épris. Plût au ciel que le mien ne crût pas en avoir d'autre ſujet !.....

Je ne puis en effet me diſſimuler que je ferais peut-être mieux d'avouer hautement mon penchant ; mes parens m'en feraient d'abord

d'abord un grand crime, mais enfin ils apprendraient en même tems que je ne saurais m'en empêcher ; & Sylvie renoncerait à un espoir qui me tracasse malgré moi. Cette derniere raison m'enhardit, mais il est si difficile à une fille, qui n'est pas pervertie, de secouer le joug du pouvoir paternel & maternel !.....

Se peut-il qu'avec cet air de franchise, Bonne-Femme soit ce que vous dites ? Qu'elle serait détestable ! mais votre expérience sera mon flambeau à cet égard, & je ferai ensorte qu'elle ne puisse rien sur moi. Cependant je lui pardonne d'avance tout ce qu'elle pourra me faire par la suite en faveur du tems que sa molesse me procure pour vous écrire. Une seule chose me répugne & m'embarrasse ; comment jouer le rôle odieux de trompeuse, moi qui l'abhorre tant dans les autres ? Affecter ce qu'on ne sent pas ! oh ! quel crime énorme aux yeux d'une amante, qui n'ose pas même exprimer le quart de ce qu'elle sent ! Mais sans affecter de la confiance à ma mouche,

je saurai être prudente & réservée : voilà tout ce je puis. La paresse & le sommeil de ma surveillante feront bien le reste.

Voici encore deux lettres. Ceci passe le badinage ; ce sont deux rivaux de conséquence, prenez-y bien garde. A une belle éducation, de l'esprit, unir de la beauté, de la jeunesse, de gros biens, un nom *sonore* ; que faut-il de plus pour plaire ?.... Ce qu'il faut ? s'adresser à toute autre qu'à votre amante..... Quoi ? ne l'ont-ils donc pas senti ? c'est tout ce qui me fâche le plus dans cette impertinente démarche. C'est donc notre sort d'essuyer des attaques de la part de tout blanc assez avantageux pour se croire tout permis à notre égard ; c'est du moins à leur honte. Ils font rougir la vertu, en humiliant ainsi l'humanité. Mais ce qui m'a paru si excusable, si beau, si doux de votre part ; que dis-je, hélas ! ce que je desirais tant de vous inspirer, n'est plus à mes yeux qu'une lâche insulte de la part de tout autre ; ce qui en vous m'a inspiré tant d'intérêt, ne m'inspire,

dans les autres, que de l'indignation & du mépris. Au surplus, je ne dois point m'en faire un mérite : aimer un blanc une fois pour une fille de couleur délicate, c'est un grand malheur s'il n'est pas digne du véritable amour ; mais il n'est permis de répéter ce sentiment que lorsqu'on n'est pas soi-même digne d'estime.

Quand vous aurez lu ces lettres, renvoyez-les moi ; elles seront toute ma réponse. Vous imaginez bien que c'est l'adroite Sylvie qui les a décachetées. Elle eût fort desiré que j'eusse répondu au moins à l'une des deux ; elle en avait sans doute une double raison : en se vengeant de vous par moi, elle se serait chargée de répondre à l'autre, & elle l'eût fait comme à l'ordinaire, en cherchant à s'approprier un bien qui ne lui était pas offert. Au reste, elle aura par mon refus deux ressources pour une ; puisse-t-elle réussir ! ce serait une grande épine de moins dans mon pied.

Vous avez sagement fait en me prévenant de votre visite ; ma surprise, jointe

à l'excès d'une joie imprévue, m'aurait été funeſte, en donnant lieu à quelque ſcène trop tendre. Auſſi trouverez-vous cette lettre prête, ſi Caïmant n'a pas oublié au Cap ſa maniere accoutumée. On vous croyait encore en ville, on m'a laiſſé tout le tems d'écrire. Fédalie remettra mon épître à votre fidele & habile meſſager. Si vous pouviez m'entendre, ou me voir, je vous crierais ou vous ferais ſigne de la main, de vous hâter. Mon cœur eſt cependant dans une ſituation inexprimable; je ne puis reſpirer à l'aiſe : le deſir, la crainte, la joie, l'inquiétude, le raviſſement m'étouffent à la fois. Faut-il enfin le dire? je meurs d'envie & d'impatience de vous voir. Qui pourrait oublier les effets de votre derniere viſite? Je m'en retrace ſans ceſſe toutes les circonſtances, & ce ſouvenir m'eſt une douce jouiſſance. Venez-donc, accourez; venez verſer les délices dans l'ame de votre amante; venez lire dans ſes yeux le plus pur & le plus vif amour..... Mais, hélas! ſe voir ſans pouvoir ſe dire ſeulement une fois qu'on s'aime tant!.....

LETTRE XCIX.

De Sylvain à Mimi, du 8 avril 1775.

LE jour va paraître, on selle mes chevaux; Caïmant se presse, & je languis. Il faudra encore attendre deux mortelles heures avant de pouvoir aller chez vous. Le tems paraît plus beau & plus intéressant aujourd'hui; les *Pipiris* chantent avec plus de gaieté que de coutume; il régne un air frais, doux, qui pénetre dans les veines, & y répand ce délicieux frémissement, qui précede & accompagne une excessive joie. Mes idées sont en fermentation, mon cœur est comble de tous les sentimens à la fois; il ne peut tout contenir: l'amour, l'impatience, le desir, l'incertitude, s'en disputent la possession tour-à-tour. Dans cette lutte inexplicable, je ne sais si c'est du plaisir ou de la peine que je ressens. La verrai-je? ne la verrai-je pas? lui parlerai-je? voilà les questions qui ne cessent de

le répéter dans ma penſée. Je voudrais être déja en route, mais on dort chez vous. En attendant l'inſtant de partir, je vais répondre à votre adorable lettre.

Votre exceſſive délicateſſe, chere & aimable Mimi, m'ôte tout le prix de mon empreſſement à ſervir votre Maman. Il m'eſt ſans doute bien doux & bien ſatisfaiſant de lui rendre ſervice, mais je vous avoue que votre réflexion m'en enleve toute la douceur. C'eſt vous, chere amie, qui en êtes la cauſe; ſi je vous poſſédais, on ne pourrait plus m'attribuer de motifs d'intérêt dans ce que je pourrais faire pour votre famille. Si votre Maman en avait la même idée, j'en ſerais déſolé. Ce que j'ai fait pour la mere de Mimi, n'eſt point dans les vues indignes d'exciter la reconnaiſſance. Ah! loin de moi, ce ſentiment abject qui fait abandonner l'objet pour courir après ſon ombre. Je veux plaire à mon amante, je veux la mériter par mes ſentimens, & non l'acquérir par des bienfaits. Je puis vous proteſter, chere Mimi,

& j'en atteſte le ciel, que ſi vous pouviez être ſuſceptible de vous rendre à ce prix, je n'en pourrais plus mettre dans la poſſeſſion de votre cœur. Mes ſervices ne doivent être comptés pour rien, puiſque je me donne tout à vous, & que je n'agis que par vous. Je plains ceux qui recourent à la magnificence pour plaire. Qu'ils achetent les cœurs aſſez vils pour ſe donner au poids de l'or & à l'éclat des préſens; plus épris des ſentimens du cœur, c'eſt tout ce que je crois devoir offrir à mon adorable maîtreſſe. Mais je ſens que tout le monde n'eſt pas Mimi, n'en a pas la grandeur d'ame & la délicateſſe du cœur: on pourra m'imputer des motifs indignes de mon cœur, mais je n'en dois pas moins ſervir tout ce qui appartient à l'objet de mes adorations.

Permettez cependant, charmante amie, que je réfute votre ſentiment ſur mes démarches. Il me ſemble que vous enviſagez les motifs de la juſtice d'un œil trop ſévere, & que vous n'appellez protection

& faveur que ce qui doit être accordé à la confiance due aux gens de bien. Les juges ont toujours beſoin d'être éclairés par des ames vraies, & s'ils les euſſent toujours conſultés, ils n'euſſent peut-être pas commis tant d'erreurs, que le public, tranquille ſpectateur, traite d'injuſtice. Il ſe peut auſſi qu'ils ayent été quelquefois corrompus; c'eſt un mal attaché à toutes les places où les hommes ne doivent agir que d'après leur ſeule conſcience. Il ne devrait point en exiſter de ſemblables.

Vous ne me paraiſſez pas moins rigide dans votre maniere de conſidérer la punition de cet homme. Je conviens qu'il eſt dans l'ordre de châtier les ſcélérats; mais tout ce qui porte une teinte de ſang répugne à mon ame. Je trouve bien plus ſage votre ſyſtême politique pour l'exécution des loix, & je ſuis dans l'opinion comme vous, que la juſtice, partagée entre le pouvoir adminiſtratif & le pouvoir judiciaire, ſerait ſans ceſſe ou balancée, ou entravée. Mais je ne ſuis pas le premier

qui en ai fait usage. Vous me direz que l'exemple du mal ne l'excuse pas ; au moins conviendrez-vous qu'un usage généralement reçu, a force de loi ; peut-être celui-ci en est-il un qui prend sa source dans l'arbitraire du ministere sur le gouvernement de cette colonie. Au surplus, la calomnie ne manquerait pas de s'exercer dans le cas qu'on eût jugé judiciairement comme militairement, parce qu'elle ne peut se taire sur rien. Mais quand on a sa conscience nette, on la dédaigne, & elle meurt de sa propre mort.

Cependant, vos scrupules à cet égard prouvent la délicatesse de votre belle ame, & justifient les sentimens d'estime qui servent de base à mon amour. Quel bonheur de pouvoir se flatter d'être aimé d'une fille aussi rare ! Ah ! s'il fallait y renoncer, c'est moi qui en périrais de toutes les douleurs. Ne me confondez donc jamais avec les autres sur leurs principes & leurs opinions. Si j'avais pu en être atteint, ne m'auriez-vous pas épuré l'ame ? Croyez, adorable

Mimi, croyez que je ne ſuis pas indigne de la vôtre, puiſque je ſais apprécier vos vertus. Non, je vous le jure mille fois; non, je ne veux rien devoir qu'au véritable amour; loin de moi l'indigne penſée d'acheter un cœur qui eſt ſi élevé au-deſſus de tous les tréſors du monde! Ce n'eſt point moi, divine amie, qui vous dois du retour; vous ne ſauriez porter l'amour plus loin que mon cœur. Diſons plutôt, que la nature avait fait nos ames de maniere à devoir un jour ſe réunir, & qu'à la premiere vue elles ſe ſont élancées l'une vers l'autre, comme le fer & l'aimant ſe rapprochent pour s'unir. Diſons que l'amour véritable était chargé de cette heureuſe réunion, & que c'eſt par ſes ſoins bienfaiſans qu'il nous a fait rencontrer au Bac; diſons que nous n'euſſions jamais connu ce ſentiment ſuprême ſi nous ne nous étions jamais vus; diſons encore qu'il nous ſerait impoſſible même de nous aimer moins.

Je crois pourtant, aimable amie, que vous vous méprenez ſur les effets & la

cauſe de ce véritable amour. Vous croyez le vôtre plus déſintéreſſé que le mien ; eh ! n'eſt-ce pas être jalouſe de vous-même ? Que deſiré-je qui ne ſoit de vous, qui ne ſoit en vous, qui ne ſoit vous-même ? Cet intérêt eſt-il blâmable ? Croyez-donc, cruelle Mimi, que ſi mon amour cherche à s'épancher en vous, c'eſt que mon être ne ſuffit pas pour le contenir tout entier : eſt-ce aimer autre choſe que vous, de deſirer de vous poſſéder véritablement ? Peut-on aimer vraiment ſans deſirer cette poſſeſſion de l'objet ? N'eſt-ce pas le dernier acte par lequel l'amour ſcelle l'union de deux ames qu'il enchaîne déja par tous les rapports les plus doux, & qu'il les identifie pour n'en plus faire qu'une ? Ah ! Mimi, c'eſt-là le ſceau du vrai bonheur, c'eſt-là l'inſtant de toutes les délices & de toutes les félicités. Vous ſeule, Mimi, vous ſeule au monde pouvez me les procurer ; elles ſont inſéparables de vous, comme les deſirs de l'amour que vous inſpirez. Le mien étant éternel, ces deſirs ſeront toujours renaiſſants, alimentés par les voluptés. L'abſence

& toutes ſes privations ne ſont que tourmenter un amant véritable, que le faire languir. Et c'eſt-là, Mimi, ce que vous voudriez réſerver au vôtre ! Vous voudriez qu'il paſsât dans d'auſſi grandes peines, des jours que le ſort a deſtinés à toutes les jouiſſances ! N'eſt-ce pas douter de mon amour que de croire qu'il ſerait moins vif & moins tendre, s'il était plus heureux ? Mais s'il n'était pas auſſi durable & auſſi pur, croyez-vous qu'il pût jamais le devenir, en le mettant plus long-tems à l'épreuve ? S'il n'eſt que feint, vous voudriez donc être toujours dans l'erreur ? Ah, Mimi ! tout vous parle en faveur de mes vœux ; votre bonheur y eſt attaché : votre cœur vous le dit comme moi ; ſuivez-en la douce impulſion. Ne vous appuyez pas ſur un préjugé odieux que j'abhorre ; ſur une loi cruelle & déteſtable qui ſépare ma main de la vôtre, ſans pouvoir arracher mon cœur au ſerment qu'il s'eſt fait d'être toujours à vous. Ne ſuis-je pas aſſez malheureux de ne pouvoir vous donner un autre titre que celui de ma maîtreſſe ? Ah, Mimi ! ne

soyez pas encore notre tyran par la rigueur de vos principes : croyez qu'on ne manque aux bonnes mœurs que lorsque les seuls desirs matériels animent & conduisent. Ne confondez point l'union la plus pure, la plus douce, avec cet abandon des sens qui mene aux désordres de l'ame. La nature a disposé nos cœurs, nos caracteres, les uns pour les autres ; voudrions-nous contrevenir à cette loi sacrée ? Sacrifierons-nous notre repos & notre bonheur aux chimériques conventions des hommes ? L'opinion publique est plus saine que vous ne paraissez le croire ; elle sait discerner une passion noble, d'un commerce honteux. Le mariage n'est que l'approbation de la loi civile à l'union de la nature. Sans celle-ci, l'hymen n'est qu'un lien malheureux, qu'un odieux esclavage. Mimi, vous qui pensez si bien, vous qui connaissez le véritable amour, pensez-vous différemment ? Vous regarderez-vous encore heureuse des seules souffrances de votre amant ?

Vous me blâmez, chere amie, d'avoir

écrit à votre sœur comme j'ai fait ; mais avez-vous lu ma lettre ? Je le voudrais ; vous eussiez vu qu'il n'y a rien de mal. Je ne fais que lui reprocher son indiscrétion, ou plutôt sa trahison qui n'aboutit à rien. Ne craignez jamais, Mimi, que je compromette nos intérêts en la moindre des choses. Ce que j'ai marqué à Sylvie peut se montrer à tout l'univers, sans qu'on puisse y rien deviner relativement à vous. Au reste, tâchez de voir cette lettre, par ruse ou autrement. Ne me croyez pas capable non plus de molester une femme, bien moins encore votre sœur, quoiqu'elle nous soit si défavorable. J'ai un reproche à vous faire à cet égard ; être jalouse de la risible passion de Sylvie, c'est envier à une statue les regards qu'on lui voit porter. Mimi n'aura jamais sujet d'être jalouse, encore moins de Sylvie. Qui vous disputerait un cœur que vous occupez si bien ? M'arrêter plus long-tems sur cet article, serait y mettre plus d'importance qu'il ne mérite.

Voilà donc encore deux rivaux sur les

rangs, & deux rivaux redoutables ! De l'esprit, de la beauté, de la jeunesse, des manieres, des richesses, un nom sonore, voilà les armes avec lesquelles on veut combattre le véritable amour. Jugez, Mimi, quand un amant sait apprécier une femme, & qu'il est délicat, combien il doit trouver son sort heureux du sacrifice que le cœur de sa maîtresse lui fait avec tant de générosité. Que vous savez y ajouter de prix par la maniere dont vous le faites ! Je haïrais ces Messieurs, s'ils avaient pu vous toucher en leur faveur ; mais vous les dédaignez, comment, & pourquoi leur en vouloir ? Comment les blâmer, comment ne pas les plaindre même d'un sentiment dont on ne peut se défendre en vous voyant. Vous aimer quand on vous a vue, c'est respirer en recevant la vie. Comment voir vos yeux enchanteurs sans en être séduit, vos traits divins sans en être frappé pour toujours ? Il faut être de bonne foi, je trouve l'excuse de mes rivaux dans vos attraits & dans mon cœur. Peut-être ne suis-je aussi équitable & aussi compâtissant, que parce que vous

m'avez juré un amour éternel, & que vous n'êtes point capable de partage : car je n'ai pas oublié tout ce que le mot mariage avait opéré sur mon ame. Quoi qu'il en puisse être, chere & digne amie, je vous renvoie les lettres de ces Messieurs, & vous prie d'exécuter promptement votre dessein de les leur renvoyer. Je vous dirai, en passant, que voilà plus d'un mois que, contre leur coutume, ils ne sont venus manger de ma soupe. Ils auraient tort de m'en vouloir ; ne sont-ce pas eux-mêmes qui cherchent à m'enlever tout ce que j'ai de plus cher au monde ?

Mais l'heure est venue, je quitte la plume pour voler chez vous. Dieu ! quel jour pour un véritable amant qui meurt d'envie de voir sa maîtresse adorée !

LETTRE C.

De Mimi à Sylvain, du 9 avril 1775.

AH, cher ami ! quel jour, que le jour de hier ! Comment vous exprimer tout ce que vous m'avez fait ſentir à la fois ! Je ſentais un torrent rapide de volupté & de douceur ſe précipiter dans mon cœur, y verſer toutes les délices à la fois ; je ſentais des flammes brûlantes, mais délicieuſes, parcourir mes veines & animer tous mes ſens ; je ſentais une délectable oppreſſion ſur ce cœur qui eſt tout rempli de vous ; je ſentais tous les deſirs exciter dans mon ame une ſorte d'émotion qui me plongeait dans la plus voluptueuſe yvreſſe ; les mouvemens de mon cœur, plus agité que je ne ſentis jamais, ſe répétaient ſur mes moindres fibres par une vibration enchantereſſe ; j'étais électriſée de toutes les ſenſations les plus agréables, entraînée par une force ſupérieure, & peu ne s'en eſt

fallu que je me jettaſſe dans vos bras pour expirer de plaiſir & d'amour. J'en frémis depuis en me rappellant une tentation ſi paſſionnée. Ah, cher Sylvain! faudra-t-il donc renoncer au bonheur de vous voir parce qu'il eſt trop grand, & parce qu'il ne peut être plus libre & plus durable? Je ne ſais plus à quoi me décider. Votre départ m'a arraché le cœur, & une triſte mélancolie a ſuccédé à la plus exceſſive joie : j'ai perdu la moitié de mon être. Je n'avais jamais ſenti une exiſtence auſſi parfaite ; ce qui me reſte de moi-même ne peut plus goûter de douceur, il eſt incomplet, & je ſuis totalement déſorganiſée par l'abſence de toutes mes facultés morales. Dieu! eſt-il un état pire dans le monde entier! Ce torrent de félicité ne verſe plus dans mon cœur que les plus grandes amertumes. Je crois, oui, cher & aimable ami, je crois que vous m'aimez véritablement, & vous m'avez inoculé un nouveau feu que je n'avais point ſenti encore.

Que ma mere eſt cruelle! que ne me

demande-t-elle la vie ? le ſacrifice m'en eût paru bien moins grand avant de vous connaître. Plus je vous vois, moins je peux me paſſer de vous voir. Le charme de votre voix, la douceur de votre entretien, me ſéduiſent à un point qui tient du délire le plus grand. Que ſerait-ce, grand Dieu ! ſi je pouvais en jouir en liberté ! Ah ! ne nous voyons plus, ou ne nous revoyons plus que pour ne nous jamais plus quitter... Mais, que dis-je ? & ma mere ! ne ſerait-ce pas lui enfoncer le poignard dans le cœur ? Elle eſt ſévere à mon égard ; eh ! n'eſt-ce pas pour m'arrêter ſur le bord du précipice où ma paſſion m'entraîne ? Hélas ! je ne puis la blâmer quoiqu'elle contrarie ſi fort mes plus chers vœux ; j'ai vu, j'ai penſé comme elle avant que vous n'achevaſſiez de me ravir juſqu'à ma raiſon même..... Mais voilà qui eſt tout dit ; je ne vois, je ne ſens plus que l'amour qui me lie à mon amant, & toute oppoſition devient une tyrannie ſur mon ſort. Cependant cette mere m'a donné le jour, elle m'aime..... Ce pere ſi tendre, ſi reſpectable..... Dieu !

que ma situation est à plaindre ! l'espérance seule soutient mon existence.

Depuis le cruel instant où je vous ai vu partir, sans avoir pu vous dire un seul mot de mes sentimens, je suis plongée dans une tristesse affreuse. J'ai votre dernière lettre à la main ; je la relis sans cesse, mais elle ne peut me faire oublier la douceur d'être auprès de vous, & de vous entendre. Je vais m'occuper à y répondre, pour m'arracher à mes regrets quelques instants, s'il est possible. Je serai encore avec vous en esprit, puisque la nécessité m'en ôte la réalité.

Que j'aime à voir l'élévation de votre ame, & combien peu elle ressemble aux autres ! Je sais, mon incomparable ami, que vous ne mettez point à un vil prix la possession d'un cœur que vos sentimens vous ont si bien mérité ; aussi n'ai-je parlé que relativement à l'opinion commune, parce que ce n'est plus de moi dont dépend notre bonheur. Je connais la pureté de vos sentimens, c'est assez pour moi ; mais nous

ſommes obligés d'agir d'une autre maniere avec les profanes qui ne voient pas avec des yeux ſemblables aux nôtres. Il faut préſenter à chacun le morceau qui lui convient.

Je ne veux pas prolonger notre diſcuſſion ſur la juſtice; il me ſerait aiſé de vous prouver, par vos propres aſſertions, que j'ai raiſon de ne pas vouloir me réconcilier avec elle. Si un juge s'en rapporte à la parole d'un galant homme, bientôt l'hypocrite en probité l'égarera pour ſervir ſes vues perſonnelles, ou celles d'un ami. S'il y a un vice radical attaché à une place, je ne vois qu'un moyen, c'eſt la réforme. Je n'ai pas l'ame plus ſanguinaire que vous, mais j'aime que juſtice ſe faſſe : c'eſt-là l'abri des honnêtes gens, & le frein des autres. Mais ſe fait-elle jamais ſur les grands ſcélérats? Preſque toujours les preuves teſtimoniales ſont pécuniaires ; donc les riches ne ſauraient être condamnés. Voilà la juſtice avec laquelle vous voudriez me réconcilier. N'eſt-ce pas auſſi un uſage généralement établi? Faut-il auſſi trouver

ſon excuſe dans ſa pratique ? Laiſſons-là, cher ami, les uſages, & ne ſuivons que les regles de la raiſon, & laiſſons enſuite la calomnie s'évertuer ſur nos intentions. Ne cherchez plus à me porter à vous confondre avec les autres. Le pourrais-je jamais ! oh, non ! mon cœur vous diviniſe, & je ne vois dans les autres que des êtres matériels & nuls pour moi. Je ne devais jamais aimer que vous ; avant de vous connaître, tous les hommes m'étaient indifférents, & voyant toutes les femmes chérir un amant, je m'étonnais de ne point ſentir ce vif intérêt pour quelqu'un. En vous voyant, en un clin d'œil mon cœur avait déja parcouru tous les degrés de l'amour : qu'eſt-ce quand je vous ai connu ! oui, j'oſe le dire hautement, ſi je ne vous avais jamais connu, je n'aurais jamais connu l'amour que ſur parole. Mes parens m'auraient ſans doute mariée au premier qui leur eût plu, & j'aurais pu être une bonne femme de ménage, ſans avoir jamais été amante..... Mais cette idée même m'afflige : moi, devenue l'épouſe d'un autre que de Sylvain !

Quoi ? j'euſſe pu être au pouvoir d'un autre que je n'euſſe point aimé, & je n'oſe être à celui que j'adore, & pour lequel la nature m'avait fait naître ! Jugez, cher ami, combien ces réflexions ſoutiennent votre logique contre ma faibleſſe !

Mon pere m'a renvoyé votre lettre avec de ſimples réflexions, ſans le moindre reproche. Quel pere ! qu'il eſt reſpectable & aimable ! il connaît mes ſentimens pour vous, & loin de m'en blâmer, il ne fait que me donner des conſeils d'ami pour être toujours aimée, & pour être heureuſe en faiſant un jour peut-être, dit-il, le bonheur de celui que mon cœur aura choiſi. De qui veut-il parler ſi ce n'eſt de Sylvain ? Ne ſait-il pas bien qu'il ne m'eſt plus poſſible, ou plutôt que je n'euſſe jamais pu m'empêcher de l'aimer pour le reſte de mes jours ? Dieu ! ſi Maman penſait de même ! mais il ne le faut jamais eſpérer, elle nous ſera toujours contraire. Mais ce bon pere, pourquoi parle-t-il encore au futur & en général ? Que ne me dit-il plus clairement, ſois à Sylvain pour être heureuſe ?

Avec le précepte vous avez voulu me donner l'exemple. La maniere confiante dont vous enviſagez la cour de ces Meſſieurs, eſt ſans doute une indication pour moi à l'égard de ce que je vous ai dit de Sylvie. Ce n'eſt pas que j'aie craint qu'elle puiſſe m'enlever votre cœur, mais je ſens une ſorte d'humiliation de la voir y prétendre. Paſſez-moi cet excès d'amour-propre qui ne s'appuie que de mes ſentimens pour vous. Je vous avoue encore que votre ſécurité, ſur la prétention de vos rivaux, ne me plaît pas davantage malgré mon intention de ne pas troubler votre repos. Je ne ſais comment concilier ce petit dépit avec la confiance que je cherche à mériter dans votre cœur par ma franchiſe. Si cette tranquillité que vous témoignez n'était pas accompagnée de choſes auſſi tendres que vous me dites, j'en ſerais vraiment allarmée. L'amour véritable eſt une ſentinelle toujours éveillée. On a beau lui donner des ſûretés, on ne détruit jamais ſes craintes. Mais mon amant n'eſt auſſi tranquille que parce qu'il compte ſur mes ſentimens &

mes

mes principes. Combien ne devez-vous pas en être sûr ! quel autre homme peut espérer de plaire à Mimi, qui est passée toute entiere dans votre cœur ? Oui, cher Sylvain, je dédaigne tout autre que vous, & je m'offense de les voir prétendre à un cœur qui vous est tout consacré. Ce n'est point un sacrifice que je fais, puisque je n'ai jamais rien senti pour aucun autre. Je vous dirai plus ; si, dégagée de toute passion, j'étais en liberté de choisir, vous seriez encore l'amant préféré.

Je ne desire point, cher ami, de voir la lettre que vous avez écrite à Sylvie. Je vous dirai seulement que j'ai sur vous l'avantage de n'avoir jamais écrit à d'autre homme que mon pere & mon frere ; & je vous jure que je tâcherai que cette main, consacrée à vous tracer mes pensées, ne serve qu'à la derniere nécessité à traiter de quelque affaire vague ou d'intérêt pécuniaire avec tout autre. Les lettres de ces Messieurs sont parties, & l'adroite Sylvie en a ajouté une de sa main à chacune : c'est sans doute une circulaire.... Hélas ! & c'est ma sœur !.....

Vous avez fini votre lettre pour venir

me voir ; & moi, en finiſſant la mienne, je vais aller pleurer votre départ & gémir de votre abſence.

LETTRE CI.

De Sylvain à Mimi, du 10 avril 1775.

Vous avez pu, divine Mimi, exprimer ce que vous ſentiez pendant que nos yeux ſe parlaient un ſi doux langage ; mais quelle expreſſion pourrait vous faire connaître tout ce qui ſe paſſait dans mon ame dans ce moment de tranſport & de délice ? Comme vous je fus mille fois tenté de tout hazarder pour jurer à vos pieds l'amour que vous deviez lire dans mes yeux ; je voulais me précipiter aux genoux de votre impitoyable Maman, & la conjurer, au nom de votre bonheur, du ſien, du mien, au nom du ciel, de m'être plus favorable ; mais l'excès même de mon amour m'a arrêté ; je me ſuis ſouvenu, dans cet état de délire, que vous ne m'en aviez pas encore accordé la permiſſion, & je me ſuis contenu. Mais,

Dieu ! qu'il m'en a coûté pour me vaincre en cet état ! quels efforts il m'a fallu faire contre mon cœur ! Sylvie n'y était pas ; votre Maman avait commencé à me parler d'un écrit qu'elle eût voulu me communiquer ; elle était prête à se lever pour l'aller chercher ; j'en tremblais déja d'aise & d'espérance ; mais s'en étant sûrement douté, elle a prétexté de vouloir me l'apporter en venant me faire des remercîments. Oh ! quelle occasion elle a enlevé là à l'amour ! Nos yeux se parlaient, se redisaient ce que nos cœurs éprouvaient, & nous ne pouvions que nous parler de choses étrangeres à nos intérêts. Mais, j'entendais cette voix touchante, elle pénétrait jusqu'aux plus petits replis de mon ame, & achevait d'y porter le désordre ; je pouvais fixer ces yeux enchanteurs que je n'avais plus rencontrés en liberté depuis le passage du Bac ; chaque mot, chaque regard agitait tous mes sens, allumait tous les feux dans mon cœur. Jugez ce que j'ai dû ressentir lorsque l'heure m'a forcé de me retirer ! je m'en suis revenu la mort dans le cœur : j'aime & je souffre mille fois plus depuis cet instant.

Ce matin j'ai envoyé Caïmant chercher la réponſe à ma lettre, & je vous avoue que j'ai pris & repris la plume vingt fois ſans pouvoir tracer un ſeul mot. J'étais anéanti ſous le poids de la douleur & de tous les regrets. Ah! Mimi, pouvez-vous me retenir ſi long-tems dans de tels tourmens! pourquoi chercherions-nous à ne nous plus voir, tandis qu'en nous mettant à même de nous toujours voir, nous éviterions les ſouffrances de la ſéparation? Déja votre pere vous indique le chemin du bonheur, & celui qui doit vous le faire goûter: & vous héſitez encore!

Votre lettre ne pouvait venir plus à propos pour calmer un peu mes inquiétudes, & j'en ai de grandes. Que j'aime à vous entendre dire que vous dédaignez la cour de mes rivaux, & que vous n'êtes ſenſible qu'à mon amour! Cependant, que vous vous trompez quand vous dites que je ſuis dans la ſécurité à cet égard! Je connais votre ame, & j'ai toute la confiance en vos promeſſes; mais je redoute néanmoins l'avenir. J'ai ſans doute tort; vous m'aimez, vous n'aimez que moi. Dieu! quelle féli-

cité, ſi je la goûtais près de vous ! Adorable Mimi, vous n'avez donc jamais aimé que moi ! Ah ! c'eſt une aſſurance pour moi que vous n'en aimerez jamais d'autre. Mon amour, mes ſoins & ma conſtance m'en ſont de ſûrs garants, ainſi que vos ſentimens. Vous me l'avez juré, c'eſt aſſez. Cette chere lettre ſera ma conſolation juſqu'à dimanche que vous avez dit à Caïmant d'aller chez vous. Deux jours ſans pouvoir recevoir un mot de vous. Concevez-vous, chere amie, combien c'eſt long ? Plus je vais, moins je puis ſupporter l'ennui de vivre loin de l'objet de toutes mes affections. Le peu de tems que je vous ai vue mercredi, a achevé de m'embrâſer d'un feu qui me conſume. Je ſouffre, je languis de ne pouvoir reſter près de vous à ſavourer le bonheur de vous voir, de vous parler, de vous entendre, de vous adorer, d'être aimé : j'en ſouffre mille cruels ſupplices depuis que je l'ai goûté un moment.

Dans la triſteſſe de mon ame, je ne trouve de conſolation qu'à lire vos tendres lettres, & à vous écrire : je voudrais y être toujours, & je ne troquerais le plaiſir

de vous lire ou de vous écrire que pour la douceur inappréciable d'être à vos côtés. Encore si vous pouviez m'écrire chaque jour, vos lettres aideraient à m'étourdir un peu sur le triste souvenir de l'espace & des circonstances qui nous séparent, & me mettent dans le cas fâcheux de toujours vous adresser des complaintes. Mon cœur est si oppressé du poids de ses maux ! Votre Maman ne fera-t-elle donc jamais le voyage projetté ? N'a-t-elle nulle autre part à aller ? Voici des fêtes qui approchent, n'ira-t-elle point à l'église ? Si elle y va, resterez-vous seule ? Pourrais-je en ce cas vous aller voir ? Si vous l'accompagnez, me permettrez-vous de m'y trouver ? Voilà, chere amie, des choses trop essentielles à savoir pour votre amant, & pour vous-même, si son bonheur vous intéresse, pour que vous ne vous empressiez pas à l'en instruire.

De tems en tems le souvenir de tant d'amoureux, qui ont aspiré à votre cœur, revient à mon esprit ; mais quand je songe combien peu ils sont tous faits pour prétendre au bonheur de vous posséder, j'avoue que mes allarmes en diminuent de beaucoup.

Car, quel eſt celui de tous qui aurait pu me porter réellement de l'ombrage? Sont-ce ces trois Sang-mêlés du Cap, qui n'avaient qu'un beau corps à vous offrir? Sont-ce ces petits maîtres de la même ville, qui n'ont que leur jargon pincé qui ne peut atteindre à votre cœur? Eſt-ce ce richard de la Montagne Noire qui n'a ni bouche ni éperon, & qui n'a que de l'or à vous préſenter? Eſt-ce votre voiſin, cet être vicieux qui répugne à vos ſentimens? Eſt-ce cet officier qui eſt ſans cœur ni honneur? Sont-ce ces deux Meſſieurs qui ſe ſont préſentés en dernier lieu? Non; aucun de tous ceux-là ne peut me cauſer de l'inquiétude. Mais, adorable Mimi, quand je me figure vos yeux, vos traits, votre mérite, vos graces, ah! toutes les craintes redeſcendent en foule dans mon cœur. Comment vous voir ſans ſe laiſſer prendre à vos charmes divins? Ah! tendre & chere amante, ſans cette douce promeſſe que vous m'avez faite de m'être toujours fidelle, je mourrais d'inquiétude. Vous ſerez aimée de tant d'hommes, qu'il pourrait s'en renconter un qui mériterait vos regards. Et comment ſupporter la ſeule penſée de la perte d'une

maîtreſſe telle que Mimi, quand on l'aime à l'adoration ? Ce ſerait mon anéantiſſement.

Mais votre charmante & tendre lettre ſoutient mon courage & mes eſpérances. Mimi ne ſaurait être une trompeuſe ; elle a une trop belle ame pour être capable de perfidie, & elle a trop d'eſprit pour aller chercher, dans un autre amant, ce qu'elle trouve en moi au ſuprême degré ; l'amour & la conſtance. Mais pourquoi vous laiſſez-vous, cruelle, conſumer en de vains déſirs ? Votre pere ne prouve-t-il pas s'être rendu à nos vœux ? Voulez-vous qu'il vous le diſe plus clairement ? Et devez-vous être plus long-tems la victime de votre ſoumiſſion pour une mere trop dure, qui ne vous en tient aucun compte ? Et penſez-vous que ce ne ſoit pas Sylvie qui l'entretient dans cet éloignement qu'elle témoigne contre notre vœu ? Voulez-vous être encore le jouet de la folle paſſion d'une ſœur jalouſe, qui ne veut vous priver de votre amant, que dans l'eſpoir de ſe l'approprier ? Et n'êtes-vous donc pas ſuffiſamment touchée des tourmens de cet amant ? Que ne pouvez-

vous bien connaître la vie que je mene ; jour & nuit à soupirer des maux que vous pouvez faire cesser par un seul mot. Pensez-vous que votre mere en fût long-tems fâchée ? Croyez-donc bien qu'elle ne veut pas avoir l'air de vous donner son consentement, mais qu'elle desire dans son ame que vous le nécessitiez.

LETTRE CII.

Du même à la même, du 11 *avril* 1775.

O, ma tendre Mimi ! quel délicieux rêve j'ai fait cette nuit ! que ne puis-je le répéter dans toutes celles que je passe loin de vous ? ou plutôt le réaliser chaque jour ! quand m'en procurerez-vous donc le bonheur suprême !

Je songeais que, touchée enfin de mes peines, vous m'aviez donné un rendez-vous ; j'y avais volé : vous étiez seule. Que vous étiez belle & attrayante ! vous aviez cet air de modestie & de décence

qui ajoute si bien aux charmes de votre figure. Quoiqu'animé de mille brûlants desirs, je n'osais avancer. Vos yeux tendres, amoureux, semblaient m'encourager & m'attirer; cependant une tendre & vive émotion me faisait trembler & rallentissait mes pas. Mon cœur, impatient de ma timidité, brûlait d'envie de s'unir au vôtre, & me pressait. Vous aviez apperçu mon embarras, vous m'aviez tendu la main. Ah! pour le coup je m'étais précipité à vos pieds, d'où je ne m'étais relevé que pour vous donner le doux baiser de l'amour. Ah! Mimi, quelles délices, quel enchantement s'est emparé de mon ame! Je ne pouvais proférer une seule parole, je ne pouvais que vous presser contre mon sein. Je sentais la forte palpitation de votre cœur, & deux globes achevaient, par leur élasticité, de me bercer dans l'ivresse des plaisirs les plus vifs.

Vos levres étaient brûlantes & irritaient encore le feu qui me dévorait. Alors l'amour, prenant pitié de notre état, nous avait introduits dans le temple de sa mere, pour nous faire éprouver tous les transports de

la volupté. Que vous ſaviez, Mimi, y ajouter de douceur! Que n'ai-je reſté éternellement dans un ſommeil auſſi doux, auſſi délicieux! Mais mon cœur, mon ame, n'étaient pas aſſez pour contenir toutes les félicités que je goûtais dans vos bras; l'amour, l'excès de l'amour même & ſes délices m'ont réveillé, ne me laiſſant que le ſouvenir enchanteur de ce moment fortuné. Chere amante, quand le réaliſerons-nous donc? Que ne pouvez-vous au moins éprouver de ſemblables ſonges en attendant cet inſtant ſi deſiré de mon cœur! Mais ce qui n'eſt point un rêve, ce qui me conſole & me fait vivre, c'eſt que vous m'aimez, c'eſt que vous deſirez d'achever enfin notre bonheur. Je l'ai lu dans ces yeux ſi tendres & ſi expreſſifs; j'ai lu..... Ah, Mimi! ſi j'ai mal vu, ne me tirez pas de mon heureuſe erreur.

LETTRE CIII.

De Mimi à Sylvain, même date.

PENSEZ-VOUS donc, tendre ami, que vos complaintes me ſoient importunes ? Ne ſont-ce pas autant d'effets de votre amour ? Eh ! que pouvez-vous préſenter de plus doux à votre amante ? Continuez donc à m'ouvrir ce cœur dans lequel je goûte tant de plaiſir à lire. Faites-moi part de la moindre de vos penſées ; n'oubliez pas que tout ce qui ſe paſſe en vous m'appartient : vous ne pourriez ſans injuſtice m'en priver, & c'eſt à moi qu'il appartient de vous tranquilliſer. Je n'ai point d'effort à faire pour cela, la vérité & l'amour me ſuffiſent.

Je ne ſais que vous dire du voyage du Joli-Trou ; on n'en parle plus en ma préſence, & il n'eſt non plus queſtion d'autres ſorties que ſi j'étais condamnée à ne plus paſſer le pas de la porte Je n'en ſouffre que parce que je ſuis privée par-là de vous voir. Cependant, comme vous avez remarqué, ces fêtes ne peuvent pas

ſe paſſer ainſi ſans quelque viſite paroiſſiale. Je crois qu'il eſt inutile de vous aſſurer qu'on ne manquera pas de profiter des moindres occaſions : vous avez près de votre tendre amante un avocat preſſant : l'amour. C'eſt la faute des peres & meres ſi les enfans cherchent à les tromper, & c'eſt une réflexion dont je ferais mon profit dans l'occaſion. Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on me laiſſe ſeule, ah ! vous devinez bien que vous en ſerez bientôt prévenu. Si l'on m'emmene, vous me verrez au bourg : l'amour vous en inſtruira, comme de tout ce qui pourra vous être agréable. Le cœur de votre amante en eſt garant.

Le ſouvenir de vos rivaux devrait entiérement s'effacer par celui de mes ſentimens pour vous. Je n'aime point à vous voir chercher des ſûretés dans le mérite des autres ; je vous l'ai juré, & je vous le répéterai ſans ceſſe ; je n'euſſe jamais aimé ſi je ne vous avais pas connu, & ſi le ſort vous enlevait à mes vœux, mon cœur ſerait fermé au reſte de la terre. Perſuadez-vous donc bien, mon injuſte ami, que je me dis, pour le moins, tout ce que vous

pourriez me dire à ce ſujet. Ainſi, nous nous aſſurons l'un de l'autre par nos propres craintes, ou plutôt par les liens indiſſolubles de l'amour & de tous les rapports de la nature. Quand je ſerais aſſez inſenſée pour vouloir me détacher de vous, le pourrais-je ? Et quand je voudrais en aimer un autre, avec quoi l'aimerais-je ? Eſt-ce avec votre image qui a remplacé ce cœur qui eſt tout en vous ? Quand l'amour eſt réellement mutuel, que devrait-on redouter encore ? Mais plus il eſt vif, & plus il eſt ſoupçonneux. C'eſt la maladie de cette paſſion, rien ne ſaurait l'en garantir ; &, ſi vous voulez que je vous parle avec franchiſe, c'eſt peut-être le bonheur des vrais amants : ils ſont par-là tenus en haleine. Mais qu'il leur en coûte, dans cet exercice cruel ! Au reſte, vous vous êtes fait une idée trop avantageuſe de mes charmes ; ſoyez ſûr qu'ils n'ont pas ſur tous les cœurs le même pouvoir que ſur le vôtre. J'en ſuis fâchée, parce que cela borne les ſacrifices que je voudrais avoir à vous faire chaque jour. Vous vous louez de la promeſſe que je vous ai faite, & que mon cœur ſe répete ſi ſouvent, & moi je bénis

mon ſort de vous voir auſſi empreſſé à l'exiger. Ce ſerait bien mal entendre mes intérêts que d'aller chercher ailleurs ce qui ſe trouve ſi rarement, & qui ſe rencontre ſi exactement en vous, la félicité d'être payée d'un vrai retour par un homme qui connaît le prix de l'amour.

D'après cette explication de mon cœur, vous ne devez plus douter du deſir que j'ai de combler enfin nos vœux les plus doux; Mais, cher Sylvain, de grace, laiſſez-moi encore quelque tems me familiariſer un peu davantage avec l'idée de la déſobéiſſance envers ma mere, & de renoncer à des principes ſi oppoſés à nos deſirs. Hélas! que dis-je! le puis-je jamais! puis-je oublier la honte attachée à cette ſorte de bonheur! Mais vous, Sylvain, n'avez-vous donc pas pitié de votre amante? Ne voyez-vous pas le précipice que vous voulez creuſer ſous ſes pas? Ne pouvons-nous pas être heureux ſans nous expoſer à des remords humiliants? On ne ceſſe de m'en faire préſager de cruels, de mortels même. Ma raiſon me le dit également. Accordez-moi donc, cher & tendre ami, accordez-moi de ne

m'en plus parler, & de nous en tenir à notre tendreſſe, à nous redire ſans ceſſe que nous nous aimons. Je vous jure alors de vous voir le plus ſouvent poſſible. Vous rendriez le calme à mon ame par cette promeſſe : pourriez-vous la refuſer à votre tendre amie ?

Je ne doute pas que Sylvie n'entre pour beaucoup dans le refus de Maman, mais c'eſt un mal ſans remede. Sylvie m'en voudra toute la vie, & l'amour me dit que j'en ferais peut-être bien davantage. Tout ce qui m'en fâche le plus, c'eſt l'impatience dans laquelle vous paſſez vos jours. Je voudrais, ou que vous vous miſſiez à la raiſon, ou que mes craintes & mes ſcrupules fuſſent moins grands. Hélas ! peut-on ſe tourmenter encore, quand on eſt ſi ſûr du cœur de ce qu'on aime ! Que vous nous rendriez tout d'un coup heureux ſi, vous en tenant à ſentir, à exprimer votre amour, & à entendre les proteſtations du mien, vous viviez plus tranquille ! Ne penſez pas que mon pere ait voulu parler d'un lien illégitime en me parlant de celui qui devait faire un jour mon bonheur. Je ne puis le croire, &

j'en tremble d'avance. Il doit venir ſous peu de jours nous voir, je ferai enſorte de lui arracher ſon ſecret. Mais, pourquoi vous abuſer ? en pourrai-je faire uſage !

La peinture que vous avez faite de votre rêve eſt celle de tous ceux qui me bercent dans le ſommeil. N'eſt-ce donc pas un bonheur ? ne ſont-ce pas de vraies jouiſſances ? Magdelaine m'aſſure que celles que l'on goûte éveillé, ne ſont pas plus vives, & qu'elles paſſent de même. Il n'y a donc que l'amour qui reſte ; aimer eſt donc le bonheur le plus durable ? Magdelaine dit encore que les jouiſſances privent à jamais de ces ſonges délicieux. Sylvain, aimons toujours réellement, puiſque la durée de l'amour en fait la force ; mais ne jouiſſons de ſes plaiſirs qu'en rêve, puiſque là ils ne ſont jamais ſuivis de remords.

LETTRE CIV.

De Sylvie à Sylvain, du 12 avril 1775.

SENSIBLEMENT touchée de la perfidie que Mimi oppose à la constance d'un galant-homme, je ne puis résister au desir de l'en instruire. Je sens bien que, toujours porté à se flatter, un amant se persuade difficilement que sa tendresse n'est payée que d'ingratitude, & encore moins qu'une jeune personne, qui ne manque ni d'éducation, ni d'esprit, ni de sentiment, puisse feindre une passion comme fait la maligne Mimi, pour se jouer de ses soins; mais j'en appelle à votre propre jugement; est-on aussi long-tems à jurer du retour sans en donner une seule preuve? Aime-t-on d'assez de sang-froid pour se refuser le plaisir de voir l'objet de ses desirs? Et quand la raison commande avec empire, l'amour a-t-il beaucoup de pouvoir? Je ne doute pas qu'une fille n'ait beau jeu à prétexter la crainte d'une mere; mais ne faut-il pas que cette crainte

excede ſon amour ? Et n'a-t-on pas toujours vu l'une céder à l'autre ?

Oui, Monſieur, Mimi vous joue, & s'amuſe de votre paſſion & de votre crédulité. Connaiſſez-la bien, mettez-la à quelque épreuve, prenez-en pour prétexte le ſujet même de cette lettre, & vous vous convaincrerez de ce que je dis. Envers tout autre, je me garderais bien de révéler un pareil complot de ma ſœur, & ſi je ne prenais pas ma part de rire de cette mitification, du moins ne ferais-je que lui en faire des repréſentations : mais quoique vous dédaigniez mes ſentimens, je ne puis oublier ce que vous venez de faire pour Maman, & la reconnaiſſance me fait hazarder cette démarche auprès de vous. Peut-être ſerez-vous encore porté à excuſer Mimi ; mais l'expérience un jour, en vous deſſillant les yeux, vous dira ſi j'avais tort, & vous connaîtrez alors cette fille en qui vous admettez une ſi grande pureté de ſentimens. Je ne peux concevoir comment elle peut y être auſſi inſenſible. Derniérement elle me remit une de vos lettres pour en faire un indigne badinage ; je l'envoyai à ſon pere.

pour lui en faire une réprimande ; elle vous en écrivit auſſi-tôt, & vous donnâtes avec une aveugle confiance dans tout ce qu'elle voulut vous dire ; nouvelles moqueries de ſa part. Cependant vous m'en écrivites avec aigreur, je ne fis que vous en plaindre. Juſqu'à quand ſerez-vous donc ainſi la dupe de vous-même ?

L'intérêt que j'y prends, je vous proteſte, n'eſt plus celui d'un eſpoir amoureux ; vous ne m'avez que trop bien appris combien je ſerais peu fondée : mais je croirais être auſſi coupable que Mimi même ſi je ne vous informais pas de ſa perfidie, & du divertiſſement dont elle ſe fait de vos écrits, qui n'ont peut-être de reprochable que la ſuſcription.

Je m'expoſe donc à tout ce qui peut en réſulter, & je me ſatisfais par la droiture de mes intentions. Montrez, ſi vous le voulez, ma lettre à Mimi ; elle ne manquera pas de donner, à cet avis, telle tournure qu'exigera ſon plan ; diſpoſé comme vous l'êtes à ſon égard, & fine comme elle eſt, elle vous fera ſans doute donner encore dans ſes piéges, en vous prouvant ſans peine

que ce n'eſt de ma part que l'effet de la jalouſie, puiſqu'elle peut vous prouver que je vous aime autant que vous l'aimez. Mais ſans trop vous fier à l'avis que je vous donne, tâchez au moins d'en faire votre profit par quelque eſſai : recourez à quelqu'épreuve, & vous en jugerez par vous-même. Alors je ne vous demande pour toute récompenſe, que de plaindre Sylvie.

LETTRE CV.

De Sylvain à Mimi, du 13 avril 1775.

IL ne peut point entrer dans ma façon de penſer, Mimi, de vous rien diſſimuler, encore moins de vous ſoupçonner de la moindre duplicité ; je ſuis perſuadé que vous êtes ſincere, que c'eſt l'amour même qui vous a dicté juſqu'à ce jour : mais, Mimi, permettez-moi quelques réflexions ſur le laps de tems qui s'eſt écoulé depuis que vous m'avez juré du retour. Comment ſe peut-il que vous l'ayez pu paſſer ainſi dans une attente auſſi quiete, & de voir

avec autant de ſang-froid les ſouffrances du plus paſſionné des amants ?

Suivant ce que vous m'avez marqué, votre pere ne déſapprouve pas votre inclination pour moi ; & cependant je ne puis encore me flatter d'une certitude qui ferait notre bonheur commun, de cette derniere preuve qu'on ne peut révoquer en doute. Ce n'eſt pas que j'en forme ſur vos ſentimens ; mais, Mimi, que penſerait tout autre à ma place ? Une fille peut-elle être gênée & craintive au point d'y ſacrifier la douceur de combler les vœux de ſon amant, ſi elle l'aime véritablement ? Quand cette crainte ſurmonte l'amour, quel eſt le plus puiſſant des deux ? Ah, Mimi ! que la concluſion de cette queſtion eſt cruelle à mon cœur ! me la laiſſerez-vous tirer ? Non ; votre bouche adorable ne peut pas s'être réſervée le plaiſir perfide de tromper un amant qui vous adore, & meurt du deſir de vous le prouver. Vous m'avez juré que vous m'aimiez comme je vous aime ; Mimi n'eſt point une parjure. Vos lettres ſont ſi tendres, ſi naturelles ! vos expreſſions ſont ſi naïves ! Pourrait-on feindre l'amour auſſi in-

génuement ſans en reſſentir toute la puiſſance? Non, je ne le croirai jamais que d'une indigne courtiſanne.

Mais, d'un autre côté, peut-on ſi longtems voir ou faire ſouffrir un amant dont on peut ſi facilement achever le bonheur? Si ce voyage du Joli-Trou n'a plus lieu, eſt-il donc ſi difficile de nous voir quand vous le voudrez? Vous m'avez fait des ſacrifices dont je ne puis douter; cependant, je ne puis bannir de mon ame une certaine crainte qui eſt inſéparable du véritable amour. Vous le ſavez, Mimi, les événemens de la vie rendent le bonheur ſi précaire! Hélas! ſi je venais à perdre la mienne avant d'avoir eu la derniere marque de votre tendreſſe, le plus affreux déſeſpoir en précéderait le cruel inſtant. Vous voulez, dites-vous, vous familiariſer davantage avec l'idée de la déſobéiſſance envers votre Maman; quoi? cette idée l'emporte ſur les prieres & les peines de votre amant? Et vous voulez que je me borne à l'eſpoir de répéter un vain rêve dont vous rendez la réalité ſi éloignée? Non, Mimi; il ne m'eſt plus poſſible de

ſouffrir plus long-tems ſans périr, & il ne l'eſt plus que vous reculiez encore mon bonheur ſans vouloir me plonger dans une abyme d'incertitudes douloureuſes & déſeſpérantes.

LETTRE CVI.

De Mimi à Sylvain, même date.

IL m'eût été difficile, certes ! de deviner la cauſe de la lettre que vous venez de m'écrire, ſi je ne connaiſſais Sylvie, & ſi je ne l'avais vue aller au chemin où elle n'aura pas manqué de remettre une lettre à Caïmant. On voit d'abord qu'un tiers vous l'a ſuggérée. Et vous avez pu vous laiſſer ſurprendre de la ſorte ! Et vous avez pu douter de la franchiſe de Mimi, d'une amante qui vous aime peut-être mille fois plus qu'il ne vous eſt poſſible de l'aimer ! Ainſi mes lettres, ces lettres que m'a dictées l'amour le plus vif & le plus tendre, ne ſont que l'ouvrage de la diſſimulation la plus perfide, & en même tems la plus inſenſée & la plus imprudente !

Devais-je

Devais-je m'attendre à une telle injuſtice & à un tel égarement de votre part ! Je ſuis craintive, retenue par la vertu, mais puis-je être une fourbe ? Et quel ſerait donc le motif qui me porterait à feindre ſi long-tems un amour que je vous ai juré à la face du ciel & de la terre, & que j'ai ſigné de ma main ? Ne craignez-vous pas, au contraire, de me faire naître les ſoupçons que vous témoignez avoir ſur moi ?

Oui, vous paraiſſez moins m'aimer qu'avide de la poſſeſſion de ce qui vous rendit ſi volage avant de me connaître. Mais eſt-ce une demande à me faire ? Je ne puis concevoir, moi-même, en ce moment, comment il ſe peut faire que je vous aie pu donner quelque eſpérance à cet égard. Oublié-je, malheureuſe ! qu'en vous abandonnant tout ce qui conſtitue mon mérite, je ne ſerais plus rien à vos yeux, aux yeux du public, aux miens propres ? Je prends le ciel à témoin des combats que mon cœur n'a ceſſé de me livrer ; il ſait toutes les ſouffrances que j'ai reſſenties pour vous réſiſter, & pour vous entendre me propoſer ce qui m'humilierait

ſi fort, ce qui me révolterait juſqu'à la plus forte indignation dans tout autre. Vous avez ſu m'accoutumer à m'entendre propoſer de renoncer à la vertu..... Je n'ai pas voulu juſqu'ici vous dire combien j'en ſouffrais, parce que je craignais de troubler le repos de celui que je mets au-deſſus, hélas! de ma réputation même; mais je n'ignorais point, je ne ſentais pas moins que ces deſirs m'offenſaient..... Ils m'offenſaient! ah! n'en avais-je pas de ſemblables? Ne m'avez-vous pas corrompue au point de chérir mon aviliſſement même? Et c'eſt vous qui pouvez ſoupçonner mon cœur! Ah! je devais bien m'attendre à ce mépris de votre part..... Dieu! faut-il que j'aie à répondre à une telle lettre! que ne pouvez-vous ſavoir tout le mal que vous faites à mon cœur! Je ne me poſſéde plus, je ne ſais à quel ſentiment m'arrêter: je voudrais acheter votre bonheur aux dépens de tout ce que j'ai de plus cher au monde, aux dépens de ma vie même; mais je ne puis écarter de mon ame la penſée horrible du mépris de mon amant, qui doit être la ſuite de l'oubli des préjugés devenus de ſi rigoureuſes loix. Mes parens ſeront les premiers à me rejetter de leur ſein.

Je vous ai dit, il eſt vrai, que mon pere ſemblait ne pas déſapprouver votre inclination pour moi; mais ce n'eſt qu'une conjecture de ma part; & quand elle ſerait fondée, dois-je, puis je croire qu'il approuvât de même ce que ma raiſon me reprocherait toute la vie? Et quand il pourrait penſer comme vous ſur cela, puis-je me diſſimuler l'éloignement de Maman pour vos recherches? Il n'y a nulle eſpérance de la faire jamais changer. Si elle pouvait conſentir à ce que je devinſſe la maîtreſſe de quelqu'un, croyez bien que ce ne ſerait pas la vôtre: elle me croirait perdue, abandonnée en moins d'un mois. Abandonnée de l'objet de mes adorations! abandonnée après avoir perdu toute ma conſiſtance & tout ce qui pouvait m'en conſoler! Oh! ſi je pouvais me mettre dans ce cas-là, du moins ſaurais-je me délivrer d'une exiſtence odieuſe & douloureuſe.

Vous ne ceſſez cependant d'inſiſter ſur la demande de ce que vous appellez la derniere preuve de l'amour; cette preuve, dites-vous, qu'on ne peut révoquer en doute, pour être certain qu'on eſt aimé.

Ne peut-on donc s'aimer, se chérir sans se déshonorer? Ah! mon cœur me dit & me prouve si bien le contraire! Mais vous imaginez-vous que cette preuve soit irrévocable? Ne voit-on pas mille exemples du contraire? Ne voit-on pas plus souvent & plus facilement l'obtenir de celles-là même qui connaissent moins l'amour? Voilà ce qui doit vous rassurer à mon égard, si vous n'avez pas assez de confiance en mes principes & à mes sentimens pour vous. Mais où sont mes sûretés envers celui qui peut me soupçonner de la perfidie la plus noire? Si vous attendez pour vous persuader que je vous paye d'un sincere retour, que je vous aie donné cette marque irrévocable, ne puis-je pas croire aussi, moi, que lorsque vous l'aurez eue, votre cœur s'endormira dans le calme de la satisfaction, qui tient de si près à la satiété? Vous n'en seriez pas le maître; on dit que ce résultat n'est pas plus évitable que la vieillesse après le jeune âge. En effet, n'est-il pas naturel de croire qu'un amant qui a obtenu, n'est plus l'amant qui demandait.

Ces idées me tuent d'avance. Si vous

chériſſez votre amour autant que moi ; croyez-moi, comptez davantage ſur le cœur de votre tendre amante, & moins ſur un acte qui ne certifie que pour l'inſtant ; qui certifie également les deſirs matériels, qui eſt également l'effet du déſordre des ſens & du pur amour, & qui les éteint l'un & l'autre. En ſuppoſant avec vous le contraire, que peut cet acte ajouter à l'amour véritable ? Nous connaiſſons déja nos cœurs ; ils s'aiment ſans cela ; nous ſommes heureux de cette maniere de nous aimer ; pourquoi hazarder une certitude contre un peut-être ſi précaire ?

Vous avez beau me dire que vous ne doutez pas de mes ſentimens, cette aſſurance eſt juſtement ce qui vous dément le mieux. Les vœux d'un véritable amant doivent être de ſe voir aimé ; or, que manque-t-il à l'accompliſſement des vôtres ? Tout, dites-vous, quoique vous trouviez mes lettres naturelles, & mes expreſſions naïves. Cette contradiction ne me flatte pas ; mais mon amour ſe plaît à vous excuſer encore juſqu'à un certain point ; on vous fait tourner la tête. C'eſt ce qui m'étonne

le plus : Sylvain devait moins que perſonne être injuſte envers ſon amante, encore moins devait-il l'être par les artifices d'une rivale peu délicate. Avouez-moi la vérité ? n'eſt-il pas vrai que Sylvie a cherché à nous troubler dans notre bonheur ? Son motif n'a rien d'étonnant à mes yeux ; mais je ne puis revenir de la ſurpriſe que me cauſe la facile crédulité qu'elle a rencontré en vous. Peut s'en eſt fallu qu'elle n'ait réuſſi au gré de ſes deſirs en m'indiſpoſant contre vous, ou au moins en m'inſpirant le deſſein de renoncer à tous les hommes. Mais l'amour vous excuſe dans mon cœur, & ſi c'eſt ſon excès qui vous a rendu ſi crédule, vous êtes plus que pardonné. Quoi qu'il en puiſſe être, cher ami, ſoyez donc moins prompt à l'avenir à vous en rapporter à une rivale capable de tout pour traverſer un amant indifférent à ſes ſoins, & une ſœur préférée. Ne perdez plus un tems auſſi précieux à vous exhaler en de vaines plaintes : employons-le à nous aimer, & à nous le dire.

LETTRE CVII.

De Sylvain à Mimi, du 14 avril 1775.

Oui, adorable Mimi, vous avez deviné la cauſe de ma lettre, & je n'ai pas été avec vous auſſi franc que je devais l'être : l'amour même m'a égaré, & je ne ſuis coupable que de l'excès de ma paſſion. Je vous l'envoie, cette lettre funeſte qui m'a bourrelé le cœur & l'eſprit : quel amant vraiment amoureux n'en eût pas été auſſi allarmé que moi ? Je ſais tout ce que peut ſuggérer la jalouſie à une fille ſans délicateſſe, & dont la vanité & le cœur ſont en même tems irrités ; mais autant on eſt facile à être perſuadé par une amante, autant on eſt prêt à la croire volage, par la ſeule crainte qu'on en a. Mimi, me tromper ! elle, jouer avec ſang-froid un homme à qui elle ne peut reprocher qu'un exceſſif amour ! Non ; rien ne devait jamais me le faire craindre. Vos tendres proteſtations, vos adorables lettres ſignées de votre main,

la droiture de votre ame, tout m'en était garant, tout dément, détruit les abominables artifices de Sylvie, & les efface entiérement de mon ſouvenir. Mon cœur en fut cependant ſi troublé, que je me ſuis trouvé dans un état de perplexité qui ne m'a pas laiſſé le tems d'y réfléchir un inſtant.

Si c'eſt un crime, il porte ſon excuſe avec lui; mais devez-vous m'en ſuppoſer d'autres? Faut-il, parce que je me ſuis laiſſé ſurprendre par la crainte de perdre tout ce que j'ai de plus cher, que vous m'en puniſſiez par d'injuſtes ſoupçons? Vous n'avez rien à m'imputer, & j'avais une lettre capable de jetter tout autre que moi dans la même erreur. Quoi! deſirer auſſi paſſionnément de vous poſſéder entiérement ſerait un crime? Quoi! pour prix d'un bonheur dont je ne cherche qu'à réaliſer la jouiſſance, & à m'aſſurer des moyens d'en multiplier les occaſions, je ceſſerais de le goûter? A-t-on jamais de l'amour ſans aſpirer à cette union du corps, qui eſt toujours le ſceau de celle des cœurs? Si des loix injuſtes, que les hommes ont

ſanctionnées par le tems, s'y oppoſent, en devons-nous payer l'erreur par le bonheur de nos jours ? Et quand la loi condamne à des tourmens ceux que la nature a faits pour la félicité, eſt-il ſage d'y ſouſcrire ? Quoi ! nous aurions la liberté de nous livrer à un penchant impérieux, qui ne comporte rien de blâmable en ſoi, & parce que l'ambition & la jalouſie des hommes ont fait des loix contre notre liberté, nous la ſacrifierons à leurs folles maximes ? Quoi ! parce qu'un miniſtre prétendu du ciel, n'aura pas ſanctionné l'union de la nature, elle ceſſera d'être légale ? Et l'union conjugale, mal aſſortie, le mariage qui, le plus ſouvent, n'eſt que le manteau de tous les vices, ſera juſtifié aux yeux des hommes, tandis que ce qui eſt ſi pur, faute de cette ſeule cérémonie publique, ceſſera d'être vertueux & permis ? Mimi, ne voyez-vous donc pas comme moi, que l'hymen n'eſt qu'une loi civile qui n'ajoute rien aux diſpoſitions des cœurs, ni ne légitime davantage ce qui était ſi long-tems déja, dans la nature, auparavant que cet acte eut été introduit dans la ſociété ? Et croyez-vous que l'hymen aſſure une plus grande

conſtance qu'une union libre, quand celle-ci eſt une ſuite de rapports ſi parfaits ? Dans le cas où l'on ceſsât d'aimer en poſſédant l'objet, l'hymen n'ajouterait-il point, par le droit qu'il donne au mari, cette ſatiété que vous redoutez tant ? Tout, Mimi, tout milite en faveur de ma demande, hors les préjugés, & les préjugés ſont des ſottiſes. L'emporteront-ils toujours dans votre cœur ſur mon amour, que rien ne ſaurait affaiblir, & que la poſſeſſion réelle de ſon objet ne ferait que fortifier. Aimer ſans ſe poſſéder, ne ſerait-ce pas la folie de Dom Quichotte ?

Si l'on voit les femmes ſans amant être plus faciles, & toujours mépriſées enſuite, n'eſt-ce pas préciſément parce qu'elles ne ne connaiſſent point l'amour ? Ce ſentiment eſt-il jamais ſuſceptible d'être dédaigné quand il eſt vraiment mutuel ? Quoi ! il pourrait y avoir une puiſſance capable de refroidir mon cœur pour Mimi ? Et cette puiſſance ſerait préciſément ce qui devrait me la rendre plus chere encore s'il était poſſible ? Quelle opinion, Mimi, on vous a donnée de l'amour véritable ! Se peut-il

que vous puiſſiez ainſi le confondre avec le ſeul feu des ſens ! L'amant qui demande ne s'occupe que de ſa demande ; l'amant qui a obtenu ne s'occupe qu'à jouir & qu'à faire jouir des félicités de l'amour, ou il n'aimait pas. Or, voilà ce que vous devez rechercher, ſi j'aime ou ſi je n'aime pas véritablement : Mimi, eſt-ce un problême pour vous ?

Mais, j'ai plus beſoin que jamais d'une entrevue avec vous : au nom de ce que vous avez de plus cher, accordez-moi au moins de vous voir un ſeul inſtant ; je ne peux plus réſiſter au deſir de vous parler, de vous voir & de vous entendre : j'en ſouffre mille tourments. Ah ! vous verrez un amant brûlant de la plus violente paſſion, mais qui mourrait de douleur s'il vous déplaiſait en la moindre des choſes. Je ſerai ſans doute empreſſé, expreſſif même, mais reſpectueux & prudent. Que je vais languir d'impatience juſqu'à votre réponſe !

P. S. Caïmant, en effet, avait été vu par Sylvie ; mais il l'a jouée fort adroitement, en feignant de la ſervir. C'eſt ſûre-

ment Fédalie qui l'a trahi ; je m'en défie comme vous. Heureusement qu'elle a affaire à un negre comme elle, & que ces gens-là sont si rusés, sur-tout dans l'emploi de commissionnaire.

LETTRE CVIII.

De Mimi à Sylvain, du 15 avril 1775.

JE vous renvoie la lettre de Sylvie. Je vous avoue que je ne la croyais pas capable de pousser à ce point la ruse & la malice. Je ne m'arrêterai point à vous en parler, vous étiez tout excusé dans mon cœur ; & s'il m'avait pu rester la moindre réminiscence de vos soupçons, cette détestable lettre, & plus encore la vôtre, auraient achevé de me faire tout oublier.

Je passe de suite à votre pressante demande, avant de vous parler de la visite de mon pere, qui est venu accompagner mon amie Saintie, pour remplacer apparemment Bonne-Femme, qui est partie pour aller voir sa sœur, qu'on dit fort mal.

La préſence de cette bonne amie me décide à me rendre au deſir que vous paraiſſez avoir de me voir. Je vous avoue, ſans répugnance, que je vous ſais un gré infini de m'avoir fait cette demande préciſément au moment où je pouvais ſans danger vous l'accorder. Car, cher ami, ne nous faiſons pas illuſion ſur notre faibleſſe ; & quand nous ſerions plus forts, comment réſiſter à l'impétuoſité de notre paſſion ? On m'a trop de fois répété de me défier des tête-à-tête, & ce que j'ai moi-même éprouvé en préſence de Maman m'a aſſez appris combien j'aurais à craindre de moi-même, pour m'y expoſer. Saintie, qui a de l'expérience, a achevé de me mettre en garde contre cette ſorte d'entretien. Vous avez beau dire que c'eſt un préjugé, je ſens en moi quelque choſe qui me dit que non, & que vous tenez à des préjugés bien plus réels & plus barbares. Maman, demain, va au Cap dans la voiture de mon pere ; Sylvie eſt de la partie ; ſans quoi tout ſerait gâté. Ne venez pas avant neuf heures.

Il eſt tems de vous tirer de l'erreur où vous étiez, & peut-être moi auſſi, de

croire que mon pere n'était pas contraire à notre union libre : il ne m'en a fait aucun reproche direct, mais il m'a cathégoriquement déclaré qu'il n'y consentirait pas ; que son intention était de me marier. Cette franchise a encouragé la mienne : je lui ai dit assez clairement que si je n'étais jamais à Mr. ***, je ne serais non plus à aucun autre. Ah, mon pere, ajoutai-je en versant des larmes sinceres, si vous saviez ce qu'il souffre ! --- Je le conçois, me répondit-il ; son état & le tien me touchent au dernier degré de sensibilité : il paraît t'aimer véritablement, & avec constance, ou je suis bien trompé.... --- Non, mon pere, non, vous ne vous trompez pas ; il m'aime au-delà de l'expression. --- Mais qu'y a-t-il à espérer ? Quel dommage qu'il ne soit pas.... ou plutôt que tu ne sois pas de sa classe !..... Oui, je crois que tu serais heureuse avec lui, ou c'est le plus grand fourbe de la terre, ou encore il est lui-même dans la plus grande de toutes les erreurs.... -- Quoi ? mon pere qui m'aime tant, serait aussi soumis à cet odieux & cruel préjugé ! Avec de l'esprit, de la raison, de l'humanité & de la probité, il serait aussi l'esclave d'un

ſentiment imbécile & barbare, qui flétrit indifféremment & l'homme de mérite, & le ſtupide, & la femme vertueuſe, & la fille vicieuſe, par cela ſeul qu'ils ſont d'une peau rouge ou noire! Les blancs, criminels des plus grands forfaits, peuvent, en changeant de lieu, prétendre à recouvrer l'eſtime de la ſociété, & y occuper une place honorable; & nous, vingt ans de domicile paſſés dans l'exercice de toutes les vertus, ne nous empêchent pas d'être rejettés, même de la conſidération due à la conduite & aux mœurs les plus pures! --- Je gémis comme toi, ma fille, de ce fatal préjugé; s'il dépendait de moi, il ſerait bientôt anéanti; mais il exiſte, je ne puis pas plus en ſecouer le joug, que toi celui de la chaſteté; & peut-être ton amant le peut-il moins que moi encore. Malgré lui il y tient au moins à l'extérieur, & cet extérieur que l'on exige dans le monde, s'il te poſſédait, peut-être y tiendrait-il encore bien davantage. Au reſte, Mimi, préjugé à part, pourrais-tu, hors le mariage, te donner à un homme?.... Ah, mon pere! que me dites-vous!..... je voudrais pouvoir y renoncer, mais pardonnez à votre malheureuſe fille, & ayez

pitié de ſon amant.... Le tems peut-être... Si vous voyez ſes lettres, comme il ſouffre! comme il eſt déſeſpéré! & il n'aimerait pas! & il ſerait faux! Mais que dis-je? eſt-ce bien moi qui défend la cauſe d'un ſuborneur!..... Lui, ſuborneur! Ah! que le préjugé fait de mal, & corrompt de vertus à la fois!

Je pleurais à chaudes larmes en parlant ainſi à ce tendre & bon pere; il ne pouvait retenir les ſiennes. Il me laiſſa avec Saintie après l'avoir priée de me conſoler, & de tâcher de me ramener à des ſentimens plus conformes à ſes vues & à mes devoirs. Mais Saintie eſt mon amie, elle ſait que pour me conſoler, il faut me parler de mon amant chéri. Que je déteſte ce ſentiment qui met un ſi grand obſtacle entre nos mains! Mais ce préjugé odieux, où & quand a-t-il lieu? en public ſeulement, & ſur les ſeuls hommes de couleur. Car en particulier, il n'exiſte, pour ainſi dire point, ce qui prouve que les blancs ont beſoin de ſe coaliſer & de s'étayer de l'exemple les uns des autres, pour oſer l'afficher. Chaque blanc en particulier traite les femmes de

couleur avec honnêteté & familiarité. Mais ſont-ils aſſemblés, ſoit pour agir ou commander, ce ne ſont plus que de fiers deſpotes, des tyrans impérieux. Quelle ſottiſe! n'êtes-vous donc plus enſemble ce que vous êtes ſéparément? Et pourquoi ce préjugé ne vous éloigne-t-il pas pour toujours des femmes de couleur? Pourquoi voit-on tant de blancs les épouſer ſans ſcrupule? c'eſt qu'elles ſont riches. Les richeſſes effacent donc ce préjugé? hélas! oui. Nous avons vu les..... parvenir à ſe faire reconnaître pour blancs en juſtice, tandis que la ſeule obligation de le prouver les condamnait. Ce mêlange n'a donc qu'une tache conventionnelle, & rien de réel n'en indique les traces humiliantes que la couleur? Mais puiſque les blancs l'ont admis, pourquoi ont-ils donc la baſſeſſe d'avilir ainſi leur ſang? Pourquoi leur ſang n'a-t-il pas plutôt le pouvoir de purifier celui du negre?

Quoi qu'il en ſoit, je ne puis me diſſimuler que ce préjugé ne l'emporte de beaucoup dans votre cœur ſur l'amour & la raiſon. J'admire ſa force irréſiſtible ſur les blancs en général; des milliers de leurs

enfans en ſont les malheureuſes victimes ; & pas un ne s'aviſe de faire une ſeule repréſentation ſur leur état civil, & pour améliorer leur ſort infâmant. Ah ! ces réflexions troubleront toute ma vie mon repos & mon bonheur.

On m'a beaucoup reproché, en préſence de mon pere, de négliger mes devoirs de chrétienne. On voulait ſavoir pourquoi je ne parlais plus d'aller à confeſſe. Si j'avais oſé nommer mon confeſſeur !..... Cela n'a pas produit l'effet qu'on attendait : mon pere a répondu que c'était l'affaire de ma conſcience.

Ce que vous me dites de la ruſe de Caïmant eſt contre l'eſclavage ; cet état dégrade en tout les hommes, & en fait des fourbes, des traîtres, des méchants. Vous êtes les maîtres d'en faire tout ce que vous voulez, & vous les aviliſſez par d'indignes emplois ; vous ſemblez encore inſulter à leur malheur ! Oh ! cela n'eſt pas généreux.

Mais détournons quelque tems notre attention de ces objets chagrinants, & livrons-nous au charme de l'entretien que

nous allons avoir. Je ne ſais pourquoi je le redoute autant que je le deſire.

LETTRE CIX.

De Sylvain à Mimi, même date.

JE n'oſe en croire mes yeux, je relis ſans ceſſe votre adorable lettre, l'idée de mon bonheur m'enivre d'avance. Vous voir, être avec vous, vous parler & vous entendre! Ah! meſurez, s'il ſe peut, l'étendue d'une telle félicité. Mais, aimable Mimi, combien ne ſerait-elle pas plus grande encore, ſi vous n'y aviez pas mis des bornes auſſi gênantes! Pourquoi vouloir un tiers dans un entretien qui ne doit point en ſouffrir? On a tant de choſes de plus à ſe dire quand on eſt ſeuls enſemble! Pourquoi nous réduire à une cruelle contrainte qui ne pourra que diminuer les douceurs de notre entretien? Pouvez-vous nous impoſer une loi auſſi ſévere! Que craignez-vous de votre amant? Il eſt ſi tendre & ſi reſpectueux! il eſt ſi ſoigneux de vous plaire! voudrait-il rien entreprendre qui pût vous fâcher contre

lui ! Non ; Mimi, je vous le promets, & vous savez que je ne vous promets pas en vain. Saintie est votre amie, mais c'est un tiers, & l'amour n'en peut souffrir. Je vous le demande donc à genoux, banniſſez la préſence de tout autre dans une entrevue qui aura tant de charme pour nous, ſi l'amour ſeul eſt notre témoin.

Quelle nuit vais-je paſſer ! un ſiecle n'eſt pas plus long.

Je ne puis être de votre avis ſur le ſentiment de votre pere ; il vous en dit autant que peut un pere, & il vous laiſſe à penſer le reſte. Il ſait, ainſi que votre mere, que Saintie eſt votre intime amie ; que ſavons-nous ſi leur abſence..... Pardonnez ſi mes réflexions m'égarent dans des idées un peu extravagantes ; mais il me ſemble que s'ils n'ont pas cherché à nous laiſſer une auſſi belle occaſion, du moins l'amour nous invite à en profiter. Hélas ! peut être ne ſe retrouvera-t-elle plus jamais. Cette penſée me déchire l'ame. Le plaiſir, la crainte, mille autres ſentimens l'occupent en ce moment, & à peine puis-je vous tracer ce peu de lignes.

LETTRE CX.

De Sylvain à Mimi, du 17 Avril 1775.

AH! Mimi, maîtreſſe ſi chérie! quel jour votre imprudente précaution a enlevé à l'amour! Comment vous exprimer, & tout ce que je ſouffrais de mes deſirs embrâſés, & le plaiſir que je goûtais d'être auprès de vous! Il faudrait imaginer de nouveaux termes, nul de ceux dont je connais la valeur ne peut vous en donner une idée. Ce doux baiſer, ce baiſer enflammé que vous avez reçu & rendu avec tant de tranſport, & qui n'eût jamais dû finir; ces levres brûlantes, ces regards amoureux dans leſquels je liſais le charme d'être vraiment aimé, ces douces larmes qu'arrachait la néceſſité prochaine de nous ſéparer, & dans le plus bel inſtant de nos jours, inſtant que la plus pure volupté allait couronner, peut-être, ſans la préſence fâcheuſe d'une amie trop prudente; tout, en un mot, m'avait plongé dans une yvreſſe égale à l'égarement

total de la raiſon. Cet état d'abſorption ne m'a pas permis de vous exprimer tous les ſentimens que vous avez agités dans mon cœur. Ah, Saintie ! que vous m'avez fait de mal ! vous m'avez enlevé le plus beau moment de ma vie. Le tems s'eſt écoulé en vain en de tendres proteſtations que j'euſſe bien mieux exprimées par le doux ſilence du plaiſir..... Les deſirs redoublaient à chaque inſtant ; & c'eſt au moment où je crois pouvoir y céder, c'eſt au moment où j'oſe vous donner ce baiſer, que Saintie m'arrache à mon bonheur, pour vous laiſſer dans la privation de vos ſens : je veux réſiſter, elle m'effraie en me diſant que je vous expoſais à de fâcheux accidens..... Il faut céder à cette crainte, je m'éloigne, la mort dans le cœur..... Quelle nuit affreuſe j'ai paſſée ! L'état dans lequel je vous ai laiſſée, toutes mes eſpérances fruſtrées, tout m'agita & me tourmenta avec violence. Dieu ! ſi vous avez ſouffert le quart de mes maux, que je vous plains ! que Saintie eſt cruelle ! n'était-ce pas à elle à ſe retirer en ce moment, & ne devait-elle pas me céder le ſoin de rappeller vos ſens !.....

C'eſt actuellement, adorable amie, qu'un retour ſur moi-même, qu'un coup-d'œil ſur toute ma vie paſſée me font voir mieux que jamais que je n'avais connu le véritable amour que depuis que vous me l'avez inſpiré. Pendant que j'étais à vos côtés, que je liſais dans vos yeux le bonheur de ma vie; que vous me juriez ſi tendrement le retour dont vous payiez mes ſentimens, mon ame noyée dans la douce extaſe de la félicité, ne me laiſſait que faiblement l'uſage de la parole. Le ſouvenir de ce moment fortuné ſera toujours préſent à mon ame. Je vous voyais dans la même ſituation de cœur, prête à céder aux deſirs les plus doux.....

Mais quelle eſt donc, Mimi, la bizarrerie des caprices de l'amour? Mon cœur ne devrait-il pas être content d'une telle jouiſſance? Vous m'aimez, vous me le dites & me le prouvez d'une maniere à augmenter le prix d'un tel bonheur, & ce cœur oſe encore ſoupirer! Ma félicité eſt ſans ceſſe altérée par les plus fâcheuſes réflexions; l'incertitude de l'avenir eſt un tourment pour moi, & je jouis de mon

bonheur moins dans le cœur que dans l'esprit. J'ai beau vouloir penser comme vous, & me satisfaire de cette maniere de nous prouver notre amour, je sens malgré moi que l'on n'est vraiment possesseur de sa maîtresse, que quand elle ne peut plus être à un autre.

D'un autre côté, je ne puis oublier que vous avez des peines, & que c'est moi qui les cause. Et vous pourriez croire, Mimi, que je ne prévois pas les désagrémens que votre Maman vous fait éprouver ! Pourriez-vous ressentir la plus légere peine qui ne me devienne un vrai supplice ? Ah ! l'idée seule en est un pour mon cœur. La plus petite affectation qui vous arrive ou qui peut vous arriver, est gravée jusqu'au fond de mon ame en caracteres aigus & brûlants. Mais pourquoi souffrez-vous lorsqu'il vous est si facile d'éviter tous les maux & les soucis dans les bras de votre tendre amant ? Ah ! si votre passion était aussi décidée que la mienne est véhémente, que n'auriez-vous pas sacrifié déja pour la satisfaire ? La crainte de fâcher votre Maman aurait-elle pu balancer un instant les desirs

de

de votre cœur ? Non, Mimi ; on quitte tout pour suivre ce qu'on aime : avec lui on oublie le reste de l'univers, si cet univers s'oppose au desir de le rendre heureux.

Je n'avais pas voulu jusqu'ici vous parler de cette confession. Se peut-il qu'on ait pu amener les hommes jusqu'à ce point d'imbécilité ! Quoi ! un autre comme moi aurait le droit de m'absoudre de mes crimes, de me laver de mes fautes, de me rendre, en un mot, sans reproche, & forcer la divinité à ne m'en plus punir ? N'est-il donc pas trop visible que la confession n'est qu'une politique des prêtres pour guider les hommes vers leur but ? Ne sait-on pas l'abus qui en est résulté tant de fois ? N'a-t-on pas vu se servir de la confession pour préparer des hommes aux plus grands forfaits ?

Croyez-moi, les hommes sont ce que Dieu a voulu qu'ils fussent ; tout ce qu'ils font est pour ou contre eux seuls. C'est donc leur intérêt qui exige d'eux de la droiture & de la bienfaisance, ces liens sacrés de toutes les sociétés. Il faut donc des mœurs pures, & non pas une religion,

pour le bonheur des hommes : elle n'eſt que leur ouvrage ; & parcourez l'hiſtoire de toute la terre, vous verrez que ce n'eſt que l'intérêt qui en eſt toujours l'unique motif. N'eſt-il pas honteux d'aller offrir, à genoux, ſon argent à un prêtre qui, d'un air de gravité qui tient de la plus impudente morgue, le reçoit comme une grace qu'il vous fait ? A Dieu ne plaiſe que je blâme l'aumône, mais ne puis-je la faire moi-même ?

Si la religion étoit l'ouvrage de Dieu, qui ne peut ſe tromper, il n'y en auroit jamais eu qu'une depuis que le monde eſt créé, s'il l'a été, & ce ſeroit celle de tous les peuples. Or, on en compte des milliers, & toujours la derniere, juſqu'à celle de Mahomet, ſe dit la meilleure, & fait des proſélytes, comme cela doit être, pour renverſer la précédente. Et les pauvres humains ne ſentent pas cela ! Mais vous, Mimi, vous qui raiſonnez, pouvez-vous auſſi être dupe de la ſottiſe & de la fourberie ? Non ; abandonnez la confeſſion, & tenez-vous en à ce confeſſeur que j'euſſe voulu vous voir nommer à vos parens.

LETTRE CXI.

De Mimi à Sylvain, même date.

EH bien, cher ami, m'en croirez-vous une autre fois? Connaissez-vous actuellement le danger que nous courons à nous trouver tête à tête? Ah! quel tourment j'ai souffert! Quel rude combat entre mon cœur & ma raison! Sans la présence de Saintie, j'étais perdue..... Elle m'a raconté comment je m'étais évanouie, & comment, en vous donnant un baiser trop passionné, mon ame s'était échappée de mes levres pour passer toute entiere en vous. En reprenant mes esprits, & ce ne fut que fort long-tems après, je croyais sortir du plus doux de tous les songes; je me souvenais d'avoir vu mon amant, de lui avoir parlé, d'en avoir reçu un baiser qui m'avait suffoquée, mais je n'en avais qu'une idée confuse. Ce n'a été que quelques heures après, & à l'aide de ce que Saintie me rappellait de ce moment si enchanteur, que je suis parvenue à me rappeller toutes les douceurs que j'y avais goûtées. Ah! mon

cœur ſemblait ſi comble de délices, que je ne pouvais plus les diſtinguer. Le feu le plus vif & le plus ardent parcourait mes veines & me brûlait; mille ſentimens délectables rempliſſaient tout mon être. Un mot de votre bouche était une jouiſſance pour moi. Je n'étais plus à moi, j'étais dans les tranſports de la félicité. C'eſt alors que vous m'avez donné un baiſer dont la ſenſation m'était inconnue juſque-là. L'électricité n'eſt ni plus vive ni plus violente; une forte commotion briſe mon ame, & tous mes fibres tombent en défaillance..... Dieu! quel état! oh! s'il pouvait toujours durer!..... Mais je ne jouiſſais plus de tant de bonheur, je n'exiſtais plus, j'étais noyée dans les délices. Eſt-il encore de plus grands plaiſirs? J'en doute; mais s'il y en avait, ils excéderaient mes facultés: ce ſeul baiſer était déja au-deſſus de mes forces.....

Cependant, Saintie m'aſſure que c'eſt-là le dernier état du danger auquel une femme puiſſe s'exposer; qu'alors elle ne peut plus éviter le piége où l'amour a entraîné ſa vertu. J'en tremble de frayeur en y ſongeant. Ceſſons donc, cher Sylvain, de

nous hasarder ainsi à un péril aussi imminent; que peut-on quand on est absorbé dans tous les plaisirs du monde? Ne nous voyons sur-tout qu'en présence de quelqu'un, & n'oubliez pas de ne jamais plus m'exposer à pareil baiser.

Ma lettre ne sera point longue; à peine ai-je pu écrire aujourd'hui. Je pense que vous enverrez la chercher. Tout le monde revient ce soir. Nos jouissances ont eu la durée & la réalité d'un rêve.

LETTRE CXII.

De Sylvain à Mimi, du 19 avril 1775.

(*Nota.* Il paraît qu'il y a ici une lacune de deux lettres.)

CAIMANT a été hier au soir pour vous porter une lettre; je lui avais bien recommandé de faire ensorte de vous voir, mais quelque priere qu'il ait pu faire à Fédalie, il n'a pu obtenir d'elle de vous prévenir de son message. J'aurais bien desiré, & lui aussi, que vous l'eussiez vu, & que vous

lui eussiez dit ces prétendus bruits dont on l'a accusé être l'auteur. Il en est aussi chagrin que j'en suis fâché. J'espérais du moins que s'il n'avait pu vous voir, il m'aurait du moins apporté une tendre lettre de vous, desirant une réponse sur ma derniere : mais au lieu de cette lettre tant desirée, il ne m'a apporté que le très-court billet que vous m'avez écrit en allant vous coucher, & dont le sérieux me désespere.

Ah, Mimi! est-ce ainsi que l'on donne le bon soir à son amant! Je veux bien que vous ayez été gênée par la surveillance de cette maudite sœur, mais est-ce une raison pour prendre un air aussi sec avec votre tendre ami, & encore à la suite des allarmes dont il avait été travaillé? Ah! charmante amie, rendez-moi mon bonheur, rendez-moi ces charmes que vous répandiez sur ma vie; rendez-moi ces pensées si délectables qui me berçaient dans les ennuis de l'absence.

Depuis ce cruel billet, que j'ai déchiré sur le champ, je ne suis plus à moi; mon ame, troublée par les pensées les plus sinistres, agitée par les plus vives inquiétudes, ac-

cablée de la froideur de cet écrit, eſt plongée dans la triſteſſe & la mélancolie, dans la douleur la plus profonde. Votre image même a changé à mes yeux ; cet air de douceur qui enchante, de gaîté qui réjouit le cœur & l'ame, de tendreſſe qui inſpire & nourrit l'amour ; en un mot, tout en vous s'eſt converti dans mon imagination troublée en un air de ſévérité qui m'affaiſſe, de froideur qui me confond, d'indifférence qui me déſole. J'ai beau vouloir vous repréſenter comme vous étiez dans mon cœur, comme je vous ai trouvée il y a ſi peu de jours, avec cet air brillant de la beauté, cet air riant & gracieux qui ajoute ſi bien à vos charmes l'attrait du plaiſir, je vous retrouve toujours, malgré moi, malgré le pouvoir & l'illuſion du tendre amour, je vous retrouve cet air déſeſpérant du fatal billet qui m'anéantit. Il me pourſuit juſque dans le ſommeil ; je ne dors pas dix minutes de ſuite, ſans qu'un rêve fâcheux vienne me réveiller en ſurſaut. Mon ſang, glacé de mille craintes, ne coule plus qu'avec lenteur ; mon ame attriſtée n'a plus d'activité, mon cœur eſt amorti, noyé dans un fleuve d'amertume. Sans la douleur que j'éprouve

en cet état de perplexité, & qui m'aiguillonne ſans ceſſe, je ſerais privé de toute exiſtence.

Ah! Mimi, ſi vous ſaviez tout le mal que vous me faites ſouffrir, ſans que je ſois coupable de la plus légere faute à votre égard, que vous en ſeriez fâchée vous-même! Quelle différence de cet état à celui de bonheur où je nageais il n'y a que trois jours! Rendez moi donc la vie, chere maîtreſſe de mon être, rendez-moi la vie par deux mots différens du dernier billet qui roule dans ma mémoire comme un feu brûlant qui la dévore perpétuellement ſans la pouvoir conſumer. Effacez-le promptement par un autre où il n'y ait plus ce mot froid & glaçant de *Monſieur*, qui ne devait jamais ſuccéder à l'entretien que nous avons eu. Il ne peut ſortir de mon eſprit, il l'offuſque & l'excede. Il eſt également dans mes yeux, & je le vois ſur tout ce que je regarde.

J'avais penſé qu'en déchirant ce cruel billet, ce billet ſi funeſte à mon repos, j'en aurais été un peu conſolé, mais le

ſouvenir m'en eſt auſſi préſent que ſi je l'avais toujours dans la main. Mimi, connaiſſez donc bien tout le pouvoir que vous avez ſur votre amant, & ne le déſolez plus auſſi impitoyablement.

Je renvoie ce ſoir Caïmant, il pourra peut-être vous voir. Je brûle d'envie de ſavoir ſi vous êtes toujours dans le deſſein d'aller dimanche à la paroiſſe, & ſi vous me permettez de m'y trouver. Mais pourriez-vous me refuſer cette douce ſatisfaction? j'en ai tout le beſoin. J'aurai tant de joie à vous voir! Si je ne puis trouver l'occaſion de vous dire un mot de l'amour, j'aurai du moins la conſolation de vous voir, de rencontrer vos yeux touchants: ils ne ſeront peut-être pas ſi ſévères que votre plume. Je ſaurai m'obſerver & empêcher que les miens ne trahiſſent notre ſecret. Quel cruel ſort eſt le mien! être à une demi-lieue de l'objet de mes plus chers vœux, l'aimer à l'adoration, & ne pouvoir la voir quand je le deſire, & ne pouvoir encore, en la voyant, laiſſer éclater la joie

que j'en reſſens ! Que de momens délicieux nous pourrions paſſer dans le ſein de la plus pure & de la plus grande volupté, & que je paſſe à gémir dans l'attente & l'abſence, deux ſources ſi grandes de l'ennui & de la triſteſſe ! Non, depuis plus de quatre ans je n'ai pas exiſté deux jours entiers : & il faut encore que vous veniez ajouter à tant de maux un ton, un ſtyle qui achèvent de me déſeſpérer, après m'avoir bercé dans de ſi flatteuſes eſpérances ! Ah ! Mimi, ſoyez moins cruelle à un amant qui ne vit qu'autant qu'il ſe croit aimé de vous.

LETTRE CXIII.

De Mimi à Sylvain, du 22 avril 1775.

Mon ami ! je vous ai mis au déſeſpoir, et quel a été le mien lorſque, revenue à moi-même, j'ai réfléchi aux expreſſions dont je m'étais ſervie ; mais deviez-vous me les reprocher ? Sylvain ! cruel Sylvain,

comment n'avez-vous pas compris que ma sœur venait de me parler de vous, que vingt fois elle avait prononcé le mot de monsieur ; que ce mot était dans mon oreille, non dans mon cœur, & que, malgré moi, il s'est trouvé sous ma plume... Que n'ai-je retenu, gardé mon malheureux billet! Pourquoi Caïmant n'a-t-il pas deviné le mal qu'il allait vous faire ; pourquoi n'a-t-il pas refusé de le prendre ; pourquoi ne l'a-t-il pas perdu en chemin !

Vous avez la liberté de m'écrire toutes les fois que vous le desirez ; seul, avec votre amour, vous ne voyez que l'image de l'objet qui vous adore ; personne ne vous crie : *tremblez de l'aimer ; de le lui dire, de le voir* ; & moi, malheureuse! occupée de vous le jour, la nuit ; dans mon sommeil, dans mes rêves, j'attends du hasard l'instant de pouvoir, d'oser vous répéter que je ne respire que pour vous. Le moindre bruit m'effraye, m'arrête, me fait cacher la plume ou le crayon qui m'a servi ; déchirer ou jeter au feu

le papier ſur lequel j'ai tracé quelques lignes !

On prétend que l'amour s'irrite par les obſtacles, mais ne croyez pas que le mien en ait beſoin. Je ſerais auprès de vous, je vous verrais ſans ceſſe, que ſans ceſſe je voudrais vous voir.... Quel eſt donc le charme irréſiſtible qui enchaîne mon exiſtence à la vôtre, qui me rend inſenſible à tout ce qui n'eſt pas vous, qui tout bas me fait dire avec orgueil : *je ſuis à lui, jamais je ne ſerai qu'à lui.*

Vous me demandez ſi j'ai toujours le deſſein d'aller dimanche à la paroiſſe : devez-vous en douter ? Eſt-il poſſible que vous ayez un deſir qui ne ſoit pas dans mon cœur ? Vous vous obſerverez, dites-vous, dans la crainte que vos regards ne trahiſſent notre ſecret. Cruel ! Faudra-t-il donc que mes yeux ne rencontrent pas les vôtres, qu'il me ſoit défendu d'y lire tout l'amour que vous lirez dans les miens ? Quel pouvoir vous avez ſur vous-même,

& quand je ſoupire après le moment où je pourrai envoyer juſqu'à vous quelques étincelles du feu qui circule dans mes veines, vous aurez aſſez de raiſon pour vous contraindre ! Eſt-ce ainſi que vous aimez.... Téméraire que je ſuis ! c'eſt pour mon bonheur, pour ma gloire, que vous me permettez de diſſimuler, de ſouffrir ! & je vous accuſe ! Ah ! pardon, cher ami, pardon ; mais ſi j'échappe aux obſervations de maman, à celles de l'impitoyable Sylvie, il eſt un œil auquel rien ne peut me ſouſtraire, c'eſt celui de l'être ſuprême à qui vous diſputez mon adoration ; je l'avoue ſans rougir, ſans le craindre ; n'eſt-ce pas lui qui m'a donné cette ame brûlante qui s'élance vers la vôtre, & ſi je ſuis coupable, eſt-ce à lui de m'en punir !

J'apperçois Caïmant, ſa préſence me rappelle tous les tourmens que mon billet vous a fait endurer ; depuis trois jours je n'ai pu les adoucir, une minute de plus en augmenterait l'amertume : qu'à l'inſtant même votre fidèle ſerviteur parte avec ma

lettre ; qu'il ſoit auſſi prompt que le deſir qui me preſſe d'effacer juſqu'au ſouvenir du chagrin que j'ai eu le malheur de vous cauſer.

LETTRE CXIV.

De Sylvain à Mimi, le 29 avril 1775.

L'AGITATION dans laquelle m'avait laiſſé le bon Caïmant, l'inquiétude qu'il a remarquée dans vos yeux lorſqu'il eſt arrivé chez vous, le regard que lui a donné Fédalie, le mot que vous avez prononcé, & dont lui ſeul pouvait deviner le ſens, tout lui a fait ſentir le beſoin que j'avais de recevoir votre lettre, & à peine était-elle ſortie de vos mains, qu'il eſt accouru la remettre dans les miennes.

O mon unique amie! comment, ſans expirer de plaiſir, paſſer auſſi rapidement de l'excès de la peine à l'excès du bonheur! un ſaiſiſſement involontaire s'eſt emparé de tous mes ſens, mon cœur a pal-

pité, vingt fois mes yeux ſont revenus ſur les mêmes phraſes, les mêmes expreſſions ; ma bouche a voulu les prononcer ; mais avant de pouvoir arriver ſur mes lèvres, chacune d'elles eſt allée ſe graver dans le fond de mon ame..... Et quelques minutes avant, j'oſais douter de vos ſermens ! j'oſais repouſſer votre image ! Ingrat ! oui, Mimi, je n'ai pas rougi de l'être, & c'eſt à vos genoux que j'en fais l'aveu, à vos genoux que je preſſe, que je veux expier l'outrage que j'ai fait à la vérité, à l'amour.

Mais cette lettre que votre cœur a dictée, cette lettre que j'ai dépoſée ſur mon ſein, penſez-vous qu'elle ſuffiſe à ma félicité, à la vôtre ? Conſultez, écoutez l'attrait qui nous a réunis, & qui ſans ceſſe nous ramène l'un à l'autre ; le penchant que vous avez combattu ſans pouvoir en triompher, la conſtance avec laquelle j'ai ſupporté vos rigueurs, vos refus ; & vous ſerez forcée de convenir que vous me devez tous les inſtans de votre vie, comme je vous dois tous les inſtans de la mienne.

Quand ceſſerez-vous donc de m'oppoſer les droits de vos parens ? Je les révère ; mais ceux de l'amour ſont-ils moins ſacrés ; & ſi la nature nous attache à ceux dont nous avons reçu le jour, n'eſt-ce pas elle auſſi qui nous enchaîne l'un à l'autre ? C'eſt la trahir que de lui réſiſter ; en vain vous croiriez y parvenir, & malgré vous, après des efforts qui feraient à la fois & mon tourment & le vôtre, malgré vous, il faudrait lui céder. Si vous le ſentiez auſſi vivement que je le ſens, ſi, comme moi, vous étiez convaincue que le véritable amour eſt l'entière abnégation de ſoi-même, ne craindriez-vous pas déjà d'avoir manqué au ſerment que vous avez prononcé de ne vivre, de ne penſer, de n'agir que pour moi. Eſt-ce à Mimi d'être parjure, à voir ſans pitié les maux qu'elle ſeule me cauſe, & dont elle ſeule peut me guérir ! La douceur eſt dans vos yeux, la ſenſibilité ſerait-elle loin de votre cœur ! Non, non, l'amour & la nature n'ont point commis une pareille erreur : Mimi réunit tous les charmes, elle doit avoir toutes les vertus

Trois jours encore, ou plutôt trois siècles de souffrance avant de voir arriver le dimanche! Ne doublera-t-on pas les fêtes! Ah! que l'on m'en laisse le maître, & sept fois dans la semaine votre maman sera obligée de vous conduire à la paroisse.... J'y serai avant vous, mes yeux vous y verront entrer, les vôtres me chercheront; une rougeur aimable se répandra sur vos joues au moment où vous m'appercevrez: votre cœur palpitera, je le sentirai à l'émotion du mien, & fiez-vous à l'amour du soin de saisir & de nous rendre nos regards. Que cet instant est encore éloigné..... Mais quel avenir j'ose entrevoir! quels pressentimens adoucissent mes peines, irritent mes desirs! Mimi! Mimi les partage.

LETTRE CXV.

De Marthe à Sylvain, le 3 mai 1775.

MÈRE & sœur être absentes demain tout le jour: venez si pouvez, mais pas entrer

si êtes vu par quelqu'un ; pas non plus dire à Mimi que vous l'ai marqué, ſerais grondée trop fort.

LETTRE CXVI.

De Sylvain à Mimi, le 5 mai 1775.

Est-ce un ſonge, une illuſion ! Mimi ; adorable Mimi ! les expreſſions me manquent ! Que l'orage & les vents reſpectent le ſéjour que tu embellis ; qu'un printems éternel couvre de fruits & de fleurs le bocage dans lequel tu respires le frais ; que dans tous les tems un ciel pur couvre ta maiſon : l'amour y repoſe ; hier il y a comblé tous mes vœux, partagé tous mes tranſports, & c'eſt d'hier que j'ai commencé à vivre.

Quelle nuit j'ai paſſée, quel beau jour lui a ſuccédé ! Éveillé, je n'ai vu que toi ; endormi, je t'ai retrouvée dans mes rêves, & telle que je venais de te quitter. Agitée par la crainte, attendrie par mes ſoupirs,

enflammée par mes baisers ; la pudeur sur le front, le desir dans les yeux, les joues inondées de ces larmes que le plaisir seul fait répandre, *ces larmes de l'amour, plus douces que les ris* ; & dans le moment même où tu me couvrais de baisers, où tu confondais ton être avec le mien ! deux ou trois fois tu as paru me repousser ! Mais avec quel transport, quelle ivresse tu m'as aussi-tôt rappelé, serré plus étroitement ! Quelle volupté dans tes soupirs, quel feu dans tes regards, quelle agitation dans ton cœur palpitant, brûlant contre le mien !

Non, Mimi, plus de délai, plus de lien qui te retienne. Viens habiter les lieux que j'habite, viens respirer l'air que je respire ; un nouveau feu me dévore ; mes desirs, tu me l'as dit, mes desirs sont les tiens ; qui peut t'arrêter ? comment ne m'as-tu pas suivi ? pourquoi n'es-tu pas encore dans mes bras !

Conçois-tu, concevras-tu jamais mon délire, mon espérance, quand j'ai appris

que tu serais seule tout le jour? tu me le cachais; mais l'amour qui voulait mon bonheur, le tien; l'amour a su m'en instruire, & aussitôt j'ai formé le projet de voler à la barrière qui ferme ta maison, de la franchir, d'épier le moment où tes négresses seraient au travail; car, sans doute, la pudeur, l'effroi, je ne sais quel sentiment t'aurait empêchée de me recevoir si elles avaient été avec toi.

Tout m'a réussi, le ciel me le devait. Sans être vu, je suis parvenu jusqu'à ta chambre; tu as voulu fuir, j'ai saisi ta main, ma bouche l'a pressée, ton cœur a tressailli; la parole a expiré sur tes lèvres, mes baisers les ont converties. Avec quel délice je me rappèle tous ces détails! Tu n'as pu les saisir, ton émotion était trop forte; & quel trouble, quels transports tu m'as fait éprouver!... Ah! ne m'accuse point de l'anéantissement dans lequel nous sommes tombés, de l'oubli de tout ce qui nous environnait; quel pouvoir nous aurait séparés, quelle divinité aurait rompu

le charme qui nous enchaînait l'un à l'autre!... Et loin de toi, sans toi, je passerais une seule minute de ma vie! Serais-tu assez barbare pour le vouloir, pour le desirer? Si tu es encore assez timide, assez aveugle pour ne pas t'énorgueillir de ton amour & du mien aux yeux de ta famille, aux yeux des habitans de cette île, viens t'enfoncer avec moi dans les déserts les plus arides; les sauvages respecteront notre union; ils tomberont à tes pieds, ils connaîtront l'amour & la constance. Ma fortune est à toi, tu la verseras sur eux: ils bâtiront la cabane que nous occuperons; le jour, la nuit, ils la défendront des bêtes féroces; tu seras la souveraine des êtres que tu auras civilisés, & ce titre ne te sera-t-il pas bien dû, puisque c'est à toi qu'ils devront leur bonheur!

La journée d'hier a décidé ton sort, & si tu balances, songe que j'irai t'arracher de l'asyle qui nous sépare; ta mère, ta mère même n'a pas le droit de te retenir: n'a-t-elle pas cédé à ton père, & si elle avait

eu la faibleſſe d'écouter le préjugé ridicule dont tu es la victime, ſe glorifierait-elle d'avoir donné le jour à Mimi?

Le ſoleil n'a pas fourni la moitié de ſa carrière, & ce n'eſt que ce ſoir qu'il m'eſt poſſible de faire partir Caïmant, ce n'eſt que ce ſoir que tu auras ma lettre, que tu ſongeras à venir me trouver... Que dis-je! il eſt impoſſible que ce projet ne ſoit pas dans ton cœur? Le mien t'appèle: c'eſt dans tes bras même que j'ai reçu le titre de ton époux, tu n'es plus à toi.

LETTRE CXVII.

De Sylvie à Sylvain, le 6 mai 1775.

Vous êtes venu voir ma ſœur pendant notre abſence, monſieur; j'en ſuis inſtruite, ma mère le ſait, & nous ne l'avons appris ni de la perfide négreſſe que vous n'aurez pas manqué de ſéduire, ni de la bouche de Mimi, mais de l'égarement dans lequel nous l'avons trouvée à notre retour.

& dont je n'ai osé lui demander la cause! Toute la nuit, plus agitée pendant son sommeil qu'on ne l'est en veillant, lors même que l'on souffre les maux les plus cruels; toute la nuit je l'ai entendue prononcer votre nom, vous appeler, vous recevoir, vous repousser, vous dire en sanglotant: *Qu'avons-nous fait!* Que signifie ces malheureuses paroles? Plaise au ciel que je me trompe; que l'état de Mimi ne soit que la suite de la funeste passion que vous lui avez inspirée, & qu'elle a eu la faiblesse d'entretenir; mais si vous aviez été capable d'en abuser, de flétrir le cœur le plus pur que le ciel ait formé!.... Non, monsieur, cette horrible idée n'a pu entrer dans votre ame.

LETTRE CXVIII.

De Mimi à Sylvain, le 9 mai 1775.

O le plus inhumain de tous les hommes: vous ne m'avez donc aimée que pour me plonger dans l'abyme! Pendant deux ans,

la tendreſſe de ma mère, de ma ſœur, me dérobe à vos coupables projets; je ſuis ſeule un inſtant, vous en êtes averti par la plus vile, la plus criminelle des eſclaves, & vous conſommez l'attentat que vous méditiez depuis ſi long-tems! L'aurais-je partagé ſi, de l'inſtant où j'ai eu le malheur de vous rencontrer au Bac, vous n'aviez verſé dans mon ame le poiſon dont la vôtre était remplie? N'eſt-ce pas vous qui m'avez persuadé, car je l'ai cru, qui m'avez persuadé que l'amour était le premier des ſentimens? Sans vous, l'aurais-je connu? ſans vous, aurais-je été ſourde au cri de l'honneur, aux repréſentations de ma famille, qui va me demander compte de ſes chagrins, de ſon déshonneur? Et c'eſt moi que l'on propoſait comme un modèle de ſageſſe! c'eſt moi que vingt partis deſiraient obtenir en mariage! Qu'avais-je à leur offrir? un cœur corrompu, une ame pervertie, indigne de l'attachement du plus mépriſable des amans.... J'oſe encore parcourir votre dernière lettre; elle ne dément point ce que vous êtes. C'eſt peu pour

vous de m'avoir avilie à mes propres yeux, vous me preſſez, vous m'ordonnez d'afficher ma honte, de me ſéparer de tout ce qui m'environne.... Je le dois, oui tout me preſcrit de vous écouter, de m'éloigner à jamais d'un père dont j'ai creuſé la tombe, & qui me rejette de ſon ſein; d'une mère que je n'ai pas rougi de tromper, & qui ne doit, qui ne peut m'enviſager qu'avec indignation; d'une ſœur que je n'ai ceſſé de nommer injuſte, barbare, quand elle ne s'eſt occupée que de ma gloire, de mon bonheur. Oui, je les quitterai; mais pouvez-vous croire que ce ſoit pour vous ſuivre, pour m'abandonner à un être qui, plus barbare que les ſauvages au milieu deſquels il veut me conduire, ne tarderait pas à y chercher une nouvelle victime.... je m'égare, Sylvain; mon ami! mon époux! je te condamne, et c'eſt moi qui ſuis coupable! j'avais toute ma raison quand tu es entré dans ma chambre, c'était à moi à lire dans tes yeux... dans ton ame..... Barbare! pouvais-je redouter que vous fuſ-

ſiez capable de ſacrifier à un inſtant de jouiſſance le repos, la vie de celle que vous prétendiez adorer! Aveugle que j'étais! avez-vous épargné les autres, et que devais-je attendre du ſéducteur de Fany? Je le ſavais, et je ne vous ai pas rendu à ſes larmes! J'ai encouragé votre perfidie en recevant vos lettres, en les autoriſant par mes réponſes, en vous rendant indigne d'être à elle, au moment où vous n'avez pas craint de vous donner à une autre. Qu'elle jouiſſe de mon humiliation! Déſhonorée, confondue avec la dernière des mulâtres, je ſuis l'eſclave des deſirs, des caprices d'un blanc qui ne peut devenir mon époux, qui le ſavait, qui ne m'a pourſuivie que pour jouir de ſon triomphe!...

Une fièvre ardente circule dans mes veines, et ce n'eſt plus cette fièvre d'amour qui m'a entraînée dans tes bras, mais un feu qui me détruit, un poiſon qui me conſume....

Grand dieu! ma tête s'eſt égarée;

mes yeux se sont fermés.... Et votre lettre... cette lettre dans laquelle vous vous félicitez de ce qui fait mon désespoir.... qui me l'a ravie ? Malheureuse ! elle sera tombée dans les mains de maman, de ma sœur ! A qui la redemander ? non pour moi, la honte m'attend, & je la mérite ; mais mon père ! s'il vous demande vengeance, aurez-vous le courage, l'audace de vous armer contre lui ?... Je te hais, te déteste ; ton nom, ton nom seul me fait horreur, & ta vie m'est encore chère ! Mais pourquoi vivrais-tu ? pour gémir de mes douleurs, de mes remords, s'il te reste une ame capable de sentir toute l'étendue de ton forfait... Et vous voulez qu'un ciel pur couvre la maison que j'ai flétrie ! Ah ! que ma famille en sorte, la vertu l'habitait, le crime y respire... Ne m'écrivez plus, ne m'envoyez plus ce Caïmant qui n'a que trop bien servi votre amour et le mien... Il ne me reste de force que pour vous envoyer cette lettre... Ce sera la dernière que vous recevrez de celle que vous avez condamnée à la mort.

LETTRE CXIX.

De Sylvain à M. de B. le 12 Mai 1775.

NON, mon ami, je ne verrai, je n'entendrai personne. Puis-je desirer quelque soulagement à mes maux, quand chaque jour, chaque heure, chaque minute ajoutent à ceux de l'infortunée que jamais je n'aurais dû connaître ! Pouvoir invincible de la vertu ! il est donc plus fort que tous les sentimens... que celui de l'amour même ! Il était réservé à Mimi de me l'apprendre, de me faire sentir les tourmens qu'un seul moment de faiblesse peut causer à une ame pure. C'est moi qui la tue, moi dont la séduction a creusé l'abîme qui me la dérobe..... et tu prétends calmer mes peines ! Tu me les avais prédites, je n'ai rien écouté..... qu'attends-tu d'un ami qui peut-être n'a plus que quelques instans à vivre. Va, je suis prêt, le jour m'est odieux ; puis-je le supporter, maintenant que je suis séparé de Mimi, que l'entrée

de sa maison m'est interdite, que mes lettres ne peuvent plus y pénétrer ? Mes yeux sont attachés sur la dernière qu'elle m'écrira.... la dernière !... Je l'arrose de mes larmes ; elle ne renferme pas une phrase, un mot, qui n'augmente mes remords.

Il ne reste que toi à la malheureuse Fany. Veille sur elle, sur ses enfans qui sont les miens. Tu trouveras dans mes papiers le titre qui t'autorise à la mettre en possession d'une partie de mes biens : si je lui coûte encore quelques pleurs, hâte-toi de les essuyer ; je ne les mérite plus. Caïmant m'a rendu de bien funestes services ; il était loin de le deviner, j'ai pris soin de son sort.... On me demande... c'est un des nègres du père de Mimi... J'ai bravé son pouvoir, j'ai flétri l'objet de ses plus tendres affections... Que puis-je lui offrir ? ... ; mon remords... ma vie... adieu.

LETTRE CXX.

De M. le G. à Sylvain, le 12 mai 1775.

J'AI eu le courage, monsieur, de lire jusqu'au bout la lettre que vous avez écrite à ma fille, le lendemain du jour affreux où vous l'avez entraînée dans le piége que vous lui prépariez. Avec quelle perfidie, quelle scélératesse vous avez médité, accompli ces crimes que vous n'aviez nul espoir de réparer, puisque vous étiez convaincu que rien au monde ne serait capable de surmonter l'obstacle que la nature & le préjugé avaient mis entre vous & Mimi. Je suis instruit de ses remords; plus ils sont profonds, plus ils déposent contre vous..... Demain, au point du jour, je serai à l'entrée de la forêt: j'ose croire que je n'ai pas besoin de vous demander l'exactitude & le secret.

LETTRE CXXI.

De Fany à M. de B.... le 16 Mai 1775.

Ah ! Monsieur, vous êtes l'ami de celui que j'aimais encore, malgré le cruel abandon dans lequel il me laisse depuis longtems. Où est-il ? Que peut-il être devenu ? Voilà trois jours qu'on le cherche, & personne n'a pu découvrir la trace de ses pas. Serait-il renfermé dans la maison de cette malheureuse Mimi, que l'on dit expirante ? Aurait-il succombé au désespoir que lui cause la perte de cette fille, que je plains, quoiqu'elle m'ait fait des maux que rien ne peut adoucir ?... Découvrez-le, je vous en conjure ; qu'il vive, qu'il me haïsse, mais que je le voie.

LETTRE CXXII.

De M. G. à Rosette, mère de Mimi, le 17 mai 1775.

Lis & brûle ma lettre. Sylvain s'est rendu à l'entrée de la forêt, & au moment où je me disposais au combat, il s'est empressé de m'adresser les paroles suivantes : « Je sais, Monsieur, à quel point je suis coupable, & je ne réparerai point un crime par un autre ». A ces mots, il appuie son pistolet sur son front, & tombe à mes pieds, avant qu'il m'ait été possible de prévoir son dessein. « Vous êtes vengé, m'a-t-il dit en expirant.... & je ne peux rendre à Mimi ni la gloire, ni le bonheur !... Que ma mort est affreuse !....

Je me suis retiré sans être vu de personne, & le perfide serait tombé sous mes coups, que le repentir n'entrerait pas dans mon ame. Périsse quiconque n'aura pas rougi d'abuser l'innocence, de porter la désolation

désolation dans le sein d'une famille honnête.

Garde-toi de montrer ma lettre à Mimi... L'infortunée ! quel est le pouvoir de la séduction sur un jeune cœur ! Je ne la verrai point encore : puis-je calculer les suites de l'impression que lui ferait ma présence ! N'épargne rien pour la rendre à la vie ; &, d'avance, pardonnons-lui si quelquefois elle regrette celui qui l'a perdue... Donne-moi de ses nouvelles.... Crois-tu qu'elle échappe à la mort ; qu'elle ait la force de survivre à sa vertu ?... Renvoie-moi Fabio sur-le-champ ; qu'il vienne accroître ou calmer l'horreur des pressentimens qui me déchirent.

LETTRE CXXIII.

Sylvie à M. le G. le 19 mai 1775.

O mon père ! quelle réponse à votre lettre ! Un crêpe funèbre enveloppe la demeure de votre malheureuse famille, & autant que

mes larmes pourront me le permettre, je vais vous faire le récit de ce qui vient de se passer.

La fièvre de Mimi avait diminué depuis quelques heures, & ses médecins nous donnaient un peu d'espérance, lorsqu'en sortant de l'espèce d'anéantissement dans lequel elle était plongée, ma sœur a demandé qu'on les priât de ne pas revenir. « Leur art, nous a-t-elle dit, leur art ne peut rien sur moi. Daignez approcher, maman, & vous, ma chere Sylvie, vous qui avez tout fait pour m'éloigner du précipice que l'amour avait creusé sous mes pas: j'ai voulu y succomber, & j'emporte avec moi la consolation de savoir que je suis la seule coupable.... Vous avez surpris la lettre qui atteste mon crime, & je vous en remercie. Livrée au fatal penchant qui chaque jour prenait sur moi de nouvelles forces, que de chagrins ne pouvais-je pas encore vous causer! A peine ai-je senti ma faute, que le remords m'a poursuivie; mais de quel repentir n'aurait pas triomphé l'excès de la passion qui m'a subjuguée!.. Ah!

s'il me reſte encore quelque pouvoir ſur vous, ne m'honorez point de vos regrets, ne me prodiguez pas des ſoins auxquels j'ai perdu tous mes droits... Oubliez Sylvain, ne lui faites point de reproches, je les mérite tous.... La cauſe de ma mort empoiſonnera vos jours : ne la diſſimulez pas; qu'elle ſerve d'exemple à mes compagnes.... Il eſt, a t-elle ajouté, il eſt un nom qu'il ne m'eſt plus permis de prononcer, un être dont la tendreſſe a daigné m'avertir de la honte qui m'attendait.... Je vais deſcendre au tombeau ſans l'avoir vu, ſans avoir preſſé ſa main dans la mienne, je n'en ſuis plus digne.... Mais paraître au tribunal du juge ſuprême, chargée de la haine, de la malédiction d'un père juſtement irrité..... Ma mère! ma mère! implorez, preſſez la grace que je n'oſe demander; ſauvez votre fille... O ma chère Mimi, lui a répondu maman, tu ſeras toujours dans mon cœur, dans celui de ton père. Reviens, reviens à la vie : ton exiſtence eſt néceſſaire à notre repos, à notre bonheur ».

Ce peu de mots a ſuſpendu le tremblement universel qui agitait ſes ſens ; le calme a reparu dans ses yeux, Mimi les a fixés ſur nous... hélas! c'était pour la dernière fois ; il ſemblait que son ame n'eût attendu que l'aſſurance de votre pardon pour s'envoler dans le ſein de l'éternel.... O mon père! la tranquillité de ſon dernier moment lui a rendu tous les charmes qui l'embelliſſaient : la candeur eſt ſur ſes lèvres, l'innocence repoſe ſur ſon front, mais ſon ſang eſt arrêté, ſon pouls eſt éteint.... la terre va la reprendre....

Mon papier ſe couvre de larmes.... la plume échappe de mes mains... Ma mère vous appèle, j'ai beſoin de vous voir. Vous partagerez nos regrets, vous les adoucirez, mais vous ne ſécherez point nos pleurs... Mon père! mon père! Faut-il que ce ſoit Sylvie que le ſort vous a laiſſée!

LETTRE CXXIV.

De M. B. à Fany, le 22 mai 1775.

VOTRE ami n'eſt plus, ma chère Fany; ne cherchez point à découvrir la cauſe de ſa mort : ſi la vengeance la lui a donnée, peut-être devons-nous en reſpecter les motifs : s'il a voulu ceſſer d'être, regrettons qu'il n'ait pas trouvé en nous le charme qui l'aurait attaché à la vie. Vous devez la vôtre à vos enfans. Je suis chargé des dernières volontés de leur père ; elles vous prouveront que votre bonheur lui a toujours été cher. Si le tems altéra ſon amour, il fut ſans pouvoir ſur des ſentimens plus purs & plus conſolans, ceux de la tendreſſe & de la reconnaiſſance.

Vous me marquez qu'avant-hier votre cœur a palpité au ſon de la cloche funèbre; elle annonçait les derniers ſoupirs de Mimi; j'étais perſuadé que ſon convoi me rappellerait des ſouvenirs déchirans, & je n'ai pu réſiſter au deſir de le voir : blancs et

noirs, tous les habitans de l'île bordaient les deux côtés de la rue que le cortége a traverſée: avec quelle amertume leur muette & profonde douleur m'a fait ſentir les maux qu'entraîne après lui un ſeul inſtant de ſéduction et de faibleſſe!

Le cercueil était couvert d'un drap blanc parſemé de fleurs & de larmes : les jeunes filles le ſuivaient, une branche de cyprès à la main : celles-ci regardaient en pleurant les triſtes reſtes de leur compagne, celles-là les fixaient dans un morne ſilence. Quelle leçon pour les unes et pour les autres!

Entraîné malgré moi, j'ai accompagné le corps juſqu'au bord de la foſſe qui allait le renfermer; il y eſt deſcendu, & avec lui l'orgueil, la conſolation de ſa famille.

Votre aînée a quinze ans, elle embellit tous les jours, & tous les jours elle recevra de nouveaux hommages. Menez-la quelquefois ſur la tombe de Mimi.

Fin du dernier Volume.

E803
M954C
v.1-2